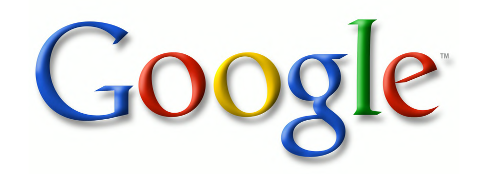
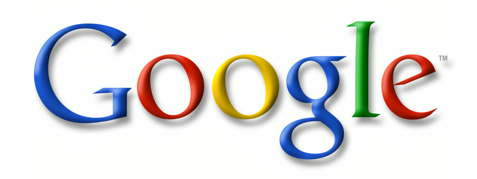
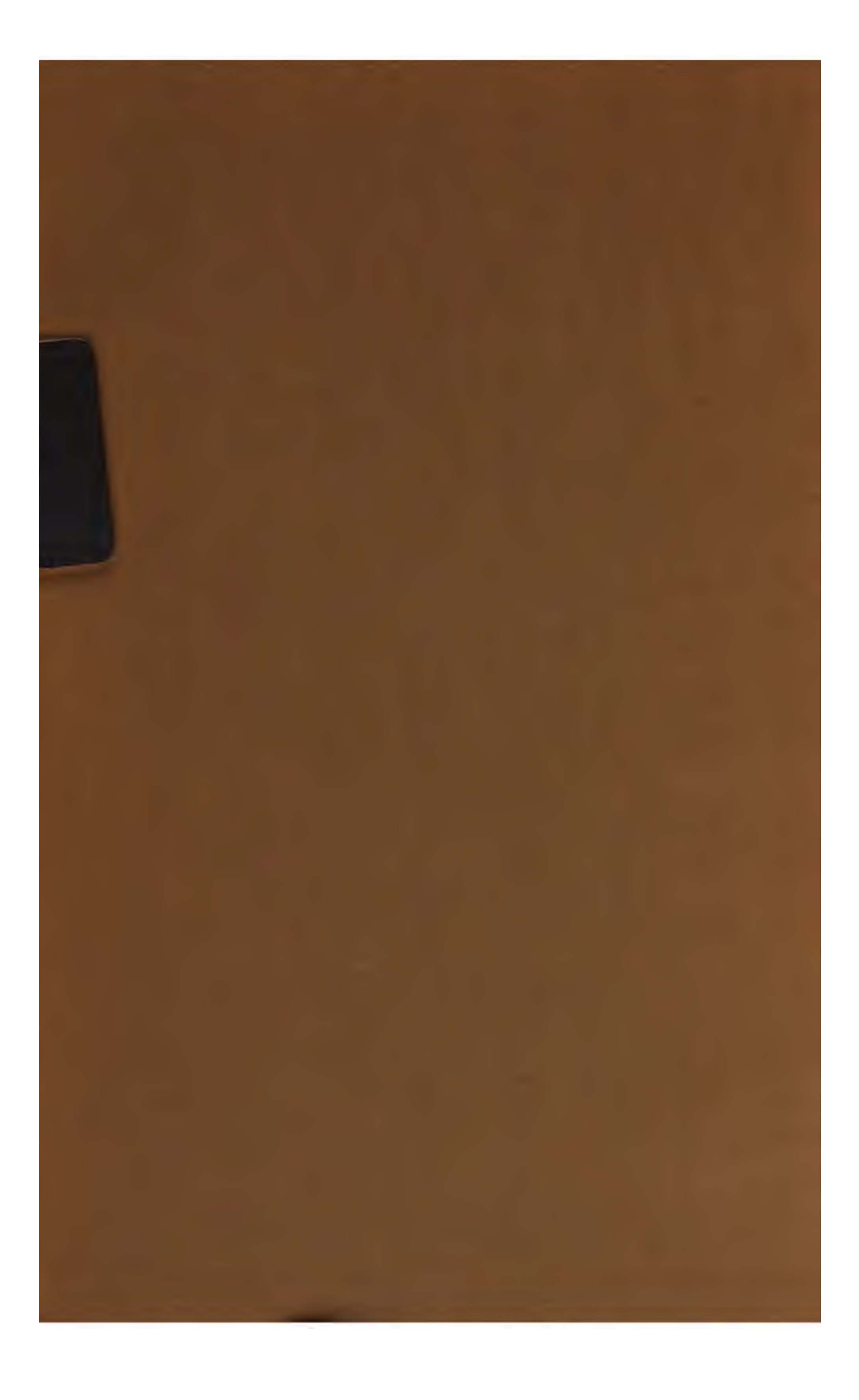
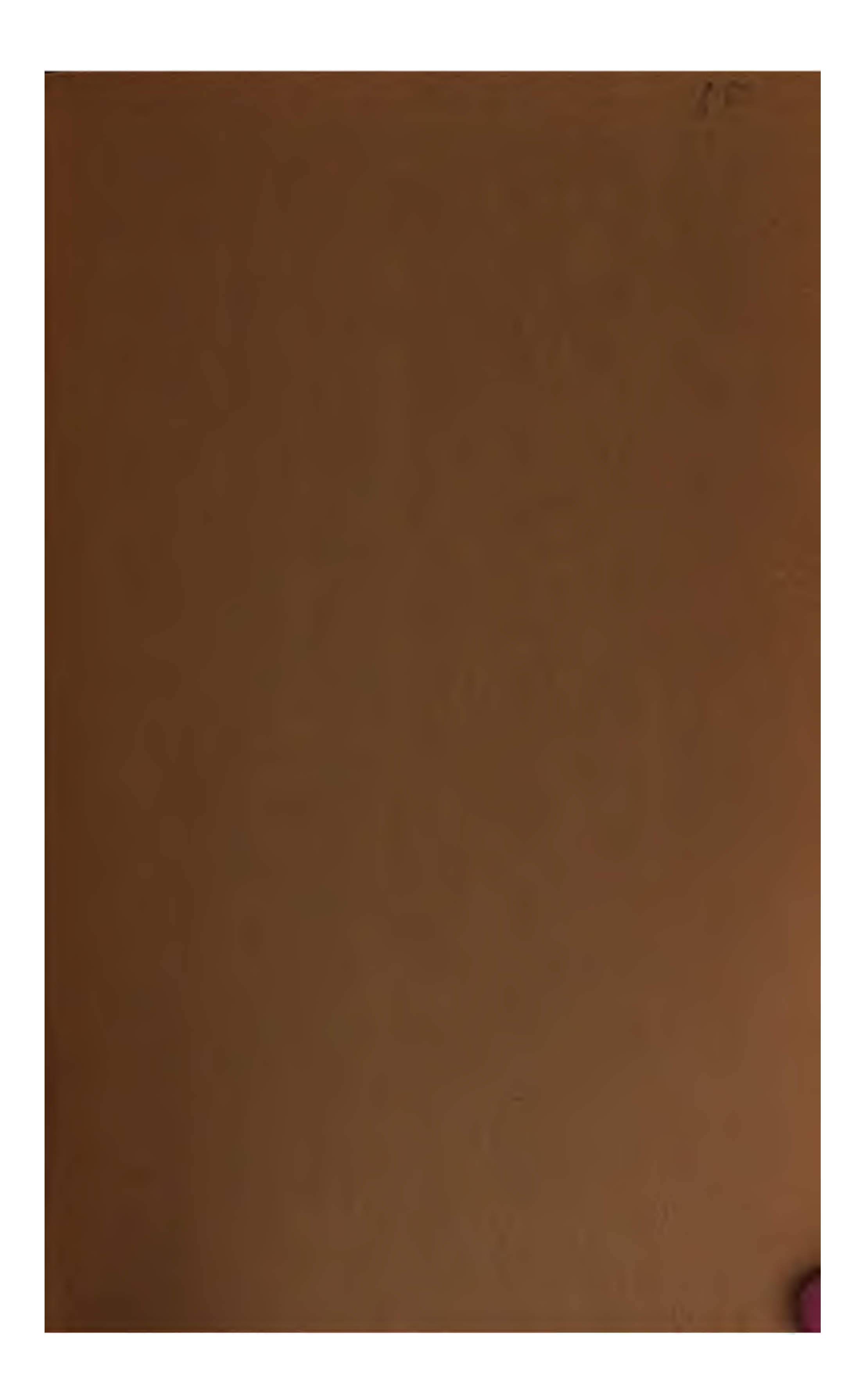

Google













VICO

ET L'ITALIE.



IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
PLACE SORBONNE, 2.

VICO

ET L'ITALIE,

PAR

Giuseppe J. FERRARI.

PARIS,

ÉVEILLARD ET Cie, ÉDITEURS,

RUE SERPENTE, 7.

1839.

A MONSIEUR FAURIEL.

TÉMOIGNAGE D'ESTIME ET D'AFFECTION.

PRÉFACE.

En parcourant la *Science Nouvelle*, on éprouve un double sentiment d'admiration et de peine. On [illegible] la nouveauté et la hardiesse des principes, et l'on est repoussé par de monstrueuses aberrations. Nul livre moderne ne renferme un plus grand nombre d'idées étonnantes et d'erreurs pitoyables.

Nous ne voulons pas exposer ni développer les principes de Vico. Notre but est de faire la généalogie de la *Science Nouvelle*, de

montrer l'origine historique de ses erreurs et de ses vérités, de mettre tout lecteur en état de connaître cette logique irrésistible qui a poussé Vico à ses innovations. La méditation du génie est un spectacle magnifique : c'est là que s'avance l'histoire de la science, que les systèmes se succèdent et que l'on prend sur le fait la dynamique de l'esprit humain; car là se réunissent la force des idées et l'action des facultés intellectuelles. En général, il est difficile de pénétrer dans l'histoire idéologique des grands hommes : les littérateurs acceptent les découvertes comme des miracles; les savans les mettent à leur place dans la tradition des connaissances humaines, et le génie se confond si bien avec l'histoire de l'humanité qu'on finit par oublier son individualité. Mais la marche de Vico a été longue, lente, pénible, opiniâtre; il a réorganisé à plusieurs reprises ses idées pour les asseoir sur de nou-

veaux principes; il s'est élevé tout seul, par ses propres forces, et, en touchant à une hauteur exceptionnelle, il s'est trouvé absolument isolé parmi ses contemporains. Ses ouvrages présentent les divers états par lesquels a passé successivement son intelligence. La *Science Nouvelle* n'est qu'un dernier résultat; isolément considérée, elle est souvent incompréhensible; si on la sépare de ses antécédens, elle n'est qu'une anomalie obscure et inexplicable dans l'histoire de l'esprit humain.

Il nous a paru nécessaire de diviser en trois parties nos études historiques sur Vico.

1° Tout génie représente son époque: cependant il y a des anachronismes quand toutes les nations ne sont pas au même niveau, et quand il y a des masses arriérées qui ne peuvent pas oublier la grandeur d'une époque précédente. C'est ce qu'on voit chez Vico: pour le bien comprendre, il faut in-

terroger les traditions de son pays et remonter jusqu'au XVIe siècle, puisque la *Science Nouvelle* puise sa sève et sa vie parmi les contemporains de Machiavel. L'Italie, depuis le XVIe siècle, est un pays d'exception; elle se modernise en même temps qu'elle déchoit; elle réunit un reste de traditions nationales à l'influence étrangère, à la force des municipes. Les historiens se sont toujours trouvés dans l'embarras en voulant suivre les événemens politiques de la Péninsule, comme si elle était une nation; les littérateurs se sont arrêtés à la surface du mouvement poétique italien, parce qu'ils ne l'ont observé que comme la continuation de l'unité classique du XVIe siècle; les historiens de la science n'ont remarqué que les rapports qui existent entre les penseurs italiens et les progrès de l'esprit humain. Pour se rendre compte d'une individualité comme celle de Vico, il faut pénétrer plus avant

dans le travail et la complication des idées nationales, municipales et étrangères; c'est de là que sortent la grandeur exceptionnelle de quelques Italiens après le siècle de Léon X, et ces aberrations étonnantes imposées par la fausse logique d'une nationalité vieillie.

2° L'histoire de Vico, une fois placée au milieu des traditions italiennes, se réduit à la succession des problèmes qu'il s'est posé. Les a-t-il indiqués? presque jamais. Où faut-il les prendre? dans ses ouvrages. En les rapprochant les uns des autres, on peut en remarquer les différences, démêler les problèmes et les transitions qu'elles impliquent, et dérouler toute cette succession d'idées intervertie, intercalée ou effacée par les inversions synthétiques, et par l'ordre démonstratif des ouvrages de Vico. Ce travail est rude : aussitôt que Vico donne la solution d'un problème, il se hâte d'effacer les traces

de sa recherche; il l'incorpore tout de suite à l'ensemble du système. C'est parfois dans une note, dans quelques mots échappés à sa plume qu'il faut saisir ces doutes, ces difficultés qui l'ont tenu en haleine pendant trente ans. Mais ses données sont si bornées, sa situation est si exceptionnelle, ses progrès sont si variés, ses convictions si mobiles, en même temps il est si logicien qu'à la fin on peut entrevoir, malgré ses synthèses, la véritable route qu'il a parcourue avant d'arriver à la *Science Nouvelle*. —Vico a écrit sa vie avec l'intention d'expliquer l'histoire de ses conceptions ; mais elle finit précisément où elle aurait dû commencer, c'est-à-dire où commencent ses innovations : d'ailleurs, elle se borne au récit de ses lectures, récit tout-à-fait inutile, parce qu'on n'avait pas besoin de l'aveu de Vico pour savoir qu'il avait lu Grotius et qu'il venait après Bacon. En outre, il juge toujours ses lectures d'après le sys-

tème qu'il n'avait pas conçu lorsqu'il les fit, et il ne cite pas même Leibnitz, qui lui a donné le véritable point de départ de la *Science Nouvelle*.

3° Une critique directe et minutieuse des idées de Vico serait à présent inutile : ses qualités et ses défauts ressortiront nécessairement de son histoire. Quand on verra qu'il a nié le sens littéral de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* pour y trouver les origines de Rome, on saura à quoi s'en tenir sur la plus grande partie de ses recherches sur Homère; quand on saura que l'histoire idéale n'est que la généralisation d'une foule de faux rapprochemens pour réduire la Grèce au type de l'histoire romaine, on lui assignera sa véritable place parmi les théories des écoles modernes. L'histoire posthume des idées de Vico est bien plus intéressante qu'une simple critique. Il s'est élevé contre le criticisme de Grotius et de Descartes, et un siècle plus

tard sont venues les réactions des écoles historiques contre le criticisme du XVIIIe siècle. Il a fait de l'histoire une science, sans avoir plus d'érudition que Machiavel, et c'est à peine si l'on ose faire la science de l'histoire, à présent que l'on domine la marche de toutes les nations de l'Orient et de l'antiquité. Il a fait une nouvelle critique d'Homère, de Tite-Live; et Wolff et Niehbur sont entrés dans la même voie comme si Vico n'avait pas existé. Il a transporté les idées platoniques dans l'histoire, comme l'ontologie allemande y a depuis transporté ses abstractions. Tous les principes de Vico se reproduisent avec des différences et des ressemblances frappantes sur un nouveau cycle d'expériences qu'il ne pouvait pas même soupçonner. Quels sont donc ses rapports avec la science moderne? Résoudre ce problème, c'est juger Vico et confirmer son histoire idéologique.

L'influence de l'Italie sur Vico, l'histoire de la *Science Nouvelle* et ses rapports avec les systèmes postérieurs, voilà les trois objets de cet ouvrage. Nous avons publié une édition des Œuvres complètes de *Vico*; elle est *disposée* par ordre chronologique, et commentée de manière à faire ressortir en détail les progrès de chaque idée de ce philosophe. Là donc se trouvent les monumens et les preuves de l'histoire de la *Science Nouvelle*. Ici nous avons résumé nos études. Cependant les notes de la seconde partie pourront servir de contrôle pour vérifier dans le langage, et avec les développemens de l'auteur, ce que nous avons réuni, indiqué ou abrégé dans le langage plus rapide de notre époque.

VICO ET L'ITALIE.

Première partie.

L'ITALIE AU XVIe ET AU XVIIe SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

LE SEIZIÈME SIÈCLE.

Au seizième siècle l'Italie offre un mélange étonnant de grandeur et de corruption, de luxe et de barbarie, de poésie et de crimes. On y voit des politiques capables de fonder une royauté, des princes qui n'osent pas défendre leurs états, des artistes qui improvisent des chefs-d'œuvre, des académies pédantes où l'on n'écrit que du latin. C'est l'époque des bigarrures et des contradictions; rien n'y manque, ni les miracles du moyen âge, ni des papes comme Borgia, ni l'Arétin qui espère le chapeau de cardinal. Tous les principes s'étaient donné rendez-vous sur le sol de la Péninsule, tous y coexistaient, tous s'y conservaient, depuis la commune jusqu'à la théocratie, et l'on y trouvait les souvenirs de la civilisation romaine mêlés aux principes d'une révolution européenne.

Pour comprendre ce magnifique désordre de l'Italie, il faut oublier notre civilisation moderne et retomber au milieu des circonstances qui ont inspiré la poésie de l'Arioste et la science de Machiavel.

Toutes les républiques italiennes avaient marché dans la même voie, mais avec une vitesse inégale, et au seizième siècle le drame du moyen âge présentait toutes ses différentes scènes dans les trente états de l'Italie. Les phases de la commune, les factions qui se combattent sur la place publique, la famille du grand seigneur qui enveloppe la ville dans son patronage, la cité qui domine une autre cité, la seigneurie qui absorbe les communes, l'aristocratie qui s'organise contre les peuples et les rois, la royauté qui se dégage des liens du féodalisme, toutes ces formes politiques étaient échelonnées dans les gouvernemens qui régnaient sur les différentes parties de la Péninsule. Saint-Marin, Sienne, Pistoie, représentaient la vieille commune indépendante, le point de départ de l'Italie; Pise offrait le spectacle d'une ville sous la tyrannie d'une ville; à Gênes, l'ancienne république orageuse des Capulletti et des Montecchi vivait toujours dans les Doria, les Fieschi, les Frégoso. A Venise, l'aristocratie la plus artificielle avait triomphé de manière à rendre impossibles la liberté et la royauté. En Toscane, le patronage des Médicis

enveloppait l'état dans le double réseau de ses relations politiques et commerciales; il déjouait l'éloquence de Savonarola et la conjuration des Pazzi; désormais la seigneurie des Médicis n'était plus un hasard, mais une institution. La Romagne était le théâtre de ces principautés qu'on créait d'un coup d'épée ou qui sortaient du bon vouloir d'un pape, et qu'on perdait par un coup de poignard ou par une nouvelle élection de conclave. Vitelli, Orsini, Oliverotto, Borgia, passaient avec une rapidité effrayante; personne ne pouvait tenir devant l'anarchie des barons et les manœuvres de la cour de Rome. Les Gonzague d'Urbin et de Mantoue, les Baglioni de Pérouse, les Estenses de Ferrare, étaient parvenus paisiblement à la principauté municipale, fondée sur l'oubli des priviléges et sur l'affection des peuples. Les ducs de Milan visaient à la royauté; ils touchaient à Gênes par leurs intrigues, et ils faisaient trembler Florence par leurs mercenaires. Naples offrait le spectacle presque anglais d'une race normande superposée au sol par la conquête, et dirigée par un roi. Au milieu de tous ces élémens surgissait la papauté, encore puissante en Europe, formidable en Italie, et faible à Rome, où elle craignait toujours les rivalités des grandes familles.

Le *condottiere* avait prolongé son existence nomade jusque dans cette époque qui résumait

le moyen âge; il ne pouvait pas manquer au seizième siècle, lui qui avait résolu tous les problèmes de la méfiance nationale. Les peuples, les nobles, les princes, s'étaient désarmés réciproquement, parce qu'ils ne pouvaient pas marcher ensemble; partout le *condottiere* avait été accèpté comme une garantie, et il avait fini par détacher l'état militaire de la société. Au seizième siècle les *condottieri* étaient déchus. Un coup de main comme celui de François Sforza, qui s'emparait de Milan, était impossible; mais ils avaient toujours le monopole de la guerre, et ils pouvaient rançonner les états et menacer les princes. Florence avait dû renouveler sur Vitelli la vengeance qu'un siècle auparavant on avait exercée sur Carmagnola; Louis-le-More fut trahi par ses Suisses; peu s'en fallut qu'Alphonse d'Este ne fût massacré par ses mercenaires. Toute la politique se ressentait de l'influence du *condottiere;* on craignait la bataille, on spéculait sur la faiblesse réciproque, on s'habituait à réaliser tous les projets par la ruse, et l'on préférait aux hasards du combat ceux des traités et des conspirations. Depuis que le *condottiere* avait pris le monopole du courage, les princes n'estimaient plus que la finesse qui savait tourner la force et la rendre inutile. Ils étaient téméraires dans les intrigues, et lâches sur le champ de bataille. Louis-le-More osait provoquer l'invasion française, puis

il tremblait à l'approche du duc d'Orléans; il était dans sa capitale de Milan, mais il courait chez l'ambassadeur de Venise pour chercher un asile. Décidément la guerre pour le prince italien était quelque chose de brutal, livrant trop au hasard des affaires qui étaient du ressort de l'intelligence.

Il n'y avait pas de principe, pas de but qui pût entraîner cette cohue de républiques, de princes et de *condottieri*. La féodalité gibeline avait été brisée par les communes; la liberté municipale était comprimée entre les murs de cinq ou six villes excentriques; la royauté n'avait pas dépassé les bornes de la *seigneurie;* la papauté voulait se faire un état, et avait renoncé depuis long-temps à sa mission guelfe. Il n'y avait plus qu'un besoin de commander, une fièvre d'ambition qui s'emparait de tous les princes, et l'égoïsme dans toute son impudeur était le dieu de la politique italienne. Tout était barbare, la société et les institutions; une mort subite ou le triomphe d'une faction pouvaient changer la face des affaires. Il fallait donc maîtriser par la ruse et par la force ces élémens légués par le moyen âge: les trahisons et les coups de poignard étaient devenus des moyens de politique. Tout prince se voyait obligé de tremper dans les conjurations de Florence, ou de pactiser avec les mercenaires de l'ennemi, ou de s'allier à une

famille turbulente de Gênes, ou d'assister par un chargé d'affaires aux méfaits d'un Borgia. Malheur à celui qui manque à cette politique! Voyez Borgia : il est tout-puissant le jour où il fait égorger quatre princes à Sinigaglia, et il perd ses états le jour où il ne peut plus intriguer, parce qu'il est confiné dans un lit. Baglioni perd la vie et son état en se rendant à Rome sur un sauf-conduit de Léon X. Trois papes meurent empoisonnés; une foule de princes arrivent au pouvoir par la voie du crime. A la vérité les efforts de tant d'ambitions avaient fini par ébaucher une espèce d'équilibre politique, tous les jours on allait écarter les violences; Venise, Rome, Naples et Milan pouvaient devenir les données fixes du système italien. Mais les tumultes de la Romagne, les révolutions de Florence, les élections du conclave, étaient une source continuelle d'agitations, et le mouvement irrégulier de la politique, circulant à travers tant de gouvernemens, faisait éclore toutes les combinaisons de la ruse et du crime. L'individualisme italien se reproduisait toujours dans les cabinets, dans les sénats; l'ancien esprit municipal n'était que déplacé : il profitait à l'état, mais il ne se souvenait plus ni de l'honneur chevaleresque des nations féodales, ni de la probité civique des anciennes républiques.

A l'intérieur la société tenait encore à son

moyen âge : partout il y avait des corporations, des divisions, de petits centres; les villages, les villes même, se faisaient de petites guerres; c'étaient des tournois populaires qui entretenaient de profondes inimitiés. L'aristocratie ralliée aux cours était une société à part; elle servait dans les mercenaires, elle tenait le pouvoir à Venise et à Gênes, elle formait des factions à Naples et à Milan; partout elle déployait un luxe qui s'alliait aux arts, et elle se trouvait presque nationale par ses idées, par ses relations et par ses voyages. Les nobles étaient divisés du peuple sans être impopulaires; les gentilshommes descendaient de cheval pour lutter avec des paysans; de grands seigneurs mettaient toute la canaille dans la confidence de leurs amusemens. Presque partout on était en adoration devant la force matérielle. Qu'un noble s'avisât de commettre une injustice, les hommes sensés du peuple disaient qu'il n'était pas grand seigneur pour rien. L'Arétin se plaignait que le pape n'avait pas puni un jeune homme qui avait tenté de le tuer : *Le pape est un pape*, lui disait Berni, *et tu n'es qu'un vaurien*. En effet, le meurtre, l'empire de la violence, n'avait rien d'extraordinaire dans l'ordre général des événemens. On sait que lorsque le cadavre du duc de Candie fut jeté dans le Tibre, la police de Rome reprocha à un spectateur de ne pas avoir

dénoncé le meurtre. Cet homme répondit qu'il avait vu jeter une centaine d'autres individus dans le même endroit sans qu'on y fît la moindre attention, et qu'il n'avait pas cru que la chose pût avoir la moindre importance. L'assassinat était une espèce de duel. Il figure dans les biographies de Cellini, Molza, Albérico Longo, Achille della Volta, Scipione Ammirato, etc. Le duc d'Urbin poignardait le cardinal de Pavie en plein jour dans les rues de Ravenne. Le cardinal d'Este, protecteur de l'Arioste, mettait presque de la poésie dans ses exploits. Une dame lui avait préféré les beaux yeux du fils naturel du feu duc : le cardinal attendit le jeune homme dans une chasse, et lui fit arracher les yeux par les gens de sa suite. L'infortuné demanda justice, et ne fut pàs écouté ; il conspira, et passa cinquante ans dans une prison.

La religion subissait l'influence des mœurs ; elle éblouissait par des formes splendides, mais on voyait dans le ciel l'ombre de cette aristocratie qu'on adorait sur la terre, on se dévouait à une madone comme on se serait dévoué à un grand seigneur. Le pape tenait les clefs du Paradis, et les prêtres semblaient lire les secrets de l'autre monde. Un jour Savonarola allait sur la place publique de Florence pour annoncer que l'âme de Pico de la Mirandola était en Purgatoire ; un autre jour c'étaient les magistrats de

Florence qui consultaient les prophéties de Savonarola sur le passage de Charles VIII. Quelquefois les moines promettaient des miracles, la réapparition du Christ, et même la bénédiction avec un Christ vivant cloué sur sa croix, et le peuple se ruait dans les églises, toujours prêt à continuer les légendes du moyen âge (1). Au-dessus

(1) Voici un passage de la chronique inédite de Burigozzo, charcutier de Milan, 1532. Carême. « Predica uno frate carmelita de Sant Giovan-Baptista e vegio homo el qual frate come quello che desidera audientia granda feze parola de mostrare uno Cristo vivo qual era stato messo in croce, e l'havevano inchiodato, solo restava da inchiodare li piedi, et poi disse di certe sinagoghe qual se fazevano verso santo Ambrosio si de omeni come de donne si maridate come da maridare, la qual sinagoga era in gran ruina di questa citade, et menagava con questi moti ed altri che fu la prima domenica de Quaresima. La settimana seguente comenzo a dolerse di quello l'aveva ditto, zoè de quella sinagoga digando delle cattive e non delle buone, taliter che commenzo à laudare questa compagnia che ho ditto de sopra; et più esorto questi tali insieme con le donzelle et li puttini a andare in procession vestiti de sacho con la corda al collo, et li puttini vestiti di bianco. Et così fu fatto che si trovavano in domo allora e cridavano misericordia uno pezzo. Questo fu uno venere all'hora che Cristo spiro tanto che vedendo la promessa de mostrare el Cristo in croce, et li era andato quasci tutto Milano per vedere d'onde che la buttò in niente, la volto col dire de farla vedere con li ogi (occhi) spirituali che l'eva in croze; cioè de cattivi omeni in bestemmiarlo. (Livre IV, page 87, du manuscrit de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan.)

de ces croyances populaires il y avait un clergé corrompu, des abus énormes, la vente des indulgenees, de grands athées qui jouissaient philosophiquement de la crédulité du monde catholique, et Léon X, dont a pu dire qu'il donnait sa bénédiction à la terre en murmurant tout bas : *Quot commoda dat nobis hæc fabula Christi!*

Littérature.

Les cours étaient les petits centres qui ralliaient tous les artistes de l'époque; c'est par leur entremise que les grands hommes se nationalisaient ; elles donnaient aux artistes des inspirations et un public, Jamais le génie italien ne fut plus sublime qu'au seizième siècle. Michel-Ange, Cellini, Leonardo da Vinci, se révélaient en même temps, et réalisaient leur pensée par le langage de tous les arts à la fois. Il semblait que chacun d'eux réunît en soi plusieurs grands hommes. La religion, les pompes sociales, le luxe des cours, la variété des populations, la vivacité de l'imagination plébéienne, encore capable d'enfanter des miracles, la hardiesse de l'athéisme politique, tout contribuait à surexciter l'intelligence des grands hommes, et la littérature résumait toutes les inspirations et réunissait la splendeur de tous les arts.

La nouvelle de Boccace était encore le roman de l'époque; elle pénétrait dans l'intimité de la vie, elle charmait par les satires et les scandales. C'était un libertinage de critique sous le masque de la bouffonnerie. Le conte mettait en scène ces grands niais qui confiaient leurs femmes et leur fortune aux astrologues; puis venaient de longues histoires de moines surpris en flagrant délit; puis on apprenait une foule d'anecdotes amoureuses, les mœurs de l'Orient et les aventures de Saladin telles que les concevait le marchand italien; c'étaient ensuite ces juifs qui revenaient de Rome persuadés de la vérité du christianisme, puisqu'il durait, par un miracle continu, malgré les turpitudes des papes. Caricatures, contes obscènes, aventures touchantes, propos graveleux, tout était entassé pêle-mêle dans la charmante pédanterie du *Décameron*; la société y trouvait son image et sa critique, et les écrivains le renouvelaient toujours progressivement dans une foule d'imitations. C'est le génie de Boccace qui a dicté les *Joyeuses Nuits* de Strapparola, les *Amusemens* de Parabosco, les *Soupers* du Lasca, les *Recueils* de Bandello, Erizzo et de plusieurs autres. Les maris trompés, les paillardises d'artistes, les moines qui vivent comme des épicuriens, les miracles bouffons, les farces et les drôleries du *Décameron*, reviennent toujours dans les nouvelles du XVIe siècle. La licence du modèle se reproduit

dans toutes les copies; mais peu à peu on supprime la licence du langage; Erizzo laisse de côté la satire, il aborde le champ de l'histoire, il dénature son modèle. Cinzio Giraldi s'en détourne entièrement, en faisant servir son recueil à la gloire de l'Église et à l'édification des fidèles.

Le théâtre italien ne pouvait pas s'élever à la hauteur de la tragédie : les événemens de l'époque étaient sanglans, mais non pas tragiques; ils ne se rattachaient pas à la moralité d'une cause, ils n'étaient que l'œuvre de passions égoïstes ou individuelles. La comédie se trouva donc plus en rapport avec l'inspiration de l'époque; Térence en donnait un modèle conforme aux mœurs de la cour, et la nouvelle de Boccace passa sur la scène avec ses plaisanteries et ses aventures. Bibbiena, L'Arétin, l'Arioste et Machiavel sont les auteurs comiques de l'Italie; ils mettent toujours aux prises la ruse et la niaiserie : souvent ils dénouent l'action par le triomphe d'une supercherie.

Des femmes qui demandent au confesseur si leur cousin est en Purgatoire, des prédicateurs qui vendent l'absolution à prix d'argent, des comtes espagnols trompés par des voleurs; des pédans, des fils de famille, des courtisanes, des entremetteurs, voilà les héros principaux de cette comédie italienne, qui roule sur des aven-

tures de taverne, et qui laisse entrevoir au fond de la scène une justice de sbires et l'influence d'une petite cour sur les tracasseries de la ville.

L'épopée italienne avait commencé avec le poème religieux du Dante, qui ne trouvait pas d'imitateurs. Un siècle plus tard, elle divaguait dans l'époque héroïque des croisades. Mais il y avait une divergence entre les mœurs italiennes et la chevalerie, et le premier Florentin qui se trouvait vis-à-vis des légendes de Charlemagne ne pouvait plus garder son sérieux. Rien de plus étrange que le poème de Pulci; c'est un long éclat de rire, c'est une plaisanterie qui transforme la croisade en une incroyable farce de nécromans, de monstres, de magiciens, de géans et de héros doués d'une force surhumaine. L'Arioste est l'Homère de cette poésie; il fait oublier ses devanciers. Les combats, les vicissitudes, les guerres, les aventures, se succèdent dans son poème avec l'éclat et la lucidité de l'art italien; magicien incrédule, il réalise dans ses chants les rêveries les plus aériennes. Il est impossible de mesurer la création de l'Arioste; c'est une combinaison de plusieurs mondes; il y a là un monde magique, un moyen âge fantasque, des mondes allégoriques; on s'y perd, on n'arrive pas à trouver la fin de cette géographie idéale, parsemée de palais enchantés, de mœurs pastorales, avec des guerres chevale-

resques, et toutes sortes d'anomalies. Le poème de l'Arioste inspira un grand nombre d'imitateurs ; cependant le Berni est le seul qui n'ait pas été oublié par la postérité.

Trissin s'efforça de ressusciter la grande épopée de l'*Iliade* ; absolument dépourvu d'instinct poétique, il choisit pour sujet la gloire inutile de Bélisaire, le triomphe passager de la vieille société byzantine sur les invasions des barbares. Dans *l'Italie délivrée*, il y a un choc continuel entre les mœurs héroïques empruntées à l'*Iliade*, et la décrépitude de la cour de Justinien ; l'imitation de Trissin porte toujours à faux, et rien de plus froid et de plus stérile que cette pédanterie qui décalque l'histoire héroïque de la Grèce, pour transporter les aventures des dieux d'Homère dans le palais de l'empereur. Cependant, l'effort ne fut pas tout-à-fait inutile, il indiqua une tendance de l'art, et le génie du Tasse trouva plus tard la combinaison échappée au talent de Trissin. Le Tasse s'empara de la poésie variée et fantastique qui faisait l'apothéose de la force, sans croire à la chevalerie ; il la régularisa par les formes de l'épopée classique ; il transporta les croyances du Dante dans le grand événement de la croisade, et il finit par fondre la poésie chevaleresque du moyen âge et le mouvement solennel du poème d'Homère. Le Tasse fut rappelé à la réalité historique par la terreur des armées mu-

sulmanes, par les réactions catholiques ; il abandonna donc le cycle fabuleux des guerres de Charlemagne ; il remplaça l'ironie par le sentiment religieux ; il exploita les miracles et la magie sans se livrer aux gigantesques exagérations de l'Arioste ; enfin, il civilisa les héros de son prédécesseur, et il substitua la sagesse de Godefroi aux fureurs de Roland. Le poème de l'Arioste est la plus sublime des créations féeriques ; celle du Tasse est la plus sublime des combinaisons poétiques.

La poésie lyrique, déjà fixée par Pétrarque, fit éclore au seizième siècle une myriade de sonnets et de chansons. Les princes, les grands seigneurs, les dames, tout le monde, étaient ravis par la mélodie du *canzoniere*. La langue italienne se prêtait avec une facilité inouïe à l'éclat des images, à l'harmonie des vers ; et tous les poètes, tous les savans, s'empressaient de tirer quelques sons de cette musique qui était à la portée du premier venu. L'Italie regorgeait d'académies, de sociétés poétiques ; tous écrivaient en vers, tous faisaient du Pétrarque ; le sonnet et la chanson étaient une espèce de compliment dans cette société où toute forme était splendide ; et on y prodiguait les soins les plus minutieux. Michel Ange, le Dante des peintres, analysait un sonnet de Pétrarque ; Varchi dissertait sur un sonnet de Michel Ange ; Caro publiait une chanson sur la

maison royale de France, et à ce sujet il éclatait une polémique qui divisait toute la littérature, et se prolongeait dans le siècle suivant. Cependant l'idéal du sonnet ne suffisait pas à cette société d'artistes ; on voulait oublier tout ce qu'il y a de vulgaire dans la vie, et l'on se réfugiait dans le pays imaginaire de l'Arcadie, dans les rêves de l'âge d'or, dans les mœurs pastorales de l'antiquité classique. Sanazzaro fut le premier à trouver cette forme à l'inspiration ; il s'y livra dans son *Arcadie;* il mêla ensemble le roman, la chanson, le dialogue, et il produisit un nombre immense d'imitateurs et de disciples. Plus tard, le Tasse, ce puissant architecte de formes, prolongea l'idylle des anciens ; il dramatisa *l'Arcadie* de Sanazzaro, et il en tira la magnifique combinaison de l'Aminte. C'est une création aérienne, animée par la fièvre de l'amour. travaillée avec l'élégance la plus exquise ; elle résume tout ce qu'il y a de plus beau dans cette plèbe idéale de bergers qu'on trouve dans le *Roland furieux* et la *Jérusalem délivrée.*

C'est ainsi que le génie italien, par verve nationale ou provoqué par l'imitation, abordait toutes les formes de l'art ; il les arrangeait, les enchevêtrait, les divisait, sans jamais se troubler ni se confondre. Après s'être épuisé dans les poèmes, dans les pastorales nouvelles, il trouvait encore la force d'ajouter à ses ri-

chesses d'autres genres de productions excentriques. Il faut compter dans ce nombre les petits poèmes héroï-comiques des nains, des géans, qui étaient des parodies de la parodie chevaleresque, et tenaient à l'Arioste comme la Batrachomyomachie tenait à Homère; — la poésie berniesque, qui prenait son nom du plus illustre fainéant de l'époque, et défigurait tous les objets de la nature par de joyeuses grimaces; — enfin les poésies de Vida, Sanazzaro, Fracastoro, qui représentaient tout une littérature latine posthume où se croisaient deux religions et deux civilisations. La poésie était dans l'époque, dans les mœurs, partout; on la rencontrait également dans le libertinage, dans le crime, et dans la dévotion. Cellini, l'Arioste de la prose, était dans l'impossibilité de ne pas être artiste; il était poète par les croyances, par les aventures, par tout ce qu'il faisait. C'était un vaurien qui ciselait des vases prodigieux, et donnait avec la même facilité des coups de poignard; il évoquait les diables, et il lisait avec componction les livres de Savonarola; il volait l'argent du pape, mais il allait lui en demander l'absolution. Le jour où il lui passa par l'esprit d'écrire ses mémoires, il se trouva grand écrivain. En le lisant, on devient complice de ses forfanteries; il est impossible de se détacher de lui, ni quand il combat contre sa patrie par gratitude, ni quand il se promène dans

les rues de Rome avec son arquebuse, tournant bien large au coin des rues pour éviter les guet-à-pens : on le suit à la cour, dans ses voyages; on partage même son indignation contre les princes qui l'avaient emprisonné, lui qui n'avait commis qu'un petit meurtre pour se défaire d'un ennemi! Inimitable fanfaron, ciseleur unique, écrivain sans pareil, Benvenuto Cellini est le type du bandit et de l'artiste : il résume cette vie du seizième siècle, si pleine de passion et de laisser-aller, de grandeur et de force. Cellini ne se doutait guère de toute son élévation; mais les poètes, qui se trouvaient ainsi élevés par le mouvement du siècle, étaient dans l'ivresse; et, en voyant l'imprimerie qui doublait leur puissance, ils posaient la souveraineté de leur génie vis-à-vis de la souveraineté de la cour. L'Arétin rançonnait les princes par la terreur de ses satires : Giovio, d'une autre manière, se croyait l'arbitre de la renommée; il disait qu'il avait deux plumes, l'une de fer pour ses ennemis, l'autre d'or pour ses amis; ses ennemis étaient ceux qui ne le payaient pas, et il escomptait à poids d'or les quarante-cinq livres de l'*Historia sui temporis*. La préoccupation de la forme, l'influence de l'art, étaient telles, qu'il croyait possible d'affubler des héros de l'habit de paillasse, et de les faire passer à la postérité comme des arlequins.

La science.

Pendant le quinzième siècle, la raison avait déjà fait des progrès; de nouvelles découvertes avaient dérangé les vieux systèmes, le goût littéraire avait déjà repoussé les formes de la scolastique, et, sans s'éloigner de l'autorité religieuse, on commençait à s'en passer, en s'appuyant sur la philosophie des anciens. Pétrarque avait modernisé l'ascétisme chrétien par le stoïcisme de Sénèque: il se livrait à une foule de considérations empiriques sur les illusions de ce monde, sur le bonheur de la solitude; mais il substituait la méditation, les lectures, les émotions généreuses, à la solitude monastique de saint Augustin. Bessarion avait essayé une conciliation entre le christianisme, Aristote et Platon; il voulait démontrer la théologie par la philosophie: c'était déjà mettre en présence des choses qui s'excluaient. Gémiste transporta toutes les questions religieuses sur le terrain de l'école alexandrine: il entoura l'Être suprême de dieux et d'esprits secondaires; il soumit la destinée des esprits à une harmonie providentielle, et, mêlant ensemble les souvenirs de Sparte et la philosophie néoplatonicienne, il annonça une nouvelle religion qui devait remplacer celles du Christ et de Mahomet. Ficin, plus positif, plus savant, plus

logique, resta sur le même champ entre Platon et les néoplatoniciens. Il résolut une à une toutes les questions sur l'âme, les idées, les génies, les sphères; il déduisit toute la réalité extérieure de l'univers du monde invisible des idées, et, par d'infatigables recherches sur l'origine du mal, sur les peines et les récompenses de l'autre vie, il fonda tout une religion en dehors de la religion. Selon Ficin, Dieu, de son centre immobile, communique le mouvement, la lumière, la vie, aux douze sphères qui l'entourent; les âmes appartiennent au monde des intelligences, et, suivant le cours préétabli par l'ordre éternel, elles descendent dans les corps à un instant prédestiné. Assujetties par la vie matérielle aux attaques du mal, elles peuvent choisir entre le vice et la vertu; et, à la mort, par la puissance d'une loi intérieure, elles vont se placer dans une sphère correspondante à la moralité de leur vie. Pico de la Mirandola porta une atteinte plus directe au christianisme en prétendant l'expliquer. Adonné à la cabale, il voulut chercher dans la Genèse de Moïse l'histoire des quatre mondes physique, céleste, intellectuel et humain. Par là, il commençait à entamer le sens littéral de la Bible, et il ébranlait la foi. Le pape en fut alarmé, et Pico fut atterré de sa propre témérité. Il rebroussa chemin; il tourna sa hardiesse contre l'astrologie, mais à sa mort on eut quelque peine à ne

pas le croire condamné au feu de l'enfer. Au quinzième siècle, la philosophie était ainsi revenue à l'école alexandrine, au point de départ du christianisme, à la philosophie qui avait exploité la science ancienne pour rallier les croyances brisées du polythéisme. Au seizième siècle on s'éloigna de l'école alexandrine; on trouva impossible de refaire la religion avec le raisonnement, et l'on se mit à développer la science sans trop se soucier de la foi.

Pomponace est le génie positif de l'époque. En commentant Aristote, il arrive au résultat de nier comme philosophe ce qu'il admet comme chrétien. Il a le mérite d'avoir porté partout une logique ferme et sévère; ses déductions ne sont jamais superficielles, même quand elles n'arrivent qu'à des conséquences négatives. Par exemple, lorsqu'il aborde la question du libre arbitre, il met en présence les oppositions antithétiques entre la liberté et la nécessité. Il concevait très bien qu'en admettant l'indéterminisme absolu il interrompait la chaîne des causes, et qu'en admettant la fatalité il supprimait toutes les idées d'ordre et de possibilité hautement attestées par la conscience. Pomponace a articulé contre la religion toutes les objections capitales qui la détruisent dans ses fondemens; il a mis Mahomet, le Christ et Moïse sur la même ligne, et il a multiplié ses attaques en se retranchant toujours der-

rière une foule de discussions historiques sur les diverses opinions des auteurs anciens. Incapable de nier le miracle, Pomponace l'expliquait en supposant que les astres, pendant qu'ils préparent les grandes révolutions de la société, influent d'avance sur l'imagination de quelques hommes privilégiés. A chaque grande révolution sociale, et à l'origine des religions, il y a toujours des miracles; mais le rôle de thaumaturge se borne à la prédiction; il ne fait que voir d'avance cette liaison qu'il y a entre le mouvement des sphères et les événemens de la terre. C'est ainsi que l'astrologie guidait le fatalisme, tandis que le mysticisme s'alliait à la magie.

Thélèse voulut bannir toutes sortes d'abstractions de la philosophie, et la ramener à la physique. Il expliqua l'univers par les principes de la chaleur, du froid et de la matière. La chaleur et le froid sont les deux grands antagonistes; ils se combattent, agissent et réagissent; la matière, noire, inerte, invisible, est le champ de leur combat. La chaleur réside dans le ciel; le froid, au centre de la terre. De ces deux siéges opposés, ils se livrent le combat éternel qui enfante tous les phénomènes de la nature. Les étoiles, les sphères, les corps, la mer, ne sont qu'une combinaison de ces deux principes. L'homme n'est autre chose que le résultat du froid et de la chaleur, et ce n'est qu'après sa formation qu'il

reçoit une âme immatérielle. Thélèse combattait les forces occultes, les entéléchies, les abstractions d'Aristote ; mais il tombait dans les mêmes principes en posant les deux forces immatérielles du froid et de la chaleur. Il va sans dire que son système ne résiste pas à la moindre critique : il exprime cependant deux choses, le besoin de chercher des lois simples et générales, et l'existence de nouvelles données qui appellent déjà une révolution dans la physique.

Bruno est le plus grand philosophe du seizième siècle ; il représente la science sous la forme la plus grandiose du panthéisme. Tout pour lui se réduit à une substance unique et indivisible qui soutient et engendre tous les phénomènes extérieurs ; l'univers n'est que la création, ou plutôt le mirage, l'irradiation de cette unité centrale et indivisible : tous les phénomènes tiennent à cette cause suprême ; le mouvement, la vie, la variété de l'univers, sortent d'une transformation continuelle de formes ; tout procède d'un état antécédent qui remonte à Dieu, sans que jamais la chaîne des phénomènes soit brisée. L'unité indivisible est le centre de la perfection, de la lumière, de la chaleur, de la vie, de la beauté : l'opposé de ces qualités n'existe pas ; il n'y a ni ténèbres, ni froid, ni laideur, ni méchanceté ; ce sont autant de négations. La mort est une négation de la vie. Tout ce qui existe

est vivant. Ce n'est pas que la vie soit égale dans tous les êtres, mais elle est latente partout; elle attend toujours l'instant où elle pourra se manifester; elle circule toujours avec ces transformations d'où sortent le mouvement et la variété de l'univers. Quand on veut s'expliquer la nature, il faut approcher de la cause de toutes les causes. L'unité indivisible (*minimum*) est la source de toutes les idées, comme elle l'est de tous les êtres : loin d'elle, il n'y a que des négations, le philosophe s'égare quand il fixe le centre de ses méditations dans la pluralité, dans les ombres, dans les antithèses qui jaillissent du contraste des apparences. La pensée n'embrasse l'univers que parce que les idées partant du point central peuvent faire une évolution parallèle à celle des phénomènes de la nature. Les choses ne sont que des transformations successives de la même chose; la nature tire tout de ses antécédens par une succession de métamorphoses; l'intelligence doit également tirer tout de tout, parce que les idées ou les signes se transforment successivement comme les choses. Par cette double évolution, Bruno touchait presque au panthéisme de Schelling; mais ne pouvant déduire toutes les transformations de la pensée que par l'art de Raymond Lulle, il faisait circuler toutes ses idées à travers les complications d'une mnémonique immense fixée sur neuf catégories. Dieu, l'ange, le ciel,

l'homme, l'imagination, la faculté de sentir, celle de se nourrir, le matériel, l'organique ; voilà l'échelle des êtres sur laquelle il faisait passer toutes les métamorphoses de l'univers. Bruno développait son système avec une verve étonnante ; il entraînait ; il expliquait rapidement une foule d'opinions de Platon, de Pythagore, de Parménide, etc. Presque tous ces systèmes devenaient entre ses mains comme une des mille faces de la vérité. Il ne manquait à Bruno ni une audace d'esprit qui dépassait déjà la réforme de Calvin, ni l'enthousiasme de la découverte de Copernic, qui grandissait son idéalisme en montrant dans tout astre un soleil, dans tout soleil le centre de plusieurs mondes. La philosophie de Bruno était une irruption de tout ce qu'il y avait de grand dans l'époque ; elle prenait toutes les formes de la poésie, de l'allégorie, du conte, de la plaisanterie : le génie de ce Napolitain se jouait de toutes les entraves de ses classifications, et il arrivait toujours au sublime à travers toute sorte de bizarreries.

Bruno, Thélèse et Pomponace sont les plus grands penseurs de l'Italie ; ces deux derniers eurent beaucoup de disciples, cependant ils ne dominèrent pas exclusivement. Cremonini, Césalpino, sans les égaler, donnèrent à la philosophie des variantes remarquables. Patrice représenta encore au seizième siècle cette philosophie néo-

platonicienne qui avait fleuri dans le siècle précédent. En général, la philosophie italienne avait peu de liens qui pussent la mettre dans une communication de tradition et de polémique; la multiplicité des centres favorisait le développement des individualités; les philosophes ne manquaient ni de génie ni de hardiesse, mais ils manquaient d'ordre, d'ensemble et de continuité dans leurs attaques.

Machiavel exprime la pensée politique de l'époque : secrétaire de la république de Florence, spectateur officiel des trahisons de Borgia, conspirateur sous les Médicis, plus tard conseiller de leur tyrannie, il avait l'observation et la pratique de son siècle, et il put en enregistrer l'expérience. Dans ses livres, on voit, d'un côté, la liberté populaire, ses crises, ses ressources, ses dictatures, ses garanties, ses coups d'état et ses derniers efforts dans les conjurations; d'un autre côté, on voit le prince, ses moyens de parvenir, et tout ce qu'il peut faire contre la république, ou dans une province nouvellement conquise, ou dans la fondation d'un état. Tous les problèmes de Machiavel reçoivent une double solution, l'une à l'avantage du prince, l'autre à l'avantage de la république. Sa science est un double labyrinthe de combinaisons enfantées par ces deux puissances qui se sont cherchées et combattues pendant six siècles dans tous les coins de

l'Italie. Machiavel a développé ses idées en commentant Tite-Live; il a mêlé partout l'histoire ancienne et la moderne, mais il n'a vu dans l'antiquité gréco-romaine que ce qu'il y avait d'italien et de florentin. Romulus pour lui est un Borgia doué d'une bonté fantasque, il tue Rémus et Tatius, parce qu'il faut être seul à fonder un état; quand il n'a plus de concurrens, il divise le peuple et la noblesse, et Rome grandit par les dissensions des deux castes. Numa est un Savonarola incrédule et armé; il trompe les Romains pour les guider à la victoire par les augures. Brutus est le type du conspirateur italien: il feint la folie pour se dérober aux persécutions de la cour; il se sert de la violence, parce que la corruption n'a pas gagné l'état; il tue ses fils, parce qu'en fondant la liberté il faut être logique, il faut exterminer tous les principes contraires. César est le type du prince italien; il est l'homme fatal qui détruit toutes les libertés anciennes : Machiavel le déteste et l'admire; il en devient enthousiaste quand il pense à ces princes italiens qui ne savent pas vaincre dans une bataille, et à ce prud'homme de Soderini, qui ne peut être ni bon ni méchant, ni patriote ni tyran.

Machiavel croyait à la toute-puissance du génie individuel; il y rattachait la fondation des états, l'origine des religions, la réforme des nations :

mais en mettant en présence le prince et la république, il s'apercevait qu'il y a des époques où les choses entraînent les hommes, et où les peuples semblent poussés à commettre toutes les fautes qui sont nécessaires au triomphe de la tyrannie. Machiavel voyait même sa propre volonté anéantie, paralysée, par l'état de l'Italie; il se demandait donc : « Où commence-t-il l'empire de la fatalité? » Ici, il faisait une espèce de science de l'histoire, et il plaçait la tyrannie dans une époque de *corruption*, et la république dans une époque de *probité*. Qu'est-ce que la corruption? C'est ce qu'on voit dans l'Italie du seizième siècle, qui perd ses dernières libertés; c'est ce qu'on voit en France, en Espagne, en Allemagne; c'est un état de faiblesse, de violence *d'incrédulité*, et d'oisiveté littéraire; c'est l'âge où les hommes se laissent énerver par les richesses, et où la puissance anarchique des gentilshommes se développe partout. L'époque de probité est celle des républiques du moyen âge, de l'ancienne Grèce, des anciens peuples de l'Italie, et, par exception, de quelques villes libres de l'Allemagne. Là, tout est réglé par des lois, il y a des mœurs, de la crédulité, et tous les élémens dont on peut tirer d'immenses ressources en toute occasion. La Grèce, Rome, l'Italie, l'Europe, tous les peuples passent par ces deux époques de probité et de corruption; tous les gouvernemens tournent continuellement

entre ces deux formes de la république et de la principauté. On commence par la domination d'un homme éclairé, comme Romulus ou Thésée : quand ses successeurs deviennent des tyrans, on les chasse ; il ne tarde pas à se former une aristocratie tyrannique, et on la dépouille du pouvoir par une nouvelle révolution. La liberté à son tour devient tyrannique par l'anarchie, et alors il ne manque jamais de surgir un homme qui s'empare de l'état à la tête d'une faction, et ramène les peuples à leur point de départ, la monarchie (1). Toutes les nations tournent dans ce cercle ; le monde est toujours en mouvement ; mais depuis 4,000 ans il offre constamment le même spectacle, puisqu'il a renouvelé quatre fois la même histoire, en Assyrie, en Grèce, à Rome et en Italie. Le politique ne peut pas lutter contre cette fatalité ; son rôle n'est que temporaire, il peut hâter ou retarder la marche des événemens, jamais la changer. Quand la corruption se manifeste, pour rendre la nation à ses principes, il peut employer la violence ; si la corruption s'est déjà répandue, il doit temporiser et prêcher la réforme ; un coup d'état serait une faute, ce serait hâter la principauté. Quand celle-ci s'est établie, il faut

(1) « En définitive, tous les états, toutes les souverainetés, qui ont et qui ont eu autorité sur les hommes, ont été et sont des républiques ou des principautés. » (*Le Prince*. Voyez la note suivante.)

l'étendre et l'agrandir : la monarchie est le dernier salut des peuples ; elle les ramène à leur point de départ : voilà la tâche du politique. Personne ne peut renverser cet ordre qui réunit la probité à la république, et la corruption à la royauté.

Étroitement renfermé dans son cercle italien, Machiavel méconnaît tout ce qui en sort. La monarchie moderne ne trouve pas de place dans son système. Il considère vaguement la féodalité comme un désordre, comme une anarchie populaire avec des châteaux forts et des juridictions (1). Pour lui le christianisme est une répétition du polythéisme : on doit même regretter les sacrifices sanglans, qui allumaient les passions des anciens ; certes, l'abnégation chrétienne a humilié les hommes. Il convoitait ces moyens énormes de la politique ancienne, qui pouvait se permettre la décimation des armées.

On a dit que le Prince de Machiavel est la satire des tyrans : c'est méconnaître tout une moitié

(1) « On appelle gentilshommes tous ceux qui vivent sans rien faire du produit de leurs possessions, et qui ne s'adonnent ni à l'agriculture, ni à aucun autre métier de profession. De tels hommes sont dangereux pour toute république et dans tout état. Plus dangereux encore sont ceux qui, outre leurs possessions en terre, ont encore des châteaux où ils commandent à des sujets qui leur obéissent. » (*Discours sur Tite-Live.*)

de ses théories. Quant à la morale, le secrétaire de Florence ignorait qu'elle pût exister ; il indiquait aux princes l'exemple de Borgia ; il souhaitait aux républiques ces dictatures romaines créées exprès pour tuer des hommes innocens. Trahir pour ne pas être trahis, voilà sa devise ; et il avait un incroyable mépris pour les hommes à partis mitoyens, pour les politiques ni ambitieux ni républicains, et surtout pour les princes qui se laissent effrayer par l'idée de commettre un grand crime. Il ne comprenait pas l'honnêteté, il ne la pardonnait qu'à l'héroïsme. Parlant de la foi des traités, il disait que la parole a été donnée à l'homme pour tromper ses semblables (1).

Machiavel écrivit sur la politique, et il fut le premier politique ; il écrivit une histoire, et son histoire est le modèle inimitable dans son genre municipal ; il écrivit sur l'art de la guerre, et il

(1) Dovete dunque sapere che sono due generazioni da combattere, l'una con le leggi, l'altra con le forze. Quel primo modo è degli uomini, quel secondo è delle bestie... Faccia un principe conto di vivere e mantenere lo stato, i mezzi saranno sempre giudicati onorevoli e da ciascuno lodati ; perchè il volgo ne va sempre preso con quello che pare e con lo evento della cosa e nel mondo non è se non volgo e gli pochi hanno luogo quando gli assai non hanno dove appoggiarsi. Alcuno principe di questi tempi il quale non è bene nominare, non predica mai altro che pace e fede, e l'una e l'altra quando l'avesse osservata gli avrebbe più volte tolto lo stato et la riputazione. (*Le Prince.*)

devança les auteurs du siècle suivant ; ses comédies sont rangées parmi les meilleures du théâtre italien ; il s'essaya dans d'autres genres de poésie, et partout il laissa l'empreinte de son génie. A tant de spontanéité, à son égoïsme politique, à la finesse avec laquelle il apprend à frapper ces grands coups qui changent le sort des nations sans s'aventurer au combat, à sa sympathie pour tous les triomphes du vice et de la vertu, on reconnaît en lui l'homme qui résume la honte et la gloire de l'Italie.

Caractères généraux.

L'antiquité était encore vivante au seizième siècle. On venait d'en découvrir les philosophies, et on s'alliait avec enthousiasme aux anciens ennemis du polythéisme pour fronder la religion du moyen âge. Un mouvement analogue s'était déjà opéré dans la science du droit : les jurisconsultes italiens avaient reproduit le droit romain, et on continuait ce travail de libre reconstruction pour achever la victoire sur le droit féodal. La langue de l'antiquité était parlée encore par les théologiens et les savans ; elle méditait encore des réactions contre l'italien. On retraduisait en latin Guichardin et Boccace, comme pour les rendre à la langue de l'aristocratie littéraire. Amaséo invoquait formellement la persé-

cution du pape et de l'empereur contre ceux qui en écrivant se servaient de la langue italienne. Pour résumer les caractères de l'époque, on n'a donc qu'à fixer l'attention sur ces deux élémens de l'italien et du latin. Pétrarque et Boccace sont les véritables précurseurs du seizième siècle. Le premier écrivait dans ses momens perdus quelques vers en langue vulgaire, et il jetait à son insu les fondemens de la lyrique italienne. Boccace composait le *Décaméron* pour plaire à une maîtresse, et sans le savoir il était le fondateur de la prose italienne. Tous deux espéraient l'immortalité de leurs efforts à restaurer les anciens, à les imiter : Pétrarque se croyait sûr de passer à la postérité avec son poème latin de l'Afrique; mais la postérité témoigna l'admiration pour la grandeur de ces génies en développant les nouveaux élémens qu'ils avaient initié à leur insu. Au quatorzième siècle la tradition italienne était honteuse de sa vulgarité, elle ignorait sa force, elle était humiliée, confuse devant l'autorité imposante des traditions latines; au seizième, elle arriva à la conscience d'elle-même, elle se posa en face de l'antiquité classique, et, repoussant la tyrannie du latin, elle profita de son alliance pour avancer vers l'avenir. La rencontre et la fusion de l'antique et du moderne est le phénomène qu'on observe dans l'art, dans la science, dans les idées et

jusque dans la langue du seizième siècle. La comédie de la foire rencontrait la comédie de Térence, et il en sortait le théâtre italien; le poème chevaleresque de l'Arioste et le poème classique de Trissin subsistaient en même temps, et cette double poésie se fondait dans l'épopée du Tasse. Albérico Gentile traçait un nouveau droit public sans oublier le droit romain. L'antiquité n'étouffait pas le génie moderne. Machiavel pouvait méditer l'histoire de Rome sans perdre de son originalité; Guichardin suivait les mille détours de la politique italienne tout en méditant Tite-Live; Pomponace commentait Aristote en dédoublant la science de son maître; Bruno fondait une science moderne tout en donnant la main aux philosophes de l'antiquité. Enfin la langue, en se constituant en Italie, ne faisait autre chose que communiquer au patois de Florence le mouvement, les tournures et la régularité de la langue latine. C'est par l'entremise du latin que la langue florentine s'est dénaturée, mais ce n'est que de la sorte qu'elle s'est nationalisée; le florentin y perdit toute sa naïveté, mais toutes les provinces de l'Italie conquirent le droit de la parole. On voit par la langue le rôle et la justification du classicisme italien. Sans doute l'antiquité altéra un peu le génie moderne: elle favorisa la médiocrité; elle peupla la Péninsule de pédans, et,

supprimant les traditions municipales, elle détourna la poésie des héros et des exploits de l'Italie. Mais le peuple italien n'existait pas, il n'y avait que des Vénitiens, des Romagnols, des Lombards, et il fallait à l'Italie une littérature impersonnelle et classique pour se faire accepter de tout le monde. La science ancienne avait été utile pour combattre la barbarie du moyen âge; l'art ancien, par le même mouvement, devint nécessaire pour écarter les idiotismes des peuples barbares. Songez qu'en Italie on ne parlait que des patois, que Florence ne pouvait pas jouer le rôle de capitale là où il y avait trente capitales; songez en outre que les municipalismes s'agitaient toujours sous la poésie nationale jusqu'à salir les chansons du Dante, et à obliger le Tasse à refaire son poème : vous verrez par là que la régularité classique était indispensable pour supprimer les barbarismes sans nom qui auraient surgi du fond des municipalités italiennes. En définitive le classicisme a été utile à l'Italie. En pouvait-il être autrement dès que l'antiquité était la passion des grands hommes? Les génies et les partis savent connaître leurs ennemis; ils ne les épargnent pas, mais partout les grands hommes de l'Italie cherchent l'alliance des anciens. C'était donc un mouvement vital et puissant, que celui qui se fondait avec l'élément ancien; ce n'était pas l'effet d'un monceau de vieux

livres qui jetât dans le délire les plus libres penseurs de l'Italie moderne. S'il y avait des peuples qui eussent le droit d'être romains, c'étaient leurs successeurs du seizième siècle.

CHAPITRE II.

LA RÉFORME ET LES INVASIONS.

Dès le commencement du seizième siècle, toutes les nations semblaient travailler pour la grandeur de l'Europe : l'Espagne doublait la terre par la découverte de Colomb; le Portugal franchissait le cap des Tempêtes, et préparait une nouvelle route au commerce européen; Guttemberg donnait au monde tout un avenir; les postes commençaient à sillonner l'Europe, à accélérer les communications, et les grands états se consolidaient intérieurement par les centralisations monarchiques. Tout ce qui surgissait de nouveau tournait au profit de la royauté. L'artillerie était une arme anti-féodale; les nouvelles colonies multipliaient les ressources du trésor, et tous les rois étaient ivres de leur puissance inattendue. Maximilien songeait à s'em-

parer de Jérusalem; Charles VIII rêvait la conquête de Constantinople, et Naples comme pied-à-terre; on ne pouvait pas évaluer l'ambition de l'Espagne; en général le même désir de domination qui agitait les princes d'Italie circulait dans toutes les cours de l'Europe.

Louis-le-More eut la pensée d'exploiter l'ambition de la France : il offrit Naples à Charles VIII pour s'emparer lui-même du duché de Milan, et pour acquérir une prépondérance sur tous les états italiens. Charles VIII passa les Alpes; sa marche fut un triomphe; à Chieri il trouva des fêtes préparées pour l'accueillir; à Pise il fut invoqué comme un libérateur contre Florence; les Médicis allèrent à sa rencontre pour lui remettre plusieurs forteresses de la Toscane; à Florence on lui paya vingt mille florins d'or, et on le proclama le père de la patrie. A peine fut-il entré sur les terres de la Romagne, que tous les barons se soulevèrent contre les Borgia; le pape mendia une capitulation, et donna un fils en otage. A Naples la noblesse s'insurgea pour appeler les Français : un roi était mort de frayeur, l'autre abdiqua, et Charles VIII entra dans la capitale au milieu de l'enthousiasme d'une immense population. Mais ce triomphe fut court. Les Italiens comprirent leur faute : ils enveloppèrent l'armée française dans une ligue générale, et ce n'est qu'à force de valeur que Charles VIII put se

frayer la voie de la retraite. Cependant la faiblesse de l'Italie était dévoilée. Louis XII renouvela l'entreprise de son prédécesseur ; sans s'aventurer aux extrémités de l'Italie, il s'empara de la Lombardie ; tous les princes de la Haute-Italie se jetèrent entre ses bras, et il se vit à l'abri des volte-faces qui avaient perdu son prédécesseur. Quelques années plus tard, l'Espagne s'associa à la France pour faire le partage de Naples ; l'entreprise était absurde, mais Naples devint une province étrangère. L'Allemagne intervint dans la ligue de Cambrai, où l'on menaça Venise du même sort que Naples et Milan. Les princes italiens étaient incorrigibles, Rome et Ferrare se réunirent aux trois puissances étrangères contre la république. Les troupes vénitiennes furent mises en déroute, Venise perdit en un jour toutes ses conquêtes de terre-ferme, et ce ne fut qu'en déployant toutes les ressources de son génie politique qu'elle réussit à conjurer l'orage et à rasseoir sa position au milieu des événemens inattendus qui bouleversaient la Péninsule. Les luttes de Charles-Quint et de François I[er] amenèrent d'autres changemens, effacèrent quelques petites républiques ; les princes italiens furent obligés de louvoyer entre les deux grands potentats, et Naples et Milan restèrent définitivement à l'Espagne.

L'invasion étrangère produisit une sensation

pénible et profonde dans toute l'Italie ; les peuples furent atterrés par toutes sortes de prodiges ; on vit des images sacrées, des statues qui suaient du sang, des armées aériennes qui passaient dans le ciel, les ombres des rois d'Aragon qui annonçaient la fin de leur race. Les princes italiens furent effrayés en voyant devant eux pour la première fois le spectacle des grandes monarchies ; Louis-le-More en avait conçu les plus vives inquiétudes en assistant aux manœuvres de l'artillerie française. Pendant quelque temps on s'étourdit, on voulut profiter de ces alliances étrangères qu'on trouvait sous la main. Mais peu à peu on comprit la position de l'Italie, et la pensée de chasser les étrangers devint un des principes dominans de la politique italienne. Malheureusement les princes ne pouvaient pas sortir du cercle de leurs anciennes ressources : ils n'avaient ni ligues, ni confédérations, ni armées nationales. Il fallut donc se borner à deux combinaisons : l'une, toute vénitienne, était de neutraliser les étrangers par les étrangers, et de les tenir en échec par leurs jalousies réciproques ; l'autre était le projet des papes qui voulaient chasser les étrangers par les étrangers. Évidemment ce plan était faux : on ne pouvait pas se servir de François Ier comme d'un *condottiere ;* l'étranger victorieux devait nécessairement rester en Italie. Le plan de Venise fut donc celui qui prévalut dans

les traditions politiques des cours italiennes, et l'on se borna toujours à ruser entre la France et l'Espagne dans le vague espoir d'un jour de délivrance.

La conquête étrangère est le fait qui donna un but et une passion à la logique impassible de Machiavel. L'invasion française avait été pour lui un trait de lumière. Il fut effrayé de la faiblesse des princes italiens, de l'inutilité de ces républiques excentriques, du brigandage militaire des *condottieri*. Il vit pour la première fois une nation pleine de princes, de villes, de gentilshommes, et cependant une par la royauté, et puissante par une armée nationale. Dès lors il voulut improviser en Italie la monarchie et l'armée de la France. Ce prodige suivant lui devait se réaliser par la ruse et par la force. Son *Prince* développe tous les moyens politiques par lesquels un prince comme Borgia peut parvenir à la monarchie nationale ; son *Art de la guerre* est écrit dans l'espoir de susciter un futur conquérant italien qui subjugue tous les états de l'Italie et délivre le pays des étrangers : « Je soutiens, di-« sait-il, que celui de nos souverains qui le pre-« mier adoptera le système que je propose fera « incontestablement la loi à l'Italie. Il en sera de « sa puissance comme de celle des Macédoniens « sous Philippe. Ce prince avait appris d'Épami-« nondas à former et discipliner une armée, et

« tandis que le reste de la Grèce languissait dans « l'oisiveté, occupée uniquement à entendre réci« ter des comédies, il devint si puissant, grâce à « ses institutions militaires, qu'il fut en état d'as« servir la Grèce tout entière, et de laisser à son « fils les moyens de conquérir le monde. » Mais il était impossible d'enfanter une armée nationale par la force d'une démonstration géométrique ; il n'était guère plus possible de créer une monarchie française à coups de poignard. Venise, Naples et Milan auraient préféré l'Espagne à la domination de Rome ; les princes, qui en cela représentaient les peuples, auraient tout risqué comme Louis-le-More plutôt que de céder la moindre partie de leurs états ; et Machiavel qui avait trop de foi dans la puissance de la volonté, étouffait au milieu de ces aveuglemens politiques. Il en voulait au pape d'avoir fomenté les divisions italiennes ; il en voulait au Saint-Siége de ne pas être assez puissant pour soumettre toute l'Italie ; il accusait les princes italiens d'être sans suite, sans armes, sans grandeur (1). Ce n'est pas qu'il

(1) « Credevano i nostri principi italiani prima che eglino assaggiassero i colpi delle oltremontane guerre ch'a un principe bastasse sapere negli scritti pensare una cauta risposta, scrivere una bella lettera, mostrare ne' detti e nelle parole arguzia e prontezza, sapere tessere una fraude, ornarsi di gemme e d'oro, dormire e mangiare con maggior splendore che gli altri, tenere assai lascivie

fût grand patriote; peut-être aurait-il donné d'excellens conseils à Louis XII pour s'établir en Italie; mais il avait été aux affaires, il était haut placé par son génie, par son influence; en un mot, il était éminemment Italien, et il se ressentait de toutes les passions de la politique et de la nationalité.

Cinquante ans après Machiavel, les politiques italiens n'ont plus assez de force pour reproduire l'idée de l'unité du pays. Boccalini n'en parle qu'en passant; Paruta et Sarpi acceptent la conquête comme un fait déjà consommé; ils esquivent toujours la pensée d'une monarchie nationale : ils ne savent que trop, ces Vénitiens, que l'unité de l'Italie aurait été la mort de Venise. Ammirato la combat directement; il ne voyait le bonheur des peuples que dans les municipes, dans les républiques divisées de la Grèce, dans

intorno, governarsi co' sudditi avaramente e superbamente, marcirsi nell'ozio, dare i gradi della milizia per grazia, disprezzare se alcuno avesse loro dimostro alcuna lodevole via, volere che le parole loro fossero responsi di oracoli; nè si accorgevano i meschini che si preparavano a esser preda di qualunque gli assaltava. Di qui nacquero poi nel 1494 i grandi spaventi, le subite fughe, e le miracolose perdite, e così tre potentissimi stati che erano in Italia sono stati più volte saccheggiati e guasti. Ma quello che è peggio è che quelli che ci restano stanno nel medesimo errore e vivono nel medesimo disordine. » *Art de la guerre*, lib. VII *et passim*.

les villes de l'ancienne Italie, dans les républiques du moyen âge. Les ligues des anciens peuples d'Italie contre les Romains, de la Grèce contre Xerxès, la ligue lombarde et celle des républiques de la Toscane, voilà les faits où il allait prendre l'idée de la force politique, et par ce fédéralisme obstiné, il déchirait toutes les théories de Machiavel. Qu'était pour Ammirato l'unité italienne? C'était la *conquête* romaine, qui détruisait la prospérité de tous les peuples italiens, c'était la tyrannie de Néron; pour la renouveler, il fallait renouveler les massacres de la guerre sociale, il fallait mettre toute l'Italie à feu et à sang; car les seigneurs de Venise, de Lombardie, de Rome, de Naples, se seraient ensevelis sous les ruines de leurs villes, comme les anciens peuples d'Italie, plutôt que de céder à une domination quelconque. D'ailleurs, comment réaliser cette conquête? Il fallait d'abord supprimer la papauté, le meilleur gouvernement italien, ensuite choisir une capitale; le choix tombait nécessairement sur la ville d'un petit état, et il fallait de nouvelles dévastations pour soumettre les autres villes; puis on n'avait plus qu'un roi et un point de résistance contre les étrangers. La capitale une fois soumise, c'en était fait de la nation. Voyez, au contraire, la Grèce, l'Italie ancienne, les républiques du moyen âge, et même l'Italie contemporaine : on

s'y défend avec une opiniâtreté sans exemple; chacune de ces villes a ses chefs, ses armées, ses ressources; si elles ne contenaient que des gouverneurs ou des délégués, l'Italie aurait été perdue depuis long-temps (1). Malgré ses écarts,

(1) « Chi mi negherà che maggior numero di fortezze non sia in Italia ridotta sotto diversi principi che non farebbe se fosse in potere d'un solo! e per conseguente chi non dirà che Roma, Napoli, Firenze, Genova, Ferrara, Mantova ed altre simili città capi de' principati, con più diligenza ed amore saranno difese avendo principi proprj che non essendovi i governatori di un principe?..... Non è regno o provincia sì grande che vinto il principe o signore di essa in un momento non fia vinta e corsa tutta quella provincia. Dove son molti capi se non si spengon tutti uno per uno non speri mai alcuno esser di quel paese pacifico signore. Il re di Spagna vinto che ebbe don Antonio in un dì si fece signore di tutto il Portugallo. — Nell'antica Italia essendo stati in somma riputazione i Sanniti, i Latini, i Toscani, i Capuani, i Tarentini, ec., ogni cosa diventó snervata e quasi ridotta al niente divenuti che furono di lei signori i Romani.... Ora chi è di sì duro cuore a' tempi nostri che egli patisse di vedere in quattro anni distrutto Napoli, Roma e Venezia, le quali non peró assomiglio a Taranto, a Capua, a Siracusa, per veder per mezzo di così dolorosa unione un sol principe regnare in Italia? E a che fine? per veder un altra volta cospirare tutti i popoli italiani contro questo assoluto principe diventato superbo e mostruoso capo contro le proprie membra sue come fecero i Picenti, i Marsi, i Pelligni, i Marruccini, i Lucani, i Sanniti, tutti popoli d'Italia, prendendo le armi dopo questa tanto bra-

Ammirato comprenait que la division était désormais la seule ressource de l'Italie ; qu'il était impossible d'y établir une monarchie, et qu'elle devait son reste d'indépendance à tous ces municipalismes qui luttaient également et contre l'unité italienne et contre la domination étrangère.

La conquête étrangère, entravée par les municipalismes, ne manifesta pas tout de suite ses conséquences; la littérature ne tenait pas aux sentimens nationaux; Charles-Quint et François I[er] se disputaient les éloges de l'Arétin; les poètes italiens n'adoraient que le luxe et la force, et les princes étrangers ou nationaux inspiraient toujours de belles périodes et des vers charmans. Mais la réforme religieuse agit sur les mœurs : elle comprima le génie italien, et lui fit subir réellement cette triste modernisation qui le détruisit. Rome était la capitale du monde catholique ; le clergé possédait un tiers des biens dans toute l'Europe ; il tenait au pape par le double lien des élections et de la hiérarchie ; le pape était encore le maître

mata unione contro a' Romani chiamata da essi la guerra sociale, per conto della molto loro impetuosità l'anno della città 663, la quale durata molti anni con odio incredibile da ambe le parti, e da altri popoli d'Italia seguitata, quante uccisioni di generali, di eserciti, quante desolazioni di città e di paesi, quanta strage e incendio si fosse portata seco leggansene le istorie loro medesime. » AMMIRATO, *Opuscules*.

de l'opinion publique, et il possédait un état dans tous les états. Cette vaste organisation du moyen âge luttait contre tous les besoins de l'époque; l'ambition des rois et des princes de l'empire était gênée par le clergé; les peuples du Nord commençaient à s'alarmer des scandales de Rome; les nouvelles communications, la science, les découvertes agitaient tous les esprits, et on n'attendait qu'une occasion pour s'insurger. Ce fut la vente des indulgences qui provoqua la révolution. L'acte qui allait accomplir la matérialisation du catholicisme fut le point de départ pour constituer l'indépendance de la raison individuelle. En Italie, on crut qu'il ne s'agissait que d'une dispute de moines; le pape condamna Luther: alors on examina l'autorité du pape; on remonta de doute en doute jusqu'au faîte du catholicisme; on se fit un problème de chaque obstacle, et Luther repoussa toute la hiérarchie de l'église en se posant seul devant Dieu et l'Évangile. Dès lors, Rome devint pour une moitié de l'Europe le siége d'une abominable corruption, et le pape fut considéré comme l'Antechrist, qui avait faussé la religion afin de la tourner au profit du clergé. Les nonces apostoliques recommandèrent aux princes de la confédération de ne pas dégénérer de leurs ancêtres, de renouveler les supplices de Jean Hus et de Jérôme de Prague; mais les temps étaient changés, et

les princes profitèrent du soulèvement pour s'emparer des biens ecclésiastiques. Ainsi les intérêts marchaient avec les idées. Tous les grands théologiens se jetaient dans la révolution de Luther ; Zuingle, Calvin, Œcolampade et une foule de sectaires se trouvaient à la tête de quarante millions d'hommes. L'imprimerie dirigeait contre Rome sa puissance révolutionnaire. Les idées nouvelles fermentaient en Allemagne, en France, en Suisse, en Angleterre ; Charles-Quint semblait hésiter entre le pape et Luther. L'Italie n'était pas étrangère aux convictions protestantes : toutes les âmes pieuses et scandalisées par le désordre de Rome s'alliaient au protestantisme allemand. La cour de Ferrare recevait plusieurs réformés ; et même Calvin, à ce qu'on prétend. Bucer, dans ses lettres, se félicitait des nombreuses conversions de Modène et de Bologne. Dans cette dernière ville, Rangone était prêt à lever six mille hommes pour la communion évangélique dans le cas où il eût été nécessaire de déclarer la guerre au pape. A Florence, plusieurs savans adhéraient à la réforme. Les livres des protestans circulaient librement à Venise, à Trévise et à Vicence ; Naples donnait d'illustres prosélytes à la nouvelle religion. Les Vaudois des Calabres sentaient l'union intime de leurs croyances avec les doctrines de l'Allemagne, et s'efforçaient de profiter, en quelque manière, des prédications de Luther. La

Sicile, Sienne, patrie des Socins; Pise, qui avait une église protestante; Mantoue, qui prenait part par de vives discussions aux doctrines de l'Allemagne ; enfin Lucarno, Chiavenna, et plusieurs autres villes entrèrent plus ou moins dans le mouvement de la réforme, favorisé par les correspondances des savans et par les invasions des armées allemandes.

Jamais les successeurs de Grégoire VII ne s'étaient trouvés au milieu d'une crise si vaste et si profonde ; ils étaient attaqués par toutes les puissances modernes ; il y avait des enthousiastes qui croyaient que le pape allait devenir un petit prince de la Romagne (1). Cependant jamais aucune puissance de l'Europe ne déploya plus de ruse et de politique dans une pareille situation : c'était la première fois qu'il éclatait une révolution européenne, et pour la première fois les

(1) « Cristo il re dei re ha preso possesso della Rezia e della Svizzera, la Germania e sotto la sua potenza, egli ha regnato e regnerà di nuovo in Inghilterra, egli porta lo scettro sulla Danimarca e sulle Cimbriche nazioni, la Prussia è sua, la Polonia sta nel punto di sottometterglisi, egli cammina a gran passi verso la Pannonia, la Moscovia gli è in vista, col suo divin capo fa segno alla Francia di seguirlo; l'Italia, la nostra bella patria adopera tutte le sue forze per il nostro rinascimento, la Spagna adotterà prestamente le stesse misure, ec. » Lettre d'un émigré rapportée par Maccrie, *Hist. du Protest. en Italie.*]

papes réalisaient une réaction européenne. Ils rallièrent toutes les croyances du Midi : l'empereur fut forcé de défendre le catholicisme pour lutter contre les nouvelles ambitions du nord de l'Allemagne. Dès lors les papes, tout humiliés qu'ils furent, se trouvèrent les alliés indispensables de l'empereur ; ils abdiquèrent aux prétentions guelfes, mais exploitèrent la nouvelle position du chef de la confédération. Le catholicisme n'avait pas de grands hommes à opposer aux théologiens de la réforme, mais il avait l'ancien moyen de la croisade ; il offrit donc aux princes les terres des protestans, aux peuples les indulgences de la croisade, et la guerre mit à une rude épreuve les forces des novateurs. On trouvait aussi dans le moyen âge un autre moyen, une espèce de croisade intérieure, l'inquisition ; les princes catholiques s'en emparèrent pour s'assurer le pouvoir contre les frondeurs ; les papes, pour étouffer tout germe de révolte dans le midi de l'Europe. Loyola avait rêvé une institution religieuse toute chevaleresque ; l'Église lui donna une direction tout italienne, et les jésuites, malgré la critique du protestantisme, réussirent à maintenir l'influence pontificale dans toute l'aristocratie catholique. Enfin le siècle exigeait des réformes, et l'empereur les voulait. On réunit ce concile si craint par les papes, si désiré par les protestans, mais à Trente, dans une ville italienne, loin des dis-

putes de la réforme. On y supprima les abus qui auraient ruiné l'Église, mais on y organisa la guerre contre toute innovation. Ainsi, au dire de Sarpi, si la moitié de l'Europe parvint à se soustraire aux pontifes à force de guerres et de sacrifices, dans l'autre moitié, l'unité catholique se trouva consolidée et raffermie par ce même concile qui avait menacé de la détruire.

En Italie, les réactions catholiques furent horribles; le protestantisme ne pouvait pas y tenir. Naples et Milan appartenaient à l'Espagne; presque tous les autres états italiens étaient des fiefs de l'Église ou de l'empire; Venise, par principe, était ennemie de toute innovation; partout le peuple était heureux et enthousiaste des formes catholiques. Quand l'inquisition fut établie, Venise fit noyer ceux qui persistaient dans la confession de Luther; les prisons de Rome ne suffirent pas à contenir les innovateurs; les Vaudois des Calabres furent massacrés, les protestans de Lucarno émigrèrent en masse; dans toutes les villes d'Italie, on alluma des bûchers: Carnesecchi, Paleario, Bartocci, Fanetti, voilà les victimes les plus illustres de l'inquisition: Castelvetro, Ochino, Vergerio, ne purent se soustraire aux persécutions que par la fuite. Les deux Socins se réfugièrent à Genève, où ils fondèrent une nouvelle secte. Ce n'est pas tout, les réactions catholiques enveloppèrent la science et

l'art dans leurs proscriptions : Bruno, le grand panthéiste, fut brûlé à Rome en 1598 ; la littérature classique fut condamnée, il devint impossible de reproduire les magnifiques scandales de l'Arétin et du Boccace ; la moralité des réactionnaires supprima cette aveugle adoration de la forme matérielle, qui avait enfanté les plus beaux chefs-d'œuvre de la poésie italienne. La dévastation fut immense ; on ne se releva pas du coup ; mais il était nécessaire pour conserver à l'Italie sa dernière gloire, celle de rester à la tête du monde catholique.

L'Italie au seizième siècle était la première nation du monde : ses poëtes, ses historiens, ses artistes étaient incomparables ; Machiavel était le maître de tous les princes, le Tasse et l'Arioste étaient traduits dans toutes les langues de l'Europe. Si l'unité italienne avait pu se réaliser, l'Italie aurait pu prétendre à la monarchie universelle, et s'emparer des projets de Charles-Quint. Les Médicis, les Sforza, les Borgia, n'auraient pas manqué d'adresse, ni l'aristocratie italienne de persévérance et de courage. Quelle nation aurait pu aspirer aux découvertes maritimes mieux que l'Italie, qui trouvait l'Amérique et lui donnait un nom ? Les armes étaient en dehors de la société, mais elles ne manquaient pas à l'Italie, qui fournissait aux armées de l'empire trois cents capitaines : Pescara, qui pouvait aspi-

rer à un royaume, et Doria, qui rendait la liberté à une république. Si l'Italie avait pu partager les idées de la réforme, elle aurait devancé Luther; elle avait les Socins, illustres précurseurs des libres penseurs du dix-septième siècle, et qui méritaient d'avoir Grotius et Leclerc parmi leurs adeptes. Plus on l'étudie, cette Italie du seizième siècle, plus on la trouve inépuisable dans la variété de ses grandeurs. Mais cette multiplicité de principes était inhérente à ses divisions, un principe excluait l'autre, il fallait bien décerner le triomphe à quelques uns d'entre eux, et alors il fallait exterminer le reste. Incapable de sortir par elle-même de sa crise, l'Italie invoqua l'Europe, et se trouva livrée à la force irrésistible des principes modernes.

La décadence italienne exprime le triomphe de la monarchie sur la principauté, et de la réforme sur le catholicisme. La chute de l'Italie était nécessaire aux progrès de l'Europe, qui ne pouvait pas s'arrêter par respect pour les arts, et à l'Italie elle-même, qui devait bien sortir une fois de ses désordres pour se rallier de loin à la marche des révolutions modernes.

CHAPITRE III.

L'EUROPE DEPUIS CHARLES-QUINT JUSQU'A LOUIS XIV.

Ce fut l'Espagne qui, entre les nations de l'Europe, profita le plus du développement de la royauté. Charles-Quint réunissait tous les royaumes de la Péninsule espagnole; il possédait Naples, Milan, les Flandres, le Portugal, il dominait dans les deux Indes, il était en même temps à la tête du corps germanique, et dirigeait l'Italie et le centre de l'Europe. Le connétable de Bourbon et Pescara, qui avaient des ambitions royales, Doria, les plus grands princes de l'empire, le duc de Savoie, Cortès et Pizarro, qui réalisaient des conquêtes héroïques, voilà les généraux et les aides-de-camp de Charles-Quint. Il soutenait en même temps des guerres sur tous les points de l'Europe; il avait parmi ses prisonniers le pape et François Ier; il dictait des conditions aux catholiques et aux protes-

tans; il voulait dégager les princes de la parole d'honneur, comme les papes absolvaient de la foi du serment. Dans ses momens de triomphe, ce conquérant politique pouvait rêver l'utopie de la domination catholique de l'Espagne sur le reste de l'Europe.

On lui opposa la réforme de Luther, l'inimitié de la France, et les armées de Soliman : cette coalition sécularisa la politique, et amena la délivrance de l'Europe. Charles-Quint ne pouvait tenir contre tous ces ennemis; il n'avait jamais assez d'argent pour soudoyer ses armées, ses extorsions jetaient les peuples dans la révolte, et tous les jours il se trouvait entravé par de nouveaux obstacles. La défection de Maurice de Saxe lui porta un coup irréparable. En 1552, il fut obligé de légaliser l'existence du protestantisme. Ainsi se dissipaient les illusions de la royauté espagnole. Forcé à lever le siége de Metz, il dit que la fortune était comme les femmes, qui sourient aux jeunes gens et quittent les cheveux blancs. Cependant, il fit un dernier effort, et unit son fils avec Anne d'Angleterre; il entraîna momentanément les Anglais dans les intérêts de l'Espagne, et il se retira à Saint-Ildephonse en laissant à son fils un royaume où le soleil ne se couchait pas. C'est de Charles-Quint que date le système politique de l'Europe moderne. Depuis ce prince, les musulmans furent admis

en Europe comme alliés de la France et contre-poids de l'Espagne. Le nord de l'Europe, embrasé par les idées protestantes, se trouva en opposition avec tous les états du Midi. L'Espagne, essentiellement catholique, rêva long-temps des réactions religieuses contre le Nord, et sa réunion avec l'Autriche et l'Empire. Enfin, depuis Charles-Quint les liens de l'ancienne unité catholique furent brisés, mais pour mieux se resserrer dans le Midi, et pour engendrer dans le Nord une nouvelle unité plus libre et plus puissante.

L'Europe s'avança ainsi divisée en deux moitiés sous deux bannières religieuses : chaque jour, les protestans entraînaient de nouveaux prosélytes, et les catholiques se réorganisaient pour résister à leurs adversaires. Dans la lutte des principes, toutes les nations cherchaient leurs véritables limites, toutes les ambitions cherchaient la place qui leur était dévolue dans le système de l'Europe moderne.

C'est un spectacle magnifique que cette double union de sympathies qui lie tant de peuples dans la longue *Iliade* des guerres religieuses : dès qu'il arrive un désastre, une moitié de l'Europe se couvre de deuil, l'autre moitié allume des feux de joie. On réalise le massacre de la Saint-Barthélemy, et les cours de Rome et de Madrid sont au comble du bonheur, tandis que toutes les sectes de la réforme sont dans la plus profonde désolation ;

on poignarde Henri IV, nouvelles réjouissances à Rome et à Madrid, nouvelle affliction parmi les protestans; on tue Guillaume d'Orange, et cette mort est une fête pour tout catholique, un malheur pour tous les sectateurs de la réforme. La fraternité religieuse se reproduit dans tous les événemens de la guerre, et chaque victoire réveille dans l'Europe entière un double écho de joie et de douleur. Ce drame se répète dans l'intimité de la vie privée : tout huguenot qui émigre de France est reçu à bras ouverts par les Anglais et les Allemands; tout Italien qui se soustrait à l'inquisition et fait sa profession de foi à Genève est l'opprobre de sa ville natale, mais trouve une nouvelle famille et de nouveaux amis parmi ses frères de la nouvelle confession.

La guerre de trente ans vint donner la dernière solution au problème des intérêts religieux. Le pape ne pouvait pas abandonner ses prétentions sur les hérétiques, l'empereur voulait soumettre à la direction de la chambre aulique tous les princes réformés, l'Espagne tenait à la conquête des Flandres et à sa réunion avec l'Autriche. D'un autre côté, les princes protestans étaient indignés de voir décider leurs différends avec des catholiques par des catholiques; les princes ecclésiastiques qui quittaient la religion de l'empire perdaient leurs états; les haines étaient ardentes; à chaque instant il y avait des

émeutes, des dépossessions irritantes, et on en était venu au point de jurer, d'un côté, *la ligue catholique*, de l'autre l'*union protestante*.

Sur ces entrefaites, Ferdinand arriva au trône impérial. Elevé par les jésuites de l'université d'Ingolstadt, il réunissait l'entêtement allemand à la dévotion méridionale. *Il aurait préféré*, disait-il, *la perte de ses états aux secours d'un prince protestant*. S'il avait vu un ange et un moine, suivant ses expressions, *il aurait quitté l'ange pour se prosterner aux pieds du moine*. Bref, c'était un de ces caractères qui éprouvent les forces d'un parti en le poussant aux extrémités. Il commença la guerre : d'abord il essuya toutes sortes de revers. Plus tard, il trouva Wallenstein dans ses troupes ; il lui permit de développer son génie militaire, qui fit surgir presque par enchantement une armée d'aventuriers : les Impériaux triomphèrent partout, et l'Allemagne jusqu'à la Baltique se soumit aux lois de Wallenstein. Ensuite on licencia ce général, qui était devenu formidable à l'empereur, et on tâcha de réaliser les anciennes réactions catholiques méditées par Charles-Quint, et de détruire le grand œuvre de la réforme.

Les succès de Wallenstein entraînèrent Gustave-Adolphe sur le champ de bataille. La Suède était forcée par sa religion et par ses intérêts à combattre l'empereur, qui menaçait son indé-

pendance, et à secourir les princes protestans, qui étaient ses alliés naturels. A l'arrivée de Gustave-Adolphe, tous les princes s'insurgèrent; le roi de Suède marcha de victoire en victoire; il entraîna par ses menaces tous les princes qui hésitaient à le suivre, et défit les impériaux à Leipsick (1631); toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, et par une série de combats il pénétra jusqu'à Munich, dans le cœur de l'Allemagne. En même temps, le duc de Saxe occupait la Bavière; Brenner, Hornn, Weymar, les autres généraux de la réforme, triomphaient sur tous les points où ils se présentaient.

Ferdinand, réduit de nouveau aux dernières extrémités, se vit forcé d'invoquer le secours de Wallenstein, qu'il avait destitué. Mais cette fois, l'aventurier était plus puissant que le roi; il possédait d'énormes richesses, fruit de son brigandage, il avait une armée qui ne relevait que de lui. Dans sa disgrâce, il avait songé à la faiblesse de l'empereur, et aux chances de reconstruire à son profit le corps germanique. Il céda aux instances de Ferdinand, mais bien résolu à le trahir. Quand on parla de lui donner un surveillant royal, il dit qu'il *n'aurait jamais accepté un compagnon, pas même Dieu, s'il eût voulu partager le commandement*. Ferdinand, en livrant son armée à Wallenstein, dut lui livrer toutes les forces militaires, et fut obligé de mettre à sa

merci les grades de l'armée, les punitions, les conquêtes, les confiscations, et de lui assurer des récompenses telles que jamais Charles-Quint n'aurait pu en accorder aux plus fidèles de ses vassaux.

Deux fois Wallenstein et Gustave-Adolphe se trouvèrent en présence, à Nuremberg et à Lutzen. La lutte fut opiniâtre, la victoire incertaine. A Lutzen, le roi de Suède fut tué. En apprenant cette nouvelle, Wallenstein ne put s'empêcher de s'écrier : « *Il est heureux pour lui et pour moi qu'il soit mort, car l'empire germanique ne pouvait pas avoir deux semblables chefs.* » Délivré de son compétiteur, Wallenstein parlementa avec les ennemis ; mais ses démarches furent violemment soupçonnées par l'empereur et par les protestans ; tout le monde se défiait de ce conspirateur solitaire et despotique. Il se hâta de réaliser ses projets ; alors il fut complétement démasqué, et deux Irlandais le tuèrent dans la nuit du 25 février 1634.

Wallenstein et Gustave-Adolphe une fois disparus de la scène, la guerre tomba sous la direction d'Oxenstiern et de Mazarin. Un revers des Suédois provoqua l'action de la France, qui n'avait jamais renoncé ni à sa haine contre l'Espagne, ni à ses sympathies pour l'Allemagne protestante. On livra encore beaucoup de batailles; une foule de généraux s'illustrèrent; tous

les états, dans ce nouveau mouvement de batailles et de négociations, trouvèrent leur équilibre politique, et le traité de Westphalie vint régulariser toutes les forces qui s'étaient agitées dans la longue période des luttes religieuses.

Dans la guerre de trente ans, on trouve réunies toutes les apparences de la plus grande liberté humaine à la plus profonde fatalité historique. Après tant de vicissitudes et de combats, après l'apparition de Wallenstein et de Gustave-Adolphe, après des désastres immenses, où les populations meurent de famine, et où les habitans des villes sont passés au fil de l'épée; malgré un mouvement de volontés anarchiques, qui avaient manqué de déraciner le corps germanique, on arrive au dénouement le plus raisonnable, à la combinaison la plus savante qu'on aurait pu souhaiter pour le bonheur de l'Europe. Il ne fallait pas moins de luttes et de guerres pour dégager des passions religieuses et des aveuglemens du seizième siècle ces volontés fermes et éclairées qui ont dicté le traité de Westphalie. Tout flotte au hasard, si on s'arrête aux détails des biographies. Wallenstein est dirigé par des astrologues; Gustave-Adolphe est poussé par je ne sais quelle générosité chevaleresque, qui effraie les Suédois eux-mêmes; Ferdinand précipite les événemens par un entêtement absolument personnel. Le champ de bataille semble également ouvert à

tous les généraux, à toutes les causes, à toutes les nations; la victoire semble distribuée au hasard; mais si l'on examine le rôle de chaque héros, sans perdre de vue les idées qu'il représente, et l'ensemble de cette action européenne, alors tout s'explique par l'optimisme le plus logique; on voit que l'empereur ne pouvait tirer de ses états que la puissance mercenaire de Wallenstein; que cette puissance devait provoquer une réaction sainte, héroïque, et même on est près de consacrer le jour de l'arrivée ou de la mort des deux grands hommes qui dominent toute cette guerre. En effet, Wallenstein et Gustave-Adolphe commencent par donner à la guerre l'unité d'un drame, et ils disparaissent précisément à l'instant où le duel inutile de leurs forces aurait arrêté les événemens, et empêché les états de se développer d'après leur puissance naturelle.

Le traité de Westphalie reconnut les droits du protestantisme allemand, la puissance de la Suède; il borna la domination démesurée de l'empereur, qui menaçait toute l'Allemagne, humilia l'Espagne, et plaça le corps germanique au centre du système européen; ainsi les idées de Luther produisirent leurs fruits. En même temps, les villes des Flandres obtinrent leur émancipation, et la révolte de Cromwell plaça définitivement l'Angleterre dans les intérêts du nord de l'Europe.

La cause du protestantisme fut agitée depuis 1517 jusqu'en 1647. Pendant ces débats entre le Midi et le Nord, la révolution politique et religieuse pénétra dans toutes les parties de la civilisation; les mœurs s'humanisèrent chez les protestans et chez les catholiques, et l'art et la science se modernisèrent en s'émancipant des traditions classiques. Chaque événement engendrait une idée, chaque fait soulevait un problème. Tantôt c'étaient des navigateurs qui revenaient avec la connaissance des civilisations hétéroclites de l'Asie; tantôt c'étaient des explorateurs hardis qui mesuraient des continens, et se frayaient des passages dans de nouvelles mers; ici, c'étaient des essais de commerce par la voie des grandes compagnies, qui allaient conquérir d'immenses possessions, des royaumes; là, c'était le télescope qui renversait les systèmes astronomiques des anciens, et plus tard on plaçait le soleil au centre des planètes. A chaque découverte, Dieu reculait d'un pas; mais il restait toujours assez de miracles et de prodiges pour remplir les peuples d'étonnement et d'admiration. Camoens, au commencement du seizième siècle, avait déjà débuté par une nouvelle poésie; il chantait Vasco de Gama: « *Qu'on ne parle plus*, disait-il, *des courses célèbres du sage Ulysse et du pieux Énée, que la déesse aux cent voix cesse de proclamer les victoires d'Alexandre et de Trajan, je*

chante les enfans de Lusis. Héros de Virgile et d'Homère, écoutez des exploits qui surpassent les vôtres. » Les Néréides et les nymphes s'attellent au navire de Gama, mais les génies des anciens disparaissent au cap des Tempêtes; là, le spectre du monde ancien est vaincu *par ces hommes qui ont arraché à la nature des secrets que ni la science ni le génie n'avaient pu encore lui ravir.* Lope de Vega et Calderon sont deux imaginations éblouissantes, qui résument toutes les émotions populaires du Midi, et retracent les mille faces de la civilisation. Ils oublient toutes les règles, tous les préceptes, tous les modèles des anciens; l'Espagne et le monde, voilà leur code; rien ne les arrête, ils tirent tout de leur inspiration : parfois ils rougissent un peu devant ces classiques si vénérables, qui dominaient encore dans l'aristocratie savante de la société; mais à la fin, après avoir violé toutes leurs lois, Lope se disait une *poétique vivante* à lui seul. Le drame espagnol se développe à travers une foule d'événemens, au milieu d'un peuple de personnages, il marche à un dénouement heureux avec une rapidité étonnante; c'est presque toujours le triomphe de la volonté sur la fatalité. Les poètes espagnols transportent sur la scène les ombres, les chevaliers du moyen âge, les héros du pays, les saints; puis ils s'égarent dans les allégories mystiques de la Bible, puis ils créent un monde

fantasque, où se mêle tout ce qu'il y a de plus poétique dans l'Olympe des anciens, dans la chevalerie du moyen âge, et dans la vie sauvage rêvée d'après des récits fabuleux, au sein des délices de Madrid. L'Espagne est toujours rayonnante de gloire à travers cette fantasmagorie; on voit partout les divinités païennes des deux Indes qui s'enfuient devant les généraux du roi catholique; chaque héros espagnol enfante un progrès dans l'histoire. Dans *Fontovejune* de Lope, c'est le féodalisme barbare des commandeurs qui cède à la royauté : dans le *Dernier Duel*, de Calderon, à la fin de la pièce, Charles V s'adressant à l'un de ses généraux : « *Écrivez à Paul V*, dit-il : *je veux que le concile de Trente abolisse cet usage barbare du duel, dernier reste de l'antiquité païenne.* » Avec de tels personnages, à une époque où chaque voyageur, chaque courrier, apportait une découverte, une innovation dans son journal, dans ses dépêches, le théâtre de la première nation moderne devait être sublime et illimité.

L'Angleterre entre à sa manière dans le mouvement poétique qui inspirait les peuples modernes. Il y a quelque chose de sombre et de fatal dans Shakspeare; le cachet de la prédestination est empreint sur ses héros; ils ne passent pas rapidement comme les personnages des dix-huit cents pièces de Lope, mais il est impossible de les

oublier. Roméo, Othello, Macbeth, Hamlet, Falstaff, chacun de ces personnages est un poème. On y voit le génie anglais, et la critique de la réforme devant les prodiges de la foi : Hamlet erre au milieu des ombres d'un monde invisible, qui vient de s'anéantir. Shakspeare est le véritable Homère d'une nouvelle tradition ; mais cette tradition est si récente, si populaire, si humble devant l'autorité classique, que l'auteur de *Hamlet* n'a pas la conscience de son génie ; il se croit vulgaire, parce qu'il n'écrit qu'en anglais. Plus tard, Milton, quoique ignoré par ses contemporains, est déjà plus sûr de lui-même : son poème appartient à la nouvelle époque ; ce n'est plus la pérégrination du Dante dans les trois mondes créés et matérialisés par l'imagination italienne, c'est la destinée de l'homme qui se dénoue au sein de la création par la lutte de Dieu, des anges et de Satan ; celui-ci est presque vainqueur : prédestiné comme les héros de Shakspeare, il a tout osé devant une punition inévitable.

Au commencement du dix-septième siècle, la science se montre tout-à-fait renouvelée par la civilisation moderne, qui s'émancipe de la théologie et de l'autorité des anciens. Grotius fonde le droit des gens ; il se passe de Dieu et des anciens. en s'appuyant sur de simples considérations abstraites, sur la nature humaine et sur les hautes nécessités qui président à la conservation de la

société. Les Romains, dans son traité, ne figurent que comme un peuple mêlé à tous les autres, que l'on interroge successivement quand il s'agit de confirmer les déductions de la raison individuelle par le consentement du genre humain. Hobbes n'est pas moins indépendant des anciens et de la théologie. Persuadé de la méchanceté de l'homme, il fonde la société sur une stricte justice géométrique, où le despotisme sert à comprimer la guerre de tous contre tous et à expulser la violence de la société. Le jour où il y aurait dans une nation deux volontés légales, deux droits opposés, la société serait perdue; elle en reviendrait à la guerre de tous contre tous.

La magie, les anges, l'astrologie disparaissent définitivement de la philosophie. Bacon et Descartes rejettent toute autorité classique et religieuse; la science entre avec eux dans une nouvelle route d'investigation et de criticisme. Bacon place la vérité dans la physique et dans la nature; il fait la guerre à toutes les sortes d'abstractions: tout ce qui n'est pas de la physique, pour lui, se réduit à des mots vides de sens, à des jeux de langage, à de simples illusions de la pensée: il faut tout prendre dans la matière; il y aurait de la folie à chercher une cause au-delà de cette cause; la matière n'est ni *tranquille*, ni inerte, elle est *agitée* et pleine de force; c'est en elle que résident les causes de la *forme* et du *mouvement*.

Bacon veut expliquer l'intelligence, la raison, la volonté, les facultés de l'âme et les sciences dialectiques et morales en les ramenant à l'expérience, c'est-à-dire à la physique ; il veut que l'on soumette *l'intelligence aux choses*, et non pas les choses à l'intelligence : là-dessus, il attaque comme de monstrueux écarts de la raison tous les systèmes qui ont détourné la science de la physique. Il combat la théorie des causes finales, qui place en dehors de la nature le but de nos recherches; il se soulève contre l'union de la science et de la religion, ce qu'il appelle *un mauvais mariage, bien pire qu'une guerre ouverte;* enfin, il accuse la théologie chrétienne, Aristote et Platon d'avoir égaré l'esprit humain pendant seize siècles. Le christianisme ayant tourné les esprits à la théologie, les a faussés : Platon est le philosophe qui a soumis le monde aux idées, Aristote à son tour le subordonna aux mots. De là, un enchevêtrement inextricable d'erreurs gigantesques, qui ne seraient pas croyables, dit Bacon, *si l'universalité et la notoriété n'en faisaient disparaître le miracle*. La restauration des sciences, fondée sur l'observation, voilà la grande entreprise de Bacon : et pour se dérober aux systèmes des anciens, il innove la méthode substituant l'induction au syllogisme. En effet, l'induction est le procédé qui s'élève du connu à l'inconnu, du particulier au général,

sans jamais s'éloigner des données de l'expérience.

Descartes innova la science au point de vue spiritualiste : par là, il donna plus d'unité à son système ; il ne se borna pas aux vagues indications de Bacon, il imposa un ordre, un centre, une direction à toutes les connaissances humaines, et il déploya plus de vigueur dans ses attaques. *Perception claire et distincte*, enchaînement géométrique dans les déductions, indépendance absolue de toute autorité, voilà les principes de la méthode cartésienne. Bacon provoquait des investigations plus hardies, mais l'exigence logique de Descartes était mille fois plus fatale à la scholastique. Habitué à la rigueur des démonstrations géométriques, dégoûté de tous les systèmes dominans, Descartes ne trouvait nulle part la certitude ; il se demandait si toutes les perceptions étaient de la réalité ou de simples illusions; il ne trouvait en dehors de lui-même aucun *criterium* qui pût le rassurer : il se réfugia donc dans sa pensée, c'est de là qu'il tira sa première vérité : *Cogito, ergo sum*. La pensée suppose l'existence, l'existence implique l'être, Dieu, et Dieu donne la réalité au spectacle de l'univers : dès qu'il y a Dieu, l'univers ne peut pas être une illusion. Descartes était aussi un grand physicien ; il expliquait l'origine des mondes par sa célèbre théorie des tourbillons ; c'était là un travail tout

physique, où Dieu était complétement remplacé par la matière et le mouvement. L'union entre la physique et la métaphysique était le véritable embarras de Descartes; dans la psychologie surtout, elle était impossible. Aussi Descartes avouait-il qu'il comprenait mieux l'esprit que la matière.

L'influence de Descartes s'étendit à toutes les sciences: sa méthode géométrique pénétra dans toutes les branches des connaissances humaines; et, plus tard, la philosophie produisit trois grands hommes, Spinosa, Malebranche et Leibnitz. Spinosa se déroba à la contradiction entre la physique et la métaphysique par l'idéalisme; Malebranche l'éluda par son mysticisme, qui voyait tout en Dieu, et par sa théorie des causes occasionnelles; Leibnitz la concilia par sa théorie des monades, où il n'est plus possible de trouver le point de disjonction qui sépare la matière de l'esprit.

Depuis la paix de Westphalie jusqu'à la régence du duc d'Orléans, l'Europe ne fait que régulariser le mouvement de l'époque précédente. L'Angleterre, déjà instruite par la révolution de Cromwell, accomplit légalement sa seconde révolution de 1688; le corps germanique s'occupe sérieusement de sa réorganisation; l'Autriche étend son influence jusqu'en Hongrie et en Transylvanie; Louis XIV accomplit la centralisation

de la monarchie, déjà cherchée par Catherine de Médicis au prix de la Saint-Barthelémy, et presque réalisée par le ministère de Richelieu. Les forces du Nord se déplacent : la Suède rentre dans ses limites après les revers de Charles XII, et les deux puissances presque inconnues de la Russie et du Brandebourg commencent à grandir ; l'Espagne, complétement humiliée, perd ses états d'Italie, et se laisse remplacer par la France dans les idées de prépondérance universelle. Mais cette fois l'Europe est déjà savante dans l'art de l'équilibre politique, et les quatre entreprises de Louis XIV échouent devant quatre coalitions des plus grandes puissances de l'Europe. Quand Louis XIV plaça un prince français sur le trône de l'Espagne, il alarma tous les états ; l'Autriche, la Prusse, la Hollande, l'Angleterre, la Savoie, s'allièrent ; la guerre éclata dans toute l'Europe ; il fut forcé à la paix d'Utrecht, et finit sans éclat un règne commencé par des prétentions désormais incompatibles avec l'équilibre européen.

A ces idées de prépondérance universelle, qui troublent le repos des cours sans menacer directement leur existence, à ces alliances savantes conçues pour éloigner les dangers qu'à peine on voit poindre, à la crainte qu'inspira en 1700 la probabilité d'une réunion entre l'Autriche et l'Espagne, à la révocation de l'édit de Nantes, qui

rappelle la Saint-Barthélemy et les plans de Richelieu, on voit bien que la politique et la religion s'agitent encore dans la sphère tracée par les révolutions de la période antécédente. Mais tant de sang, tant de sacrifices, tant de guerres, avaient enfanté comme une nouvelle algèbre qui dirigeait les états et les peuples presque sans effort et sans hésitation. Dans la guerre, le rôle anarchique de Wallenstein et les égaremens de Condé devenaient impossibles; l'invincible Eugène n'était que l'obéissant serviteur de la maison d'Autriche; les généraux français recevaient les ordres du ministre de la guerre; les massacres du Palatinat ordonnés par Louvois étaient un scandale. Dans les deux Indes, les brigandages chevaleresques des Portugais et des Espagnols étaient remplacés par les opérations commerciales des grandes compagnies, et les conquêtes gigantesques et ruineuses du seizième siècle étaient exploitées et régularisées par des explorations de détail et par des guerres savantes dirigées du fond des cabinets. C'est ainsi que les découvertes devenaient de la routine, les grandes idées des lieux communs, et que les nouvelles générations s'avançaient avec calme dans la voie qui avait été frayée à force de sacrifices et de malheurs. La grandeur barbare et aventureuse de Colomb et de Gama; la hardiesse étonnante de Luther, qui renouvelle la religion; le

génie de Bacon et de Descartes, qui révolutionnent la science; la théorie de Galilée et de Copernic, qui dédoublent la grandeur de l'univers, tous ces prodiges manquent au siècle de Louis XIV. Le génie de Luther y est remplacé par les talens cultivés de Bossuet et de Fénelon; la philosophie donne Malebranche et Leibnitz au lieu de Descartes; la jurisprudence, Puffendorf au lieu de Grotius. Dans les arts, on a la critique de Boileau, incapable de comprendre l'inspiration primitive et immense de Lope et de Shakspeare; c'est à peine si la vie de Corneille touche aux premières années du règne de Louis XIV. Point de héros qui atteignent à la hauteur de Gustave-Adolphe, point de politique de la trempe de Cromwell, point de ministres de la grandeur de Richelieu. Mais tandis que, d'un côté, tout semble pencher vers une décroissance élégante, il y a d'un autre côté des élémens nouveaux qui préparent l'avenir de l'Europe : le commerce est déjà une puissance par le système de Colbert; Locke réalise ce que Bacon avait indiqué, et il est le fondateur d'une nouvelle philosophie; Bayle entasse les doutes sur les doutes, et il prépare l'explosion critique du dix-huitième siècle; les libres penseurs attaquent de tous côtés les préjugés et les croyances; Molière écrit son *Tartuffe*, et personne ne résiste au charme de ce scandale. Enfin, l'unité française fonctionne en dehors de la France; elle impose à

l'Europe ses mœurs, sa langue, sa littérature. A la vérité, en ralliant toutes les traditions classiques, elle fait oublier les grands poètes de l'Espagne et de l'Angleterre, mais elle dispose tous les peuples à comprendre ses écrivains; elle prépare un théâtre à la révolution française; elle préordonne cette unité d'idées, qui doit succéder à l'unité des croyances dans les révolutions de l'époque suivante. Ainsi le siècle de Louis XIV, placé entre deux révolutions, a profité de toutes les expériences de la première pour préparer tous les élémens de la seconde.

CHAPITRE IV.

L'ITALIE AU XVII[e] SIÈCLE.

En rentrant en Italie, après tant d'événemens, on est profondément humilié : les autres nations de l'Europe peuplent l'Asie et l'Amérique de leurs comptoirs, l'Italie n'a pas de colonies ; elle perd son commerce. Pour elle le Nouveau-Monde n'existe pas ; ou s'il existe, c'est un malheur et non pas une découverte. Tous les états marchent vers les grandes centralisations monarchiques, l'Italie reste toujours divisée dans les trente états du seizième siècle. L'activité prodigieuse des princes italiens a cessé ; ils obéissent aux ordres de l'empereur ou du roi d'Espagne : désormais, les problèmes de la civilisation se résolvent dans le reste de l'Europe ; les Italiens se laissent entraîner par un mouvement qu'ils ne comprennent plus. Les grandes découvertes modernes arrivent dans

la Péninsule, mais elles s'y trouvent dépaysées. Voyez la presse : elle excite l'enthousiasme de Milton et de Luther, qui la considèrent comme le levier des révolutions modernes : pour l'Italie, elle est une machine qui sert à multiplier les manuscrits des anciens : les ouvrages de Machiavel, de Segni, Ammirato, Paruta, Valeriano, sont imprimés vingt-cinq, trente, et jusqu'à soixante ans après leur apparition. Les Italiens se méfient de ce nouvel instrument, qui précipite la marche des idées (1) : Giannone, en 1720, croit encore qu'il multiplie les erreurs, et qu'il nuit à l'éducation par la confusion des livres et des systèmes (2). L'Arétin et Giovio, deux siècles auparavant, ne l'avaient compris qu'au point de vue individuel ; ils se croyaient les maîtres des réputations, parce qu'ils réunissaient le génie à la publicité, et on se souvenait toujours en Italie de ce premier égoïsme qui avait détourné l'imprimerie de sa mission.

Il est difficile de parler d'une manière générale de l'Italie du dix-septième siècle : auparavant il y avait de l'unité même dans la division, l'élément italien dominait partout ; à présent il y a l'influence espagnole, puis l'influence fran-

(1) *Fa correre i cervelli per la posta.* Voir les dialogues de Dati.

(2) Voir son *Histoire du royaume de Naples.*

çaise, ensuite les municipalismes avec des allures tout-à-fait indépendantes. Les révolutions modernes ont brisé, interrompu ce travail d'unification italienne, réalisé par la littérature et rêvé par la politique de Machiavel.

L'influence espagnole fut la première à dominer dans la Péninsule : elle ruina le commerce de Milan, de Naples et de la Sicile; les ouvriers de la Lombardie émigrèrent en masse; le peuple de Naples éclata dans des émeutes furieuses; Messine et Palerme se soulevèrent chacune à leur tour, toujours divisées comme au moyen âge, toujours aspirant à l'ancienne indépendance sous la protection d'une nation étrangère. Mais l'Espagne avait rallié les aristocraties de l'Italie, et elle triomphait toujours de la misère de la Lombardie et des émeutes des provinces méridionales. Les mœurs de l'Espagne s'introduisirent à la suite des gouverneurs espagnols; on abandonna les mœurs italiennes; peu à peu la littérature se sépara des petites cours, les modes étrangères prévalurent, et la lecture de Camoens, de Lope et Calderon inspira aux poètes italiens un vif désir d'innovation, qui les dégoûtait de leur littérature nationale. Chiabrera, de Gênes, voulut chanter la découverte de Colomb; Marini, dans son *Adonis*, se livra à cette poésie fantasque, pastorale et mythologique, qu'il admirait dans les créations des poètes espagnols : on vou-

lait dépasser à tout prix ce cercle d'idées tracé par le Tasse; mais l'Italie était profondément classique, elle adorait la forme; elle n'avait ni la religion de l'honneur, ni les traditions chevaleresques, ni la profonde conviction des découvertes modernes: aussi Chiabrera ne fut pas un grand homme, et Marini n'eut que le triste avantage d'être le chef d'une mauvaise école. Il avait du génie; la nature lui avait prodigué toutes les facultés du grand poète; il faisait des descriptions lucides, saisissantes, qui rappelaient le coloris de l'Arioste; mais dans ses tableaux il y avait toujours une fausse lumière, des allégories qui contrecarraient sa spontanéité; en un mot, un mélange d'inspiration et de faux goût, qui trahissait cette incompatibilité qui existe entre l'élan chevaleresque de la poésie espagnole et la rondeur classique des formes italiennes. Toutes les productions en vers et en prose se ressentirent de cette corruption, et cette fusion entre l'antique et le moderne italien, qui avait dominé au seizième siècle, fut remplacée par un monstrueux alliage de pédanterie et d'extravagances.

La langue italienne, au seizième siècle, avait absorbé toutes les hautes capacités, et les avait mises en communication par le moyen des cours: à présent, la poésie se retire de la cour; elle abandonne la nation pour se réfugier dans les

municipes. Tandis que les poètes italiens disparaissent avec une rapidité étonnante, on voit surgir de tous côtés une foule de poètes en patois : tous les peuples, comprimés par la littérature impersonnelle du Tasse, s'insurgent ; ils chantent leurs aventures dans leurs idiomes ; ils ont leurs grands hommes, et souvent ils se moquent de cette nation qui les avait réduits si long-temps au silence. Le patois de Naples, absolument muet au seizième siècle, produit au dix-septième trois grands poètes, Cortese, Basile et Sgruttendio : ce sont les Dante, les Boccace, les Pétrarque de Naples. Le premier chante les amours, les exploits, les fanfaronnades des lazzaroni ; il fait vivre dans ses poèmes cette multitude déguenillée et poétique qui fourmillait devant lui la veille de la révolution de Mazaniello. Sgruttendio ravit par l'élan plébéien de ses chansons, espèces de pyrrhiques où les mots et les idées ressemblent au tourbillonnement indéfinissable d'une danse échevelée. Dans Basile, c'est l'imagination vive et crédule du Napolitain qui explique la cour par la magie, qui remplit de fées les palais ; c'est, en un mot, la poésie d'un peuple qui croit encore à la métempsychose, et voit dans chaque statue un homme enchanté, dans chaque édifice, l'œuvre d'un négroman. Milan, plus grotesque que poétique, produit son Maggi, qui résume la société lombarde, et la représente sur le

théâtre avec son *Meneghino*, espèce de valet vertueusement ridicule, admirable combinaison de bonhomie et de bêtise. Bologne, Gênes et autres villes, presque silencieuses au seizième siècle, opposent maintenant à la nation de charmantes bouffonneries, et quelque grand homme qui ne trouve pas son égal dans la littérature italienne. Au milieu de cette insurrection générale, Florence, la seule ville qui reste italienne, recueille la langue nationale chez elle, et en fait une affaire de municipe ; elle prétend qu'il n'y a pas de *langue italienne*, qu'il n'y a qu'une *langue florentine* ou *toscane*. Le dictionnaire *de la Crusca* (du son), en résumant tous les travaux de cette réaction, refusa de reconnaître le poème du Tasse, et fit une guerre systématique contre presque toutes ces productions que le seizième siècle avait fait éclore dans les cours italiennes. Venise, qui n'avait jamais renoncé à son patois, se moqua au dix-septième siècle des lourdes difficultés de l'italien, elle le relégua à Florence comme une langue étrangère, et, donnant un libre essor à sa poésie populaire, elle développa un théâtre municipal qui finit par supprimer entièrement le théâtre national italien. Jadis le carnaval avait été le rendez-vous de cette poésie réelle du moyen âge, qui parodiait toute la société dans ses mascarades : Arlequin, Pantalon, le Bègue, le Capitaine, Polichinelle, Beltrame

étaient des types ou de diverses professions, ou de plusieurs localités. Peu à peu cette mascarade monta sur les tréteaux, se distribua les rôles d'une comédie, et il exista un théâtre impromptu, masqué, où l'on jouait dans les patois italiens, et principalement dans ceux des provinces vénitiennes. Jamais ce théâtre ne fut plus brillant qu'au dix-septième siècle; ses comédiens étaient des poètes, des savans; ils exploitaient toutes les littératures municipales alors si florissantes; ils saisissaient par l'improvisation les bizarreries si variées, si poétiques de toutes les villes italiennes! Ce théâtre italo-vénitien accepta avec enthousiasme l'influence espagnole; il se nourrissait de tout ce qui tuait la nation; il était anticlassique, essentiellement populaire, et dès qu'il connut les drames espagnols, il les reproduisit à sa manière, en les entremêlant à tous les masques italiens. Arlequin se mit à la suite de don Juan; le Bègue, le Docteur devinrent ministres des rois de Castille et d'Aragon; Pantalon eut un rôle dans les aventures de saint Cyprien; partout l'héroïsme espagnol s'allia à la bouffonnerie italienne, et le mélange fut si compact, si naturel, qu'il confondit dans les mêmes pièces les émotions de la tragédie et les éclats de rire de la farce. C'était le pendant plébéien de cette poésie de l'Arioste, qui ne croyait à rien; c'était cette réunion d'admiration et de plaisanterie qui tenait de

près au caractère italien, et qu'on devait rencontrer plus tard dans les drames de Charles Gozzi.

L'influence française commença en 1680 : cette date nous est donnée par la comédie impromptu qui fut la première à s'en ressentir. Corneille et Racine rappelèrent la société italienne à sa grande époque du seizième siècle; ils réveillèrent tous les instincts classiques de la nation, et firent cesser ce faux goût espagnol qui avait brouillé toute la littérature italienne. Par contre-coup, les provinces perdirent tout ce que gagnait la nation : Gênes, Padoue, Bologne et d'autres villes rentrèrent dans le silence d'où elles étaient sorties inopinément. La poésie de Naples et de Milan fut presque interrompue ; celle de Venise, de 1650 à 1700, n'eut plus que des auteurs d'une médiocrité déplorable : le théâtre vénitien perdit, d'un côté, toutes les ressources qu'il tirait des poésies municipales ; de l'autre, il dut renoncer aux canevas, aux sujets héroïques, qu'il prenait de Lope et de Calderon, et il lui fut impossible de reproduire Molière ou Corneille sous les masques d'Arlequin ou de Pantalon.

La littérature nationale de cette époque fut un retour aux anciens, mais un retour pédantesque, et dénué de liberté et d'inspiration, si l'on en excepte les drames de Metastasio, quelques pièces de Zeno et de Maffei, et certains morceaux de

Redi ; on trouve partout une forme roide, péniblement élaborée, et complétement privée de spontanéité. Les poètes du temps avaient soin de prévenir dans la préface que les mots *Dieux*, *Sort*, etc., n'étaient que des *jeux de plume;* que l'auteur catholique n'y croyait pas (1) : voilà la dernière phase de cette poésie italienne, elle n'était plus qu'un jeu de plume, elle s'était dégagée de tout sentiment.

Les princes italiens, pendant la domination espagnole, avaient toujours désiré l'influence française : dans les émeutes de Naples et de Messine, on arborait le drapeau français. L'influence politique de la France ne se réalisa pas, mais grâce aux guerres de Louis XIV, lors de la chute de la domination espagnole, l'Autriche lui succéda dans les provinces de Naples et de Milan. Le changement se fit d'une manière toute diplomatique, sans soulèvemens et sans commotions populaires. Quelques jours avant l'arrivée des Autrichiens, les Espagnols évacuèrent Naples ; les maires de cette ville exposèrent l'image de saint Janvier à tous les coins de rue, et tout se passa avec la plus grande tranquillité, sous la protection du patron de Naples, jusqu'à l'arrivée du comte

(1) Voir, par exemple, Jerôme Gigli. — Le parole Sorte, Numi (dit-il), e contro il celo sono giuochi de penna e non sentimenti di scrittore cattolico.

Daun, généralissime des armées de l'empereur. Même calme à Milan, où cependant le sénat regrettait la perte de ses anciens maîtres. Rome et le Piémont furent les seuls états d'Italie qui prirent une part active à la guerre, l'une par ses intrigues, l'autre par son armée. Le pape n'y gagna rien; au contraire, il se trouva enveloppé par une puissance qui n'avait pas l'aveugle dévotion de l'Espagne, et qui se souvenait de l'ancien féodalisme gibelin, qui tenait la Haute-Italie dans la dépendance de l'empire. Le duc de Savoie fit mieux ses affaires : il avait une petite armée, et il profita de sa position pour jouer un rôle dans la guerre entre la France et l'Autriche. Tantôt il était généralissime de l'empereur, et il recevait le chargé d'affaires de la France travesti en postillon; tantôt il savait livrer de feintes batailles arrangées d'avance avec l'ennemi pour tromper l'allié; une autre fois, il était du côté de la France, mais il allait au carnaval de Venise, et là, dans les bals, le masque au visage, il entamait des négociations secrètes avec les généraux de l'empereur. Bref, le Piémont était le seul état de la Péninsule qui sût allier la ruse italienne avec les intérêts de l'époque; il gagna la Sicile qu'il troqua avec la Sardaigne, et il se prépara un avenir en Italie. Machiavel n'aurait jamais soupçonné que le Piémont pût devenir la Macédoine de l'Italie. Venise, sans se mêler aux

guerres européennes, se fit encore respecter par ses flottes, par sa richesse, par le dévouement de tous ses concitoyens dans les guerres contre les Turcs, et par les victoires de Morosini, qui réveilla pour la dernière fois les sympathies des beaux temps de la république, et les soupçons du conseil des Dix. Au commencement du dix-septième siècle, l'inquisition avait fait pendre et noyer quelques centaines d'individus pris çà et là sur les flottes et dans les palais de Venise; quelque temps après, le sénat fit annoncer que la patrie avait couru un grand danger, et personne ne connut le secret de toutes ces exécutions.

La science italienne, au dix-septième siècle, est étouffée entre deux réactions catholiques qui l'empêchent de suivre les libres discussions de l'Europe, et de revenir aux écrivains du seizième siècle. Descartes n'est connu en Italie qu'après sa mort, quand l'Europe commence déjà à l'oublier; il n'excite d'abord que les réprimandes de l'inquisition, et le mépris des savans. Grotius ne trouve pas de disciples en Italie, et Gravina lui-même ne veut pas se détacher du *Droit romain*. Les livres et les savans étrangers sont lus avec avidité par un petit nombre de personnes; mais on les accuse d'être légers et superficiels. Bruno, Télèse, Pomponace, sont proscrits par

l'Église. En parcourant les productions italiennes de cette époque, on voit que la nation est désormais sans problèmes à résoudre, presque désœuvrée, qu'elle chérit ses souvenirs, mais qu'il lui est impossible de les conserver dans leur grandeur. De temps à autre, on fait des emprunts aux étrangers, mais ils sont mal plâtrés par les vieilles idées nationales, et la science n'a ni l'aplomb des Italiens du seizième siècle, ni la hardiesse et la logique des écrivains étrangers du dix-septième. Boccalini, Paruta, Sarpi, Botero, Campanella, voilà les plus grands écrivains politiques de l'époque; comme Marini et Chiabrera, ils étaient dans la vigueur de l'age en 1600, et malgré le privilége de tenir par leur jeunesse au siècle de Léon X, malgré leur génie et leurs incontestables progrès, ils révèlent tous une décadence dans la nation; ils se ressentent tous de cette modernisation qui a fait disparaître le génie du siècle précédent, et qui devait les faire disparaître à leur tour avec tous les grands poètes des municipes dont ils étaient les contemporains.

Boccalini est un écolier de Machiavel; il réduit sa politique à des épigrammes, il ne fait que de la satire romaine. Tous ses jugemens sont des arrêts de sa majesté Apollon, ou des plaidoiries de Mercure et de Minerve, qu'il fait parler comme des professeurs de Salamanque, ou plutôt avec la

gravité bouffonne de Pasquin et de Marforio. Mais Boccalini n'est que l'ombre de Machiavel; il a oublié la science des républiques et des princes; il n'a plus que la malice du valet qui fait la critique de ses maîtres, et il n'est éclairé que par sa haine contre l'Espagne. Voici le sujet d'un de ses chapitres : « La Moscovie, blâmée d'entretenir ses sujets dans l'ignorance, répond que « cela est nécessaire pour sa tranquillité : tous les « princes se rangent de son avis, excepté le duc « d'Urbin. » C'est un trait qui retombe sur l'Espagne. « Les Espagnols, dit-il ailleurs, ont plus « de superbe que de gravité, plus de cruauté « que de sévérité; ils sont parvenus à leur puissance en coupant les pavots dans les autres « états, à la manière de Tarquin; ils traitent « également leurs amis et leurs sujets.— S'étant « accoutumée (l'Espagne) à étendre sa domination par ses alliances, elle ne peut pas goûter « la coutume des Français de se rendre maîtres « des terres de leurs voisins au prix de leur propre sang. » Toutes les sympathies de Boccalini sont pour la France, ennemie naturelle de l'Espagne, et dernière espérance de l'Italie. Il se berce de l'illusion de Léon X, de chasser les étrangers par les étrangers; il croit que l'on pourra déraciner la domination espagnole par la française. « L'empire des Français, dit-il, ressemble à ces méchantes fièvres, lesquelles,

« encore qu'elles soient dangereuses, donnent « néanmoins quelque espérance de guérison par « le moyen des médicamens qu'on y peut appli- « quer (1). » Que les Français viennent, on avisera ensuite aux moyens de les chasser. Par quelles forces? Écoutez l'auteur : « Les Italiens sont « *fins et rusés comme des singes ;* ils se donnent « pour Français ou Espagnols, mais ils détes- « tent toujours les étrangers ; ils n'oublient ja- « mais les injures, ils s'en vengent quand les « autres les ont oubliées (2). — O Espagnols, votre

(1) I Siciliani sono passati dall' insolenza, dalla prodigalità e dalla traviatezza Francesa alle crudeltade, all' avarizia, e alle insopportabile accuratezza della signoria Spagnuola. E solo li Siciliani non hanno saputo quello che è noto ad ogni uno che il dominio de Spagnuoli sopra le nazioni è eterno e però sicuramente mortale Ove la signoria de Francesi similissima ad una febbre maligna, ancor che sia molto pericolosa pur da altrui, qualche speranza di vita e con molti medicamenti si può curare; come ben con il vostro vespero Siciliano la curaste voi.

(2) « E sebbene come astutissime scimie (les Italiens) facilmente si trasformino nei costumi delle nazioni che dominano, nell' intimo nordimeno del cuor loro serbano vivissimo l'odio antico. E sono gran mercatanti della loro servitù, la quale trafficano con tanti artificii, che con essersi solo posti in dosso con pajo di braghesse alla sivigliana sorzano voi (l'Espagne) a creder che siano divenuti buoni Spagnuoli, e noi (c'est la France qui parle) con un gran colare di Cambrai perfetti Francesi, ma grando poi altri vo-

« morgue provoquera la noblesse italienne; elle « renouvellera les massacres des Vêpres siciliennes, et la nation parviendra de nouveau à l'an« cienne grandeur des Romains (1). — Aussitôt, « ajoute-t-il, que la nation italienne aura éteint « les divisions qui l'ont asservie aux étrangers, « elle reprendra son ancienne grandeur, et pos« sèdera de nouveau la monarchie universelle. » C'est peut-être avec cette arrière-pensée qu'à la fin de son livre il s'adresse aux princes italiens, comme Machiavel, à la fin de son *Prince*, s'était adressé au futur libérateur de l'Italie. Quelle immense différence entre Machiavel et Boccalini! L'un conseille les coups d'état et les combats, l'autre conseille la fausseté et des trahisons qu'il ne peut plus commettre; l'un excite sérieusement à l'unité et à la défense, l'autre appelle les

gliono venire al ristretto del negozio mostrano altrui più denti che non hanno 50 mazzi di seghe. »

(1) « Vi pronostico Spagnuoli che con il vostro erto e odioso modo di procedere un giorno violenterete la nobiltà italiana maestra dei crudeli vesperi siciliani a macchinarvi contro qualche completa napolitana essendo propriissimo costume degli italiani con maggior rabbia vendicar gli strapazzi delle parole che le offese delle pugnalate, come quelli che avendo corta pazienza e lunghe mani non solo sono nati con un cuore inclinatissimo alle risoluzioni grandi, ma con ogni parte di crudeltà non prima sogliono vendicar le ingiurie che quei che le han fatte loro se ne siano scordate. »

étrangers ; l'un pense au présent, à la réalité, aux ressources de l'Italie, l'autre se drape dans je ne sais quelle noblesse de sang et de perfidie pour rêver l'ancienne grandeur des Romains. Dans Machiavel, vous ne trouvez ni vanteries, ni haines municipales ; Boccalini ne peut pas s'empêcher de décocher une foule d'épigrammes contre les Napolitains et les Génois. Enfin, Machiavel songe à la France pour improviser une royauté et une armée : la gallomanie de Boccalini est vague et perfide ; il n'a aucune idée de gouvernement, si ce n'est une admiration stérile pour l'aristocratie de Venise et le conseil des Dix. Boccalini a commenté un auteur ancien : c'est encore un lien qui le rattache aux écrivains du seizième siècle, qui avaient l'ambition de commenter les Anciens quand ils avaient eux-mêmes le plus d'originalité : mais il a choisi Tacite, il a abandonné Tite-Live. Désormais l'historien des empereurs de Rome est le texte des politiques italiens, qui veulent méditer sur les malheurs de la domination espagnole par le tableau de la décadence de l'empire romain.

Paruta offre une variante vénitienne de l'école de Machiavel : celui-ci, tout absorbé par sa double politique des républiques et des princes, n'a fait qu'indiquer en passant le rôle des aristocraties. « Quand la garde de la liberté, disait-il, est confiée aux grands, comme à Sparte et à Venise,

alors l'état est tranquille est durable ; quand on la confie au peuple, alors on a les dissensions et la grandeur de Rome. » Machiavel conseillait l'exemple de Sparte et de Venise aux républiques qui veulent se borner à vivre, celui de Rome à celles qui veulent grandir par les conquêtes. Paruta a développé ce point de vue presque négligé par Machiavel; son ouvrage se divise en deux parties : dans l'une, il traite de l'histoire ancienne; dans l'autre, de l'histoire italienne. Dans la première, il laisse voir sa prédilection pour l'aristocratie et pour la puissance maritime de Carthage; c'est pour lui la Venise de l'antiquité ; il est près de la préférer à Rome : celle-ci, pour lui, n'est que la superbe combinaison de tumultes populaires et de guerres extérieures, deux fléaux qui ont produit sa grandeur et sa ruine. Sparte a été bien plus sage et plus durable ; son aristocratie sévère excluait les troubles et les factions. Agésilas obéissait aux éphores, les généraux étaient soumis à la république ; les ambitions de Marius et de César y étaient impossibles. A Rome, la démocratie engendrait les factions : la guerre était inévitable ; il n'y avait pas moyen d'arrêter le cours des conquêtes et de la tyrannie. C'est pourquoi les empereurs devinrent les ennemis du monde ; l'exploit de Brutus fut inutile, et Rome s'écroula sous le poids de ses inimitiés. La Grèce offrait à Paruta un spectacle presque italien : il y a là une

foule de petits états et deux puissances redoutables qui divisent le pays. Sparte s'appuie sur les puissances continentales, Athènes rallie les peuples des îles, et la nation flotte dans le mouvement continuel des guerres et des dissensions qui partent des deux centres ; c'est à peine si elle se réunit pour résister à l'Asie. Quand les grands dangers disparaissent, chaque état reprend ses antipathies, ses ambitions ; la force politique se disperse dans une foule d'inimitiés municipales, et, malgré tous ses grands hommes, ses grands politiques et ses généraux, la Grèce ne peut résister, ni à la Macédoine, ni à Rome. Revenant parmi les Italiens, dans la seconde partie de son ouvrage, Paruta reste fidèle à son plan, et il déplace habilement toutes les théories de Machiavel pour les transporter au point de vue de Venise ; il oppose sans cesse le calme, la durée, la sagesse de la république de Venise, à la grandeur orageuse des Romains ; il n'ose pas toujours avouer ouvertement sa préférence, mais il ne manque jamais de chicaner sur l'histoire romaine, et de faire valoir le génie des Carthaginois modernes. Quant à la politique italienne, il écarte l'idée de l'unité nationale ; il blâme la fausse politique des papes, qui voulaient chasser les étrangers par les étrangers, et il propose la neutralité armée de Venise. Qu'est-ce qui a perdu l'Italie ? les ambitions italiennes ; il faut donc y

renoncer, surveiller les étrangers, ne jamais les secourir par l'envie de grandir; on doit les paralyser toujours, en mettant en opposition l'ambition de la France avec celle de l'Espagne (1). Paruta est beaucoup plus raisonnable que Machiavel, mais il exprime une véritable détérioration; il veut l'immobilité, le *statu quo;* il craint le mouvement; il n'aime ni la démocratie florentine ou athénienne, ni la domination des princes ou des Césars; il fronde toute l'histoire au profit de ces aristocraties hétéroclites de Sparte

(1) « Venezia volle sempre conservare la sua neutralità — è stata cagione colla sua neutralità che le armi Imperiali e Francesi dandosi da se stesso contrappeso non hanno potuto aprirsi la strada al mandare ad effetto alcuno dei loro disegni pe' quali avesse potuto esser pregiudicato alla libertà e alla quiete d'Italia. Quindi dunque ne segue alle conservazione di questa pace e tranquillità esser miglior consiglio tener in modo bilanciate le cose che non possano aver luogo negli animi de' principi che in essa vi hanno stato quegli affetti di timore e di ambizione : quali come è detto son stati in altri tempi cagione di perturbarla : il che succederà se sapranno i principi italiani temperare in modo le loro voglie e tenersi insieme con certa unione d'animi e buona intelligenza, legati e congiunti che ne per desiderio che in loro si scopra di novità sia l'uno di timore all' altro ne per la loro disunione si scoprino cosi deboli che la facilità della preda possa commuovere l'ambizione d' alcuno che aspiri a' loro stati. » (*Discours politiques, liv.* II, *disc.* 7.)

et de Venise. Ajoutez que Paruta n'ose plus citer Machiavel de crainte de commettre un péché (1), qu'il est plat et bavard, et qu'il penche toujours vers cette décrépitude byzantine qui caractérise le dix-septième siècle en Italie. Machiavel était sublime dans ses adulations ; il y mettait de la grandeur, de la logique ; le grand politique y effaçait le courtisan ; c'est que Laurent de Médicis et ses autres héros présentaient réellement la possibilité du succès d'une de ces entreprises qui pouvaient sauver l'Italie. Mais au dix-septième siècle, quand on prêchait l'immobilité, les grands n'offraient plus rien de louable, et le courtisan restait divisé du politique.

Sarpi ne tient pas directement à Machiavel ; mais en lisant son Prince, on croit entendre le vieux génie italien qui dicte ses derniers conseils à la république de Venise ; on voit ce que devait être la politique des Borgia, réduite à l'usage des deux cent cinquante sénateurs vénitiens. Fausser la justice en faveur des nobles, fomenter des divisions dans le peuple pour l'affaiblir, défendre toutes les grandes réunions même inno-

(1) « Queste cose (la ligue de Cambrai) sono in alcuni scrittori, ma più che dagli altri ampliate el confermate da Nicolò Machiavello nome già famoso per la curiosità delle materie quali tolse a scrivere ma che ora condannato dalla S. S. sede apostolica ad oblivione perpetua non è pur lecito nominare. »

centes, parce que la réforme a éclaté au milieu des rassemblemens populaires ; étendre l'influence du conseil des Dix, persécuter la démocratie, quelle que soit la forme sous laquelle elle se présente ; poignarder tout homme influent qui se montre dans les provinces indociles, voilà les règles et les préceptes que Sarpi a rédigés avec une netteté révoltante. Alarmé par les innovations protestantes, il ne reculait devant aucune énormité pour préserver sa patrie de l'esprit révolutionnaire. Sa cruauté était logique : Venise tenait à son aristocratie ; celle-ci ne dominait qu'à la condition de la faiblesse universelle, et Sarpi voulait rassurer la république par un redoublement de sévérité dans le sénat et de faiblesse dans les peuples. De là, ce vaste enchevêtrement d'inimitiés municipales entretenues artificiellement pour lancer les peuples les uns sur les autres en cas d'insurrection ; de là aussi ce réseau d'idées religieuses, d'espionnages, de délations dont il voulait envelopper toute la république pour réprimer à son origine tout mouvement d'indépendance. Son utopie était de réduire Venise à une élégante oasis de plaisirs et de vices jetée entre la barbarie des guerres municipales, la terreur de l'inquisition et l'espionnage civilisé des confesseurs. Je n'ose pas comparer Sarpi à Machiavel ; celui-ci n'a jamais persécuté les idées ; il n'a jamais méprisé ni le peuple, ni l'huma-

nité ; son immoralité n'était que diplomatique : Sarpi a prêché l'oppression, le brigandage ; il a fait de la police, et de la plus odieuse ; il a tourné le machiavélisme contre le peuple afin de conserver la république la plus artificielle qui soit sortie du moyen âge pour scandaliser le monde moderne. La réputation de Sarpi est fondée sur son histoire du concile de Trente : là, il n'est ni catholique, ni protestant, ni philosophe. Demandez-lui pourquoi le catholicisme existe encore : il vous racontera les démarches de la cour de Rome, ses intrigues, le dénouement heureux du concile de Trente ; ainsi, pour lui, le catholicisme des vénérables Pères est l'*imbroglio* le plus compliqué qui ait réussi à des prêtres. Ce livre est un chef-d'œuvre d'athéisme politique avec les dehors de la dévotion. Sarpi était une espèce de Méphistophélès habillé en moine, vénéré de tout le monde, disant sa messe, faisant le récit des intrigues romaines avec réserve, avec circonspection, mais allant toujours droit dans les voies de ce monde toutes les fois qu'il s'agissait d'éclaircir une affaire que l'Europe n'abordait que par la foi catholique ou par la discussion protestante. Il est facile de voir que Sarpi était Italien par sa pieuse incrédulité, et Vénitien par sa position hostile et orthodoxe à la fois envers le Saint-Siége.

Le Piémontais Botero sort du cercle des idées

de Machiavel ; il ne s'adresse plus ni aux républiques, ni aux aristocraties ; il parle à un roi héréditaire ; il croit que la justice la plus rigoureuse doit présider à tous les actes du gouvernement : à la fin on se trouve au milieu des idées modernes. De plus, il assiste aux guerres de religion ; il comprend que la société et la royauté reposent sur les croyances ; que l'unité monarchique est ébranlée quand l'unité de religion n'existe pas, et qu'il faut tout sacrifier à cette unité, qui constitue la force des états. C'est encore un progrès sur Machiavel. Il y a une troisième classe de considérations qui placent Botero tout-à-fait parmi les écrivains modernes : ce sont celles qui regardent le commerce, l'industrie, les richesses. On est étonné de rencontrer dans un livre imprimé en 1600 des conseils d'économie politique qui semblent dictés par Colbert. L'auteur se propose une foule de questions sur le trésor, les impôts, les taxes, les manufactures, les arts ; il veut que le roi protège l'industrie et le commerce : ce sont, dit-il, les plus grandes sources de la richesse des états ; le travail produit mille fois plus que la nature, et le roi d'Espagne *tire beaucoup plus d'argent des douanes sur les marchandises de Milan que de ses mines de Zagategue et de Palisk* (1). Malheureusement

(1) « La lana è frutto semplice della natura quante belle

Botero se borne presque toujours à des indications vagues ; il ne possède pas un principe qui ordonne ses idées ; il n'y a non plus ni choix, ni discernement dans les exemples qu'il entasse pêle-mêle pour démontrer ses aperçus. D'ailleurs il ne peut pas se détacher tout-à-fait des réminiscences de Machiavel : malgré ses observations sur l'industrie, on voit qu'il considère la richesse comme une source de corruption : son économie politique n'a que le but de remplir le trésor ; sa religion tient un peu trop *à lier les*

cose e quante multiformi ne fabbrica l' arte? Quanti emolumenti non ne trae l'industria di chi la scardassa, l'ordisce, la trama, la tesse, la tinge, la taglia, la nue e la forma in mille maniere, et la trasporta da un luogo all' altro?... Molto maggior numero di gente vive d'industria che d'entrate... L'entrate che si cavano dalle miniere del ferro non sono grandissime ma delle utilità che si traggono del lavoro e del traffico d'esso ferro vivono infiniti che lo cavano, lo purgano che lo vendono, che ne fabbricano machine da guerra... I ferramenti innumerevoli per l'uso dell' agricoltura, architettura, per ogni arte, per li bisogni quotidiani e per le innumerevoli necessità della vita che non è di minor bisogno il ferro che il pane..... Compara i marmi con le statue, con le colonne... i legnami colle navi... i colori con le pitture... e intenderai quantò più valga il lavoro che la materia.... È tanta la forza dell' industria che non è miniera d'argento, non d'oro, nella Nuova Spagna o nel Perù che le debba esser pareggiata, e più vale il dazio della mercatanzia di Milano al re cattolico che le miniere di Zagateca e di Palisco. »

consciences des sujets (1); et ses sentimens modernes prennent un faux air d'antiquité se trouvant encadré dans les formes de Machiavel. Botero écrivit un livre sur la *Ville*, comme Machiavel en avait écrit un sur les républiques : ensuite il écrivit sur la *Raison d'état*, comme son prédécesseur avait écrit sur le *Prince;* puis il mêla de la même manière les problèmes sur l'art de la guerre avec ceux de la politique. Enfin, il s'adressa à quelqu'un dans la conclusion de sa *Raison d'état*, comme Machiavel, dans le *Prince*, s'était adressé à un libérateur de l'Italie : mais le Piémontais pensait toute autre chose, il voulait qu'on allât combattre contre les Turcs pour conquérir Jérusalem et racheter Constantinople. C'est toujours cette fausse ressemblance avec Machiavel qui revient dans la *Ville*, qui ne traite que de la ville matérielle et non pas de la république ; dans la *Raison d'état*, qui n'est que l'art de gouverner et non pas celui de s'emparer du gouvernement ; enfin, dans l'*Art militaire*, qui n'est pas une innovation, mais un recueil de conseils très communs.

Campanella est le Bacon de l'Italie. Après

(1) « La religione lega non solamente le mani, ma gli affetti ancora e i pensieri, e vuole che si obbedisca ai principi discoli non che a' moderati, e che si patisca ogni cosa per non turbare la pace.

avoir compulsé les livres des anciens, il se persuada que tous les systèmes étaient des rêves s'ils n'étaient pas contrôlés par la nature. Il fonda donc une philosophie sur le témoignage des sens, sur l'histoire, c'est-à-dire sur la description des objets, sur la conscience physique de notre existence, et, en définitive, sur notre triple manière de connaître, de vouloir et d'agir vis-à-vis des phénomènes de la nature. La sensibilité, suivant lui, est la faculté radicale ; elle sent, elle juge, elle désire ; elle est toujours unique, quoiqu'elle se modifie dans les cinq sens, et quoiqu'elle passe par les degrés successifs de la mémoire, de l'imagination, de l'intelligence et de la pensée. C'est la sensibilité qui enfante toutes ces connaissances ; c'est par elle que l'on passe du connu à l'inconnu ; elle constitue l'expérience ; elle généralise les sensations dans la pensée. Voulez-vous porter de la méthode dans vos recherches, rapprochez-vous de la sensation, appuyez-vous de l'histoire, vérifiez les historiens, ne croyez à aucune autorité : lisez les philosophes ; mais pour vous habituer à penser : y a-t-il quelque chose qui vous semble invraisemblable ? attendez avant de nier, la vérité peut être invraisemblable.

Campanella croyait à la magie, à l'astrologie ; il était théologue ; il croyait que les oracles de l'antiquité avaient parlé par un prodige de Dieu,

et il indiquait dans l'histoire plusieurs législateurs, entre autres Romulus, envoyés par Satan. Malgré ces écarts et son empirisme, il préludait d'une manière remarquable à l'optimisme de Leibnitz. Dieu, disait-il, est l'unité radicale, la source de toute vérité absolue, l'être *tout-puissant, la bonté infinie, la sagesse suprême;* le mal n'est qu'une simple négation, la douleur n'est que la cessation d'un bien; *l'impuissance, la haine, l'ignorance* sont les négations de la puissance, de l'amour et de la sagesse de Dieu. La puissance divine se sert de ces négations pour effectuer le bien. La famine, la disette forcent les hommes à voyager; de là les arts et les connaissances. Les guerres détruisent les tyrannies et les hérésies. L'erreur provoque la recherche de la vérité. En définitive, tous les crimes tournent au profit du genre humain. *Necesse est ut scandala veniant:* partout le mal est l'occasion du bien. Il est impossible d'ailleurs de trouver quelque chose de positivement existant qui ne soit un bien : le péché lui-même n'est pas un acte de méchanceté, ce n'est que le mauvais choix d'un homme ignorant.

La politique de Campanella réunit les idées de la monarchie universelle de la papauté et de la république de Platon. Dans la *Monarchie du Messie*, Campanella veut soumettre tous les princes et les rois à la domination du pape, pour

réaliser sur la terre cette hiérarchie céleste d'anges, d'archanges, de trônes, de dominations qu'il entrevoit dans le ciel (1). Dans le livre *De Monarchia hispanica*, c'est la même pensée au point de vue de la nation espagnole. Les Espagnols ont conquis le Nouveau-Monde, dominent dans l'Asie; ils sont prêts à subjuguer l'Europe, mais c'est le pape qui doit profiter de leur domination: ainsi l'avarice et la cupidité des hommes auront travaillé pour l'œuvre de Dieu (2). Dans la *Civitas solis*, Campanella est encore plus explicite; il parle d'une île que le grand amiral des

(1) Papatûs majoritas armata utilissima est christianis principibus dominatione temperatis, quoniam ipsorum discrepantias æquat : arbiter est pacis bellique justi; et arma sua exercet pro illis qui injuriam patiuntur : nec patitur quemquam alius christianum regnum invadere; conjungit eos contrà hostes fidei christianæ; separatque ab hostium fœdere, et per cruciatas et indulgentias et excommunicationes, pro bonis, et contrà malos regnatores rempublicam christianam erigit tueturque; absque ipso jam annihilatus esset christianismus si quis historias consideret. Sæpè quoque principes minores à potentioribus jam devorati essent, ut in libro de Monarchia Christianorum declaravi. Prætereà justificat Papa eorum expeditiones; videntur enim pro Deo non ex ambitione aliena regna occupare, cum Papa spirituale dominium simul in illis habeat. (Voir la *Politique* et la *Monarchia Messiæ*.)

(2) Illi (les Espagnols) cupiditate auri et divitiarum novas quiritant regiones; Deus autem finem altiorem intendit.

flottes espagnoles a découverte dans l'Océan : dans cette île, il y a la communauté des biens et des femmes ; rien n'est accordé à l'égoïsme de l'individu, tout est soumis à la religion, tous obéissent *au grand-prêtre de la sagesse*. La religion de ces insulaires est le christianisme, *moins ses mystères;* ils admettent la Trinité, mais ils l'expliquent par la triade de la bonté, de la sagesse et de l'amour (1). Vers la fin du livre, l'auteur abandonne l'allégorie ; il annonce la régénération du monde, une domination universelle et la papauté du grand-prêtre de la sagesse, qui disposera de toutes les conquêtes de l'Espagne et de tous les princes de la terre.

La religion est la base de toute la politique de Campanella ; sans religion point de société. Les Assyriens, les Égyptiens, ont cherché la volonté de Dieu dans les astres ; les Grecs, dans les oracles ; les Romains et les Brésiliens, dans les augures ; les chrétiens, dans les révélations du Saint-Esprit. Ainsi Dieu a dirigé le cours de toutes ces

(1) De locis præmiorum et pœnarum parum à nobis discrepant. In ancipiti versantur num alii mundi extrà nostrum sint.... Deum adorant in Trinitate, dicentes Deum esse summam potentiam, et ab hac procedere summam sapientiam, quæ simul Deus est, et ab ipsis amorem, qui et potestas et sapientia est, neque enim procedens non habeat naturam ejus à quo procedit. Verumtamen non agnoscunt personas distinctas nominatas, etc.

civilisations : les astres, les oracles, les augures et le Saint-Esprit ont tour à tour révélé sa volonté, et les prêtres ont toujours marché à la tête des sociétés (1). L'hérésie est un commencement de la corruption des sociétés ; elle brise l'unité sociale ; elle disperse les forces politiques, et multiplie les petites dominations. Les hérésies mahométanes ont déchiré l'unité mahométane pour fonder les nouvelles dominations des princes turcs, tartares et africains. Les hérésies chrétiennes ont repoussé l'unité pontificale pour appuyer les ambitions des princes protestans. Mais la corruption touche à son extrême quand les philosophies athées

(1) Principatus omnes agnoverunt (excepto impio Machiavello) prudentiam non adeò valere ut possit præscire quæcumque bona malaque imminent sibi, semper et in omni re. Idcirco nationes cunctæ ad Deum confugerunt, aliæ per rectam, aliæ per tortam viam. Igitur principes Assyriorum et Ægyptiorum et Persarum inquisierunt Dei voluntatem ipsumque implorarunt in sideribus per astrologiam Græci, per oracula Sibyllarum, tenuitate spiritus Dei copulabilium : Romani, in haruspicina, et auguriis, à quibus parum adsint Brasilienses ; Christiani autem recto tramite ad Spiritum Sanctum....... Existimandus est (Dieu) respondisse per idola ubi sic oportere intelligebat ad mutationem, vel augmentum principatus gentium juxtà consilium suum.... Omnis namque principatus proprio angelo protegitur... Partes Dei in imperio sacerdotium tenet, Deoque respublica nulla nullusque cœtus hominum fuit nec fieri potest unquam absque sacerdotio, quoniam neque sine Deo.

succèdent aux hérésies. Alors les passions n'ont plus de frein, les civilisations tombent en dissolution, et il est nécessaire qu'un législateur surgisse pour fonder une nouvelle société. Le Christ a paru parmi les Juifs quand les sadducéens niaient l'immortalité de l'âme; le christianisme s'est propagé à Rome à l'époque de l'épicuréisme impérial. Ainsi la religion et les sociétés tournent de l'unité à l'anarchie. L'unité est constituée par l'absolutisme religieux, par une papauté armée. L'anarchie commence par les hérésies, par la multiplicité des princes, et finit par la démocratie et l'irréligion. La régénération naît de l'excès du mal, et ramène les peuples à l'unité par une nouvelle théocratie (1).

(1) Religiones cunctæ atque sectæ habent proprium circulum : veluti et respublicæ, ex monarchia in tyrannidem, indè in aristocratiam, indè in oligarchiam, indè in politicam, indè in democratiam, ac denuò tandem in monarchiam revertuntur per easdem aliasque vias. Sic cum sectæ ad atheismum pervenerint ut Dei providentiam negent aut animorum immortalitatem, patiuntur mutationem aut reformationem necessario; quoniam populis conscientiæ frænum adimitur; et à principibus illi consimiliter impiis pessumdantur : ideoque quemcumque legislatorem sive bonum, sive malum, priorum malorum pertæsi complectantur. Similiter cum libertatem arbitrii negant fiunt libertini quibus lux nova paranda est. Philosophorum sectæ non transierunt de opinione in opinionem ultra Epicurum; sub quo Deum providentiamque negante, illorum sectæ de-

Toutes les fois que Campanella parlait de la révolution qui devait régénérer la terre, de la nouvelle unité qui devait surgir, il pensait à la fusion de tous les peuples, à la cessation des

structæ sunt, et in ipso terminantur, apud Laertium. Religio Mosaica cum eo devenisset ut sadducæos haberet negantes animorum immortalitatem, passa est à Christo Deo, qui ipsam tulerat, reformationem. Japonenses hodiernis temporibus sub Amidæ legibus pervenerunt ad sectam quæ futurum sæculum Deumque negat; ideòque Jesuitæ ad ipsos, in hoc gaudentes, subintrarunt ut convertantur ad cultum Dei. Quando Gentiles ad athéismum declinarunt (Sine Deo eratis, ait Apostolus), in multas calamitates inciderunt : præsertim Romanorum imperium, ob Cæsareorum Epicureismum, teste Catone, in Sallustio, ac Lucano : proindèque facile christianismum amplexi sunt, populis suavissimum. Sic Africani hoc tempore, in varias Mahometi sectas divisi, et incredulitate jam affecti, revertuntur ad Turcarum sectam, aut potius ad Christianismum necesse est. . . . .
Religio cujus summus sacerdos propriis caret armis plures principatus non admittit nisi plures hæreses faciant. Ideoque rex Turcarum, rex Persarum, rex Tartarorum, rex Maurorum, et serifus rex Fezitarum sub sacerdotio Mahometico inermi viventes, singuli propria dogmata habent hæretica; et quicumque novum imperium erigit novam quoque hæresiam prædicat tueturque. At sub Papato, armato scilicet sacerdotio, vivunt rex Gallorum, rex Hispaniæ, rex Germanorum, respublica Venetorum, aliique principes potentissimi sub eadem religione, nil novarum hæresium absque principatus ruina indigentes. (*Phil. rationalis.*)

guerres, des pestes, des famines; il voyait le globe travaillé, exploité par tous les efforts réunis du genre humain, et il était prêt à franchir les bornes de son siècle pour annoncer la théorie du progrès. « Nous avons plus marché dans les derniers cent ans, disait-il, que tout le monde en quatre mille ans; on a imprimé plus de livres dans le dernier siècle que depuis cinq mille ans. La typographie, la poudre à canon, la boussole vont révolutionner le monde; l'astrologie nous annonce qu'il est près de surgir une monarchie universelle avec de nouveaux arts, de nouvelles lois, de nouveaux prophètes; mais avant tout, il faudra détruire, ensuite édifier.... Il arrivera de grands événemens; le globe sera renouvelé.... Cependant les astres qui prédisent ces prodiges ne forceront pas la volonté des hommes..... Si le grand philosophe, ajoutait-il en s'indiquant lui-même, tourmenté pendant quarante heures, n'a pas révélé un seul mot de ce qu'on lui demandait, parce qu'il avait juré de se taire; les étoiles, qui tournent de si loin, ne pourront jamais violenter notre volonté (1). »

(1) Totum mundum ab uno regi posse, Augusti imperium ex parte probat, qui si Papa fuisset et religionem puram tenuisset..... imperium universale continuare potuisset per archiepiscopos et duces provinciarum, cuncta moderando et per classes atque exercitus tuendo : sicuti Hispanus duos continet hemisphæria per religionem, ani-

Dans la philosophie de Campanella, il y a le commencement de plusieurs grandes idées; on

mam imperii. — Bellum, pestis, fames, inundationes et incendia universalia respublicas diruunt. Si autem ab uno totus regeretur orbis, ut Alexander dicebat, ab uno sole, cessarent bella et pestes; quoque per communicationem scientiarum et medicaminum et transmigrationem ab aere pestifero in salubrem. Inundationes et incendia principis cura per transmigrationem similiter effugit ubi imminent. Fames quoque avertitur mittendo ex regnis abundantibus ad regna carentia iis quæ ad victum pertinent et permutando..... Communicatio autem omnium bonorum, omnium provinciarum in omnes provincias et tuta itinera mundum felicitate et scientia replerent. Ideo arma Romanorum alterum solem mundi hac ratione fuisse prius in regulos et barbaros divisi non inepte prædicat Plinius. Ergo rectè Salomon ait: Propter peccata terræ multi principes ejus. Hæreses quoque nullæ fierent, quoniam summus sacerdos rex veneratione et armis extingueret. Cultui telluris et scientiarum inventionibus ingenia magna occuparentur. (*Politique.*) — O si scires quid per astrologiam dicunt et ex nostris quoque prophetis de sæculo venturo, et quod sæculum nostrum plus historiæ habet in annis centum quam mundus totus in 4000; pluresque libri editi sunt in hoc centenario quam in 5000, et de inventione mirifica typographiæ, archibugiorum et usus magnetis. Præclaris signis, simulque organis congregationis mundigenarum in unum ovile, et qualiter dum fiebant synodus magnæ in trigono Cæreris, abside Mercurii, Scorpionem percurrente, hæ mirabiles inventiones acciderunt à Luna et Marte potentibus in hoc trigono ad navigationem novam, novaque regna et arma nova. At cum mox intraverit Saturni absis

y voit poindre l'innovation de Bacon, une réforme religieuse, un nouveau système sur la marche des sociétés, mais tout y est paralysé par d'innombrables contradictions et confondu par toute sorte de subtilités et de puérilités monastiques. Campanella était moine, d'abord persécuté pour sa science, puis pour sa politique; tantôt émigré à Padoue, à Bologne, tantôt prisonnier de la cour de Rome; il passa vingt-sept ans dans les prisons de Naples, au milieu d'horribles souffrances, et il ne fut auteur que parce qu'il était impossible de dompter l'activité dévorante de

in Capricornum, et Mercurii in Sagittarium, et Martis in Virginem, post primas synodos magnas et visionem novæ stellæ in Cassiopæam! Monarchia nova surget et reformatio legum, artium et prophetæ, et renovatio aiunt Christianismo emolumentum magnum indè portendi; at prius quidem evelli et extirpari, deindè ædificari et plantari.... Hoc tamen te non lateat, eos jam invenisse artem volandi, quæ una mundo deesse videbatur, et in proximo ocularia expectare quibus occultæ stellæ videantur, et auricularia quibus cœli audiatur harmonia...... Hoc tamen non admittam quod ipsi libertatem humanam prorsùs adstruunt et dicunt quod si 40 horæ quibus cruciatus est philosophus magnus inter eos ab hostibus crudelissimè non potuere illum cogere ad confitendum ne verbulum quidem de iis quæ requirebant, eo quod silere statuerat ex animo; nec stellas ergo quæ à longe et suaviter movent posse cogere nos ad operandum contra decretum nostrum. (*La Cité du Soleil.*)

la littérature française. La politique de Machiavel se municipalise à son tour. Elle devient romaine par Boccalini, vénitienne par Sarpi et Paruta: Botero plus moderne ne peut pas se dépétrer de la décrépitude italienne. Campanella, le seul qui soit vraiment de son époque, est accablé par ses malheurs et par sa solitude. En général le génie italien se divise de la nation, soit qu'il descende dans les municipes ou qu'il se rallie aux nations étrangères. Mazzarin, Alberoni, Montecuccoli, Gr. Leti, etc., continuent cette émigration de grands hommes qui avait commencé avec Colomb et les Socins. Les physiciens sont les seuls qui se dérobent par la nature de leur science aux influences meurtrières du pays. Salvator Rosa, le seul homme de génie qui réunisse la peinture et la poésie, comme s'il vivait au siècle de Léon X, Rosa maudit son pays dans les termes les plus outrageans. Ainsi, partout il y a des hommes plus grands que la nation. C'est là le dernier avantage de la division italienne. Elle a empêché une conquête générale, paralysant les étrangers par les étrangers; elle a permis à Venise ses derniers jours de splendeur; au Piémont, son ambition moderne; à Rome, son honorable décrépitude; à tous les états italiens, leur existence inoffensive; et à quelques hommes, cette grandeur excentrique dont on hésite à reconnaître l'utilité, et qui conduit souvent à accuser d'ingratitude la

patrie qui les a produits. Campanella est la plus grande de ces individualités qui se sont développées sous la domination de l'Espagne. Nous allons parler de l'homme bien plus exceptionnel qui a surgi plus tard, à l'époque de l'influence française; mais auparavant il nous faut connaître sa ville natale.

CHAPITRE V.

NAPLES.

L'Italie méridionale est la terre des grandes conceptions et des grands malheurs : elle résume rapidement par l'excès de la faiblesse et de la violence tout ce qui s'est passé avec régularité et grandeur dans les autres parties de la Péninsule. La Grande-Grèce présente d'abord les législations de Pythagore, des Locriens, de Charondas, puis soudainement le massacre des pythagoriciens et des villes où les plébéiens exterminent tous les nobles. Les Sybarites, maîtres de vingt-cinq villes, ne peuvent pas résister à une révolte, et sont obligés de s'enfuir ailleurs pour chercher un asile. A côté de ces catastrophes violentes, on trouve les délices de Capoue, une mollesse inouïe, des villes où les femmes doivent recevoir l'invitation à une fête un an avant pour préparer leurs parures, des hommes qui n'ont jamais vu le lever du soleil et qui tombent en défaillance la première fois qu'ils voient les travaux de l'agricul-

ture. Sous la domination romaine, l'Italie méridionale est la patrie de Marius, d'une foule de grands hommes, et en même temps elle est le théâtre de voluptés monstrueuses. Au moyen âge, la victoire des quarante chevaliers normands et leur conquête du royaume rappellent les révolutions subites de la Grande-Grèce. Mais ces hommes du Nord ne résistent pas au climat de Naples; ils sont agités par les passions du Midi, et au lieu de marcher dans la voie des Normands d'Angleterre, ils se laissent briser par un coup d'état qui ressemble aux catastrophes de l'antiquité. En 1480, les barons, après une longue insurrection contre le roi, oublient leurs ressentimens et leurs intrigues; ils se rendent au Château-Neuf, où ils sont invités pour célébrer une noce royale. Au milieu de la fête on les fait entourer par les troupes et on les jette dans les prisons d'état. Les jours suivans, les plus marquans d'entre eux perdirent la tête sur l'échafaud; on ne connut pas le sort des autres, mais on vit que le bourreau s'était emparé de leurs bijoux et de leurs colliers. Rien de plus poétique que les aventures qui se rattachent à ce coup d'état, qui détruisit la puissance des hauts barons du royaume. Dans l'histoire napolitaine, c'est toujours le même mélange d'insouciance, de faiblesse et de violence; on y compte quarante révolutions en quatre siècles; il n'y a presque pas d'attaque qui

ne soit suivie de la conquête du royaume ; il n'y a pas d'ennemis qui en approchant des frontières n'excitent de graves soulèvemens dans la campagne de Naples.

Les grands hommes du pays excellent par une fougue d'imagination qui brise tous les obstacles, par une facilité de génie qui supplée au travail, à la patience. Voyez Salvator Rosa : il est poète, peintre unique, et il fait un tableau par jour. Campanella touche aux dernières bornes du possible par sa philosophie et par ses utopies ; en même temps il est poète, et il est le seul homme qui soit arrivé à la célébrité en travaillant au fond des prisons. Bruno, lui aussi, est unique par l'impertinence de son génie; voyageur pourchassé de toutes les capitales de l'Europe, ennemi hardi de tous les préjugés de l'époque, il se joue des difficultés de la mnémonique de Lulle; il aborde l'idéalisme avec tout le luxe de la poésie, et à l'âge de soixante-quatorze ans il ose prêcher ses innovations en Italie, sur le territoire de Venise, en présence des plus fortes réactions du catholicisme. Dans tous les temps la Basse-Italie a été la patrie des grands philosophes italiens : dans l'antiquité, elle produisit la secte italique; au moyen âge, elle donna saint Thomas; depuis le quinzième siècle elle présenta Thélèse, Campanella, Bruno, au milieu de l'ignorance et de la crédulité la plus profonde, car on est toujours

aux extrêmes dans ce pays, on y passe du sublime au ridicule; les hommes médiocres y sont rares. Tozzi, par exemple, voulait écrire un traité *de Anima mundi*, en commentant Aristote; il lui passait par la tête que l'imposture est l'âme du monde; il ne pouvait plus garder sa gravité, et il finissait par écrire un traité moitié sérieux, moitié plaisant sur l'âme du monde et sur l'imposture. Il ne serait pas difficile d'indiquer d'autres naïvetés dans le même genre.

La conquête espagnole en favorisant la noblesse italienne produisit à Naples des dommages immenses. Au dix-septième siècle, les gentilshommes du royaume avaient repris beaucoup de priviléges qu'ils avaient perdus sous les Aragonais. Les nobles avaient des châteaux, des villages, ils administraient la justice à leurs paysans, soudoyaient des centaines de bandits, protégeaient les brigands et se permettaient toute sorte de violences. De là les haines héréditaires des familles, les guerres féodales, et les batailles où les chefs des petites factions se donnaient rendez-vous pour se combattre avec de petites armées de trois cents et parfois de cinq cents bandits. La noblesse était représentée dans le parlement par cinq députés; elle jouissait d'exemptions : aussi était-elle prodigue envers l'Espagne toutes les fois qu'il s'agissait de voter des impôts.

Le peuple n'avait qu'un seul député, et par conséquent il ne comptait dans le gouvernement que par ses émeutes. En 1616 il ensevelit vivant son député qui ne pouvait pas tenir tête aux représentans de la noblesse ; trois mois après l'émeute, il se laissa prendre ses chefs et huit cents personnes, qui furent torturées et en grande parties condamnées ou exécutées.

Dans les campagnes l'agriculture languissait étouffée par le féodalisme et la mauvaise administration. D'innombrables bandits interrompaient les relations du gouvernement, dévalisaient les voyageurs, rançonnaient les personnages les plus marquans de l'état, et en 1670 ils campaient régulièrement, se fortifiaient dans les terres, et exigeaient les impôts en défendant de les payer au gouvernement. Les bandits étaient une puissance ; tout mouvement politique entraînait ces bandits dans un parti ; souvent ils arrivaient à Naples à la suite des barons, et alors ils portaient l'épouvante dans la population.

Le vice-roi espagnol représentait tout ce qu'il y avait de plus ignoble dans la bureaucratie moderne. Sa tâche était d'administrer la justice dans les villes, d'exterminer les brigands, de dompter l'anarchie féodale. Mais il manquait de moyens ; une guerre contre les bandits ameutait la moitié de la noblesse, qui les protégeait ; une persécution contre un gentilhomme provoquait une foule

de tracasseries, et les vice-rois laissaient le monde aller son train, et profitaient de l'anarchie pour vendre la justice et s'enrichir. La démoralisation dans l'administration était telle, qu'en 1672, les dames et les barons avaient adopté le passe-temps lucratif de rogner la monnaie; en 1679 on avait fait des progrès en ce genre, et plusieurs moines fabriquaient de la fausse monnaie. On les condamna aux galères, mais ils continuèrent paisiblement leurs travaux sur la galère, d'accord avec les gardiens et les officiers.

La religion à Naples était une idolâtrie riante et splendide. Chaque rue avait son couvent; on comptait soixante-dix monastères de femmes, trois cents églises, trois mille reliques et cent cinquante corps de saints. Dans plusieurs églises on montrait le lait de la Vierge, les dents molaires de saint Christophe, une foule d'images miraculeuses, des statues qui avaient pleuré, qui avaient répandu du sang. Le Christ de l'architrave de l'église du Carme avait baissé la tête pour esquiver un coup de canon qui était parti de la flotte d'Alphonse Ier. Dans certains jours de l'année, la foule se ruait dans les églises, et trépignait de joie en voyant se liquéfier miraculeusement le sang de saint Étienne, de saint Jean-Baptiste, de saint Nicolas de Tolentino, de sainte Patricia, de saint Barthélemy. L'exaltation était au comble le jour de la liquéfaction du sang de

saint Janvier, le patron de la ville; *miracle capable de convertir tous les Turcs*, s'écrie Tarcagnota; *miracle vraiment stupéfiant et supérieur à tous les miracles*, s'écrie Summonte, un des historiens du royaume; Celano dit *qu'on ne peut croire à ce miracle qu'en le voyant;* Mazella, autre savant du pays, va jusqu'à le poser comme *le fondement d'une démonstration théologique pour confondre les païens, les juifs et les hérétiques qui ont la témérité de nier la résurrection des corps*. On conçoit qu'à Naples les irruptions du Vésuve, le bouillonnement du sang de saint Janvier, etc., étaient autant de signes de la bienveillance ou de la colère de Dieu : les prêtres s'en servaient contre le gouvernement, contre les rois; on tremblait devant le prêtre, puisqu'on était toujours au milieu des prodiges. A Palerme, où les idées étaient au même niveau, un matin (1701) on crut que saint Joseph venait annoncer un nouveau gouvernement : le quartier de Kialsa se souleva. Saint Joseph était un émissaire de l'Autriche avec les vêtemens et la barbe du père putatif du Christ.

La science était humble et craintive au milieu de cette dévotion fervente : dans les provinces, la simple science orthodoxe produisait l'étonnement. Les moines, qui expliquaient tout par Dieu ou par Satan, ne concevaient pas le mouvement libre et indépendant de la raison humaine. Ils accusaient Campanella d'avoir ap-

pris du diable des connaissances qu'ils avouaient être prodigieuses. Plus tard, on faisait encore à Astorino la même accusation : *Quomodo scit, cùm litteris non didicerit?* En 1700, Majello et les premiers cartésiens furent persécutés par l'inquisition. En 1722, l'homme le plus orthodoxe du royaume, celui qui écrivait l'histoire de Naples comme aurait pu le faire le catholique le plus fervent de la France, Giannone, fut banni par une émeute populaire où il manqua d'être tué. Il avait fait l'histoire de la puissance du clergé, et cela avait suffi pour indigner les nobles, les prêtres et la canaille. Le vice-roi autrichien n'osa pas protéger l'auteur. Quelques écrivains du pays furent chagrinés de ce que Giannone pût s'appeler Napolitain, et l'un d'entre eux repoussa la honte de l'avoir pour concitoyen en énumérant avec complaisance toutes les persécutions qui l'avaient obligé de s'enfuir. Giannone se réfugia à Vienne, ensuite à Genève; mais il mourut dans une prison de la Savoie, parce qu'il avait voulu communier en pays catholique. Les libres penseurs de Naples se bornaient à lire en cachette les livres étrangers; ils étaient méprisés comme des hommes légers et superficiels; et quand l'indignation éclata contre Giannone, ils se tinrent bien tranquilles de crainte de se compromettre.

La révolte de Mazaniello est le grand événe-

ment de l'histoire de Naples pendant la domination espagnole.

En 1747, les impôts étaient excessifs ; le peuple en gémissait ; les nobles spéculaient sur la misère générale, et l'empiraient par le monopole des douanes. Plusieurs individus essayaient la contrebande ; mais ils étaient saisis, emprisonnés, et on les forçait à se racheter au comptant. Un pauvre pêcheur, Mazaniello, s'était complétement ruiné pour payer la rançon de sa jeune femme, qui avait été surprise aux portes de la ville avec un peu de farine dans un bas. On était à la veille d'une fête de la Madone ; la disette factice jetait de tristes idées dans une populace immense et désœuvrée. Il s'éleva par hasard une querelle entre les employés de l'octroi et de pauvres paysans qui n'avaient pas assez d'argent pour payer l'impôt de quelques corbeilles de fruits. La foule se rassembla ; quelqu'un cria *à bas l'octroi !* L'on se rua sur les employés. Mazaniello arracha l'enseigne d'une auberge, et se mit à la tête de cette populace orageuse, terrible de misère et d'audace. La municipalité céda d'abord ; puis, une heure après, elle voulut sévir sur quelques individus ; alors on força l'hôtel-de-ville, on brisa les meubles, les tables ; les cris devinrent menaçans ; on voulut la mort du gouverneur ; et c'est à peine si le vice-roi put se sauver en mettant au galop sa voiture, et jetant des

poignées d'argent à ceux qui le poursuivaient.

D'un côté, on braqua contre la ville l'artillerie des trois châteaux, et les nobles se réunirent aux soldats espagnols; de l'autre, deux cent mille hommes en guenilles, armés de piques, de sabres et de bâtons, se répandirent dans les rues sous les ordres de Mazaniello, et rasèrent trente-quatre palais de nobles. Ceux-ci appelèrent le secours des bandits, mais le peuple égorgea ces misérables qui accouraient pour saccager la ville. On essaya les guet-apens, les arquebusades contre Mazaniello. Alors la révolte s'organisa, et répondit à la trahison par la terreur.

Mazaniello était le seul chef de la révolution. Quelques docteurs qui avaient rêvé l'émeute dans les prisons d'état de l'Espagne l'aidèrent de leurs conseils; mais ils étaient obligés de porter un masque au visage. C'était Mazaniello qui transmettait les ordres de la fenêtre de sa maison, les attachant au bout des piques des lazzarons qui veillaient à sa porte. On condamna à mort les bandits, les recéleurs des bandits, tous ceux qui portaient des armes, tous ceux qui portaient un manteau sous lequel on pouvait en cacher. En même temps on ne voulait pas passer pour rebelles à l'Espagne, et l'on ordonna la peine de mort contre tous ceux qui n'exposeraient pas les images de Philippe III et de saint Janvier.

L'archevêque tâcha d'amener une conciliation.

Le vice-roi n'avait pas de forces pour résister. Mazaniello était obsédé par des scrupules et par les idées d'une damnation éternelle ; il s'attendait d'ailleurs à être condamné à la roue, et il était épouvanté de sa grandeur et de sa rébellion. L'archevêque lui fit espérer son pardon. Alors Mazaniello s'habilla de toile d'argent en signe de paix ; il donna ordre de mettre tout à feu et à sang si dans une heure il ne revenait pas, et fut se jeter aux pieds du vice-roi. *Vive le roi ! et que votre excellence m'envoie au supplice.* Voilà son compliment.

La paix fut jurée dans l'église du Carme ; on assura au peuple plusieurs priviléges ; Mazaniello fut créé duc de Saint-Georges, et on donna des fêtes magnifiques.

Les jours suivans Mazaniello devint fou ; il se mit à galoper à travers la ville, écrasant tout ce qu'il rencontrait ; il envoya aux galères plusieurs de ses conseillers, et voulait abattre les maisons de la place du Marché pour se faire bâtir des palais. Tout le monde fut atterré de sa frénésie : il se forma tout de suite une conspiration, et Mazaniello tomba sous les coups de ses amis. La canaille s'empara de son corps, le décapita et le jeta dans les égouts. Mais bientôt elle se repentit : le gouvernement viola la paix ; le peuple entra en fureur : un instant il crut que Mazaniello était ressuscité pour le conduire au combat ; puis il

en fit un saint, et déposa son corps dans l'église du Carme ; on l'invoqua comme un protecteur, et à la porte de l'église on vendit l'oraison du *beato Mazaniello*. Les funérailles de Mazaniello suspendirent la guerre pour un moment. Ce fut un spectacle grandiose : quatre cents prêtres, des milliers d'enfans, quatre mille femmes, quarante mille soldats traînant leurs bannières dans la boue et une populace immense suivirent le convoi du pauvre pêcheur ; l'artillerie des ennemis s'unit aux cloches de la ville pour rendre les derniers honneurs aux dépouilles mortelles du duc de Saint-Georges.

L'histoire de Mazaniello, depuis l'émeute de l'octroi jusqu'à sa mort, s'écoula dans le court espace de onze jours.

Après Mazaniello, la révolution tomba sous la direction du duc de Guise : le duc d'Autriche vint au secours du vice-roi. Les partis étaient acharnés. Les nobles allaient sur les galères du duc d'Autriche, et préparaient des fers pour marquer au visage tous les hommes du peuple. Le peuple menaçait d'élever des tranchées avec les corps des nobles religieuses. Le duc d'Autriche était humilié de se trouver devant un danger sans gloire. Le duc de Guise, abandonné par Mazarin, était indigné de se trouver au milieu d'une émeute d'esclaves.

Enfin, à l'approche de la semaine sainte, le

duc de Guise commit l'imprudence de s'éloigner de la ville; les partis fatigués ouvrirent les portes à l'ennemi, et le lundi saint tout rentra dans l'ordre; le peuple retomba dans son insouciance; la foule se précipita dans les églises, et la religion domina de nouveau tous les élémens barbares de la société napolitaine.

Vico naquit à Naples trente ans après la révolte de Mazaniello: fils d'un pauvre libraire, à quinze ans il dut songer à gagner sa vie. Il avait devant lui les trois carrières du clergé, des tribunaux et de l'instruction. Il choisit la dernière, et partit pour le château de Vatolla, en qualité de précepteur des enfans du marquis de la Rocca. Il resta neuf ans à la campagne, presque isolé. Il profita de ses loisirs pour compulser les volumes de la bibliothèque du monastère qu'il y avait dans le village: il lut Platon, Tacite, Bacon; il lut même Descartes, dont il ignorait la renommée et l'importance. Vico savait assez bien le latin; il écrivait de mauvais vers; il était d'une obséquiosité à toute épreuve envers ses Mécènes, ce qui après neuf ans de services lui valut une chaire de rhétorique à six cents francs d'appointemens à l'université de Naples: ce fut la seule place qu'il occupa pendant quarante ans. A l'arrivée et au départ de tous les vice-rois espagnols, il faisait de longues harangues en latin, où il les comparait naïvement à César, à Caton, à Alexandre et à

tous les grands héros de l'antiquité. En 1701, éclatait une petite émeute en faveur de l'Autriche, et Vico écrivait un pitoyable pamphlet contre les rebelles qu'on avait exécutés ou exilés (1). En 1707, il partagea la joie officielle de la nation pour l'arrivée des Autrichiens, et, par ordre du comte Daun, il fit le panégyrique des rebelles qu'il avait vivement blâmés six ans auparavant (2). Plus tard, une des grandes familles de Naples lui confia la commission d'écrire l'histoire du général Caraffa. Il était difficile de choisir dans l'armée impériale un homme d'une renommée plus odieuse. Caraffa était le bourreau désavoué de Léopold; il n'était connu que par les exécutions atroces qu'il avait ordonnées en Hongrie et les énormes vexations qu'il avait exercées en Transylvanie et dans la Haute-Italie. Parmi les historiens les plus modérés, Muratori, si timide quand il arrive aux dernières années du dix-septième siècle, si circonspect quand il s'agit de

(1) De Parthenopeâ conjuratione, ix kal. octobris MDCCI, à J. B. A. Vico conscripta.

(2) Publicum Caroli Sangrii, et Josephi Cupycii, nobilium Neapolitanorum funus à Carolo Austrio III, Hispan., Indiar., et Neap. rege indictum, et ab illustrissimo excellentissimoque viro Wirico, com. de Daun, Josephi Cæs. Militum tribuno ejusque copiis in regno Neap. cum summo imperio Præfecto et regni moderatore pro rege curatum. 1708.

l'empereur et de l'Italie, ne peut pas comprimer son indignation dans les deux ou trois lignes où la marche des événemens l'oblige à indiquer le *tanto aborrito general Caraffa* (1). Eh bien ! Vico en fit un héros ; il lui consacra un gros volume latin in-4° ; il décalqua une à une toutes les phrases de Tacite pour faire l'apothéose la plus servile qui soit sortie de la plume d'un écrivain. Ce travail lui valut douze cents francs de récompense : pour lui ce fut une somme énorme ; il n'en gagna jamais le quart par ses autres ouvrages. Vico donnait des leçons dans les familles, écrivait une foule de vers et d'épitaphes pour toutes sortes d'occasions. A l'âge de soixante-dix ans, il fut nommé historiographe du royaume, peut-être en reconnaissance de son malheureux panégyrique de Caraffa, et mourut en 1744 accablé de malheurs et dans le plus grand dénûment. Voilà la vie de l'homme de lettres à Naples. Cependant Vico avait tout le génie de Bruno et de Campanella : malgré son indigence, malgré sa singulière obstination de devenir poète, malgré ses occupations de rhétorique et sa solitude, il était continuellement entraîné par le besoin de la méditation. Il lisait Platon pour varier son assortiment d'images poétiques, et était captivé par les théories de ce

(1) Voir les *Annali d'Italia*, à l'an 1691.

grand philosophe ; il lisait Tacite pour en imiter le style, et finissait par rallier ses idées au texte des politiques italiens du dix-septième siècle. Il étudiait la rhétorique de Cicéron, et y apprenait la méthode philosophique de l'Académie. Il ouvrait Bacon au hasard, et comprenait les besoins tout modernes de nouvelles expériences et d'une réforme scientifique. Ainsi la science triomphait toujours du poète et de l'orateur.

Vico était fortement imbu des idées classiques de la seconde moitié du dix-septième siècle ; l'influence de Louis XIV le ramenait aux auteurs italiens du seizième siècle, et, comme eux, il accouplait toujours les idées de l'antiquité aux idées modernes. Fallait-il juger des rois, Charles-Quint ou Philippe IV, il prenait Tacite, il songeait à Auguste. Pour lui les républiques de Venise et de la Hollande étaient Sparte ou Athènes ; les sauvages de l'Amérique étaient les Autochtones de Virgile ; en général, par une singulière méprise d'antiquaire, il jugeait l'Europe d'après la décadence de l'empire romain. La réforme lui rappelait les troubles d'Alexandrie ; les universités modernes le transportaient à Béryte et à Bysance ; quand il voyait les journaux, les dictionnaires, les extraits, et toutes les ressources qui abrègent les travaux des modernes, il se souvenait de la bibliothèque de Photius, des compilations de Tribunien, et des autres travaux de la décadence

byzantine. Il n'y avait pas moyen de l'arracher à son somnambulisme classique. Naturellement conduit à se poser le problème de l'époque, savoir, si les modernes sont supérieurs aux anciens, Vico le résolvait au profit de l'antiquité; ne pouvant pas méconnaître les grandes découvertes de l'artillerie, de la boussole, du Nouveau-Monde, en véritable Italien du seizième siècle, il voulait les associer à tous les avantages de la civilisation ancienne (1). Il regrettait la perte des grandes individualités de la Grèce; il se méfiait de cette

(1) Quod si nostra cum antiquis tempora comparemus, reique litterariæ utrinque pensemus utilitates et damna, eadem nobis ratio cum priscis fortasse constiterit. Multa enim nobis detecta, antiquis penitus ignorata; et multa antiquis gnara, nobis prorsus incognita : complures nobis sunt facultates ut in alio litterarum genere proficiamus, complures illis ut in alio fuere : illi toti in aliquibus artibus excolendis, quas nos fere negligimus; nos in quibusdam, quas illi plane contempserunt : multæ illis commode unitæ doctrinæ, quas nos discerpsimus; et aliquod nobis, quas illi incommode divisas tractarunt; tandem non paucæ duntaxat speciem mutarunt et nomen. Quæ mihi res argumentum apud vos, ingenui adolescentes, disserendum præbuerunt : utra studiorum ratio rectior meliorque, nostrane an antiquorum? In quo dissertando commoda incommodaque utriusque ad exemplum conferemus, et quæ nostra incommoda vitari, et qua ratione possint : quæ autem non possint, cum quibus antiquorum incommodis compensentur. (*Vol.* II *de Stud. Rat.*, *pag.* 5-6.)

imprimerie et de cette multiplicité de livres qui démocratisaient la pensée (1); et, quand il songeait aux universités où la marche des idées s'accélérait par la division des études, il n'y voyait que l'incohérence systématisée, et aurait voulu reproduire ces beaux temps de l'antiquité où Platon résumait à lui seul toute une université (2). Enfin Vico était profondément religieux

(1) Typi autem non dubium est quin nostræ studiorum rationi magno sint adjumento.... Sed vereor ne abundantiâ et vilitate nimia, ut fieri solet, minus simus industrii... At vero quum libri manu scribebantur, librarii ut operæ pretium facerent, auctores constantis famæ exscribebant: eosque sæpe cum caro venderent studiosi sua ipsorum manu exscribere adigebantur; quo exercitationis genere mirum quantum proficitur! quia rectius meditamur quod scribimus: atque adeo quod nec perturbate, nec raptim, neque intercisim, sed placide et perpetuo ordine scribimus. Ita namque non perfunctoria notitia, sed longa nobis consuetudo cum ipsis auctoribus intercedit, et per eam in ipsos puros putos transformamur. Atque hac de caussa pravi auctores scriptura frigebant: boni vero tanta cum utilitate celebrabantur... At mea quidem memoria, nedum etiam senex hæc scribo, scriptores vivos hac frui laude vidi, ut eorum opera duodecim, et fortassè plus eo typis mandata sint; nunc vero non tantum contemni, sed sperni quoque: alios diu incultos et desolatos, tandem aliqua ex obliquo, occasione data, nunc a doctissimo quoque celebrari, etc. (*Vol.* II *de Stud. Rat.*, *p.* 39.)

(1) At verso in principatum statu quia Romanorum principum interfuit jurisprudentiæ mysteria vulgari, et scrip-

et même catholique orthodoxe, mais à la manière des anciens Italiens, sans accorder une supériorité sociale au christianisme sur le polythéisme, tout en prenant bien garde à faire concorder les résultats de la science avec les dogmes de l'Église.

Telles étaient à peu près les idées de Vico à quarante ans (1708); nous allons voir le système qu'il développa sans s'éloigner de ces prémisses. Ce sera l'histoire d'une méditation isolée qui dura pendant trente ans. Jusqu'ici nous avons suivi l'autobiographie de Vico; mais pour la suite elle ne nous offre plus aucune donnée pour saisir les progrès de sa pensée, et nous tâcherons de les suivre à l'aide de l'étude comparée de ses ouvrages.

torum multitudine, sectarum divisione, opinionum varietate ejus doctrina amplior facta est; ad eam denique profitendam Academiæ Romæ, Constantinopoli et Beryti fundatæ sunt. Quanto igitur magis universitatum nos indigi, quibus sacri libri, et cum iis orientales linguæ, canones conciliorum... Romanorum, et Langobardorum leges, de Feudis consuetudines, doctrinæ Græcæ, Latinæ, Arabicæ in nostrarum usus rerumpublicarum importatæ sunt pernoscendæ!.... Itaque studiorum universitates nobis institutæ sunt... Sed huic commodo illud incommodum objicitur, quod artes scientiæque, quas sola philosophia uno tanquam spiritu continebat, hodiè divisæ et distractæ sunt... Et ita inconditæ et sæpè perversa eorum (des élèves) institutio est: ut quanquam partibus doctissimi sint, in summa tamen, qui sapientiæ flos esset, non constent. (Ibid., *p.* 41.)

Deuxième partie.

VICO.

CHAPITRE PREMIER.

VICO ET DESCARTES.

A la décadence de la philosophie grecque, il y eut une lutte entre l'Académie et le Portique. L'Académie, attachée aux doctrines de Platon, professait la méthode de l'induction, adoptait dans ses recherches toutes sortes de probabilités et de vraisemblances, et s'approchant de la vérité à force de conjectures, elle alliait l'art de la parole à l'art de la pensée, se persuadant quelquefois elle-même par les artifices de l'éloquence. Les stoïciens, représentés par Chrysippe, voulaient l'exactitude, excluaient toute sorte d'approxi-

mation, n'admettaient aucune gradation ni dans la vérité ni dans la moralité, et choisissant le sorite pour forme de démonstration, ils écartaient expressément le luxe de l'éloquence (*Sapienti verbum sat est*). Cicéron et Plutarque attaquèrent vivement cette méthode; ils voyaient dans l'exactitude de Chrysippe la mort de l'éloquence, des arts et de la politique. Pour eux, presque toutes les connaissances humaines n'étaient que des probabilités; tous les pressentimens du génie étaient dénués de certitude démonstrative; c'étaient les analogies qui conduisaient à la découverte de la vérité. Ils disaient que la certitude mathématique supprimait les sciences sociales, divisait la philosophie du *sens commun*, et détruisait toutes les règles de la vie, qui ne reposent que sur des conjectures.

Quand Vico abandonna sa solitude de Vatolla, il se trouva tout-à-coup au milieu des doctrines cartésiennes. On venait alors de les proclamer à Naples, et cette nouvelle méthode de la philosophie cartésienne fut pour Vico un nouveau symptôme de la décadence de l'Europe. Que voulait Descartes? l'abolition de l'autorité et des traditions, l'indépendance de la raison individuelle, l'évidence mathématique dans toutes les sciences. C'était reproduire sous une forme plus savante la méthode de Chrysippe et la décadence de la philosophie grecque : Vico attaqua Descartes avec

les raisonnemens de Cicéron (1) et de Plutarque ; redressés par sa logique, et éclairés par la haute critique de Leibnitz.

L'évidence, disait-il, est le but de bien des recherches, mais le sens commun ne résulte que d'une multitude de vraisemblances. Cherchez l'évidence dans les nombres, dans la géométrie ; mais ne l'exigez pas dans la politique, dans les sociétés, dans la vie. L'homme n'est pas une donnée mathématique, on ne peut que le deviner ; l'histoire qui l'explique, la politique qui le conduit, l'éloquence qui l'entraîne, la morale qui le perfectionne, ne sont pas l'œuvre d'un raisonnement géométrique, mais l'œuvre de la conjecture et de l'induction. Porter la méthode géométrique dans toutes les sciences, c'est promener une tyrannie absurde sur toutes les connaissances humaines, c'est tuer l'histoire, la physique, l'éloquence, les arts, et tout ce qui n'est pas susceptible d'une démonstration exacte et d'une certitude absolue. La méthode géométrique est comme le sorite des stoïciens, elle se borne à ordonner, à disposer, à démontrer, à

(1) Al contrario, se eglino nell' et à dell' ingegno, che è la giovanezza, l'impiegassero nella topica chė è l'arte di vitrovare, che è sol privilegio degli ingegnosi, come il Vico, fatto accorto da Cicerone vi l'impiegò sulla sua, essi apparecchierebbero la materia per poi ben giudicare. (*Vol.* IV, *Vie de Vico*, *p.* 381.)

rectifier les connaissances, mais elle est impuissante à découvrir; elle ne peut exercer qu'un rôle négatif. Si on la substitue aux inductions, aux analogies, aux probabilités, elle accable l'esprit par une décrépitude anticipée, paralyse le génie par l'aridité de la critique, et substitue l'immobilité géométrique au progrès, l'ordre à la marche des inductions. Descartes attribue ses découvertes à sa méthode, mais il ment; il les doit à son génie; il trompe ses disciples; il veut jeter son école dans l'impuissance de créer pour la tyranniser et l'asservir. Qu'a-t-elle produit, sa grande méthode? des mathématiciens, des critiques; mais étaient-ils des cartésiens ces grands hommes qui ont découvert l'Amérique, l'imprimerie, la boussole? On veut bannir l'autorité. Il va sans dire qu'on ne doit pas croire aveuglément aux paroles d'un maître; mais quand on proclame l'autorité de la raison individuelle et le mépris des traditions, est-ce qu'on songe que ce sont l'érudition et les langues qui nous poussent à la découverte? N'est-ce pas le génie des grands hommes qui nous inspire? Descartes a beau s'isoler dans sa géométrie, abolir le passé, mépriser les œuvres des grands hommes; l'érudition se fait jour à travers son raisonnement; il affecte l'indépendance, mais on voit qu'il n'est puissant que parce qu'il a médité ses devanciers. Si l'on veut suivre Descartes, que l'on suive son

exemple, et non pas ses conseils, car il a voulu persuader l'omnipotence de la raison individuelle pour ôter à ses élèves les ressources de l'étude et les tenir plus long-temps sous sa domination (1).

Vico exposa cette réfutation dans un discours sur les études qu'il lut à l'ouverture des cours de l'université. Dans une brochure qu'il imprima deux ans après, sur la sagesse ancienne des Italiens, il attaqua la philosophie de Descartes. Pour lui, le dogmatisme cartésien était un pitoyable paralogisme, un bon mot qu'on rencontrait dans une comédie ancienne (2). Le célèbre axiome

(1) Voir Leibnitz,— Rôle de l'induction et de la critique, vol. II, 243. — Descartes manque d'induction topique, IV, 174. — Il faut méditer les anciens, et imiter l'exemple de Descartes, qui avait fait les études qu'il veut dissimuler dans ses livres; II, 243; V, 395; V, 334.

(2) Quare primum verum aperit id esse Renatus: *Cogito, ergo sum*. Et vero Plautinus Sosia non aliter, ac genio fallaci Cartesii, aut à somnio divinitus immisso stoici, à Mercurio, qui ipsius imaginem sumpserat, in dubium de se ipso adductus, an sit, ad idem instar meditabundus huic primo vero acquiescit:

Certe edepol quom illum contemplo et formam cognosco meam
Quemadmodum ego sæpe in speculum inspexi, nimis similis est mei.
Itidem habet petasum ac vestitum : tam consimile est atque ego.
Sura, pes, statura, tonsus, oculi, nasum, dens, labra,
Malæ, mentum, barba, collum; totus, qui verbis opu'st?
Si tergum cicatricosum, nihil hoc simili est similius;
Sed quom cogito, equidem certe idem sum qui semper fui.

(*Vol.* II, *de Antiq. Ital., sup., p.* 87.)

cogito, ergo sum, ne constate l'existence que par la pensée (*cogito*), mais la pensée n'est elle-même qu'un phénomène ; elle ne peut donc poser notre existence au nombre des vérités qui sont au-dessus de la sphère des simples perceptions. Les sceptiques n'ont jamais douté de la pensée et de la conscience que nous avons d'exister ; ce qu'ils nient, c'est que cette conscience d'exister soit quelque chose de plus réel qu'un songe, qu'une illusion ; et Descartes, après avoir dédaigné toutes les philosophies, n'a nullement réfuté les doutes des sceptiques. Le célèbre axiome *cogito, ergo sum*, n'est donc qu'une vérité physique ; cette vérité sort des sens, elle atteste le phénomène par l'évidence du phénomène, mais elle ne satisfait pas à la métaphysique, qui cherche la cause de nos perceptions. En définitive, la philosophie de Descartes n'est qu'une philosophie épicurienne ; elle demande aux sens l'évidence de la sensation ; elle ne veut rien d'obscur, d'équivoque ; elle réussit très bien quand elle veut expliquer le monde par les atomes ou les tourbillons, mais elle est impuissante quand elle touche aux régions de la métaphysique, où l'on ne se contente plus de simples perceptions.

Ce n'est pas que Descartes soit exclusivement épicurien, Vico avouait qu'il était le spiritualiste le plus savant de l'époque ; mais il ajoutait que Descartes avait voulu détrôner Aristote, qu'il

avait voulu régner dans les cloîtres et dans les écoles, et que pour cela il avait combiné son système avec les théories de Platon. Le spiritualisme de Descartes, disait-il, est sublime, mais il appartient à Platon (1) : quant à Descartes lui-même, il n'est au fond qu'un épicurien. C'est pourquoi son traité sur les passions sert plus à la médecine qu'à la morale; c'est pour cela qu'il se perd dans des sophismes pour chercher le siége de l'âme dans le corps; c'est enfin par cette même raison qu'il laisse toujours un abîme entre la matière et l'esprit, et qu'il aboutit à mettre les deux substances dans une contradiction systématique. Épicure était bien plus cohérent; il se dérobait à cette contradiction, en n'admettant que la matière. On voit bien, par cet exposé, que Vico, à force de combattre Descartes, avait dû le suivre : il tenait toujours par la tradition aux anciens; il considérait toujours le cartésianisme comme la décadence de la philosophie moderne; mais en faisant sa réaction, il finissait par se placer à côté de Leibnitz.

(1) Remarque de Leibnitz, *Œuvres*, *vol.* II, *p.* 19; III, 393.

CHAPITRE II.

PREMIÈRES IDÉES DE VICO SUR LA PHILOSOPHIE ET SUR L'HISTOIRE.

La philosophie de Vico est remarquable par l'originalité avec laquelle elle se pose au milieu des doctrines de Pythagore, de Platon et de Leibnitz. En voici le point le plus essentiel.

L'intelligence, les sens et la conscience s'arrêtent toujours à la perception du phénomène, à la surface des choses : pour les connaître en elles-mêmes, il faudrait les pénétrer, présider à leur origine, et voir les causes intérieures qui les engendrent. Dieu connaît le monde parce qu'il l'a fait ; il faudrait être à la place de Dieu pour avoir la véritable science des causes. En d'autres termes, en métaphysique, on ne peut *connaître* qu'à la condition de *faire*. Y a-t-il une branche des connaissances humaines où les deux

puissances de *faire* et de *connaître* se trouvent réunies? Oui : il y a les mathématiques ; là, on enfante un monde de nombres et de figures ; on tire de l'unité et du point toute une création hypothétique, et la science y accompagne toujours les créations de la pensée. C'est par l'image des mathématiques qu'on peut s'expliquer l'origine de la nature : quand on analyse les corps, on prolongerait les divisions à l'infini, si l'on ne rencontrait quelque chose d'indivisible, une espèce de point métaphysique qui sert de milieu entre le néant et l'existence. Il y a donc des points métaphysiques ; tous les corps sont composés de ces essences virtuelles. La nature sort de ces entités indivisibles, comme le monde des figures et des nombres est composé de l'unité et du point mathématique. Le point mathématique est une abstraction ; il n'existe pas, parce que les figures sont des abstractions ; mais le point métaphysique existe, par cela même qu'il y a des corps. Ainsi, la nature est une géométrie divine, comme le monde abstrait de la métaphysique est la *création* humaine. Le point métaphysique est la vertu radicale du corps ; il a le pouvoir de l'étendue et du mouvement, mais il n'est ni étendu ni en mouvement ; toujours indivisible, il reste également au-dessous de toutes les grandeurs les plus disparates. Vico n'allait pas plus loin dans la théorie des points ; il ne les douait pas de vie comme Bruno,

et il n'en faisait pas autant de microcosmes comme Leibnitz. Il disait que les corps sont composés de points ; qu'ils ne se communiquent pas les mouvemens ; qu'il se mettent en mouvement par le réveil de leur puissance latente ; qu'un même point soutenait le grain de sable et la masse de la terre ; mais il n'osait pas dire que l'âme était elle-même un point métaphysique arrivé à la conscience de soi-même (1). Vico bor-

(1) Voici les trois théories de Bruno, Leibnitz et Vico.

Théorie de Bruno, d'après Buhle, qui l'a dégagée des dialogues *dell' infinito universi et mundi.* — La cause première est un artiste intérieur ; elle donne la forme et la figure à la matière. Elle fait sortir la tige de l'intérieur des racines ou de la graine, les branches de la tige, les rameaux des branches et les bourgeons des rameaux. Le tissu délicat des feuilles, des fleurs et des fruits, tout se forme, se prépare et s'achève intérieurement, etc... Tout est vivant dans l'univers. L'esprit seul peut animer. Il serait à la vérité ridicule de prétendre que les objets d'art, qui ne proviennent pas immédiatement de l'esprit, sont des formes vivantes. Une table comme une table, un habit comme un habit ne sont point animés ; mais puisqu'ils tirent leur substance de la nature, ils sont composés de parties vivantes. Il n'y a pas une seule chose assez petite et assez peu importante pour que l'esprit n'habite pas en elle, et cette substance spirituelle n'a besoin que de se trouver dans des circonstances favorables pour devenir une plante ou pour prendre la forme d'un animal..... Toute chose est composée, divisible, et a pour base une chose simple : l'esprit humain tend vers cette unité simple et indivisible, et il n'im-

nait sa tâche à défendre l'hypothèse des points contre les objections des Cartésiens. Nier, di-

terrompt jamais ses recherches que lorsqu'il l'a rencontrée dans les choses ou qu'il y a trouvé au moins une image de ressemblance. Ainsi, les uns, pour se former une idée de la manière dont les choses isolées proviennent d'une essence infinie, ont regardé les substances particulières comme autant de nombres émanés de l'unité; d'autres aimèrent mieux considérer le principe substantiel comme un point, et les êtres en particulier comme des figures. La première opinion est la plus pure et la meilleure; elle appartient à l'école de Pythagore, dont Platon ne s'écarta que par vanité, car il n'ignorait certainement pas que l'unité et les nombres correspondent aux points et aux figures...... L'unité engendre la multiplicité, sans acquérir elle-même ni nombre, ni mesure, ni relation : elle demeure une et indivisible. Par conséquent, quand nous regardons un homme isolé, nous ne voyons pas une substance particulière, mais la substance en particulier.

Théorie de Leibnitz. — « Les composés ou les corps sont des multitudes; les substances simples (*monades*), les vies, les âmes, les esprits sont des unités. Et il faut bien qu'il y ait des substances simples partout, parce que sans les simples il n'y aurait point de composés : par conséquent toute la nature est pleine de vie. Les *monades*, n'ayant point de parties, ne sauraient être formées ni défaites : elles ne peuvent ni commencer ni finir..... La simplicité de la substance n'empêche point la multiplicité des modifications... C'est comme dans un centre ou point, tout simple qu'il est, se trouvent une infinité d'angles formés par les lignes qui y concourent. Tout est plein dans la nature.... Chaque monade est un miroir vivant ou doué d'action interne, re-

sait-il, le point métaphysique parce qu'on ne peut pas le comprendre, c'est une obstination

présentatif de l'univers, suivant son point de vue, et aussi réglé que l'univers même.... Chaque *monade*, avec un corps particulier, fait une substance vivante. Ainsi il n'y a pas seulement de la vie partout, jointe aux membres ou aux organes, mais même il y a une infinité de degrés dans les monades, les unes dominant plus ou moins sur les autres.... Rien ne se fait sans une raison suffisante.... *Dieu est la raison suffisante de l'univers*..... Chaque âme connaît l'infini, connaît tout, mais confusément. Pour ce qui est de l'âme raisonnable ou de l'esprit, il y a quelque chose de plus que dans les monades ou même dans les simples âmes. Il n'est pas seulement un miroir de l'univers des créatures, mais encore une image de la Divinité; l'esprit n'a pas seulement une perception des ouvrages de Dieu, mais il est même capable de produire quelque chose qui leur ressemble, quoique en petit; car notre âme est architectonique; encore, dans les actions volontaires et découvrant les sciences suivant lesquelles Dieu a réglé les choses (*pondere, mensura, numero*), elle imite, dans son département et dans son petit monde où il lui est permis de s'exercer, ce que Dieu fait dans le grand. » (*Leibnitz, vol.* II, *p.* 32.)

Vico. — « Col lume delle verità geometriche acceso al fonte d'ogni lume dell' umano sapere, dico la metafisica, fo vedere l'essenza (perciocchè il nulla non può cominciare ne finire ciò che è; e 'l dividere è in certo modo finire), fo vedere dico l'essenza consistere in una sostanza indivisibile, e che altro non è che una indefinita virtu, o uno sforzo dell' universo a mandar fuori e sostener le cose particolari tutte; talchè l'essenza del corpo sia una indefinita virtù di mantenerlo disteso, la quale a cose distese, quantunque

grossière qu'on tient des préoccupations de la physique. Quand vous demandez la cause de l'é-

disugualissime, vi sia sotto egualmente : e questa istessa sia indefinita virtù di muovere che egualmente sta sotto a moti quanto si voglia ineguali; la qual virtù eminentemente è atto in Dio. Onde proviene che con somma proporzione si corrispondono, quinci Dio, materia (les essences ou la matière métaphysique), e corpo : quindi quiete, cònato (l'effort de la matière métaphysique) e moto; ed iddio atto semplicissimo, perchè tutto perfezione gode vera quiete; la materia è potenza e sforzo i corpi, perchè constano di materia che in ogni punto e in conseguenza in ogni istante si sforza; e impedendosi l'un l'altro gli sforzi per la continuità delle parti, si muovono; talche moto non è altro che sforzo impedito, che se spiegar si potesse, andrebbe nell' infinito a quietarsi e si ritornerebbe a Dio, donde è uscito. Per tutto ciò la sostanza dagli antichi filosofi italiani in quanto è virtù di sostenere il disteso fu detta *punctum;* in quanto di sostenere il moto, *momentum :* l'uno e l'altro da essi preso per una cosa stessa e per una cosa stessa indivisibile. Ed in si fatta guisa vendico alla filosofia d'Italia i punti di Zenone, e li sincero da' sinistri sentimenti dati loro da Aristotile seguitato in ciò da Renato; e li fo vedere essere di gran lunga altra cosa da quella che finora è stata intesa : che non già il corpo fisico consti di punti geometrici; onde fu ricevuta con tanto credito l'obbiezione : *Punctum additum puncto non facit extensum;* ma come il punto geometrico, perchè è stato definito non aver parti, ci dà le dimostrazioni che le linee altrimente incommensurabili si tagliano eguali ne' loro punti; cosi in natura siavi una sostanza indivisibile che egualmente sta sotto à saldi stesi ineguali; talchè il punto geometrico sia

tendue et du mouvement, vous vous faites un problème, un mystère, de ces deux faits si évidens pour la physique. Il faut donc sortir de la physique pour en obtenir la solution, et, quand vous êtes sorti du cercle des phénomènes, la physique n'a plus le droit d'arrêter vos hypothèses, et de les soumettre à ses expériences. N'allez pas dire avec Descartes qu'on peut faire le monde

un esempio o somiglianza di questa fisica virtù la quale sostiene e contiene il disteso e perciò da Zenone fu punto metafisico nominata, perocchè con questa similitudine e non altrimente, possiamo ragionare dell' essenza del corpo, perchè non abbiamo altra scienza umana che quella delle matematiche la qual procede a somiglianza della divina. » De là il s'ensuit : — « Non isforzarsi le cose stese ; » — « che non si diano moti retti in natura ; » — « che in natura non si dia quiete ; » — « finalmente, che i moti non si comunicano. » *Vol.* II, *pag.* 99. — « Pitagora disse, le cose constar di numeri : i numeri si risolvono ultimamente nell' unità ; ma l'uno e l'altro punto sono indivisibili eppure fanno il diviso ; quello il numero questo la linea e tutto ciò nel mondo degli astratti. Dunque nel mondo reale vi ha un che indivisibile che produce tutte le cose che ci danno apparenze divise. Perchè per l'istessa via aveva io investigato, i nostri antichissimi filosofi aver nelle lor massime che l'uomo talmente opera nel mondo delle astrazioni, quale opera iddio nel mondo delle realitadi. *Vol.* II, *p.* 123 *et* 66. — Voir Bruker, de Convenientia numerorum Pythagoræ cum ideis Platonis. — Voir aussi Gerdil, Introd. à l'étude de la religion, lib. II, § 3, Dei Numeri di Pitagora o della convenienza del sistema di Leibnitz col Pitagorico.

avec de la matière et du mouvement ; expliquez-nous d'avance ce que sont la matière et le mouvement. Ne dites pas non plus qu'on explique le monde avec des atomes : ceux-ci ne sont que des phénomènes, des corps, et nous cherchons les causes des corps et des phénomènes. N'opposez pas enfin l'évidence de la conscience, qui ne peut pas reconnaître les points métaphysiques : votre premier pas, dès que vous entrez dans la philosophie, est de révoquer en doute votre conscience et de ne voir que des problèmes là où la conscience ne voit qu'une certitude inébranlable. Les sens et la conscience peuvent imposer leur clarté à tous les raisonnemens de la physique où il s'agit d'expliquer les phénomènes par les phénomènes ; mais l'évidence de la conscience ne peut pas s'imposer à la métaphysique, où l'on commence par la nier. En effet, l'homme, dans cette science, n'est qu'un des mille phénomènes de la nature ; il n'est rien par lui-même ; il est impossible de le détacher de ce point central qui soutient toutes les merveilles mystérieuses de l'univers. Malebranche disait que c'est Dieu qui pense en nous ; il fallait dire que nous pensons en Dieu : plus on médite Dieu, plus on se persuade de ne pas être ; et celui qui se sera perdu lui-même aura le mieux profité de la science (1).

(1) In metafisica avrà ben profittato di questa scienza colui che avrà se stesso perduto.

Vico attribua cette théorie à Zénon l'Italique, qu'il confondit avec le stoïcien ; il l'attribua aussi à Pythagore ; il montra par les *Origines de la langue latine* qu'elle était l'ancienne philosophie des Italiens, mais il n'a jamais cité les deux théories de Bruno et de Leibnitz, qui étaient beaucoup plus explicites. Il serait difficile de dire si Vico craignait plus le panthéisme, ou les persécutions qu'il entraînait avec lui : certes, il ne manquait pas d'ajouter à son traité une petite déclaration où il s'efforçait de démontrer qu'il avait distingué Dieu de la nature. On pouvait toujours lui répliquer qu'il n'admettait qu'une seule substance. Le petit traité de métaphysique de Vico est intitulé : *De antiquissimâ Italorum Sapientiâ ex originibus linguæ latinæ eruendâ*. C'était une imitation détournée du Cratile, où Platon cherche tout une philosophie dans les origines des langues ; c'était aussi une opposition de fait contre Descartes, pour démontrer la haute importance des langues et des traditions. On y trouve quelques idées sur la psychologie, mais elles n'offrent rien de remarquable ; elles ne sont qu'une répétition de la théorie platonicienne sur l'homme double, et Vico ne se souciait pas même de déterminer si les idées sont innées, ou dérivent des sens, ou sont créées par Dieu (1).

(1) Che poi ciò si faccia per via de' sensi, come vuole

Les idées de Vico sur l'histoire étaient à peu près celles de son temps. Alors l'historien de la philosophie était Hornius. Dieu, pour lui, était la source de la science; Satan, la source de l'erreur et du sophisme. La science des fils d'Adam fut une révélation de Dieu, mais elle se corrompit dans Caïn, et marcha d'erreur en erreur avec la puissance surnaturelle qu'elle avait reçue de Dieu. Ainsi, la politique organisa la guerre; la religion arracha à la nature de redoutables secrets, et l'asservit à une monstrueuse nécromancie. La logique entraînante d'Épicure, qui nie Dieu et l'âme, n'est qu'un faible reflet de la perversité surnaturelle des géans avant le déluge. Après le déluge, Noé restaura la science; Satan la pervertit de nouveau par l'idolâtrie; mais la révélation primitive fut sauvée. Moïse, Teuth, Bacchus, Lycurgue, Solon, conservèrent les traditions sacrées par leurs institutions politiques, et la véritable science passa successivement dans les colléges des prêtres de l'Égypte, des pythagoriciens et des druides. On peut sup-

Aristotile ed Epicuro, o che l'imparare non sia altro che ricordarsi come piacque falsamente à Socrate o à Platone; o che le idee siano in noi innate o con generate, come medita Renato; o che a Dio tuttavia le crei, come le discorre Malebranche, nel qual volentieri inclinerei : lo lascio irresoluto, perchè non volli trattare in quel libriccinolo cose d'altrui. *Vol.* II, *p.* 128.

poser que Vico accepta l'histoire d'Hornius, moins ses explications surnaturelles. — La mythologie était pour Bochart une variante de la Bible ; pour Bianchini, une histoire symbolique des arts et des inventions ; pour Bacon, un langage figuré de la sagesse ancienne. Vico penchait pour cette dernière opinion[1], mais il s'abstenait de toute interprétation. — La raison individuelle prévalait encore dans toutes les solutions des problèmes historiques, et Vico, entraîné par l'exemple de Sanctius et de Scioppius, qui avaient imité Platon, attribuait aux philosophes l'origine et la formation des langues. — Quant aux origines des lois et du droit, Rome était toujours le texte des jurisconsultes italiens, et il vénérait l'ancienne sagesse de Rome, comme il avait vénéré l'ancienne sagesse des pythagoriciens. Pour lui, il y avait deux époques ou deux jurisprudences romaines, celle des patriciens, et celle des empereurs : la première était une science toute politique et religieuse ; elle était secrète, et renfermée dans la caste comme un moyen de pouvoir (*arcanum potentiæ*). Les anciens jurisconsultes étaient de véritables politiques ; ils faisaient respecter les lois par la rigueur avec laquelle ils les exécutaient. De là le petit nombre de lois, toutes les fictions légales pour soumettre les faits nouveaux aux lois anciennes, la division entre la science des lois et l'éloquence des orateurs qui plaidaient

la cause de l'équité contre la lettre de la loi, et enfin tout une philosophie du droit, qui était réellement la science des intérêts aristocratiques. La jurisprudence impériale fut une révolution contre le droit patricien; elle servit à établir la puissance des empereurs, proclama l'égalité des droits, multiplia les lois, dissipa toutes les fictions, et, embrassant tous les cas par des dispositions générales, se divisa de la politique pour s'unir à la philosophie. L'éloquence devint inutile, puisque l'équité débordait partout dans les lois nouvelles, et il n'y avait plus de lutte contre les innovations pour maintenir le petit nombre d'anciennes lois. — Ce sont là à peu près les idées de Gravina et de Tomasius. Sigone, le grand jurisconsulte italien du seizième siècle, avait un peu mieux compris l'ancienne jurisprudence, dont le caractère était presque féodal. D'un côté, il y avait la force barbare du droit des maîtres (*jus Quiritarium*), la caste des patriciens, les magistratures, les propriétés territoriales, les mariages, les successions, et tous ces droits qui faisaient du patriciat une ville privilégiée; de l'autre côté, il y avait les plébéiens, simple masse d'individus sans famille, sans mariage (*connubium*), sans succession, et qu'on réglait avec le simple droit naturel, qui fut ensuite le droit des peuples conquis. Dans l'ancien droit, Sigone ne voyait pas la sagesse, mais la

barbarie, et les souvenirs récens d'une guerre sauvage : les anciennes formules de la jurisprudence, n'étaient en effet que des combats simulés et des imitations de la guerre (*imitationes violentiæ*).

Ici finit la première période des méditations de Vico. A cette époque (1710), il avait quarante ans ; il n'était remarquable que par l'originalité toute personnelle de sa métaphysique. Ses idées historiques n'étaient pas toujours bien choisies, et il n'était plus dans l'âge où l'on fait naître des espérances. S'il était mort tout de suite, on aurait eu de la peine à lui accorder une place parmi les célébrités municipales du royaume de Naples, car il n'avait écrit que deux brochures, et encore il n'avait pas même achevé la seconde, qui fut probablement interrompue par les critiques du *Journal des Savans* de Pise (1). Cependant, à l'observer de près, on trouve tous les caractères du génie. Il dédaignait les détails, la routine ; il ne traitait la science que par grandes généralités ; son style était aussi puissant que sa pensée ; il n'ambitionnait d'écrire que pour les savans, il voulait que chacune de ses lignes jetât dans la méditation. Toujours seul, isolé, ne devant sa science qu'à ses études, il était *autodidascale* : il pouvait s'élever seul aux découvertes.

(1) Voyez la Préface, au IIe volume des *Œuvres compl.*

D'un caractère mélancolique, il s'était fait un besoin de la méditation ; il avait en même temps cette hardiesse systématique qui ne recule devant aucune difficulté, cette logique qui n'admet ni contradictions ni transactions ; il possédait à un haut degré cette adresse ingénieuse qui sait plier à un seul but une foule de faits, d'étymologies et de traditions. Vico avait donc tout le faire des grands hommes ; les obstacles, pour lui, pouvaient devenir des problèmes ; son sort dépendait des objections qu'il pouvait se faire, et des oppositions qu'il pouvait rencontrer dans ses lectures.

CHAPITRE III.

LA PHILOSOPHIE DU DROIT ROMAIN.

On fit observer à Vico qu'il fallait chercher les traces de la philosophie de Pythagore dans la religion et dans les lois de Rome, et non pas dans les étymologies du latin (1) : ce fut alors qu'il s'aperçut de toute l'opposition qu'il y a entre la philosophie de Pythagore et les idées, les mœurs et les lois des Romains. Les pythagoriciens étaient des philosophes, les Romains étaient des barbares ; la morale et le droit des pythagoriciens étaient engendrés par des principes philosophiques ; les lois des Romains étaient le résultat de la force et des intérêts. Il y avait donc une contradiction entre la vérité philosophique

(1) Voir sa polémique avec le Journal des Savans de Pise, vol. II des Œuvres complètes.

et la vérité populaire ; cette contradiction devenait immense quand Vico lisait Grotius. Il trouvait alors que la discordance entre le droit romain et le droit pythagoricien n'était qu'une partie de cette lutte qu'il y a entre la vérité et le sens commun, entre l'autorité de la raison et celle des traditions, entre l'histoire et la philosophie. Faut-il condamner l'histoire ou la philosophie, le droit romain ou celui de Grotius? Voilà le problème de Vico. Il le résolut neuf ans après la publication du *Traité métaphysique,* et il concilia l'autorité et la raison par l'entremise de son pythagorisme leibnitzien. L'homme, pour Vico, était un composé d'esprit et de matière, d'âme et de corps, d'idées et de sensations ; les idées étaient innées et latentes, le rôle de la sensibilité était de réveiller occasionnellement les idées, et il y avait une harmonie providentielle qui mettait en relation les deux facultés de l'intelligence et de la sensibilité. Eh bien ! dans l'histoire, se disait Vico, il y a la vie du genre humain, par conséquent il y a de la matière et de l'esprit, de la sensibilité et de l'intelligence ; en d'autres termes, une physique et une métaphysique, et une harmonie providentielle qui conduit les peuples à la connaissance des idées ou de la justice philosophique par les occasions de l'utilité ou de la violence.

Ce mouvement décida du sort de Vico, et lui

donna un nouveau point de vue, et tout une interminable suite de problèmes sur l'histoire et la philosophie du droit. Vico voyait la vertu, la justice, se détacher de Dieu, combattre les passions, égaliser les biens, se développer par triades pour régler les droits de l'homme, de la famille et de la nation. *Nosce, velle, posse,* voilà la triple division qu'on rencontre dans la divinité et dans l'homme ; elle engendre la *prudence*, la *tempérance* et la *force*, puis la *propriété*, la *liberté* et la *tutelle*, qui s'impliquent toujours dans une unité indivisible, comme la sagesse, l'amour et la toute-puissance de Dieu. Voilà la *cause*, et pour ainsi dire le *point métaphysique* qui enfante la justice, considérée comme l'œuvre de la raison (1).

Dans l'histoire, il y a un monde physique ; on y trouve les phénomènes, la matière, c'est-à-dire, les intérêts, la force et la condition matérielle de l'humanité. La justice de l'ancien droit romain est un privilége, ou plutôt c'est la raison d'état des patriciens : la justice, au temps de la république, n'est encore qu'une transaction entre les intérêts de l'aristocratie et ceux de la grande majorité du peuple ; plus tard, la justice des empereurs ne devient générale et philoso-

(1) Voir le *Droit universel*, vol. III des Œuvr. compl., p. 24 et suiv.

phique que parce que les intérêts du prince se fondent avec ceux du peuple et de l'humanité. Voilà le côté physique du droit, l'œuvre des intérêts.

Mais l'histoire ne détruit pas la philosophie, comme la physique ne détruit pas la métaphysique. Pendant que l'histoire romaine développe un droit tout physique par le moyen des intérêts (*necessitas et utilitas*), peu à peu on arrive au droit philosophique dicté par la raison. N'est-ce pas la sensation qui développe occasionnellement les idées dans l'homme? Eh bien! la nécessité et l'utilité sont autant d'occasions sensibles qui dégagent, dans l'histoire, les idées latentes de justice et d'humanité. Ainsi, tandis que les hommes, poussés par leurs intérêts, cherchent la satisfaction des besoins matériels, le cours providentiel des événemens les entraîne à leur insu à réaliser le type éternel de la justice déposé dans le fond de la nature humaine. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à suivre l'histoire des lois romaines.

Elle commence par les lois barbares des patriciens, par les *imitationes violentiæ*, qui récèlent le droit de la force à peine comprimé. Les plébéiens sont foulés aux pieds par le sénat des seigneurs féodaux; mais, poussés par le malheur, ils réclament leurs droits, et les obtiennent en partie par la loi barbare des douze tables. De nouveaux besoins surgissent, le nombre et la

force des plébéiens augmentent, l'on adoucit la dureté de la loi par des fictions, et l'équité se développe dans le droit des prêteurs. Plus tard, quand les empereurs favorisent le peuple pour exterminer la puissance des patriciens, c'est encore l'intérêt qui dicte le droit impérial ; mais tous les vieux priviléges tombent, le droit de la force disparaît ; il est remplacé par un droit tout rationnel, et les jurisconsultes deviennent philosophes. Ainsi Dieu, par une harmonie préétablie entre les idées et les intérêts, dirige l'histoire vers la philosophie, et, par le moyen des besoins tout matériels, il réveille occasionnellement l'humanité dans l'homme, et lui fait accomplir providentiellement la mission de se connaître lui-même (*Nosce teipsum*). C'est donc par l'histoire que les peuples arrivent à remplir le devoir imposé par les philosophes, et le travail de l'histoire finit par se confondre avec celui de la philosophie (1).

(1) Vico attribue toutes les erreurs des philosophes et des philologues à la scission entre la philosophie et l'histoire. Voici quelques passages où il médite la réunion des deux sciences :

— « In cujus dissidii et inconstantiæ caussas inquirens, eam tandem esse animadverti quod pluribus atque aliis non uno eodemque principio Jurisprudentiam niti hactenus putavere, nempe *ratione* et *auctoritate*, quasi auctoritas ex libidine nasceretur, nec rationis pars quædam esset,

Quand on fait la revue rétrospective de l'histoire romaine, on rencontre d'abord le droit

ex qua ipsa caussa universim philologiæ et philosophiæ dissidium factum est; neque philosophi auctoritatum rationes unquam investigarunt, et philologi vel ipsa philosophorum dogmata tanquam historias spectant. » Dr. Un., pag. 9. Voilà le but principal de Vico : « Sapientiæ proprium est in omni sententia constare, unde sapiens constet in omni vita. Igitur ut *Jurisprudentiæ* suam adstruamus *Constantiam* in hoc libro II, quicquam usquam de Principiis Divinæ et Humanæ Eruditionis scriptum dictumve sit, quod cum Principiis quæ lib. I posuimus, congruerit, verum; quod dissenserit, falsum esse, per sequentia ex iisdem nostris Principiis Corollaria demonstremus : quæ erat tertia pars nostræ Dissertationis universæ. Et quando Disciplinæ omnes ad hæc duo summa genera revocantur, ut aliæ circa *necessaria naturæ*, aliæ circa *placita humani arbitrii* versentur, illa pro nostro argumento ad *Philosophiam*, hæc ad *Philologiam* retulerimus, ita tamen ut Philologia à Philosophia, non, ut hactenus à Græcis Latinisque omnibus factum est, distrahatur; sed hæc posterior, ut par est, prioris necessaria sit consecutio : et ita Jurisprudentis Constantiam formare et firmare conabimur, ab utraque ejus muneris parte in legibus interpretandis, alterâ rationem æternam spectare *Philosophum*, alterâ *Philologum* verba legum expendere. » Dr. Univ., page 160. Il revient toujours sur cette réunion de la philologie et de la philosophie, pag. 51, 122, 214, 242, etc.

Tout l'ouvrage de Vico se fonde sur la distinction entre la *certitude* et la *vérité*. — « Duo verba sunt, *Verum* et *Certum*, quæ distingui oportet, uti *falsum* omnes distinguunt à *dubio* : quare quantum distat à dubio falsum, tan-

philosophique, puis sa pâle image dans les fictions du droit prétorien, puis une image encore

tum distet à vero certum : quæ duæ res, nisi statuantur aliæ, cum multa vera sint dubia, ea essent dubia et certa simul; et contra cum innumera falsa pro certis habeantur, ea falsa simul et vera essent.

Verum gignit *mentis* cum *rerum ordine conformatio : Certum* gignit *conscientia dubitandi secura*. Ea autem conformatio cum ipso ordine rerum est et dicitur *ratio* : quare si æternus est ordo rerum, *ratio* est *æterna*, ex qua verum æternum est : sin ordo rerum non semper, non ubique, non omnibus constet, tunc in rebus cognitionis *ratio probabilis*, in rebus actionis *ratio verisimilis* erit. Ut autem *verum* constat *ratione*, ita *certum* nititur *auctoritate*, vel nostra sensuum, quæ dicitur αὐτοψία, vel aliorum dictis, quæ in specie dicitur *auctoritas*; ex quarum alterutra nascitur *persuasio*. Sed ipsa auctoritas est pars quædam rationis : nam si sensus non falsi sint, vel aliorum dicta sint vera, *persuasio vera* erit; sin sensus, aut dicta falsa, erit *persuasio* quoque *falsa*, ad quam omnia, quæ dicuntur *præjudicia*, revocantur. « Dr. Univ., p. 13.

L'utilité est l'occasion du droit, l'honnêteté en est la cause. « Utilitates ex se neque turpes neque honestæ; sed earum inæqualitas est turpitudo, æqualitas autem honestas : utilitas corporis, quia corporis, fluxa; honestas autem æterna, quia æterno vero constat, et quidem mente constat : fluxa æternum non possunt gignere, nec corpora, quid suprà corpus; *occasio* autem *caussa* non est; quod Hugo Grotius in hâc disputatione, cujus est cardo, non vidit : non igitur utilitas fuit mater juris et societatis humanæ; sive ea sit *necessitas*, sive *metus*, sive *indigentia*, ut Epicuro, Machiavello, Obbesio, Spinosæ, Baylæo ad-

plus effacée dans les formules (*imitationes violentiæ*) de l'ancienne jurisprudence; enfin, le

lubet; sed occasio fuit, per quam homines natura sociales, et originis vitio divisi, infirmi et indigi ad colendam societatem, sive adeo ad celebrandam suam socialem naturam raperentur.

Igitur id gravissimum ejus exemplum est, quod, Ulpiano referente, Pædius ait : *Quotiens lege aliquid unum vel alterum introductum est*, BONA OCCASIO *est, cetera, quæ tendunt ad eandem utilitatem, lege supplere.* Homo erat factus ad Deum contemplandum colendumque, et ad ceteros homines ex Dei pietate complectendos, quæ erat honestas integra : bonæ igitur occasiones fuere USUS et NECESSITAS, quibus *Divina Providentia, rebus ipsis dictantibus*, ut eleganter ait Pomponius, hoc est ipsarum sponte rerum homines originis vitio dissociatos, non ex honestate integra, quæ ex animo tota erat, præ Dei pietate, quia non integros, sed ex aliqua honestatis parte, nempe ex corporis utilitatum æqualitate, quia magna et bona parte corruptos ad colendam societatem retraheret.

Quamobrem concludendum, uti corpus non est caussa, sed occasio, ut in hominum mente excitetur idea veri; ita utilitas corporis non est caussa, sed occasio, ut excitetur in animo voluntas justi. » Dr. Univ., p. 26.

Le droit philosophique est vrai; le droit historique est certain. « Hoc jus civile commune, quod diximus, est jus *commune omnium populorum*, quod dicit Gajus ubi jus civile definit : *omnes populi qui legibus et moribus reguntur, partim suo proprio, partim communi omnium hominum jure utuntur :* idque *Divina Providentia* quia *rebus ipsis dictantibus* inter gentes seorsim ad cujusque populi tranquillitatem ipsarum moribus explicavit; quo civiles Potestates id divisim edoc.

droit de la force, qui offre encore un reflet du droit philosophique, et se distingue toujours

tæ, facilius conjunctim in jura bellorum convenirent. Quod jus communibus gentium moribus explicatum est *Jus naturale Jurisconsultorum, à Jure naturali Philosophorum* longe diversum, quod ii ad Rationis Æternæ libellam severissime exigunt. Sed enim cum respublicæ Optimatum, ut inferius dicemus, ferme omnes sint vel sub regna redactæ, vel in libertatem resolutæ, quæ duæ rerumpublicarum formæ ex ordine magis naturali quam civili reguntur, ut inferius dicemus quoque; iisdem de caussis juris majorum gentium vetustiorum custodia, qua potissimum stabant antiquæ Optimatium respublicæ (namque id ejus reipublicæ proprium, custodia patrii moris, ut mox etiam dicetur), est relaxata : et ita in privatis rebus agendis ea violentiæ imitamenta, quæ suprà memoravimus, cessere; et sic cessere juris civilis communis solemnitates; et jus populorum seu gentium commune proprius accessit ad jus naturale; et *solemnis mancipatio*, ex. gr., in *simplicem traditionem* abiit; et ita simplex *rei traditio inter modos acquirendi dominii jure naturali gentium* est numerata. At enim jure naturali Philosophorum sola animi destinatio à domino facta de transferendo rei suæ in alterum dominio, id transfert; et natura quidem humanæ societatis signum aliquod postulat, ut suprà diximus, sed quodcunque sive verbis sive adeo nutu sat est, ipsius autem rei traditio necessaria non est. Sed quia respublicæ, etiam regiæ, etiam liberæ, in jure civili seorsim sibi condendo pro suæ cujusque reipublicæ forma, nempe ex ordine naturali, non ad vera, sed prorsus incerta naturæ, sed ad certa spectarunt, quæ ad vera naturæ proprius accederent; idcirco deliberati animi de transferendo rei dominio in dominis

dans le triple droit de la propriété, de la liberté et de la tutelle (1). Pourquoi cela? Parce que l'homme n'est méchant que par ignorance, et parce que dans ses actions violentes, il jette à son insu les premières bases du droit, et s'approche du code éternel des lois divines. Il en

signum firmius quam verba et nutus esse voluerunt. Cum igitur Jurisconsulti Romani, et quibus Corpus Juris Romani coaluit, floruerint, cum respublicæ ferme omnes vel liberæ essent, vel regna; nil mirum si, quum de *modis dominii acquirendi* agunt et de *contractibus*, jus naturale mixtum nempe ex certo definiunt, non jus naturale Philosophorum, quod rectè *merum* Grotius appellat. Quare laudandi qui in Tit. Inst. *De Jure naturali gentium, et civili*, virgulam expungunt, in quibus est Hermannus Vultejus, omnium qui commentarios ad eam juris partem scripsere facile princeps. Hæc si Grotius advertisset, is certe Jurisconsultos Romanos super eo argumento non reprehenderet : qui ipsi, si antiquissimis temporibus, quibus omnes respublicæ fuere Optimatum, scripsissent, Jus naturalè gentium describerent, quod Jus civile Romanorum proprium hactenus putatum est. » Dr. Univers., pages 69-71.

(1) Et per fabulas quas primi Optimi ipsi sibi finxerunt, Cœlum fulminibus loqui, avium volatibus nuere, unde Dei voluntas *Numen* dicta, nefariæ libidini multitudinis impiæ obviam itum; deindè violentiæ imitamentis jus civile commune ortum, et jus Optimum fabulis inductum est; jus Quiritium juris Optimi simulacrum; jus Prætorium juris Quiritium imitatio fuit; per hàs omnes, inquam, fabulas juris, veritas naturæ intecta prodiret tandem in usus Christianæ Religionis. » Dr. Univ., page 155.

est des états successifs de la société comme de l'échelle des êtres et des *monades :* ce sont autant de microcosmes du vrai droit ; ils se trouvent disposés dans une série progressive. Tout est vie, tout est progrès dans l'histoire ; le droit y subit une transformation continuelle jusqu'à ce qu'il arrive à la claire et distincte perception de lui-même ; le mal est une négation, les malheurs sont autant d'occasions pour hâter le réveil de l'humanité. Ici Vico ne craignait pas de remplir la lacune qu'il avait laissée dans la théorie des points métaphysiques, et établissait un panthéisme historique qui sortait directement des *monades* leibnitziennes et de l'harmonie préétablie entre les deux substances qu'il avait déjà réunies dans ses points métaphysiques (1).

(1) Voici le trait d'union qui lie la jurisprudence de Vico à sa théorie des points : — « Jus autem naturale cum antiquis Juris Interpretibus, naturalis æquitatis investigandæ solertissimis Philosophis, fecimus duplex, *prius* et *posterius ;* et utrumque *vi,* seu *conatu* constare diximus. Sed omnem conatum corporibus abnegavimus : *conari* enim nihil aliud est nisi alienum subsistere motum : in conatu enim curva virga est, quum in adversam partem inflexa manet ; sed conatus non virgæ est, sed manus, quæ virgæ motum in oppositam partem subsistit. Itaque in nostra *Metaphysica,* et in *Epistolis* quas ad eam scripsimus, omnes conatus e physica ejecimus, et ad metaphysicam ablegavimus : nam posse subsistere orpo ris motum ejusdem est, qui dare potest, nempe mentis et Dei : et Philosophus plane non

En conciliant dans le droit, comme dans la philosophie, la physique et la métaphysique, Vico embrassait en même temps, par un vaste éclectisme, les doctrines matérialistes et platoniques; il trouvait que les épicuriens avaient bien connu la physique du droit, qu'il fallait analyser les intérêts avec Machiavel, mais qu'on ne devait pas nier la justice, parce que ce publiciste ne pouvait pas l'expliquer par la matière. De l'autre côté, il trouvait que les métaphysiciens, comme Platon, avaient présenté d'admirables considérations sur le droit rationnel, mais qu'ayant négligé le droit politique, ils avaient fini par se

est, qui *conatus corporum veros esse motus negaverit :* nam conatus est corporis; sed non à corpore, et qui corporibus conatus attribuit, idem et iis attribuat occulta naturæ consilia, ingenia, studia, sympathias, antipathias. Hinc Jus naturale prius brutis animantibus abnegavimus, quæ est vis corporis excisa à cupiditate, quam bruta animantia non habent, sed quandam cupiditatis imaginem, quam *appetitum* dicunt; qui non est vera *cupiditas*, cum liberum non habeant bruta principium, quod ipsorum motus subsistere valeat. Jus autem naturale posterius est vis veri et rationis, quæ in conatu cupiditatem habet, sive subsistit motum cupiditatis : et diximus jus naturale posterius priori indere formam juris; quia ei indit immutabilitatis notam in eo quod fieri per naturam non potest, ut prius per naturam non liceat. » Dr. Univ., pag. 176-177. — Conf. De Antiq. Ital. Sap., vol. II, pp. 68, 71, 135; et Dr. Univ., lib. I, § LXXV.

trouver en contradiction avec l'histoire, qui ne pouvait pas marcher avec eux.

Quelle est l'origine du droit romain ? En d'autres termes, quel est le commencement de ce droit politique que l'histoire romaine nous présente déjà dans le patriciat ? C'est là un problème qui s'offrait naturellement à Vico, car celui-ci se voyait forcé d'expliquer par quelle suite d'événemens les hommes solitaires et isolés, tels que nous les présentent Grotius et Hobbe, dans l'état de nature, étaient parvenus à se constituer dans le patriciat de Rome. Ce problème impliquait l'origine du mariage et de la famille, des propriétés territoriales, et surtout de la religion, qui est le fondement de la société. Visiblement embarrassé dans sa recherche de l'origine de tous ces élémens, Vico imagina un petit roman qu'il donna comme un *postulat* (1), puisqu'il lui fallait

(1) Familiæ primum rerumpublicarum rudimentum alterum clientelæ. — « Id (l'origine du droit historique) nos in nostra *Historia Temporis Obscuri*, quæ universi Juris gentium quædam *fax* erit, lib. II præstare conabimur : in præsenti id solum tantisper tu omnesque alii Eruditi teneatis, quæso, quod, nisi fallor, postulanti haud facile negare possitis.

In statu exlegi corrupta natura tulit, ut innumeri omnem summi Numinis religionem exuerunt ; effreni libidine incertos, et quia incertos etiam nefarios concubitus celebrarent ; desides vitam omnem inertem viverent : et *victu*

une supposition quelconque pour remonter du patriciat jusqu'à l'état de nature. Les hommes,

fœdo, quem de ipsis dicit in *Arte* Horatius, cadavera inhumata relinquerunt canibus corvisque voranda. At hercule aliquot fuisse necesse quoque est, qui pudore illius incertæ et nefariæ veneris et fœdi victus commoti, de media illa erronum multitudine se proripuerint, et quando *Divinatio* antiquissima inter Orientales est, quæ *auspiciis* potissimum constat, uti *Matematica* seu Astronomia judiciaria brevi post Diluvium nata apud Chaldæos in Oriente; necesse est ut avium volatus Numen falso putarint, quòs quia de cœlo observabant, à verbo διας originis Græcis Latinisque communis, ut vox *Diespiter* docet, *Divinum* appellarunt; unde et ipsa *Divinatio* dicta, quæ Juris Divini potissima pars apud gentes habita est: éaque ratione necesse est ut illa insigni ruditate per auspicia Deos se consulere crediderint, auspicato certas sibi sedes agrosque occuparint, et per *lucos* in *ara* quisque sua Deos coluerint: undè nunquam à Latinis *lucum* sine religione, aut *ara* aliqua appellatum reperias. Hinc etiam necessario factum quod isti *falsi pii*, ut qui non vagi et errones, sed certis sedibus *hærentes* certas indidem quoque sibi uxores conjungerent; certos sibi filios susciperent, qui connubium, seu jus nubendi citra nefas habebant: captos auspiciis àgros, quià ibi manere perpetuo debebant, terminisque positis divisos, contenti quisque suo, eos industrii colerent: et cum certi essent patres, certi filii, certæ uxores, inter ipsos necessario *Humanitas* primum nata, quæ proprie ab *humandis mortuis* dicta est: eaque ratione sui suorumque tutelæ *tigna* junxisse, *casas* collocasse necesse est: undè sensim *pagi* constructi, et *majores gentes* conditæ; sed *gentes* nativa significatione et propria, quam recta Ro-

disait-il, errent d'abord comme des bêtes fauves, mais quelques uns d'entre eux sont bientôt frap-

mani recepere, ut significarent virilem stirpem in plures familias divisam.

Proinde ex universa illa multitudine exlegi hi soli *ex falsa persuasione* (quæ in illa summa rerum imperitia et ruditate ipsis facillima probatu fuit) falsi pii, *Deos observarent;* et quia pii, *prudentes* sibi visi, qui eosdem per auspicia consulerent; *temperati*, qui castam Venerem colerent; *fortes*, qui indomitos agros culturæ subigerent; ita ut ex Deorum falsa religione videas has imperfectas virtutes inter eos ortas, qui *optimi* et à *virtute* dicebantur *Viri*, quibus respondent Græcorum Ἥρωες, unde *Heri* fortasse Latinis dicti : atque ii ipsi erant qui *patris nomine cieri* possent; ex quibus veri *majorum gentium Patricii* oriebantur : indidem ii qui *gentem*, seu communem virilem stirpem haberent : à quibus *Jus majorum gentium*, quod cum Græcis proprie ἡρωικὸν appellares, nempè antiquiorum ante civitates fundatas ortum habet : quæ initio facto per auspicia à *Jure divino*, sepulturis *jus humanum* ab humandis mortuis condere instituerunt.

Per hanc narrationem tu huc interea retuleris, *secundam originariam* omnium omnino *jurium acquisitionem*, quæ per *agrorum divisionem* terminis positis *jure majorum gentium* facta est, qua rerum dominium naturam mutavit, ut quando terrarum prius erat dominium ejus simile, quod habet populus theatri, ex. gr., thermarum vel stadii; deinde ea distinctione factum est dominium, quo res sunt et manent singulorum.

Quod autem is status exlex diu perdurarit in insignem generis humani frequentiam, argumento sit, quod Romani sub Regibus, qui ad ducentos quinquaginta annos regna-

pés par le spectacle de l'univers, ou plutôt atterrés par les éclats de la foudre. Alors ils soupçon-

runt, ad vigenti urbes oppidaque cepere; nec tamen, ut Divus Augustinus *De Civitate Dei* refert, ultra quam viginti milliaria nostris tertio ferme breviora Imperium protulere.

Igitur cum inertibus copia non tanta esset de terræ sponte natis victitandi, necesse est ut ex ea ipsa multitudine impia et nefaria infirmos subierit industria, qui vitæ necessaria æstate vix et ægre, per quæ manserunt inculta, legerent, et in hyemes asservarent, contra robusti ac violenti, ut natura fert, feriati vel Optimorum culta furari auderent, vel lecta sive adeo asservata ab infirmioribus rapere.

Sic *Optimi*, qui venere propudiosa non resoluti, cultura agrorum exerciti, gentis factione feroces, ac proindè *optimi* seu *fortissimi* dicti (nam priscis *bonus* qui nunc *fortis*, uti *fortus*, qui nunc *bonus* erat) facile violentos ac temerarios ob suarum rerum tutelam in furto intra ARAta deprehensos occidebant : et ita imperium *domi* inter suos ortum *foris* tutelæ quoque jure in alienos prolatum est.

Ad eam virtutis *famam* exciti infirmi, ubi injuriis premebantur à violentis, ad *lucos* et *aras* Optimorum confugisse hæc natura rerum sic comparata suadet; à quibus in eas leges recipi ipsius dominii mutata natura dictabat, ut quando in agros Optimorum proprios salutis caussâ confugissent, quos Optimi *assignassent* ipsis, *colerent* agros, suisque operis vitam sustentarent, pro quo *beneficio* præterea *obsequium* præstarent Optimis : et ita *clientelæ* ortæ, quarum propria *assignatio*, qua clientes colendis agris erant *addicti* : et partes duæ, *operæ*, *obsequiumque*,

nent l'existence d'un Dieu ; ils le craignent, honteux qu'ils sont de leur *promiscuité ;* ils

quæ clientes debebant Optimis, tanquam *Patronis* : et *Patricii*, hoc est, qui patres certos nomine ciere possunt, haberent agrum, auspicia, gentem, connubia, lucos, aras ; clientes nihil horum haberent. Undè in Historia universa vides Hispaniam, Africam, Gallias maxime et Germaniam, Britanniam, Italiam Græciamque scatere *clientibus*.

Atque id est *Asylum*, quod Livius dicit, *vetus urbes condentium consilium ;* sed per hæc quæ nunc sic perstrictim innuimus, latius in *Historia Temporis Obscuri* exequemur, *vetus urbes condentium jus* multo verius dixisset.

Et ita *clientelæ*, *alterum* à familiis expressius rerumpublicarum *Rudimentum* fuit ; utpote quæ ordines imperandi, et parendi longe ampliores induxere : quas Romulus, ut Plutarchus in ejus *Vita* refert, ab hoc antiquissimo gentium Jure recepit ; deindè Romani sub Regibus aliis, et in republica libera moribus transformarunt.

Atque id est *Jus Optimum* nativa significatione appellatum *Jus Fortissimum*, quod Optimi, Fortissimi habebant agrorum, quos clientes non sibi colebant, sed Optimis : et si detractarent, ex lege operarum *nexi* ab Optimis *nervo* constringebantur : et ita *fides* proprie *chorda*, *nervus* fuit, *primum nomen potestatis et imperii :* undè locutiones, quas diximus, mansere, *fidem implorare*, implorare potestatem ; *recipere in finem*, recipere sub imperium.

Idque est celebre *Jus nexi* multo ante Romam conditam natum. Quare Majoragius merito ait cap. legis XII Tabb. *de nexis* ex Solonis legibus non fuisse translatum, cum à Livio ante XII Tabb. nexi narrentur debitores : quibus addas ob *jus nexi* à *Patribus* sæviter in *plebes* exercitum

s'emparent d'une femme, et vont se cacher dans les cavernes. Là se forme la première famille. Toutes les actions de la famille sont dirigées par la crainte de Dieu; on consulte les augures, qui sont le langage divin; on cultive la terre, parce qu'on n'ose plus s'aventurer au milieu des bois, et parce que la chasse ne suffit plus à la nourriture; les plus hardis parmi les sauvages veulent s'emparer des fruits des champs, mais ils sont tués par le père; les plus faibles viennent se réfugier sur les terres cultivées pour se dérober

uti Romæ, ita Athenis ante eam legem sæpe turbatum.

Sed et natura fert ejus status tandem clientes pertæsum esse, ut aliis semper colerent agros, suas junxisse vires, atque ita primum *plebes* extitisse, quæ consurrexere contra *Optimates*: undè etiamnum *Optimatum* et *plebis* vocabula obtinent, ubi turbis et seditionibus respublicæ motæ sunt; atque *Optimates* dicuntur, qui stant pro status tutela, *plebs* quæ res novas molitur; quando *republica quieta* multitudo quidem *plebs*, sed illi *Patres* vocantur.

Per hanc occasionem Patres jam natura sociales statim æquum jus agnovèrunt, et *æqui* inter se *juris fruendi* causa sua *patrimonia*, suas *familias*, suas *potestates patrias rebus ipsis dictantibus* in commune *tanquam in unam personam* contulere: namque tum ad speciem, tum ad terrorem Patres se *in ordinem direxere*, ut plebis motibus obsisterent: et ita *ordo* natus; quem, qui inter ipsos proceritate corporis animique ferocia emineret, regeret: et ita *regium nomen* principio in terris ortum; et *primi Reges* ipsa corporis dignitate et animi præstantia ex hac rerum natura ipsa extitere. » Dr. Univ., pp. 51-58.

aux violences des plus forts ; ils y reçoivent protection, mais ils perdent leur liberté et sont obligés de labourer la terre au profit de la famille. Ainsi les sauvages gravitent autour de la société domestique ; les uns ensanglantent les limites des champs, les autres se groupent sous la domination du père : peu à peu l'agriculture s'étend, la grande forêt de la terre s'éclaircit ; les sauvages disparaissent, et tous les hommes se trouvent distribués en autant de fiefs isolés. Le père est le maître de la femme, des enfans et des transfuges ; ceux-ci sont les plus malheureux ; durement exploités par le père, ils meurent souvent de faim sur le sillon baigné de leurs sueurs. Mais à la fin, ils se joignent aux infortunés qui gémissent sous la tyrannie des autres familles ; ils se trouvent les plus nombreux ; l'émeute gronde, le cri de la révolte court dans tous les champs. Les pères se réunissent à leur tour pour étouffer l'insurrection, et stipulent le premier pacte qui les constitue en une caste. La fédération des pères se laisse diriger par le plus hardi d'entre eux ; l'émeute reste comprimée par le patriciat, et toutes les institutions sociales sont assurées contre la révolte qui menaçait de les anéantir. Telle est l'origine de la ville. Toute ville sort du pacte fédéral des pères, consacre de son existence une victoire patricienne, et règne par un sénat qui réprime la masse des plébéiens. Au commence-

ment de Rome ; le patriciat a le privilége de la famille et de la religion ; il est le maître des terres, des magistratures, du gouvernement ; devant lui, les plébéiens ne sont que des étrangers (*réfugiés*), des fils d'esclaves, sans terres, sans mariages, sans successions, condamnés à labourer la terre des patriciens. — C'est par cette hypothèse que Vico allait prendre le genre humain, dans l'état de nature, au milieu de la guerre de tous contre tous, le conduisait à la société par des fiefs isolés, et expliquait l'origine de la ville en faisant remonter à l'état de nature les institutions romaines et les émeutes plébéiennes.

Le point de départ une fois déterminé, Vico soulevait un à un tous les grands problèmes de l'histoire romaine, et les résolvait d'après sa théorie du droit historique. — Quel fut le premier gouvernement de Rome ? L'aristocratie : les rois étaient les chefs des patriciens. Les Tarquins furent expulsés, parce qu'ils voulaient empiéter sur les droits des nobles en favorisant la plèbe : quand ils furent chassés, on substitua les consuls (*reges annui*) à la royauté (1). — Quelle fut la marche des plébéiens ? D'abord ils ne formaient qu'une masse de serfs ; chargés de dettes, ils étaient enchaînés dans les prisons des patriciens s'ils ne payaient pas. Ils étaient à la merci de

(1) Dr. Univ., pages 112, 142, 340, 374.

l'aristocratie, et ils furent plus d'une fois sur le point d'abandonner la ville. Plus tard, ils obtinrent des tribuns; alors la lutte devint légale.—Le principe plébéien une fois admis se développa. Un jour la plèbe voulut une législation publique, et, par la loi des douze tables, elle arracha son droit à l'arbitraire de l'aristocratie; un autre jour elle s'émancipa du servage de la glèbe, et devint tributaire; puis elle voulut le *connubium*, et, par là, elle obtint la légalité de la famille et des successions; puis on supprima les prisons particulières, et les patriciens ne furent plus les maîtres de leurs débiteurs. Jusqu'ici la plèbe s'était bornée à la défense, mais son pouvoir s'était accru, et elle demanda le partage des magistratures et du sacerdoce; l'aristocratie ne pouvait pas résister, et, après de longues hésitations, elle s'engagea dans ces concessions qui la ruinèrent.—La plèbe se trouvait froissée par les vieilles lois, et ne pouvant pas les abroger, elle les tourna par les fictions du droit prétorien : ensuite, elle voulut de nouvelles lois, et peu à peu les innombrables priviléges des lois tribunitiennes fondèrent tout un droit privé en dehors de l'ancien droit imposé par les patriciens. — Qu'était-ce que le *connubium?* C'était le mariage sacré et solennel d'où sortaient la famille, les alliances et les successions des nobles; sans *connubium*, la loi ne reconnaissait ni les fils, ni l'hérédité. De là le

grand mépris des patriciens pour la race plébéienne, qui *agitabat connubia more ferarum*. De là le malheur des plébéiens, qui, à leur mort, ne pouvaient pas transmettre d'héritage à leurs enfans. De là l'intérêt des patriciens à refuser le *connubium*, pour rentrer en possession des terres à la mort des feudataires (1).— Qu'était-ce que le *jus nexi?* C'était la chaîne, le lien matériel qui tenait les réfugiés dans les champs des pères; plus tard, ce fut la chaîne qui tenait les plébéiens endettés dans les prisons particulières des nobles; enfin, ce fut toujours le symbole du droit des maîtres (*quiritarium*); il représenta toujours la propriété féodale des patriciens, et quand on le supprima, on brisa le véritable lien féodal qui maintenait les plébéiens à la merci des nobles (2). — Quelle fut la marche du droit sous les empereurs? Les empereurs continuèrent la mission des tribuns, multiplièrent les lois du droit privé, accordèrent une grande liberté aux préteurs et aux jurisconsultes, abolirent complétement l'ancien droit patricien, étendirent aux provinces l'émancipation des plébéiens, et pré-

(1) Conf. Dr. Univ., pages 270, 271, 274, 370, 378, 389, 390.

(2) Jus Nexi : chaîne des serfs, Dr. Univ., pages 54, 55, 310; — symbole du droit de propriété, *ibid.*, 66; — source du droit public et privé, 311, 376; — modifié par les lois agraires, 318.

parèrent le monde à l'égalité de l'Évangile. Le code civil promulgué à Bysance commence par ce titre : *De summa Trinitate et fide catholica.*— Le droit féodal est-il né des réminiscences du droit romain, comme le prétend Oldendorp? Non. Quand la société recommença sa marche, les mêmes causes reproduisirent les mêmes effets. L'ancien droit *quiritarium* était féodal, et contenait en germe le droit de la république et des empereurs ; le nouveau droit féodal était patricien, et contenait en germe les principes de l'équité moderne, dont le développement fut hâté par la découverte des *Pandectes*, quand les peuples et les rois ont prévalu sur les aristocraties du moyen âge (1).

C'est ainsi que Vico se posait et résolvait toutes les questions agitées depuis Irnerius jusqu'à Cujas ; chaque problème, pour lui, était une occasion d'étendre sa théorie du droit historique, et de développer toute une nouvelle science du droit romain. Vico était novateur ; cependant il affectait de trouver ses idées dans les maximes des anciens jurisconsultes ; souvent il dénaturait le sens du *Digeste* pour se dépouiller de ses propres découvertes. Il ne rejetait aucune des classi-

(1) Dr. Univ., lib. I, § CXXIX. Jus Quiritium quoddam jus feudale Romanorum. — Jus Romanum ex feudis non ex Jure romano feuda.

fications anciennes, ni aucune des distinctions de la scolastique, et n'était mécontent que des innovations de Grotius. Fidèle à son rôle de défendre les traditions contre la critique moderne, il voulait paraître l'esclave des anciens, et allait jusqu'à entrelacer toutes ses idées dans les triades pythagoriciennes; de sorte que son ouvrage, étrangement découpé, écrit dans une langue morte, et hérissé de sentences d'Ulpien, de Nævius, de Florentin, etc., offre une apparence d'antiquité, qui le rend en même temps imposant et difficile à comprendre (1).

(1) Histoire du Droit romain. — Jurisprudence patricienne. Dr. Univ., lib. I, § CXXIII, de Jure Quiritium Romanorum; — § CXXIV, Jus Quiritium Romanorum, Fabula juris gentium. — Imitationes violentiæ, mancipatio, usucapio, usurpatio, obligatio, vendicatio, manus consertio, conditio. Fabulæ juris antiqui. — § CXXVII. Prima lex civilis agraria.— Dominium Bonitarium cum republica natum. — § CXXVII. De Jure optimo Romanorum. — § CXXVIII. Jus Quiritium quoddam jus feudale Romanorum, etc. — § CXXXIII. De Jure Quiritium publico. — § CLVII. De Jurisprudentia arcana Romanorum. — § CLXXI. Soli Patricii Romani Jurisconsulti.—Jurisprudence romaine à l'époque de la République, lib. I, § CLXXII. In bona republica libera omnia senatusconsulta de jure publico. — § CLXXIII. In bona republica libera nullæ leges consulum de jure privato. — § CLXXXII. Jus antiquum fictionibus totum scatens (prisca Jurisprudentia poëma quoddam). — § CLXXXVII. De Jurisprudentia benigna sive Atheniensi et de Jure Prætorio. — § CLXXXX. Ut Jurisprudentia Romana ex Athe-

nienni et Spartana coaluit, etc., etc.—Jurisprudence impériale, lib. 1, § ccv. — Ut Jurisprudentia benigna adolevit et perfecta est sub principatu. — § ccvi, 1. Multitudine legum et cementiæ fama. — § ccvii, 2. Senatusconsultis de jure privato. — § ccviii, 3. Quæstionibus criminum ex ordine naturali. — § ccix, 4. Jure Prætorio jus civile emendante. — § ccx, 5. Jure optimo ex Prætorum edictis constituto.—§ ccxi, 6. Aucta jurisprudentum auctoritate. — § ccxii, 7. Sectis Jurisconsultorum. — § ccxiii. De Jurisprudentia sub Adriano. — Nous n'ajoutons pas une foule d'autres citations, parce que le Droit Universel tout entier n'est qu'une philosophie du Droit romain.

CHAPITRE IV.

APPLICATION DE L'HISTOIRE DE ROME A L'HISTOIRE DE TOUTES LES NATIONS.

Vico développait la science moderne en méditant le droit romain comme s'il avait été au seizième siècle : en expliquant les lois de Rome par des principes politiques, il se ralliait de loin à l'école de Machiavel. Celui-ci avait attribué la grandeur unique des Romains à la lutte de la démocratie et de l'aristocratie : Rome, suivant lui, joignait la fermeté de Sparte à la mobilité d'Athènes. Les troubles et les guerres étaient la vie de Rome ; chacun de ses progrès devait forcément acquérir toute la stabilité lacédémonienne, et, à la fin, le monde devait bien céder à la combinaison irrésistible de ce qu'il y avait de plus grand dans les deux premières villes de la Grèce. Voilà la pensée de Machiavel et de Pa-

ruta. Vico portait cette théorie dans la jurisprudence de Rome, qu'il considérait comme une combinaison des deux jurisprudences de Sparte et d'Athènes. En effet, elle réunissait l'immobilité aristocratique à la mobilité démocratique; sa démocratie, régulièrement entravée par le patriciat, ne pouvait pas s'égarer comme celle d'Athènes; chacun de ses progrès devait recevoir une stabilité tout aristocratique, et c'est pour cela qu'elle arrivait, avec les empereurs, à proclamer des lois dignes de commander à la terre (1).

(1) Voici les passages de Machiavel et de Vico : — Machiavel : « Che la disunione della plebe e del senato romano fece libera e potente quella republica. » Chap. IV, lib. I, des *Discours sur Tite-Live*. — « Dove più sicuramente si ponga la guardia della libertà o nel popolo o ne' grandi, e quali hanno maggiore cagione di tumultuare o chi vuole acquistare o chi vuole mantenere. Appresso i Lacedemonj e ne nostri tempi appresso de Veniziani la è stata messa nelle mani de' nobili ma appresso de' Romani fu messa nelle mani della plebe. Pertanto è necessario esaminare quale di queste republiche avesse migliore elezione. E se si andasse dietro alle ragioni ci à che dire d'ogni parte, ma se si esaminasse il fin loro, si piglierebbe la parte de' nobili per aver avuta la libertà di Sparta e di Vinezia più lunga vita che quella di Roma. E venendo alle ragioni dico (pigliando prima la parte de Romani), come e' si debbe mettere in guardia coloro d'una cosa, che hanno meno appetito di usurparla. E senza dubbio se si considera il fine de' nobili e degli ignobili si vedrà in quelli desiderio grande di dominare e in questi solo desiderio di non essere domi-

La démocratie romaine a été imposante, disait Paruta, parce qu'elle n'a pu vaincre l'aristocra-

nati, e per conseguente maggiore voluntà di vivere liberi potendo meno sperare di usurparla che non possono i grandi.... D'all' altra parte chi difende l'ordine Spartano e Veneto dice che coloro che mettono la guardia della libertà in mano de potenti fanno due opere buone l'una che satisfanno più all' ambizione di coloro che avendo più parte nella republica, per avere questo bastone in mano hanno cagione di contentarsi più; l'altra che lievano una quantità di autorità dagli animi inquieti della plebe, che è cagione d'infinite dissensioni e scandali... E ne danno per esempio la medesima Roma che per avere i tribuni della plebe questa autorità nelle mani non bastò loro avere un console plebeo che gli vollono avere ambedue. Da questo e' vollono avere la censura il pretore e tutti gli altri gradi dell' Imperio, della città... E veramente chi discoresse bene l'una cosa e l'altra potrebbe stare dubbio quale da lui fusse eletto per guardia della libertà non sapendo quale qualità di nomini sia più nociva in una republica, o quella che desidera acquistare quello che non ha o quella che desidera di mantenere l'onore già acquistato. E in fine chi sottimente esaminerà tutto ne farà questa conclusione o tu ragioni di una republica che vogli fare un imperio come Roma o d'una che gli basti mantenersi. Nel primo caso gli è necessario fare ogni cosa come Roma, nel secondo può imitare Vinezia e Sparta per quelle cagioni e come nel seguente Capitolo si dirà, etc., etc. » — Paruta a développé ce principe de Machiavel; il faisait observer que la sévérité de Caton était lacédémonienne, le génie de César athénien, et que les grands hommes de Rome ressemblaient tantôt à ceux de Sparte, tantôt à ceux

tie qu'en surpassant ses vertus. Les gouvernemens, disait Machiavel, ne subsistent qu'à la

d'Athènes, parce qu'elle renfermait de l'aristocratie de l'une et la démocratie de l'autre. Disc. pol., p. 43 *et passim*. — Vico : « Ut Romana Jurisprudentia ex Atheniensi et Sparta coaluit. — Ad hoc exemplum ex tutela Spartana juris, ut decet rempublicam Optimatium, qualis Spartana erat, et ex Atheniensi legum emendandarum libertate, quæ rempublicam liberam consequitur, qualis erat Atheniensis, confusa Jurisprudentia Romana in terris nata ex utriusque reipublicæ forma; uti ex eadem rerumpublicarum mixtura supra vidimus ex Atheniensum et Lacedæmoniorum institutis, hoc est, ex forma reipublicæ liberæ et Optimatium, Jus Romanum ex scripto et non scripto coaluisse.

« Sed hanc Juris et Jurisprudentiæ Romanæ mixturam ex ipsius temperatura reipublicæ natam esse, sequentia satis confirmant. » Dr. Univ., pag. 131, 142, 128, etc.

« Tres fontes seu tria capita universi Romani Juris, Romanæ magnitudinis caussæ : cum igitur respublicæ iis artibus crescant, ut super quibus institutis fundatæ sunt perseverent; et respublica in immensum aucta, ut Romana, hoc *triplici jure* fundata sit, *Connubio, Patria Potestate* et *Nexu*, quoquo eorum *religione* perfuso; necessario quoque factum, *ex hujus triplicis juris custodia omnem Imperii Romani magnitudinem natam esse.* » Dr. Univ., lib. II, p. 11, chap. XXXIII, et lib. I, § CXXIII, CXXVI, CXXVIII, CXXXIII, CLXI, CLXIII, CLXXI, CLXXIII, CLXXV, CLXXXIV, CLXXXVI, etc. — Vico dit que Machiavel a bien vu les effets des institutions romaines, mais qu'il n'en a pas connu les causes. Conf. Dr. Univ., 381. Pr. Science Nouv., p. 104.

condition d'être utiles au plus grand nombre ; ils tombent quand ils deviennent des tyrannies : c'est pour cela que la royauté, l'aristocratie, la démocratie et la monarchie se sont succédé dans l'histoire de Rome. Vico s'emparait de ces principes, pour montrer l'optimisme de l'histoire romaine, et la domination des meilleurs à toutes les époques de la république. Cependant il surgissait un problème : le droit romain est-il un fait isolé? Si ce n'est qu'un fait isolé, on doit le considérer comme le produit du hasard, et la théorie historique disparaît tout entière : s'il n'est pas un fait isolé, on doit trouver le parallélisme de cette histoire juridique dans l'histoire de toutes les législations. Vico était dans l'alternative, ou de renoncer à ses convictions, ou de démontrer que les élémens de l'histoire romaine se trouvent dans toutes les autres histoires. Il n'hésita pas un instant ; il ne connaissait que l'histoire gréco-romaine. Les autres nations, disait-il, ne nous sont connues que par ce qu'en ont dit les Grecs et les Romains. On avait, en effet, l'habitude de tout expliquer par les traditions gréco-latines, et Vico se trouva naturellement engagé à démontrer que toutes les histoires ressemblent à celle de Rome. A notre époque, cette tâche paradoxale aurait rebuté l'homme le plus opiniâtre ; le moyen de réduire au type romain toutes les nations de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe

moderne ! Mais Vico était fort de son ignorance ; il faisait rentrer les innovations modernes dans le cercle des idées anciennes : les travaux politiques de Machiavel avaient déjà montré assez d'analogies entre les différentes histoires de l'antiquité. S'il était nécessaire de remonter au-delà des temps historiques, on avait des fables, la mythologie, des traditions confuses, et rien de plus facile pour Vico que de rattacher à son système tout ce qu'il avait d'obscur et d'équivoque au-delà des faits rapportés par les historiens de la Grèce et de Rome. Vico entreprit donc d'établir la *constance* et l'*universalité* de l'histoire romaine (1).

(1) Voici le passage où Vico transporte l'histoire de Rome dans l'histoire de toutes les nations :

« Romulus igitur indigena per summam animi magnitudinem novam urbem fundare audet mediam inter præpollens Ethruscum Regnum, et innumera minuta Regna Optimatium, et Romani sub Regibus, nempe ducentorum quinquaginta annorum spatio, ad viginti populos ex Latinis Ethruscisque domuerunt, nec, ut priore libro vidimus, ultrà viginti stadia Imperium protulere : ducentos autem et quinquaginta alios durarunt annos, ut omnem Italiam subjugarent. Quare inter tot aut tam potentes aut tam feroces populos, quam fortissime eos jus gentium custodire necesse fuit, nec bella gerere, nisi injuriis lacessitos.

Docuimus mediterraneos Italiæ populos antiquissimos, certe Græcis antiquiores. Et priore libro notavimus, Romanos vestigia infantis linguæ, quam Athenienses et

Son travail peut être scindé en trois parties ; puisqu'il démontre par les fables, les langues et les faits que l'histoire du monde est résumée par celle de Rome.

Spartani, sanctius custodisse, quod Athenienses in annos Solonis leges mutarunt; Spartani lege Lycurgi leges scribere vetiti essent; et ita apud utrosque semper leges præsenti, ac proindè vulgari et incerta lingua loquebantur. At Romanis Lex XII Tabb. trecentis post U. C. annis scripta, immobilis hæsit *finis* Tacito, *fons* Livio *omnis Romani Juris :* quæ est demonstratio, quam in *Synopsi* italice edita, quia minutam ac proindè justo longiorem omisimus.

Postremo *jus nexi*, ut vidimus, Athenis Romam certe non commeavit : nam ante *legem* XII Tabb., quia Patres in obæratos id sæviter exercebant, plebs primam fecerat secessionem : et tamen Theseus lege de *nexo soluto forte sanate*, ab heroicis usque temporibus Atheniensibus libertatem fundavit, ut narrat Plutarchus; similem vero legem Romani ccc post U. C. annos in XII Tabb. retulere ; quod caput recte Jacobus Gothofredus *de Juris æqualitate* inscribit.

Ex his omnibus conficitur, quod cum humanitas religione et legibus fundata sit, atque id sit quod Jurisconsultus *jus gentium humanarum* definiat; et Romani majorum gentium mores fortiter custodierint, super quibus Romulus suam civitatem fundavit; et mores gentium Latinarum, ut vidimus, antiquissimi sint : *hæc Romana Juris gentium custodia* nobis potest exponere *certam* tum *originem*, tum *successionem universæ Historiæ Profanæ*. » Dr. Univ., pag. 260-261 *et passim*.

Histoires.

La famille patricienne, le servage de ceux qui reçoivent sa protection, la lutte entre le peuple et les nobles, ce sont là des élémens qu'on rencontre dans toutes les civilisations. — Chez les Perses, les Spartiates et les Athéniens, le père est le maître de la famille, il peut vendre ou tuer ses enfans; et Jean Bodin a justement fait observer que l'autorité du père n'est pas le privilége de la ville de Romulus. Dans toute l'antiquité, on voit des transfuges qui invoquent la protection du père; la terre est couverte de cliens qui la cultivent sans en jouir; partout on voit des asiles, des autels où les malheureux vont se réfugier, pour échapper aux persécutions des plus forts. Vous avez l'autel des frères Philènes chez les Carthaginois; l'autel de la Clémence chez les Athéniens; six villes qui servent d'asile chez les Hébreux, et toutes les formes féodales du moyen âge, qui ne sont qu'un vaste système de protection et de servage. C'est donc le besoin de se dérober aux violences de l'état de nature qui a jeté les sauvages plus faibles sous la domination des familles souveraines.

Les Juifs, quoique directement guidés par Dieu, ont marché dans la même voie que les Romains. Les chefs des Juifs furent rappelés à l'hu-

manité par la religion (la vocation d'Abraham). Ils pouvaient décider la mort de leurs fils comme Abraham et Jephté. Les patriarches de l'Ancien Testament dominaient sur de nombreuses populations de serfs; seulement le servage, chez les Juifs, était plus doux, et l'empire des patriarches fut par conséquent plus long. Le gouvernement, chez les Hébreux, commence par l'aristocratie sacerdotale, comme parmi les Romains; on y trouve une loi agraire octroyée à la plèbe, mais le partage des terres y est égal et inaltérable; et c'est pour cela que, d'après Cunæus, l'histoire juive n'offre ni les troubles ni les luttes de l'histoire romaine.

L'Égypte présente les deux élémens du patriciat et de la plèbe dans ses luttes contre les castes sacerdotales et les paysans de la campagne. La civilisation égyptienne se développa donc d'après les mêmes lois que celle de Rome.

La Grèce est l'image la plus fidèle de l'histoire romaine. A Sparte, la puissance des éphores, la royauté divisée entre deux personnes, la haine de l'aristocratie contre les rois qui favorisent le peuple, les lois rudes et immuables, tout rappelle les consuls de Rome, les douze tables, le patriciat; il ne manque rien à la ressemblance, pas même Agis, qui joue le rôle de Tarquin, et subit le même sort. — Dans l'Attique, les pères commencent par tyranniser leurs sujets (les

transfuges) : Thésée fonde une ville ; et tous les serfs s'y réfugient ; les pères sont forcés d'y venir, pour ne pas rester seuls dans leurs terres (*ne regnarent in vacua*). Ici l'émeute plébéienne est hâtée par Thésée ; le *jus nexi* est bientôt brisé ; le droit patricien échappe aux pères, qui cependant, par de sages concessions concernant le droit privé, parviennent à garder le *connubium*, les magistratures et le sacerdoce. L'histoire s'écoule bien rapide dans l'Attique ; le *jus quiritarium* n'y tient pas contre les luttes plébéiennes. Thésée résume à lui seul toute l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'aux douze tables. Après Thésée, on rencontre les mêmes événemens à Athènes et à Rome ; même art des patriciens qui chargent de dettes les plébéiens pour reprendre par la prison le *jus nexi* sur le débiteur insolvable ; mêmes soulèvemens dans les deux villes contre l'usure et la cruauté des nobles ; enfin, même triomphe démocratique, par lequel on arrive à l'humanité et à la philosophie à travers les luttes des intérêts matériels (1).

(1) *Theseus Fabulis vindicatus.* — Hactenus narratum, uti primæ Optimatium respublicæ vel in regna mera abierunt, vel legibus pœnalibus ordinem sibi civilem fundarunt : superest ut tradamus quomodo et quando in libertatem sint resolutæ.

Theseum primum omnium ad vulgus inclinasse, seque abdicasse dominatu, Aristoteles apud Plutarchum scripsit :

Le dernier corollaire de ce parallélisme des législations était d'isoler les nations, de trouver

cui adstipulatur Homerus, qui in *navium Catalogo* Atheniensem populum tantum nominat, quod recte idem Plutarchus observat. Igitur est heic nobis Theseus verus, fabulis, quibus mixtus est, excutiendus, qualem nobis ipse tradit Plutarchus.

Is principio ejus vitæ fatetur in tanta historiæ antiquitate *fabulas consectari* : sed quid veri iis fabulis subsit, aut nihil aut parum curat; quia hanc juris gentium, seu Temporis Obscuri Historiam, quæ sunt principia Historiæ Profanæ universæ, ignoravit.

Itaque paternum Thesei genus ad Erechtheum, ac primos indigenas relatum narrat: en Theseus indigenis ortus, hoc est, e terra Attica natis, quales *Athenienses* se *terrigenas*, ut supra diximus, appellabant.

Clam genitus, clam natus, clam eductus ab Æthra matre : en e media propudiosa multitudine in lustris abditus; et matris nomen ab *œthere*, sive *aere*, sive *cœlo*, unde auspicia veniunt, deductum.

Theseus appellatus a θέσις, ut putant insigni membrorum positione; anne multo rectius ab illa *pedum positione*, unde *possessionem* appellatam putant, quam tu rectius a *porro sessione* dictam dixeris; ex qua nata, et dicta *hæreditas* ab *hærendo*, quam diximus cujusque *Inclyti dictionem* principio vocatam : unde *Inclyti*, *Heri* primum dicti; qui etiam sic dicti mansere a servis famulabundis, ut *herus jussit*, non *dominus*.

Studio Theseus deflagravit ad Herculis exemplum se comparandi, et *Periphatem*, *Corynetum* a *clava Coryna* appellatum, quam postea ut *victi insigne spolium* ad *Herculis* exemplum gestavit, *Synnim*, *Protocampam*, *Cromionam*

dans chacune d'elles ce qu'il faut pour le développement de l'humanité, et Vico achevait sa

Suem ingentem et pugnacem feram, *Scyronem*, *Procustem*, aliosque latrones interemit; unde *Hercules alter* dictus. An eo Theseus quoque poeticus *plures* fuere *Inclyti*, qui *Athenas*, ut *Hercules*, plures *Inclyti*, qui *Spartam* fundarunt; non verus Hercules, quia non, ut Spartani, statum Optimatium conservavit?

Cretensis *Minotaurus* (hanc unam e satis multis fabulis pro nostris principiis interpretor, quia hæc una est omnium maxime insignis et potissimum ad rem nostram facit) *navis* fuerit, cujus prora, uti naves solent, *in taurum* sit *efformata* : et *Minois* Cretensium Regis *Taurus* dicta; quæ in *Labyrintho*, hoc est *mari Ægeo*, ob tot, quot habet innumeras insulas, amfractuoso versaretur; per quod ad *Atticæ* oras appulsa, inde quotannis pueros puellasque diriperet; quos sibi impositos *Atticis* ex puerili imagine vorare videretur : *Theseus* et *Dœdalus patrueles* ficti, sunt *Patres* et *Artifices Athenienses*, qui fuere duo civium ordines a Theseo præter *Agricolas* instituti : *Dœdalus* est vis ingenii, et heic ipsa *navis*, uti Virgilius accipit, quum dicit eum super mare ferri *alarum remigio* : et sic *Labyrinthi*, hoc est *navigationis* inventor : Theseus autem *Ariadnæ* Minois filiæ amore captus, fuerint *Patres Athenienses*, capti gloria rei et militiæ navalis, quæ inter *Cretenses*, quos diximus, ingeniosissimos, et quia insulanos, primum nata iis gentibus est : et *Ariadnæ filo*, hoc est cursu navali certa arte ducto; e *Labyrintho* egressus est, hoc est, *Ægeo mari* in *Cretenses* evaserit : postea *Ariadnem* deseruerit, contempserit, præ *sororis* amore; hoc est classis suæ, quæ ex eadem *Cretensium* arte nata est; et ita *Cretensium piraticam* prohibuerit : et patriam indigna et fœda ejus belli lege (nam prima

comparaison entre Rome et Athènes en soutenant que les douze tables n'étaient jamais sorties

bella rapinæ fuere, et perpetua bella fuere, ut mox dicemus) liberavit, ut quotannis seni pueri, senæ puellæ in *Cretam* a *Minotauro* in *Labyrintho* vorandæ mitterentur.

Similis character in alio orbe, *Æthiopia*, fuit *Perseus*, etiam *Hercules alter* dictus, qui *Andromedam*, virgines ejus oræ maritimæ a *marina bellua*, a navibus piraticis liberavit.

Hinc ingens facinus aggressus, quo omnes gentes, omnes δήμους, seu populos in unam civitatem coegit, offerendo iis æqualitatem juris, ac proinde popularem statum, et se tantum bellorum ducem et legum custodem fore : et populum distinxisse in *nobiles*, quos εὐπατρίδας vocavit (qui sunt *Patricii* ipsissimi *Romanorum*) *artifices* et *agricolas*; at *nobilibus* quidem tractandi *res divinas*, ex suo ordine creandi *Magistratus*, interpretandi *leges* ac *religiones* potestatem permisit; de reliquo eos cum ceteris quasi ad æqualitatem redegit, et urbem *Athenas* appellavit.

Sed facile est, Theseum id *nexis Atticis* persuasisse, qui *sub astricto Patrum imperio* per *minuta regna Attica* sparsi erant : at *Patribus* ipsis suorum Pagorum (quæ *duodecim prima* numerant) *eripere regna*, eosque *sub suum belli et legum arbitrium* redigere (uti apud Plutarchum ipsi *Patres* postea indignantur ita, ut gravi invidia oneratum ad calamitosum exitum tandem perducerent), natura fortium non patitur, neque sinit, ut credamus, complures eorum ultro in Thesei oblatas conditiones concessisse; alios metu ejus potentiæ id voluntate fecisse, ad quod inviti cogi posse providebant : et quæ regna *herculea virtute quæsierant*, omnem vim inexperti, ut ignavi solent, *per inertiam amisisse*.

de la Grèce. Les douze tables, disait-il, furent une transaction toute romaine, toute nationale, entre les patriciens et les plébéiens : les mêmes causes ont dû produire le même résultat en Grèce et en Italie. On a très bien remarqué les ressem-

Itaque pro nostris Historiæ Profanæ universæ Principiis dicendum, cum jam in parvis Atticæ regnis *Herculea virtus* esset resoluta ; et Patres ocio inertes luxuriam, avaritiam, crudelitatem in nexos exercerent ; jus nexi cum plebe æquum Atheniensibus populare Imperium fundasse : quod plebes ex *Attica* vicinitate ad celebrem Atheniensium *Aram*, quæ proinde *Ara miserorum* dicta est, omnes ferme confugerent : quapropter *Pagorum Atticæ Patres*, ne in vacua regnarent, cum maxime Athenis locum dignitatis haberent ; *Genus*, *Imperia*, *Sacerdotia*, et ipsos cum suis gentibus in Atheniensem civitatem convenisse : et ita *Atheniensis libertas æquo cum plebe nexus jure*, sive *æquo jure privato*, tamen *salvo patribus jure publico*, nempe connubiis, magistratibus, sacerdotiis, sub Thesei charactere ab Athenarum Heroibus fundata est, qualis *trecentos post annos* Romana civitas lege XII Tabb. tandem est constituta. Firmant *hanc historiam* res in Atheniensi republica in tempore historico consecutæ : nam Patres sensim jus nexi resumpsere alieni æris obtentu, quo plebem onerabant : et quia sæviter nexos in nervo et privato carcere habebant, eædem Athenis numero, quæ postea ob easdem caussas Romæ turbæ et seditiones factæ : et ita *Jus nexi*, quod primum *culturæ* fuerat sub Clientelis ; deinde in Optimatium republica mera fuit *dominii bonitarii*, sive *tributi* ; tandem, republica libera constituta, fuit *ob æs alienum* : qui ordo rerum idem numero in Romana republica legenti Romanam Historiam apud Livium innotescet.

blances entre le droit attique et le droit romain, mais par là on n'a fait qu'attester la même réalisation providentielle du droit historique dans les deux nations. Cicéron, par son silence, dément cette tradition des ambassadeurs qui sont allés chercher les lois de Rome dans la Grèce; les circonstances invraisemblables de cette tradition en dévoilent la fausseté; enfin, les transactions politiques contenues dans les douze tables montrent qu'elles ressortent des événemens et des luttes de l'histoire de Rome(1).

(1) « Jurisprudentia Romana non peregre convecta, sed domi nata. » Dr. Univ., p. 142.—Lib. II, P. II, ch. XXXV. Quid ex jure Attico in XII Tabb. importatum? — Chap. XXXVI : Quid actum lege XII Tabularum?

Cum igitur omnis Romana magnitudo ex Romana virtute orta; et omnis Romana virtus ex custodia triplicis Juris, super quo respublica primum fundata; et tria illa jura ex jure majorum minorumve gentium a Romanis recepta moribus, quibus tanquam in naturam abeuntia, ceu nativa Romana facta sunt : videamus *quid ex jure Attico in Legem XII Tab. foris importatum?*

Heic percurrere primo licet *per singulas Tab.* quod Jus Atticum eruditissimi ejus Pariatores. *Samuel Petitus, Claudius Salmasius, Jacobus Gothofredus,* aliique cum Romano componunt.

Tab. I. *Ut si de re transactum fuerit inter in jus vocatum et vocantem, dum venitur in jus, in ratum habeat Prætor :* et *lege Solonis* haberi rata a jusdicente pacta, Demosthenes adversus Panthenetum docet. Et a Solone Romanos discere opus erat quod *naturalis ratio* cuique dictat, *cui nihil tam*

Étymologies.

Dès que Vico eut mis en opposition le droit historique et le philosophique, il renonça aux

conveniens est, ut ipsæ Romanæ leges loquuntur, *quam pecta servari ?*

Ut *Sol occasus supremus jurisdictionis et judiciorum terminus esset* Romanis, et Jure Attico arbitros ad occidentem usque solem sedere Petitus observat. Ecquis ignorat, Romanos, uti et Græcos, perpetuum diem negociis dare, eoque advesperascente, curare corpora ?

Tab. VIII. *Ut fur nocturnus quoquo modo, interdiarius, si se telo defendisset, Romanis occidendi jus esset :* idemque Jus Atticis a Solone positum Demosthenes adversus Timocratem docet. Igitur quando idem Jus positum Hebræis est, ut *Legum Mosaicarum* Pariator cum *Romanis* confert; dicemus Solonem accepisse ab Hebræis, quo tempore, nedum Hebræos, sed ne *Assyrios* quidem quinam essent, Græci ignorabant, ut supra demonstravimus.

Tab. VIII. *Ut Romanis Sodalitiis leges quas vellent, sibi ferre liceret, modo publicis legibus contrariæ ne essent :* et a Solone idem cautum habetur apud Salmasium et Petitum. Ecquæ respublica tam rudis ac barbara usquam est, quæ non id cavet, ut Collegia reipublicæ serviant, non pugnent, neve adeo dominentur ?

Tab. IX. Cautum, *Ne Privilegia, seu leges singulares irrogarentur Romanis :* et hoc Jus translatum ex *Attica*, et quidem ex Solonis lege scribit Gothofredus. Quasi vero non jam docti essent Romani, leges singulares esse exitiosas reipublicæ; nec jam cum suo periculo experti essent, statim, Tribunis plebis creatis, *Marcium Coriolanum* pri-

origines savantes de la langue latine qu'il avait indiquées dans le *Traité métaphysique*. Il établit

vilegio correptum; nisi matris *Veturiæ* uxorisque *Volumniæ* pietas fuisset, privilegium sibi injuriâ irrogatum, Romæ excidio ultus esset.

An ab humanissima gente dicemus adportatas, legem *de obærati corporis sectione*, cujus immanitatem Favorinus apud Gellium exhorrescit? *de falsis saxo dejiciendis?* de *judice qui ob pecuniam male judicavit, morti dando?* quas leges idem Favorinus prænimiæ duriciei notat quoque? an quæ, *qui frugem noctu secuerit, paverit, ad suspendium adigit?* Quam Plinius reprehendit, quod gravius hunc miserum puniat, quam homicidam? an quæ, *qui dolo agrum, vel ædes incenderit, igne necat;* quo pœnæ genere nullum crudelius dici aut fingi potest? quæ omnes leges *non humanitatem Solonis,* sed *Draconis crudelitatem* referunt, qui *sanguine leges Atheniensibus scripsisse* dictus est.

An « Atticam elegantiam *sapit illud, ut* morbo invalidus « in judicium vocatus jumento in comitium, vel in forum « ad Prætorem veniat?

An *Græca artium ingenia* refert formula, sive actio *tigni juncti*, ita ac si tunc primum homines sibi pergulas et tuguria construerent?

An denique *Attici acuminis* est *pœna talionis;* et Athenis, ubi quotannis leges corrigebantur, ad hæc usque tempora hæc pœna omnium maxime rudis, et anceps, *Rhadamanthi heroici judicis* inventum perduravit?

Sed enim *duo sunt loci*, quibus diserte Solonis leges in Romanas conversæ leguntur. Alter de *jure sacro* apud Ciceronem, II de Legibus « : Postquam, *inquit*, sumptuosa « fieri funera, et lamentabilia cœpissent, Solonis lege « sublata sunt : quam legem eisdem prope verbis nostri

en principe que tous les mots commencent par être des monosyllabes bégayés par un peuple

« Decemviri in decimam (legit Gothofredus) Tabulam con- « jecerunt. Nam de tribus ricinis et pleraque alia Solonis « sunt. » Sed hic locus nihil aliud conficit, quam Romanos non eundem, sed similem funerum morem, qualis Athe- niensium erat, introduxisse; quod et Cicero ipse innuit : quare non mirum, si *iisdem* non prorsus, sed PROPE *verbis*, quibus Solon, eum funerandi morem Decemviri vetuere : alioqui quæ Sapientia fuisset, funerum luxum docere vetando ?

Alter locus erat *de Jure prædiatorio* caput, quod in ipsis Decemviralibus Tabb. prescriptum Gajus refert in hæc ver- ba : *At certe de finium ratione lex incerta ad* EXEMPLUM *legis Atticæ Solonis*. Sed heic ipse Jacobus Gothofredus impe- ritiam eorum arguit, qui, quam Solonis legem Gajus reci- tat, totidem verbis in Decemvirales transtulere : et nos Cap. sup. docuimus, jus prædiatorium a jure gentium ac- cepisse Romanos.

At enim Plinius narrat, *Statuam Hermodori positam in Comitio*. Sed nos *non negamus Hermodorum, negamus Interpretem*. Sed Strabo narrat eum quasdam leges Ro- manas SCRIPSISSE. Et nos id ipsum accipimus; non enim, ait, Græcas leges esse *interpretatum*, sed *scripsisse* Roma- nas : et sic cum Strabone belle congruit Pomponius, qui hactenus omnes Juris Interpretes vel eruditissimos fugit, ubi ait : Hermodorum hunc Ephesium *fuisse Decemviris legum ferendarum* AUCTOREM, *non* autem *Interpretem* : et hac ratione constat epistola Heracliti ad ipsum scripta in ea verba : « Visio mihi, omnia Orbis terræ diademata ve- « nire salutatum LEGES TUAS, et Persarum more ore cluso « eas adorare; illas autem perstare in statu majestatis

d'enfans, et il s'attacha à trouver l'état de nature et l'origine de Rome dans l'histoire des lan-

« pleno : » qua commendatione si Heraclitus ornasset Interpretem, tantus Philosophus plane ineptire videretur. Cumque his congruit, quod Diodori Siculi afferunt de Leg. XII Tabb. judicium : *quod sint adeo verecundæ, et a Græcæ linguæ ratione tantopere differant :* quidni different cum essent mores a prima usque humanitate sensim in Latio nati, et Latii alumni, ut in nostra *Historia* narravimus? Hoc judicium Græci Scriptoris de Græca lingua satis docet, Hermodorum non fuisse legum interpretem, sed auctorem Romanis, quæ lèges essent in XII Tabb. referendæ; et hac ratione constat laus quam Strabo de Viro profert, cum dicit : *Ephesios dignos, qui in puerum usque strangulentur, qui* HERACLITUM ET HERMODORUM MEMORABILES VIROS *ejecissent.* Postremo si Hermodorus Interpres, quæ sapientia Legatorum fuisset, redire cum legibus domum, adhuc ignaros juris, quod complecterentur, ut si Hermodorum talem virum in Italia et quidem Romæ exulantem non offendissent, frustra cum legibus rediissent? an id quoque Plutarchus fortunæ Romanorum adscripserit?

In his XII Tabb. fragmentis quæ extant, « nihil de Attico jure relatum : *contra* connubii, patriæ potestatis et « nexus propria Romanorum jura; *eademque* universi Ro« mani juris fontes, et Romanæ magnitudinis caussæ : » forma reipublicæ Romanæ Optimatibus mixta; et qua parte mixta *acris custodia domestici juris :* quam per hos duos universos libros perpetua Dissertatione deduximus : sub *Tarquini tyrannide Jus Papyrianum* vulgo editum; et sub *Appio factioso Flavius* cum summo Patrum dolore *Fastos evulgat :* Hermodorus non interpres, sed legum Romanis auctor : unde externæ leges venerint *fœda inconstantia :*

gues. Voici ses étymologies. — Jupiter est l'onomatopée de la foudre qui épouvanta les premiers

Livius *Athenis* et *ceteris Græciæ urbibus;* Halicarnassensis, Sparta omissa, e *Græcis Italiæ urbibus* quoque; Tribonianus autem Juris non scripti originem *ad Spartanos* revocat; Tacitus, ut certum teneat, *accitis quæ usquam egregia:* his omnibus illud cumulo addatur, naturæ humanæ proprium, quod ut est *infirmiorum postulare,* ita *potentum est detrectare jus æquum.*

An dicemus hanc legationem in speciem a Patribus obitam, ut plebis desideria frustrarentur; et hoc patrum mendacium ducentis quinquaginta annorum vetusta traditione firmatum, Titum Livium et Dionysium Halicarnassensem, ambos Augusti temporibus (nam nullus antiquior sive Græcus sive adeo Latinus narrat) posteritati transmisisse? At Halicarnassensis externus scriptor et Græcæ gentis; Livius ab secundo bello Punico Historiam Romanam certam se scribere profitetur, ut in *Programmate Historico* supra diximus. Hinc super hac re inter ipsosmet illa maxime adversa, quorum alterum falsum esse necesse sit: Livius scribit, *quod Tribunorum* ÆQUANDÆ LIBERTATIS DESIDERIUM PATRES NON ASPERNABANTUR; et ita missa legatio: Dionysius vero, legatione reversa, narrat et « moras *et* prætextus C. « Menenii et P. Sextii Consulum super lege perferenda; « indicta maturius solito comitia consularia, ut se tandem « importunis Tribunis precibus liberarent; designatum alterum consulent Ap. Claudium, e familia, *ut cum Livio* « *dicam*, fatali Tribunis et plebi; designatis Consulibus, « Menenium et Sextium Tribunis aures amplius non præbuisse; Tribunos quo se verterent, non habere; et custodes libertatis Romanæ ad Appium ex imperiosissima « Domo, *ut eum Livio item loquar*, confugere *adactos*, ei-

hommes (*Zous*, Ζευς) ; les dieux sont appelés *numina*, parce qu'ils furent aperçus dans les signes

« que spem offerre potentiæ *quæ in Tyrannidem anno postero erupit*, ut legem perferri sineret : et ubi tandem « Sextius alter Consulum de legibus ad Patres retulit post « jamdiu reversos Legatos, et leges adportatas, hinc « inde verba facta tam ab illis qui suadebant, ut civitas « LEGIBUS regeretur, quam ab iis qui PATRIOS MORES servandos esse censebant. »

Quid si dicamus quoque, Ciceronem et Livio et Dionysio priorem, nec ex vulgi traditionibus disserentem hæc non putasse vera ? Locus est vulgatissimus Eruditis *de Oratore*, ubi sub *Crassi persona* inquit : « Fremant omnes licet, « dicam quod sentio ; Bibliothecas mehercule omnium Phi« losophorum unus mihi videtur XII Tabb. Libellus, si quis « LEGUM FONTES ET CAPITA viderit et AUCTORITATIS pondere, « et UTILITATIS ubertate superare. Percipietis etiam illam « ex cognitione juris lætitiam et voluptatem, quod quan« tum præstiterint nostri majores prudentia ceteris genti« bus, cum facillime intelligetis, si cum illorum LYCURGO, « DRACONE, SOLONE, nostras leges conferre volueritis. Incre« dibile est enim quam sit OMNE JUS CIVILE PRÆTER HOC « NOSTRUM inconditum ac pene ridiculum : de quo multa « soleo in sermonibus quotidianis dicere, cum hominum « nostrorum prudentiam ceteris hominibus, et maxime « GRÆCIS antepono. »

Quid actum Lege XII Tabularum ? — Quid igitur actum Lege XII Tabb. ? Actum id, quod Tribuni plebis apud Livium desiderabant, nempe ÆQUATA LIBERTAS ; et quod dicit Dionysius, POSITUM JUS ÆQUUM OMNIBUS. Libertati obstabat *Jus in latenti*, *Jus incertum*, *manus Regia*, quæ plebs, ut Pomponius tradit, *ultra pati non posset*. Nam leges Regias,

terribles de la foudre (*nuere*), qui fut le premier langage de Jupiter.

et maxime quarum *præcipuus sanctor Tullus*, *queis*, ut Tacitus ait, *etiam reges obtemperarent;* quo libertatis beneficio plebis favore fretus Censum instituit, et Ordinem oppressit; unde mox patres ad ipsius cædem *Superbum* extimularunt; Brutus, per ejectorum Regum occasionem, *omnes abrogavit;* et *suppresso censu, rem ad Heroïci Regni naturam redegit;* et *jus incertum* restituit, ut Lib. priori diximus. *Actum* igitur est, *ut jus perpetuo certum Tabulis fixum* esset. Æquo juri impedimento erant illa duûm corporum in una heroica civitate divisio, ut Patres omnia ex jure optimo, plebs omnia ex jure naturali agitaret: quæ divisio jam inde usque a familiis per clientelas in Regna heroica transiit. Cum enim filiifamilias in domo patria nihil injussu Patrum jure optimo agerent, et omnium minime nuptias; multo minus clientes sine Inclytorum imperio: unde postquam secessionibus factis, ut diximus, in plebes coaluere, cum ea proprietate nativa coaluere, ut sine Patrum auctoritate nihil optimo jure, sed omnia jure naturali transigerent. Igitur Hermodorus, ut sapientia præstantissimus, potuit immo debuit, ut momentose Pomponius tradit, *legum scribendarum* AUCTOR *esse Patribus*, qui usu, non scientia noscebant rempublicam, *quid Juris Optimi plebi communicarent, quia sibi custodirent;* ex *qua temperatura omnis Romana magnitudo provenit:* unde meretur fidem *Heracliti Visio*, et *statua* ipsi in Comitio merito posita. Igitur Patres *Hermodori* auctoritate ÆQUARUNT plebi *jus patriæ potestatis*, et ut ejus appendices, æquarunt *factionem testamenti*, *dationem tutoris*, *jus adgnationis et gentilitatis*, *ac proinde ab intestato successionum;* hinc porro *legitimæ jus tutelæ:* relaxarunt *jus*

Le ciel fut le premier temple (*templum*) où l'on contempla (*contemplatio*) la volonté de Dieu, et

nexi, ut *ex nexis dominii jure naturali*, quo sibi colerent agros, manerent tantum *nexi æris alieni*, quod demum *lege Pœtelia* solutum est : et ita plebi ÆQUARUNT *jus mancipii*, *et linguæ nuncupationis* : et hinc *jus omnium actuum legitimorum* transigendorum ; et *jura usucapionum* communicata. Hinc *judicia privata patribus et plebi æqua ;* et utrisque *scriptæ*, ut erant, ex *æquo pœnæ*. Sed ut constaret Respublica libera ex Optimatium mixtura, Patres *excepere Connubia*, Tab. XI, quibus *Auspicia*, ac proinde *Magistratus*, *Imperia*, *Sacerdotia* sibi custodierunt : atque adeo plebi ÆQUATUM *omne jus Quiritium privatum, jure Quiritium publico apud patres manente :* et quantum libertati datum, *ut de capite civis Romani nisi in maximo comitatu jus dicere ne esset*, tantum ademptum, *ne privilegia irrogarentur*.

Itaque, ubi patres plebi jus optimum agrorum privatum concessere, non autem publicum, populus universus, qui a Bruto factus erat natura liber, erat dominus Imperii, omnisque civilis juris in agro publico Patrum ; uti nunc quoque sunt Regna summa in agro publico aliorum summorum Principum, a quibus in feudum sunt data : et ita qui agri Romani privatim apud plebeios ex jure optimo Patrum singuli, minuta quædam feuda erant, apud universum populum Romanum unum Feudum factum est. Ob id plebs libera jure summæ Potestatis liberæ statim cœpit condere Plebiscita, sed nunquam plebiscito Agrariam perferre potuit, semper obsistente Senatu, ne ager Romanus privatim divideretur ; semperque Coloniæ ex Patrum auctoritate deductæ a Duumviris. Ex hac Patrum auctoritate tum tutelæ gestæ populo summi Imperii domino, tum

où l'on s'efforça de l'interpréter (*interpretari*) ; c'est-à-dire, d'entrer dans la production divine

domini in agro, in quo populus summum Imperium habebat, omnes Respublicæ antiquorum dicebantur. *Ordo et Populus, Senatus Populusque, et Senatus auctoritas populi Imperium.*

Sic quoque patres concessere plebi *connubii jus privatum*, mancipatione eidem communicata; qua porro plebei nuptias per *conventionem in manum* celebrarent; non concessere connubii jus publicum, quia *non concessere* connubii *solemnitatem præcipuam*, quæ erant *auspicia majora* seu *publica*, quæ supra diximus; ex quibus *nuptiæ Patrum* erant omnis *juris humani* (quod interpretor *gentium*, ut Jurisconsultus *jus gentium* definit, quo *humanæ gentes utuntur*) omnisque *divini juris communicatio :* et ideo nuptiæ Patrum tales erant, quia propriæ patrum erant gentes : unde ab hac juris æqui communicatione *Romæ plebs Romana gens* esse cœpit; cum antea *gens Romana soli essent Patricii :* propria Patrum sacra erant, et sacerdotia; quare Patres confarreatione nuptias, ut supra diximus, celebrabant; postremo, quod caput erat, quia propria Patrum erat *divinatio*, seu *divinæ linguæ scientia*, quæ circa *jus divinum* proprie gentibus dictum versabatur; quia Patrum, ut sæpius diximus, propria erant *Auspicia*. Hinc *quia* transmissum fuerat, et a Patribus, et a Decemviris, et a plebeis Legem XII Tabb. juramento sacrari, ob rationes quas Libro priori attulimus, statim post eam legem, uti apud Livium legere est, privilegia irrogari cœpta, et de capite civis sæpe jus iterum dixere Duumviri : quin biennio post depulsos Decemviros, idest quarto post *legem* anno, *plebs Patrum connubia tentarunt*, nimirum, ut plebs celebraret nuptias cum publicis auspiciis, cum quibus nuptias

des événemens (*inter patrare*). — Tous les noms que le respect imposa aux puissans, rappellent

ipsi celebrabant Patricii; ut iis concessis, deinde tentarent Imperia; uti re ipsa, illis concessis, mox hæc quoque tentarunt, et longo post certamine super Consulatu plebi communicando tenuerunt. Quare patres sua connubia plebi denegabant illa apud Livium ratione, quod *Plebei ne in magistratu quidem haberent auspicia*, nempe *majora*, seu *publica*: quare eruditis Rei Romanæ, Tribunatus plebis verus magistratus non est, et ob id non imperando, sed intercessione, seu vetando valebat.

Atque hac ratione earum locutionum duarum, *filius spurius*, et *vulgo quæsitus*, nativa significatio aperitur. Nam ab clientelis usque sub Theocratiis orta illa divisio *Sapientum* et *vulgi*, de qua diximus quoque in *Consectaneis* de *Poesos origine*, qua *Sapientes* et *Sacri*, seu *Divini*, seu *Vates*, erant *Inclyti*, qui tenebant Deorum religiones, et divinam linguam, seu Auspiciorum scientiam callebant; *vulgus* autem *profanum*, res divinas ab Inclytis docendum, erant *Clientes*; ex cujus ultimæ antiquitatis poetica lingua loquitur Horatius, quum canit,

Odi profanum vulgus, et arceo,
. . . . Musarum sacerdos.

Cum his ipsis proprietatibus in rebuspublicis Optimatium tum illi, tum hi fuere *Patres* et *Plebes*. Igitur usque ad Leg. XII Tabb. filii Patrum, *Patricii*, qui patrem nomine, seu jure ciere poterant; filii plebejorum *Spurii*, ex qua voce facta est nota S. P., *sine patre*, qui patrem jure ciere non poterant, *vulgo*, *in plebe quæsiti*: quorum parentes jure naturali, ut cætera vitæ, ita et matrimonia agitabant, hoc est agitabant solo animo conjugali et custo-

le père, le patriarche, le chef de la famille primitive. Les *héros* dérivent de *hærere*, rester fixé

dia : et sic ut inter Optimos, qui omnia civilis vitæ agitabant ex jure optimo, *nuptiæ* erant dictæ a *nubendi*, seu *velandi* caput virginis novæ nuptæ solemnitate; ita *matrimonium* plebeiorum erat dictum a *matre* quæ tantum natura certa erat.

His sic enarratis, datur intelligere, quod mihi diu ingenium misere torserat, quid illud sit, quod apud Livium Patres in eo certamine trecentis, et plus eo, post U. C. annis plebi objiciant; *plebejos more ferarum agitare connubia?* quia solo concubitu, sive cohabitatione, sive custodia, et animo conjugali agitabant, ut feræ, quibus etiam animum rudes homines tribuebant, cujus opinionis vestigium in illa locutione apud Jurisconsultos permansit, quum definiunt, quando feræ ánimum revertendi amisisse, aut adhuc habere dicantur : ex quo concubitu plebeja, *concubina* dicta est, quæ etiam *pro uxore*, quæ patricia, *uxor* dicebatur; ut *maritus*, plebejus, qui *vir* dicebatur patricius. Tam prava super hac re erat gentium sapientia, eadem numero, qua Heroem æstimabant, qualis ab Homero fictus Achilles est,

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata; nihil non arroget armis.

Atque in ea re *Divina Providentia* summe est admiranda, quæ ita res mortalium comparavit, ut gentium sapientia ab ipso vulgo, quod profanum arcebat, Jus naturale condisceret, quod postea Philosophi professi sunt et apud Principem gentium populum in republica libera, primo Plebiscitis est eruditum; deinde Prætorum edictis est explicatum, quæ sapientissime à Baldo dicta sunt, *lingua*

à la terre ; l'hérédité (*hæreditas*) indique la terre cultivée transmise aux enfans; les *ingenui* se

qua locutus est Deus; tum sub Principatu Responsis Prudentum excultum; tandem ipsorum Constitutionibus Principum Jurisprudentiæ Christianæ principium statuminatum.

Sed ut ad rem redeamus, postquam tandem sacerdotia quoque plebi communicata sunt, « nuptiæ etiam plebejo« rum fuerunt humani et divini juris communicatio; quæ « antea fuerant maris et fœminæ conjunctio individuam « vitæ consuetudinem continens : » quas duas definitiones, cum jamdiu moribus confusæ essent, sive Modestinus, sive Tribonianus, sive uterque confudit. Exinde *spurii*, seu *vulgo quæsiti*, dicti mansere, qui ex promiscua venere habentur : et Patricii in antiqui juris usurpationem, in Flaminum, Pontificumque nuptiis *confarreationem* retinuere, tanta *cæremoniæ difficultate*, ut cum Tacito loquar, quod eam sane unam ex caussis ex quibus Tiberii ætate jam *Farracia* desuevissent, idem Historicus numeret.

Sed enim diximus respublicas Optimatium patrii moris esse pertinacissimas; et Romani Patres Jus Quiritium acerrime custodisse adversus Tyrannos et libertatem; artemque affectantium, in Regnis Optimatium, tyrannidem, esse, ut proponat jus æquum, et palam; quo beneficio sibi multitudinis factionem contra paucorum ordinem firment : ut Serv. Tullius legibus queis ipsi reges obtemperarent et censu; Appius Decemvir vindiciis secundum libertatem edictis; Papirius sub Superbo, Flavius sub Appio Factioso, ille actionibus, hic fastis evulgatis confirmant. Et Livius, Tacitusque initium Romanæ libertatis narrant a Bruto factam, quod pro uno perpetuo Rege, duos Consules annuos instituisset. Quodnam igitur Senatus flagitium id fuit, universo Jure Quiritium privato plebi

rapportent au patriciat qui, par la famille et par les tombeaux des ancêtres, pouvait montrer son

cessisse, et leges evulgare, ac, ut id utrumque fieret, Decemviros cum summo Imperio plebi quotannis creandos permittere? Magnam igitur vim Patribus factam esse necesse est, quæ non alia fuerit, nisi quia lex non perferretur, oblata Appio a plebe Tyrannis, quod et Dionysius innuit, et ipsa res secuta testatur. Hinc intelligere est quantum, ut ingenue Livius profitetur, ante secundum bellum Punicum Historia Romana fatiscat, cum in tam insigni reipublicæ mutatione tantum hiatum reliquerit.

Atque heic explicandum venit caput illud, ut *forti sanati nexo soluto idem sirempse* (simile re ipsa) *jus esset;* qua lege *Theseus,* ut apud Plutarchum, ab heroico usque tempore, *Atheniensibus libertatem fundaverat.* Super eo capite Grammaticorum eruditas ineptias, quæ apud Jacobum Gothofredum prostant, referre pudet. Recte, sed forte, Gothofredus id caput inscribit *de Juris Æqualitatè;* sed quod interpretatur de Jure civium cum sociis æquando, conjectura capta ex iis Grammaticorum ineptiis satis absurda. Neque enim apud Livium, neque apud Dionysium id actum, *ut civitas sociis donaretur:* neque sane Patres in id convenirent, qui vix civibus jus æquum ponere volebant; nisi quisque eorum aut Sp. Cassius fuisset, qui, ut cum Livio loquar, *primus vulgator Romani Juris in socios,* affectati regni crimine damnatus necatus est; aut Livius Drusus, qui longo post temporum intervallo, jamdiu republica in potentiam corrupta, civitatem Sociis Latinis dederat; quo mortuo, cum præstare Patres nollent, Sociale bellum exarsit. *Agebatur de jure Patrum æquando plebi:* is enim ejus certaminis cardo erat. Igitur ab Grammaticis sumamus, *Fortes Sanates esse eos qui desciverant,*

origine (*unde genitus*); les *filii Achivorum* étaient les nobles de l'Achée; les *Aborigènes* étaient les patriciens de l'Italie; le mot *filius* indique une succession (*filus*). Les *clientes* étaient des serfs sans famille, sans mariage, sans pères; ils s'étaient réfugiés sur les terres des nobles (*cluentes*); ils avaient invoqué leur protection (*ops*): c'est pour cela que les patriciens furent appelés *optimi* et *inclyti* (*cluere in*).—Le mot *connubium* renferme l'histoire du mariage; il dérive de *nubendo*, se voiler, parce que ce fut la honte des unions incertaines qui occasionna son origine quand on s'aperçut de l'existence des Dieux: le lit nuptial (*torus*) dérive de *torulus*, *tralx*, qui fut le premier lien dont on se servit pour atta-

ad obsequium revocatos, non tamen socios, sed *plebejos*, quales numero *secunda Agraria*, qua clientes *culturæ nexu soluti*, dominio bonitario permisso, *ad Patrum obsequium sunt revocati*; et Decemviros ea locutione usos esse, in simili juris certamine, quo sunt plebei *nexu soluti dominii bonitarii*, privato jure Quiritium communicato. Quare *sententia legis* est, ut in iis omnibus, quæ XII Tabb. relata erant, plebi et Patribus idem jus esset. Igitur legis caput, quod *totius certaminis summa* esset, *Attica lege* definiendum erat, et formula ab Atheniensibus expectanda! Sed quod heic notandum, id est, trecentis post U. C. annis, communicatum Romæ jus Quiritium privatum a Patribus plebi; quod ab heroicis usque temporibus Theseus plebi Athenarum permiserat: tam acriter, Romani, ut supra diximus, mores majorum gentium custodiere!

cher les femmes dans les cavernes. — La terre (*terra*) fut primitivement connue par la terreur (*terror*) qui défendait les confins des champs cultivés (*terrere*) : de là les tours qui repoussent les assaillans ont été appelées *turres*. La terre fut aussi appelée *àra*, parce qu'elle fut le premier autel ; elle donna son nom à l'instrument qui la cultive, *aratrum;* aux victimes des sacrifices, *haræ* ; aux vœux que l'on fait aux dieux, αρε. — La curie romaine (*curia*) est le lieu des *Quirites*, c'est-à-dire des hommes armés de piques (*quir*) ; ce sont eux, en effet, qui, guidés (*recti*) par les plus hardis des pères (*rex*), ont étouffé l'insurrection des cliens. — La foi (*fides*), cette abstraction qui résume tous les liens de la société, tire son origine de cet acte par lequel les patriciens réunirent dans le sénat tous les liens matériels (*fis*) du féodalisme quiritaire : ce furent les cordes du *jus nexi* qui constituèrent cette *lyra regnorum* que l'imagination des poètes embellit plus tard dans la fable d'Amphion et d'Orphée ; ainsi ce ne fut pas la musique qui bâtit les villes, mais l'harmonie des nobles, des pères, puisque chaque ville consacra par son existence une victoire ou une transaction patricienne.

Mythologie.

Vico avait été sur le point de chercher dans la mythologie la philosophie de Pythagore (1); à présent, il est intéressé à y trouver les origines du droit historique. Il fait remarquer que la poésie est le premier langage, que les poètes sont les inventeurs des mythes, et que l'on attribue aux poètes, à Orphée et à Amphion, la fondation des villes. Vico en conclut qu'il doit y avoir un rapport entre les poètes, les mythologues et les fondateurs des villes, c'est-à-dire les patriciens. Qu'est-ce que la poésie? C'est le langage de l'enfance des nations; Homère, le plus grand poète, surgit au milieu de la barbarie de la Grèce; toutes les plus anciennes lois sont des chants populaires. En effet, la poésie s'explique par des images, par des figures, par des métaphores; elle suppose l'impuissance de réflexion, le manque d'un langage abstrait, l'impossibilité de s'exprimer en termes propres et positifs. Tout homme qui ne sait pas traduire sa pensée par des mots doit se servir de l'onomatopée; celui qui ne sait pas dénominer les objets doit les indiquer par leur qualité la plus saillante;

(1) Voyez De Ant. Ital., sap., vol. II, p. 121 des Œuvr. complètes.

tout enfant qui ne sait pas abstraire les qualités doit les indiquer par les objets eux-mêmes. La force, pour les barbares, sera l'homme le plus fort, Hercule; peu à peu, on groupera autour d'Hercule tous les exploits de la société: il grandira dans les traditions populaires, et résumera les luttes et les travaux de la civilisation naissante. Qu'est-ce donc que le mythe? De la poésie, un *caractère poétique*, une espèce de phrase pittoresque qui exprime les événemens de l'enfance des peuples. Quel est son rapport avec les fondateurs des nations? Il est naturellement le langage des pères, des héros, des familles patriciennes; il doit contenir l'histoire de la famille primitive, les premières craintes des hommes isolés, les premières révolutions qui occasionnèrent la fondation de la ville (1). On

(1) « Ingeniosorum puerorum ingenium sequentibus observationibus, ad poeseos vestigandam originem apposite consideremus.

Ingeniosi pueri omnes homines, suorum patrum similes, *Tatas* appellant; et in quaque re insigniores proprietates, quæ magis sensus feriunt, notant.

Hinc si percurras *Tropos* omnes, et *poeticos* maxime, ab altera ex his duabus caussis natos esse comperias, nempe in verborum inopia, vel a rerum similitudine; ut *sitire agros, laborare fructus*, quæ certe, ut aliæ innumeræ tum Græcis, tum Latinis, sunt *metaphoræ rusticorum;* vel a rebus quæ magis sensus afficiunt.

Nam pueri ingeniosi, quum ignorant rem suo appellare

sait que parmi les Hébreux, les Chaldéens, les

nomine, per sensiliores caussas, vel sensiliora effecta circumscribunt : ut si nesciat ex. gr. ingeniosus puer dicere, *paveo;* nemo miretur hunc suprà ætatem sapere; sed ingenium collaudabit quidem, si dixerit, *cor salit in pectore, cor pectus tundit :* quo metonymiæ genere magna ex parte stat *locutio poetica*.

Certe *Synecdoche* tota ab infantia orta, nihil ab ingenio cognata; cum enim nesciunt homines propriis res appellare nominibus, ea ex genere dicunt : undè *Res* et *Facio* sunt infantum vocabularium. Itaque infantia ipsa homines à pueritia ad metaphysicam ducit. Vicissim genera specie maxime insigni, non aliter ac pueri infantes, significant ut Latinis est *passer* pro omni minore ave, *aquila* pro omni majori.

Ingeniosi pueri, quia rerum substantias non intelligunt, eas, attributis quæ cadunt sub sensu, describunt; et *adjuncta* nedum *emphatica*, sed etiam *ociosa* Poetarum, et quæ nunc nobis *demonstrationes* satis *inertes* videntur, quibus *Homerus* abundat.

Ex quo fonte *Antonomasiæ* proveniunt, quibus bona ex parte ficti sunt *Characteres Heroici :* in quibus ille, qui ingentem rebus, quas dicimus, lucem affert, quo omnes *Viri Fortes* sunt *Hercules* appellati.

Si puero ingenioso vix memores terriculamentum aliquod, aut delicium, eo tanquam præsente terretur, vel exultat : ex qua ἐμφαντασία fiunt vividæ *hypotyposes*, quæ conciliant *evidentiam* narrationibus Poetarum.

Pueri ingeniosi, ut sua explicent sensa mentis, vel animi, nullo orationis lumine crebrius, et facilius, quam *Comparationibus* utuntur; quæ sunt ampla Poetarum supellex.

Et sane si quis puer et quidem rusticus nèsciat numero

castes sacerdotales. Le mythe a donc été le lan-

agente et patiente coalescit; et quia motus magis afficit sensus, quam substantia, quæ movet aut movetur; pro naturæ ordine, verba postremo loco proloquuntur; ita ut tanquam nomina essent appendices verborum, verba ipsa præcipue proloqui videantur. Hinc *Græcis Latinisque circumducta orationis structura*; et in *versa oratione Græcis circumductior quam Latinis*: quam e viventibus linguis Germanica non solum plurimum refert, sed magis contortam habet; quia magis quam Latina et Græca puritatem conservat originis, et natura, ut mox dicemus, Poetas, suos genticos vulgo fingit.

Porro et in pueris et in rusticis atque in omnibus hominibus infantibus observamus, ut inopia linguæ pauca loquantur. Huic verborum egestati si judicium succurrat, propria rerum momenta dicunt; si adsit animi altitudo, sublimia dicunt; si suppetat ingenium, plura brevi dicunt.

Ex primo fonte est *brevitas poetica præceptorum*, quam monet in *Arte* Horatius: ex qua nata primum concisa *Oraculorum Responsa*, quæ carminibus omnia dabantur: et *legum primarum brevitas*, quæ Latinis *carmina* dicta sunt, quia certis verbis concepta erant; ex qua certa formularum conceptione, *plenissima gravitatis*, et oraculorum instar, *Jurisconsultorum Responsa* provenere: ex quo genere sunt *Sapientum dicta*; quæ sunt brevissima monita vitæ agendæ adprime utilia: undè *Græciæ Sapientes* omnibus Philosophis fuerunt Homero propiores. Ex secundo fonte sunt, quæ hactenus ex harum ignoratione caussarum admirabar, *Apophtegmata Laconica*, plena sublimitatis; quorum vix *Poetæ* postea *doctissimi* ad sua ornanda sententiarum granditate Poemata, similia invenire potuerunt; et tamen Spartani literas discere lege vetiti; et ob id ip-

gage exclusif des patriciens ; les populations des

sum, ut in Regno Optimatium, plurimum de Heroum moribus referebant, ut diximus libro super. Itaque in insigni linguæ inopia *brevitatem Heroicam* vel *Fœminæ* ipsæ *Lacænæ* conservabant. Ex tertio fonte sunt *Dicta Florentinorum* omnia aut lepore summo aut aceto conspersa, quæ *Florentini forenses* vulgo *del Mercato vecchio* invenere; quum gens acutissima per barbariem summa verborum egestate laborabat. Ex quibus omnibus illam quæstionem brevi et facile solvas, quæ tantopere ingenia exercuit, *linguæne scriptoribus, an scriptores linguis præstantiam concilient?* quod linguæ scriptoribus dant sententiarum vim; scriptores linguis locutionis cultum, copiam, ornamentum.

Porro quæ duo in *Arte Poetica* omnium gravissima præcepta traduntur; alterum, ut *vulgares hominum opiniones Poetarum prudentiæ moderentur;* alterum, quod *materia Poeseos maxime propria, impossibile credibile* deligatur; hoc est, res quæ natura fieri non possunt, sed quæ vulgus vel natura ipsa, vel temere Dei Omnipotentia per miraculum factas credat; hæc, inquam, duo præcepta satis probant, poeticam facultatem erroribus, opinionibusque valere, philosophia et veritate evanescere. Hinc sublimitas fabularum a falsis vulgi persuasionibus, quæ nunc *Infantiæ præjudicia* dicuntur, omnis conciliata : ut *fata cœlo fixa clavo adamantino*, puerorum illud est, qui stellas, aureos cælo clavos affixos putant : navigantibus in altum, puerorum præjudicium est, *terrasque, urbesque recedere :* ut tendentibus in Italiam à meridie iter, quos inde Aquilo repellat, *fugiens Italia* videatur : *clamorem ferire sydera* putant pueri, qui de summis ædibus paucas supra ulnas se tangere cælum credunt : *Æolum speluncis, tanquam follibus coercere, et emittere ventos*, ferrariorum

serfs n'avaient pas de langue; ils étaient étrangers

Physica est : *Solem, Lunamque curribus percurrere cœlum*, ex ipsa vulgi opinione ortum, quod ex masculis, quas ea monstrant sydera, iis oculos, nasum et os finxere Quin sublime illud, quod *Sol, ne Thyestis cœnam aspiceret, retro egerit cursum*, ex eo genere est, quo, qui Antipodas intelligere non possunt, Solem putant ab Occasu pone altissimos a Septentrionibus montes ad Ortum redire : et illud sublimius, *Olympum sentire Numinum pondera*, quasi Numina mole æstimarentur ; referunt Peruenses, stupidissima gens, qui quicquid justum excederet modum, ut *ingens flumen, mons, arbor*, ut Acosta in eorum Historia refert, *Deos* credebant.

Et, ut faciamus tandem modum, si his rebus nostras opiniones detrahere velimus, omnes *Metamorphoses*, quas Poetæ commenti sunt, et impossibiles eo vero credibiles faciunt, quod Deus possit omnia; inveniemus esse quam simillimas fabulis, quas de Orco, horrendo homine, et de horrendis fœminis, divinitate donatis, quas *Fate* vulgo dixere; et ad nostra usque tempora perductas, pueris filiis matres, ut eos detineant, narrare solent : quibus quæ mira de Circe, ex. gr., de Medea traduntur, simillima esse comperiemus iis quæ seculis item barbaris de Merlino (is enim re vera fuit Anglus Mathematicus, qui seculo VI vixit, quem rudissimæ tunc Britanniæ gentes insignem Magum putaverunt) vera habita sunt. Sed et in iis ipsis de Orco fabulis, et *delle Fate*, præ illa fabula, in qua Longinus tantum *Homericæ sublimitatis* advertit, à Polyphemo in Æacim *saxum ingens* jactum, in quo et sylvæ erant, et pascua, et pastores, et pecudum greges errabant; et ipsum Gigantem dum agebat pecus, *pro virga ingentem gestare pinum;* multo grandiores passim observes, quæ seculis item barbaris, omnisque doctrinæ, et eruditionis om-

aux *familles ;* ils n'étaient ni poètes, ni initiés

ninò rudibus natæ, ut Homeri Rhapsodiæ, ad nos usque perlatæ sunt. Neque sane putandum est *Metamorphoses* principio ex voluptate fictas esse; cum vel hodie in hoc ingeniorum cultu, pueri, fœminæ, rusticique, quas *Circitores* miras metamorphoses in ludis exhibent, veras credant. Quid si in illa frequenti ferarum de hominibus strage ita factum conjiciamus, quod ubi quis visus esset, mox nusquam apparuerit; et tantum cruenta vestigia viderent, eum in *florem* ubi natum, aut *plantam*, aut *avem* quæ inde evolaverit, feram quæ forte inde effugerit, *fontem* vel *saxum* immutatum esse putarent ?

Sed ut Philosophia magis magisque à sensibus depurari cœpit, ita Poesis a natura hominum longius abscessit; unde Poetæ hodie arte et industria *phantastici* fieri debent, qui olim vigente sensuum, non rationis ætate, *phantastici natura* erant : de quo tempore, nec de ullo alio verum illud, *Poetæ nascuntur, Oratores fiunt :* cum hodie nisi difficilius, certe non minori arte fiant Poetæ quam Oratores.

Quare *Ars Poetica* pro *nostris principiis* huc redit omnis, ut qui in ea excellere velit, omnem, quam propriam dicunt, linguam dediscat, ac ad vetustissimam verborum inopiam redactus, ea necessitate mentis sensa per ipsarum rerum adprime proprias et summe sensiles notas explicaverit : ac sensuum ac phantasiæ ope vividissimas sublimesque rerum, morum, affectuum, imagines effinxerit : et quemadmodum, ut quis recte de philosophicis disserat, falsis puerorum et vulgi persuasionibus in antecessum purgari debet; sic vicissim, ut quis sublime pangat *Poema*, omnia ex vulgi et puerorum maxime opinione sentiat ac dijudicet; et ita factus abunde *Phantasticus*, omnia gran-

aux idées de leurs maîtres; ils ne possédaient ni le

diter una et ad vulgarem sensum accommodate cecinerit.

Vides igitur Eruditos omnes seu Græcos seu Latinos, et qui post utrosque scripsere, in Poeseos originem inquirentes, hæc quæ de *fabula*, *sententia*, *locutione poetica* hactenus demonstravimus, nihil prorsus, sed solum de *cantu* et *rhythmo* cogitasse : quia ut id omnibus erat exploratum, prorsæ orationis Scriptoribus Poetas fuisse certo priores; ita nunquam eorum omnium quisquam vel suspicatus est, linguam Poetarum primam in terris natam, qua primæ gentes, nempe Heroes Poetæ, ut finguntur Orpheus, Amphion, Linus, locuti sunt.

Sed de hoc ipso *cantu poetico* satis infirma vel Philosophi gravissimi, in quibus Franciscus Patricius est, disseruere : quod primi hominum *pastores in illo ocio suo cantum ab avibus vel ventorum sibilis didicissent;* ac proindè dicunt, primam in terris *Poesim* natam esse *Bucolicam*.

At hercule hæc, quam ipsam pro nostris principiis nunc dicimus, vera caussa est : quod natura ita comparatum observamus, homines blæsos, quam pronunciare impediuntur, in cantum prorumpere. Id ipsum existimandum est, primis hominibus evenisse, qui prædurís linguæ fibris, neque a pueritia in faciles flexus subactis, utpote nostrorum sunt puerorum, qui in hac linguarum copia adolescunt, ad voces quas raras audiebant, et quæ tum passim novæ, et quidem omnes prolatu difficiles nascebantur, pronunciandas, eodem impetu in cantum erumpebant, principio arhythmicum, immodulatum, quali cantu Romani pueri Legem XII Tabb. *tanquam necessarium carmen*, ut Cicero tradit, ediscebant. Deinde, quia prima rerum vocabula monosyllaba, ut diximus de Latinis, nata : nam de Græcis non perinde constat, quia primam legum linguam custodire non norant, ut supra diximus quoque; ut

langage, ni le sentiment de la religion, puisqu'ils n'avaient pas été frappés par la crainte de la foudre (1). Quand les plèbes acquirent le droit de la parole, la réflexion s'était déjà développée, l'inspiration et la poésie avaient disparu avec l'ignorance et la barbarie; on ne pouvait plus enfanter de mythes, puisque le langage de la parole

de Hebræis id est expeditum; quibus non solum nomina, sed verba ipsa ferme omnia monosyllaba sunt, quia Historiæ suæ linguam ab suis originibus sancte servarunt, ut supra diximus etiam : et ex monosyllabis facile rhythmi componuntur, unde Musicæ elementa monosyllaba sunt, quæ facile cantum componant : sic imprudentibus primis hominibus versus excidere; quorum cum animadvertissent suavitatem pastores maxime ociosi, primi Bucolicos versus invenere.

Atque ex his omnibus quæ de Poeseos origine, ni fallor, apertissime demonstravimus, liquet ratio, cur *Homerus omnium Poetarum princeps* extiterit; quia ætate Poetarum proxima floruit, hoc est, qua Græcæ gentes poetica lingua adhuc magna ex parte loquebantur. » Dr. Univ., vol. III, pag. 215-223.

(1) Dr. Univ., lib. II, chap. XIII. Ex retecta Poeseos origine consectanea. — § 3. Lingua primarum gentium. — § 4 et suiv. Caracteres Heroici Ægyptiorum, Chaldæorum, Græcorum, Scytharum, Romanorum, Æthiopum, Sinensium. — § 18. Prima mythologia civilis. — § 24. Prima sapientia Poetarum. — § 28. *Poetæ, Divini et Vates et Sacerdotes et Deorum interpretes dicti.* — § 29. *Et plebs quæque vulgus profanum habita, quod divinam linguam non nosset.*

était perfectionné ; et le peuple, en demandant des lois *générales*, s'exprimait par le langage *généralisé* de la prose. Dès lors, l'art poétique ne fut plus qu'un artifice pour reproduire l'ancienne poésie ; il se réduisit à un effort pour oublier la civilisation, et pour retourner au langage des sens et de l'imagination, comme si la langue abstraite et généralisée de la prose n'existait pas. Le mythe est donc un caractère poétique qui représenta la première histoire antérieure aux mémoires rédigés par les écrivains ; il est de plus le langage privilégié de la famille patricienne pendant son isolement et sa première réunion dans la ville ; enfin, il doit contenir cette première partie du droit romain antérieure à Romulus, et qu'il faut supposer par le *postulat* de la famille, des clientelles et des émeutes qui provoquèrent les assemblées des Quirites et la fondation de la ville.

C'est d'après ces principes que Vico démontre par les mythes que l'origine de toutes les nations ressemble à celle de Rome.

La foudre est le point de départ de l'humanité, et Jupiter jaillit dans l'imagination des pères par les premiers éclats de la foudre : devant Dieu on rougit des mariages incertains, de la vie nomade, et ce nouveau sentiment s'exprima par le mythe de Deucalion et Pyrrha. Le *connubium* créa les successions, les généalogies ; et *Junon*, la déesse

du mariage, sous le nom de *Lucine*, présida à la naissance des enfans, c'est-à-dire à l'origine de la famille patricienne. La famille isolée se trouva forcée de lutter contre les bêtes, contre les sauvages nomades, contre tous les obstacles qui s'opposaient à la culture de la terre, et à chacune de ces luttes il surgit de nouveaux dieux qui présidèrent à ces progrès. Les pères incendièrent les forêts pour féconder la terre, et virent *Vulcain* au milieu des flammes; ils semèrent le grain, et *Saturne* atteste par son existence cette découverte; le grain se reproduit, et alors il est indiqué par *Cérès*, qui descend dans les abîmes et revient tous les six mois. Les sauvages nomades, qui étaient restés dans l'état de nature, attaquent la famille pour enlever les fruits des champs; il faut combattre, et *Mars* protège la victoire des pères contre les sauvages; on sacrifie les vaincus, et *Vesta* accepte les sacrifices, Vesta qui est la mère de Saturne ou des moissons, et la fille de la Terre ou des pères, quand elle est représentée par le Feu.

Hercule résume par ses aventures toute l'histoires de la famille. Il reçoit l'existence de Sémélé, foudroyée par la splendeur de Jupiter; c'est-à-dire, il commence à exister quand il est ébloui par les éclairs de la foudre : les peuples disent qu'il soutient le ciel sur ses épaules, parce qu'il contemple les astres; ses travaux lui sont

imposés par *Junon*, la déesse du *connubium*; il incendie la forêt de Némée pour cultiver la terre; il combat contre les monstres, contre les tyrans, pour sauver les fruits du sol convoités par les sauvages nomades; il protège les faibles, parce ses champs servent d'asile aux transfuges. Hercule, dans la Gaule, entraîne une foule d'hommes par une longue chaîne d'or qui lui sort de la bouche: c'est une manière poétique et naïve d'indiquer que ses moissons nourrissent ses serfs, et les tiennent dans la dépendance de la famille héroïque.

A la fondation de la ville, le nombre des dieux augmente: Minerve dirige les assemblées des Quirites et conserve le droit patricien, tantôt par de savantes concessions, tantôt par la terreur des lois pénales, qu'on a voulu indiquer par son égide. Mercure est l'ambassadeur du sénat; il va annoncer aux cliens soulevés que l'aristocratie est prête à écouter leurs demandes; on a dit qu'il rappelle les âmes de l'autre monde, parce qu'il rappelle à la ville les plébéiens qui voulaient retourner à l'état de nature; il porte deux serpens entrelacés dans son caducée, ce sont deux symboles, l'un du *dominium quiritarium*, l'autre du *dominium bonitarium*; Mercure endort avec son caducée, puis il apporte la concession du *dominium bonitarium*, et par cela il fait cesser les troubles, et rend la paix à la ville.

Interrogez tous les mythes, toutes les tradi-

tions, et vous trouverez partout l'image de l'histoire romaine. Apollon rappelle par sa lyre l'harmonie civile des pères; la lyre d'Orphée et d'Amphion, l'union de tous les liens, du *jus nexi* dans le sénat; chaque Muse se rapporte à un des arts de la civilisation. Uranie est la première des Muses, parce que la contemplation du ciel et la divination ont précédé tous les arts. Hyménée est le fils d'Uranie, parce que le *connubium* fut occasionné par la crainte des dieux, par les éclats de la foudre, le premier signe que les hommes aperçurent dans le ciel. Le mythe de Cadmus est une variante poétique de l'histoire romaine : les poètes disent que Cadmus tue le serpent, parce qu'il a dompté la terre; les dents qu'il sème sont autant de symboles de la charrue; les hommes armés qui naissent de la terre pour s'entr'égorger sont autant de villes aristocratiques qui se combattent pour étendre leur domination. Enfin, la fable d'Énée n'est qu'une tradition défigurée du grand *postulat* de l'histoire romaine; la religion des augures y est remplacée par les oracles qui guident Énée dans sa recherche d'une nouvelle patrie; le *connubium* y est représenté par l'union d'Énée et de Didon, dans l'antre où ils se réfugient pour échapper aux éclats de l'orage. Les cliens se montrent dans ces populations d'hommes et de femmes qui suivent le héros; la branche d'or, qui repousse à peine

arrachée, n'est qu'un symbole des produits de l'agriculture; la descente d'Énée aux enfers, où il voit les ombres de ses ancêtres, n'est que la descente de Cérès dans les sillons des champs, où sont l'enfer des poètes et les tombeaux des pères. —Il n'y a pas de tradition, pas de fable que Vico ne sache ramener à sa grande préoccupation de l'histoire romaine; il est tour-à-tour sublime et absurde, mais il ne manque jamais de hardiesse dans ses rapprochemens. Il déploie toujours une adresse inépuisable pour tout soumettre à la tyrannie de son droit historique; et, revenant à son point de départ, il arrive à la conséquence qu'il y a la sagesse des peuples, comme il y a la sagesse des philosophes, et que les mythes renferment une sagesse toute populaire, et non pas une science philosophique, comme l'avaient cru Platon et tant de savans (1).

(1) *De Diis majorum gentium ex nostris principiis mythologia.* Hactenus *Historiam Temporis Obscuri*, quæ *facem* prælucet *Juri majorum gentium*, narravimus : ex qua historia habebimus veram sententiam de *Diis* qui *majorum gentium* sunt appellati; quando demonstravimus Tempus Fabulosum esse Temporis Obscuri Historiam, et Poetas Theologos quidem, sed civiles, non naturales fuisse.

Chaos igitur non *elementorum*, sed *confusio sanguinum*, quæ sunt propria hominum elementa; nempe confusio nefariorum exlegum; deses, obscura, et athea, sine *Diis*.

Olympus Deorum sedes, qui majorum gentium numerantur XII, et *Olympici* proprie dicti sunt; quibus *Ara*

Concluons. — L'histoire de Rome représente l'histoire de toutes les sociétés humaines. Le peu-

extructa *Athenis* extabat; et qui οἱ δώδεκα simpliciter appellabantur : *Jupiter*, *Mars*, *Vulcanus*, *Apollo*, *Mercurius*, *Neptunus*, *Juno*, *Diana*, *Ceres*, *Minerva*, *Venus*, *Vesta*.

Hercules Olympi humeris sustentator; quia Optimi, quorum Hercules est character, fundarunt τῶν δωδεκῶν religiones.

Itaque ex Chao *Dii* et *homines* orti; et *Heroes* medii inter utrosque *origine cœlestes;* nam ex auspiciis nati, *natura mortales :* et ita ex *Chao ab gentibus Mundus* factus est *Deus*.

Diluvium universale, uti ante, et post id *Gigantes*, physicas Historias demonstravimus.

Deucalion cum *Pyrrha* uxore ex *Themidis* oraculo velatis capitibus lapides post terga jactant, ex quibus nati sunt homines : *Themis*, divina pœna, divina ultio, est Theocratiarum character, sub qua pœnæ consecrationibus irrogabantur : *Deucalion* et *Pyrrha velatis capitibus*, sunt primi homines, qui pudore propudiosæ veneris et fœdi victus cum fœmina quisque sibi capta in lucos se abdunt : ex *lapidibus* nascuntur homines, ut ex iisdem ad Amphionis *lyræ* sonum Thebarum muri ultro coeuntibus construuntur.

Jupiter mens ætheris, sive *Cœli superioris*, *Numen Cœli*, quod Deum putarunt, *voluntas* auspiciis significata : *fulmine profligat Gigantes*, *Terræ filios*, qui *fulmine*, sive religionibus victi, se in montibus abdidere : quorum posteri se ex terris, ubi siti erant, natos esse putarunt; et ita finxere, *Gigantes* montes montibus superstruxisse, ut Cælo Jovem dejicerent : *Aquila* Jovi attributa, quæ contra

ple romain est le seul qui nous ait laissé la trace de sa marche dans la succession de ses lois; les

Titanes accincto hæc avis *Augurium* futuræ victoriæ in *Naxo* tulerit, et pugnanti fulmina ministrarit; quia *aves* et *fulmina* in *Divinatione* duo sunt observata maxime : et *Jupiter Rex Deorum* et *hominum*, et *dator Regnorum*; quod auspiciis prima Regna fundata. Et *aquilam* eburno Scipioni impositam Regium insigne divino cultu sunt prosecuti *Ægyptii*, a quibus fortasse minores *Assirii* eundem accepere morem : nam et *Pharaon Ægyptius*, et *Nabuchdnesarus Babylus* id sceptrum gestasse narrantur, et indidem *Thusci* tulere in Italiam, à quibus acceptum institutum *Romani Consules* conservarunt : et *aquilas vexillis pictas*, et *Trojani* et *Persæ*, et *Romani* postremo, *Numina legionum* coluere...... *Juno soror* et *conjux Jovis*, quia inferioris Aeris Numen, sive inferioris Cæli, quod Deum putabant, Voluntas. *Jugalis*, quia auspiciis Optimorum nuptiis præesse putabatur; et *Lucina*, quia certos ex nuptiis partus in lucem edere credebatur : *cujus gloria* fuit *Hercules* Optimorum character; quem *duodecim ærumnis* mandatis filium Jovis probavit, eademque ob has omnes rationes ἥρα, *Heroüm Dea*.

Saturnus character Optimorum, *qui primi sata* invenere : et pro *Tempore* habitus, eique *falx* attributa; namque *annos* Optimi *à messibus* numerabant; unde illud, *Tertia messis erat*.

Minerva Optimorum character, qui *leges consultant*; cumque primæ leges divinæ et sub Theocratiis omnes divinæ, hinc Minervam *è Jovis capite natam* dixere : eadem *hastata*, ut vidimus; et *Pallas*, quæ *hastata* quoque; character *patrum hastatorum in concione*; cujus *Ægidi* seu scuto *Medusæ caput affixum*, quod Cap. seq. characterem

autres nations, sans en excepter les Grecs, ne nous ont transmis que quelques fragmens de leur

Imperii civilis esse ostendemus : et eadem *Bellona* quoque etiam *hastata*, character *Patrum hastatorum in bellis*, qui et mens quoque erant bellorum.

Mercurium jam diximus, *historiam* esse *primarum legationum* ad plebes Clientum, qui primas fecerant secessiones, et primam ad ipsos *legem Agrariam* tulisse, quia dominium bonitarium iis a Patribus adportavit, optimo apud Patrem manente : a qua parendi *mercede* fundi in *commercio* esse cœperunt; *merx* enim monosyllabum infantis linguæ vox est : et *Mercurius mercatorum* quoque, et *lucri* habitus *Deus*; et *Ægyptiorum legislator*; inter quos sæpe ob *legem Agrariam* turbæ, et bella inter plebes et Sacerdotes orta. Heic addamus, *caduceo animas Orco revocat*, sive ab antiqua sylva, quæ homines vorabat, ut qui incerta venere nullum sui nomen, nullam gentem relinquebant; et *caduceo soporem immittere*, hoc est pacare, quietare respublicas.

Dianam significare primas *fontium religiones*, priori Libro *Actæonis* mythologia explicavimus.

Non est, ut de *Marte* repetamus quæ diximus, jure majorum gentium virtutem esse pugnandi pro aris; jure minorum, virtutem pugnandi pro patria, et belli quoque fortunam dictam esse.

Nec de *Cerere*, *Agriculturæ* charactere; quæ *in infernum descendit*, et iterum *redit ad superos*, ut significet sata terræ demissa, deindè in messes redire : *Legifera*, innuit primas leges fuisse *Agrarias*, quarum prior fuit de *nexis culturæ*, altera de *nexis dominii bonitarii*, sive *tributi*.

Nec de *Vulcano*, qui significat *Optimos*, qui invenere *ignem*.

Venus in *mari* nata *Vulcani uxor* ob *matrimonia aqua* et

histoire. Si vous voulez reconstruire l'histoire de toutes les nations, prenez ces fragmens, et dis-

igni celebrata. Nam Venus principio fuit *pulchritudinis humanæ* character, quæ deindè ab humanæ ad *universæ naturæ pulchritudinem* à Physicis prolata est. *Mater Cupidinis*, qui dictus Græcis Ἔρως ab eadem origine, undè Ἥρα, *Juno* et *Heroes*; eique *Gratiæ* attributæ *comites*, nempe *officia civilis vitæ*. Undè *Latini* negocium, *caussam*, dixere *gratiam*. Nam quid Venus ex *Saturno orta*, nisi nata ab iis qui primi sata invenere? Cur ex *spuma maris orta*, nisi quod in maritimis urbibus *humanitas* maturius excoli cœpit, in quas ab *Ægypto* vel *Phœnicia* coloniæ deductæ sunt? undè *Honestas* et *Decor* et pulchritudinem et nobilitatem significant : Venus *Asiæ Numen*; ubi mox sub Monarchia sunt plebibus Patrum connubia communicata; et sic Europæis non *Jugalis*, sed *Pronuba*.

Neptunus vero significat *maris Potentiam*, qua primæ gentes polluere; et *Tridente quatere terras*, hoc est, suis rapinis terrorem incutere terrarum ad mare accolis.

Apollo autem et *Divinus* et *Cantor*; quod Patres suas leges auspicato ederent, et carminibus conceptas ederent; iisque prima vitæ agendæ *oracula* ederent : *semper Juvenis*, quia connubiis nomina perennantur; unde et *nominum Æternator*; *lyra* insignis, qua et *Orpheus* et *Amphion* humanitatem fundarunt : et Apollo *Musarum Deus*, quæ ad ejus *lyræ* concinunt sonum; quia *lyra*, ut suprà diximus, est *publici Imperii* character, quo Respublicæ fundatæ sunt, quibus omnes *artes* ac *disciplinæ* debentur : et Musæ montis *Parnassi*, ac fontis *Hippocrenis* cultrices; quia in *montes* primi gentium auctores concesserant; et ad *fontes* primi *pagi* constructi : et una ex Musis *Urania*, ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ dicta, à *cœlo*; quia *cœli contemplatrix*;

posez-les d'après le modèle de Rome : la mythologie, qui n'est qu'une expression lyrique des histoires primitives ; les langues, qui se développent avec les idées ; les traditions historiques imparfaitement rassemblées et défigurées par les écrivains, tout s'arrange, se complète, et s'achève par l'histoire des Romains. Le drame

nam auspiciis prima humanitas instituta ; deinde a doctis habita *Astronomia :* et *Urania Hymenæi mater ;* quia auspiciis justæ nuptiæ inter solos Optimos celebratæ : et *Pegasus alatus equus ungula fontem legit ;* quia Patres primi equitandi artem invenere ; et *alæ* fuerunt *Patriciorum insignia*, quorum propria *auspicia* erant ; undè *Mercurio*, *Amori*, *Saturno* alæ quoque appictæ.

Vestam postremo *Saturni* alii *filiam*, alii *matrem* faciunt ; *Matrem* cum *Terram* significat, cui in Senatu, nempè loco Optimorum *Aram* consecrarunt *Athenienses*, qui se *Terrigenas* dicebant, quod omnes Optimi se *Indigenas* putabant ; et post terram fuere sata, quorum *Saturnum* diximus characterem : *filiam Saturni* ex *Ope* natam, cum significat *Ignem ;* quod Optimi se indigenas dixere, quum infirmi eorum *opem* implorarunt, ut contenti essent *Agraria lege*, quam iis ferebant, ut ipsorum colerent agros pro victu. Plerique omnes eam referunt ad *focos* et *aras publicas :* et est *primorum Sacrificiorum* character, quæ prima Optimi sacra fecere Diis ; et sic non κατὰ λέξιν ab Hebræo ducta origine, sed ex vero, potius *Numinis cultum*, quam *Numen* significat. » Dr. Univ., pag. 326-332. — Cadmi mythologia, p. 107. — Majorum gentium character Æneas Virgilianus sex libris prioribus descriptus, pag. 334-335.

du droit historique, qui commence sous la cabane de la famille du Latium, grandit dans la ville de Romulus, et arrive à la philosophie par les lois des empereurs, n'est donc pas un fait isolé; au contraire, c'est un *criterium* universel pour réduire à l'*état de science* tous les faits mutilés, obscurs ou défigurés de la philologie (1) : c'est ainsi que Vico a vaincu tous les obstacles qui s'opposaient à sa théorie du droit historique; il a dédoublé le droit de Grotius, qui ne traitait que de la jurisprudence des philosophes; il a opposé tout une science philologique à Descartes, qui dédaignait l'histoire, et méprisait l'érudition comme un bagage inutile (2).

(1) Hinc nos si non felici certe pio ausu de *principiis humanitatis*, cujus studium philologia est, ex necessariis argumentis à corrupti hominis natura desumptis disserere hoc libro decrevimus, et ita *philologiam* ad *scientiæ normam* exigere. Dr. Univ., pag. 187. — *Problema quo nova de Philologia scientia excitatur.* Nunc quærere juvat, quænam causa tanti discriminis, quantum illud quo homo ferus ab homine humano differt, quando exlex Chamus suam posteritatem in Phœniciam induxit, unde mox in proximam Ægyptum pervenit; Japhetus, Græcis *Japetus* dictus, exlex quoque in Europam commigravit? Et cur primi gentium Sapientes in Assyria Chaldei, cum Chamus et Japetus linguam antediluvianam secum attulerint, quia priorem humanitatem servare possent, et linguæ Babylone Semi posteritati confusæ sunt? Dr. Univ., p. 204.

(2) Dr. Univ., pag. 186.

Le droit universel est l'ouvrage où Vico a accompli la tâche immense d'élever la philologie à la hauteur d'une science. Nous l'avons scindé par des divisions arbitraires pour en saisir les traits les plus saillans, et pour suivre la marche historique de la pensée de l'auteur. Nous en avons donné une idée générale, sommaire et exacte, du moins nous l'espérons; mais il faut le lire pour avoir une idée du génie de Vico, pour comprendre le mouvement immense de son innovation, la masse énorme des faits qu'il élabore continuellement, les milliers de problèmes qu'il soulève et qu'il résout d'une phrase, d'un mot; ses périodes regorgent d'explications et de rapprochemens : c'est partout un immense enchevêtrement de mythes, d'étymologies, de traditions qui s'entr'aident, s'affermissent et se compliquent progressivement. A chaque pas on y est égaré par des digressions inattendues; Vico jette là pêle-mêle l'histoire de l'aréopage, de la curie romaine, des comices, des lois agraires, du *jus nexi*, de l'idolâtrie, de la poésie, des lois féodales; mais on est toujours ramené au droit historique, et tous les épisodes aboutissent à démontrer le développement progressif des idées qui sortent de l'enveloppe des lois barbares pour se fixer dans les lois philosophiques. Les tableaux du droit barbare, de la famille, les philosophies romaines, qui se dé-

gagent de la jurisprudence romaine (1), l'origine des armoiries, des lettres alphabétiques, toutes ces matières, dont une seule suffirait pour remplir des volumes, sont, dans l'ouvrage de Vico, effleurées et révolutionnées par le simple énoncé de quelque principe, et suivent toujours de près ou de loin la marche du droit historique. Au milieu de ce monde d'idées nouvelles, Vico n'oubliait jamais ses convictions catholiques, et il montrait la main de Dieu dans la pureté exceptionnelle de l'histoire juive, dans cette religion sans divination, sans idolâtrie, dans cette clientelle sans esclavage, et dans la moralité philosophique des lois de Moïse (2). — Il n'oubliait pas non plus de poser son système vis-à-vis de toutes les écoles philosophiques, et, par son vaste éclectisme, il les jugeait, les justifiait et les exploitait, sans dévier un instant de la rigueur logique de ses principes (3).—Il se rappelait aussi que Grotius

(1) Propria Jurisprudentiæ Romanæ Philosophia. Conf. Dr. Univ., 124, 127, 148.

(2) Différences entre l'histoire juive et les histoires païennes relativement à la guerre, Dr. Univ., p.302; — au culte, 165;—à l'empire paternel, 211, 212, 275;—aux cliens, 306; — au *Jus Nexi*; 211, 212; — aux lois agraires, *ibid.*; — à la moralité des lois, *ibid.*; à la théocratie, 276, 292, 293.

(3) Dr. Univ., liv. II, p. 1, chap: V. Quæ Platonis dogmata metaphysica recipienda. — Chap. VI. Ut probanda

était son véritable antagoniste, et le combattait en montrant qu'il n'avait été que le jurisconsulte des philosophes, et non pas le jurisconsulte des peuples, et qu'il n'a critiqué le droit romain que parce qu'il méconnaissait toute la marche du droit historique et la réalisation providentielle de la justice dans les nations (1).

dogmata metaphysica stoicorum. — Chap. VII. Injustum ab Epicuro metaphysicæ indictum bellum. — Chap. XII. Quæ moralia Platonis dogmata cum nostris constent, sive adeo cum christianis. — Chap. XIII. Quæ stoicorum moralia dogmata christianis consentanea. — Chap. XIV. Epicuri in morali doctrina lapsus. — Chap. XV. Aristotelis de finibus dogmata corriguntur. — Chap. XVII. De juris principiis christianæ religione conformibus. — Chap. XVIII. Epicurus Jurisprudentiæ christianæ importunus. — Ch. XIX. Platonici Jurisprudentiæ rebus commodi.

(1) Hanc originem, hunc progressum, quo fas priscarum gentium natum et prolatum est, esse oportebat primum principium tractationis incomparabilis, quam Hugo Grotius *de jure belli et pacis* adornavit; ut innumera loca, quibus eos libros ex *Historicis*, *Oratoribus*, *Philosophis*, *Poetis* cumulat, non in eruditionem tantum, sed et in scientiam dicerentur......

« Quam juris naturalis gentium, et Philosophorum diversitatem de qua nos Libro priori satis multa diximus, si præstantissimus Hugo Grotius advertisset, neque in earum rerum doctrina Romanos Jurisconsultos tam crebro notasset; ipse autem ex veris ejus argumenti principiis processisset. Dr. Univers., pag. 360, 361 et *passim*; page 71, etc.

Vico comprenait la nécessité d'encadrer sa science philologique dans un système d'histoire universelle. C'était le plus facile de sa tâche, attendu son ignorance de l'antiquité, et le peu d'importance qu'il attachait au théâtre géographique de tant d'histoires si semblables à l'histoire de Rome. Il borna presque toutes ses recherches à combiner les traditions gréco-romaines avec les données de la Bible. Voici ses problèmes et ses solutions. — A quelle époque commence l'histoire du genre humain? Après le déluge avec les trois enfans de Noé. — Quelle fut la région d'où partirent les grandes émigrations qui ont peuplé la terre? L'Orient : c'est pour cela que les nations de l'Asie sont les plus anciennes et les plus savantes; la Chaldée, l'Assyrie, la Perse, ayant conservé en grande partie la religion de Noé, purent aussi en conserver les arts, les sciences et la civilisation. — Pourquoi trouve-t-on si barbares les peuples d'Occident? Parce qu'ils ont oublié la religion (1). — Quelle est l'origine des géans? Ils sortent de la vie sauvage : les enfans abandonnés dans l'état de nature doivent se développer d'une manière monstrueuse, forcés qu'ils sont de grandir au milieu de la fange et de se frayer toujours péniblement leur route à travers les forêts (2). — Comment se fait-il que les Éthio-

(1) Dr. Univ., pag. 203-205.
(2) V. Dr. Univ., p. 206-207.

piens soient noirs, puisque tous les hommes descendant de Noé? En Afrique ce fut l'habitude de se teindre en noir, et, avec le cours des siècles, l'épiderme perdit sa blancheur; de là les nègres, et la couleur noire des Éthiopiens (1). — Quand commença la civilisation d'Occident? Lorsque le ciel fut sillonné par la foudre, deux cents ans après le déluge; alors seulement apparurent en Occident le *connubium*, les religions, les mariages et la divination; tandis qu'en Orient, la divination, plus savante, cherchait l'avenir dans le cours des astres (2). — Comment peut-on concilier la haute antiquité de Tanaïs et de Sésostris avec la chronologie de la Bible? Vico se débarrasse de cette difficulté en reléguant Tanaïs et Sésostris parmi les mythes; Sésostris, pour lui, n'était que le symbole poétique d'une longue succession de rois égyptiens du même nom; Tanaïs était le symbole d'une forme de gouvernement qui avait prévalu en Orient, chez les Scythes et

(1) V. Dr. Univ., p. 254-255.

(2) Necesse enim fuit, Terram universali Diluvio diu aquis imbutam per multa secula exhalationes siccas, sive ignitas materias in aerem non emisisse, unde fulmina gignerentur, uti evenit, in locis qui à Solis cursu longe sepositi sunt; sed post multas ætates Terra in statu, in quo nunc est, exsiccata, Cælum fulgere et tonare cœpit. Conf. Droit Univers., pag. 208-209. Seconde Sc. Nouv., pag. 171.

en Égypte, puisque la tradition place ce roi mythique dans une époque antérieure à Sésostris, et soumet l'Égypte à sa domination (1).

Au point de vue d'une philosophie de l'histoire, Vico avait le mérite — de justifier l'histoire, — de démontrer la logique intérieure des principes qui l'engendrent, — de dévoiler ce vaste travail législatif et politique par lequel les Romains sont passés de la barbarie du patriciat à la civilisation des empereurs. — Il analysait cette nécessité historique qui pousse les hommes de la famille à la ville, de la ville à la nation. — Il indiquait que ce sont les philosophes qui sortent des civilisations, et non les civilisations des philosophes. — Enfin, il faisait voir comment toutes les nations se développent par le même procédé, et sont intérieurement dirigées *ut divisim edoctæ agnoscerent bellorum et pacis jura sibi hostibusque communia, tanquam ab uno legislatore dictata.*

(1) Dr. Univ., liv. II, p. 2, chap. XVI. Ex sacris Bibliis demonstratur Tanais et Sesostris quibus Sacra Historia Historiam Profanam Temporis Obscuri pertingit. Ch. XVII. Ex Tanai et Sesostri quale explicavimus consectanea.

CHAPITRE V.

HOMÈRE.

L'*Iliade* et l'*Odyssée* doivent être les grandes archives de l'histoire patricienne de la Grèce : Homère a vécu à l'époque des poètes, au milieu des fondateurs des nations; cependant il n'a chanté ni les luttes du patriciat, ni celles de la famille. A la vérité, ses héros sont des pères suivis de leurs cliens; Agamemnon ressemble à un de ces chefs sans pouvoir qui guident les aristocraties féodales. L'Olympe réunit tous les dieux qui ont présidé à la civilisation de Rome. Malgré cela, l'aristocratie romaine ne pénètre pas dans l'épopée d'Homère; le *connubium* y est outragé par les adultères de Jupiter, et rien de plus contraire à la sévérité du patriciat que les turpitudes plébéiennes de Mars et de Vulcain. Il y a quatre points d'opposition entre les poèmes d'Homère et le système de Vico.

I. La mythologie de Vico est un langage poétique, mais les dieux d'Homère sont des croyances populaires embellies par le génie artistique de la Grèce.

II. La mythologie de Vico est l'histoire sévère de la ville patricienne, elle raconte les victoires des héros; mais la poésie d'Homère transporte aux dieux la honte des défaites plébéiennes.

III. La civilisation fut établie par la religion et le *connubium*, qui supprimèrent la licence de l'état de nature; mais dans l'*Iliade* les mœurs de Jupiter et de Junon sont telles, qu'elles suffiraient pour briser les liens de la famille romaine et pour dissoudre des sociétés policées.

IV. Enfin, le siége de Troie et la pérégrination d'Ulysse transportent une fédération de peuples et de longs voyages dans l'époque des familles et des villes isolées : d'ailleurs ce sont deux événemens qui ne se rattachent nullement au grand *postulat* de l'histoire romaine.

Homère, le grand, le seul historien des temps héroïques, refuse donc son témoignage aux théories du droit historique; il menace d'en anéantir les origines. Vico crut qu'il y allait de son point d'honneur de soumettre à ses doctrines les deux poèmes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; c'est dans ce but qu'en 1722 il écrivit ses notes au *droit universel* (1). En voici les résultats.

(1) « E 'l Vico frattanto per approvare al mondo

I.

Les dieux sont-ils les mots du premier langage ou les croyances de la première religion? — La première poésie fut en même temps un langage et une croyance. Les anciens peuples s'exprimaient par des métaphores et par des personnifications poétiques (*caractères poétiques*), parce qu'ils n'avaient pas le langage abstrait de la prose; ils animèrent la nature par toutes les passions humaines, parce qu'ils ignoraient qu'il pût y avoir d'autres moyens pour en expliquer les phénomènes. La croyance et le langage découlèrent donc de la même source; ils se fondirent dans

ch' esso amava si la stima degli uomini eccellenti, ma non già la faceva fine e meta de' suoi travagli lesse tutti e due i poemi d'Omero con l'aspetto de' suoi principj di filologia e per certi canoni mitologici che ne aveva concepiti (en lisant Homère, puisqu'ils ne se trouvent pas dans le Droit Universel, et même ils le modifient considérablement, comme nous verrons après), li fece vedere in altra comparsa di quello con la quale sono stati fin' ora osservati e contenere divinamente esser tessuti su due subietti due gruppi di greche istorie de' tempi oscuro ed eroico secondo la division di Varrone. Le quali lezioni Omeriche insieme con essi canoni diede fuori pur dalle stampe del Mosca in quarto l'anno seguente 1722, en questo titolo : Jo. Baptistæ Vici Notæ in duos libros, alterum de Universi Juris principio, alterum de constantia Jurisprudentis. *V.* l'*Autobiographie de Vico*, Vol. IV, p. 419.

les personnifications mythiques, et firent par là un dieu de chaque phrase, de chaque événement. Les trente mille dieux dénombrés par Varron sont tout à la fois une bible et un dictionnaire; ils renferment l'histoire de la pensée et de la parole. Par cette admirable simplification, Vico arrivait à décrire la langue, les idées et les événemens de tout une époque *divine*, antérieure à la fondation de la ville. Les Égyptiens disaient qu'ils étaient passés par les trois âges des dieux, des héros et des hommes; ils ajoutaient qu'ils avaient parlé les trois langues des dieux, des héros et des hommes. Vico s'emparait de ces trois époques, et, en les généralisant dans toutes les nations, il plaçait dans l'âge divin l'histoire de la famille isolée et le complet anthropomorphisme de la pensée et de la parole. Dans l'époque héroïque du patriciat, le langage ne fut pas métaphorique, mais on continua de croire aux premières créations de l'âge divin, et l'on transporta dans l'Olympe l'aristocratie féodale de la ville. C'est pour cela que Jupiter, dans Homère, est soumis au conseil des dieux comme un chef aristocratique; le sénat est le Destin, contre lequel il ne peut pas lutter; Minerve, si hostile aux rois et aux plébéiens, si funeste à Romulus et à Agis, est l'ennemie du roi des dieux. Dans l'âge humain les mythes cessèrent, car on s'exprima par le langage abstrait de la raison. —

En résumant ce principe d'antrhopomorphisme, Vico établit l'axiome d'où dérivent la religion et la poésie, les idées et la langue; savoir : que l'homme se fait type de l'univers, et transporte sa propre nature dans tout ce qu'il ignore (1).

(1) Et sane pleræque omnes metaphoræ Homericæ ex duplici hac caussa, aut rerum ignoratione, aut verborum inopia conflatæ; ut *naves, maris equi; remi, navium alæ;* quam Virgilius posteà imitatus dixit, *alarum remigium de Dædalo :* sive, ut alibi diximus, de nave à Dædalo inventa; et aliæ ad hoc instar innumeræ; paucissimæ ad ornamentum confictæ, ut illa, *Ajax, turris Græcorum.* Et quod maxime metaphoras commendat, ut rebus sensu, motuve carentibus, animum et actum attribuant, ut *prata rident, iratum mare, pontem indignatus Araxes,* id ex eo metaphysico vero effluit, quod *Homo Universi regula fiat,* et omnia, quæ ignorat, ex sua spectet natura, quod ab rerum imperitis, et pueris maxime, usurpari cotidie observamus : ex quo genere sunt metaphoræ apud Homerum quamplurimæ, ut *fumus, ignis flatus, suspiriosa sagitta.* Atque ex hoc fonte prima inter homines metaphora orta, qua *Cœlum* a motu syderum *ingens animal,* à fulmine mens longe humana præstantior, nempè *Deus* effictus est, et *fulmine fari, Aquilarum volatibus nuere;* unde *Fatum* et *Numen* provenere : cum qua metaphora, seu lingua falso Divina et Idololatria et Divinatio simul coortæ sunt. Droit Univ., p. 215, *note* (*a*).

De gentium lingua divina quanquam sint apud Homerum loci aliquot; primum in *Iliade,* ubi dicit *Briareum* ab Diis, *Ægeonem* ab hominibus appellari; deinde *avem* memorat, quam *Dii* nominant χαλκίδα; homines, κύμινδιν, tum in contentione Deorum, à Diis *Xanthum,* qui ab homi-

II.

Mars et Vulcain, dans l'Olympe d'Homère, sont traités comme des plébéiens : pouvaient-ils être méprisés de la sorte, Vulcain qui préparait

nibus *Scamander* dictus; et *Odyssea* XII Deos vocare πλαγκτάς, vagas *Scyllam* et *Carybdim;* postremo amuletum adversus magicas Circis artes *Mercurium* monstrare *Ulyssi,* dictum μῶλυ *Diis*, quod *nefas hominibus* scire : tamen quia Plato satis incerta de hac lingua Deorum, cujus in his locis Homerus meminit, disserat; ita ut Dio Chrysostomus, *Or.* II, imposturæ Homerum perstringat, qui probare velit hominibus, se Deorum linguam callere : hac de causa *linguam divinam* nullam putavi aliam, quam *Auspicia*, quibus Dii loqui hominibus credebantur. Sed cum Schefferum *de Philosophia Italica* postea forte versarem, cap. v, pag. 25, Porphyrii locum notavi, ubi refert, *Ægyptiis triplex linguæ genus fuisse, epistolicum, symbolicum* et *hieroglyphicum ;* ita ut iis *hieroglyphica*, seu *characteres sacri* sive *divini* alii essent à *symbolicis*, seu per *similitudines* et *metaphoras*, quales sunt *characteres Heroici;* et tum sacri tum symbolici diversi ab *epistolicis* seu *vulgaribus*, qui essent usui præsentis communis vitæ. Cumque iidem *Ægyptii tres item Mundi ætates* statuerent, *Deorum, Heroum, Hominum;* rem altius vestigabundus, ex his nostris Mythologiæ principiis inveni, *Divinam gentium linguam* priorem *heroica*, ut *heroicam* vidimus priorem *vulgari*. Nam qui *fulmine* ab ferina erronum vita deterriti *Regna heroica* fundarunt, quæ quia *Optimatium*, ab ipsorum paucitate præ plebejorum multitudine, *Respublicæ*

l'agriculture, et Mars qui la protégeait par ses victoires? — Ici Vico répond en dédoublant sa théorie du *caractère poétique*. La pauvreté du

paucorum sunt appellatæ, sunt qui primo et proprie dicti

> . . . . . . pauci, quos æquus amavit
> Jupiter :

nam reliqua multitudo erronum, qui ab illa nefaria ferarum more, vita, fulmine non sunt deterriti, diu à violentis vexati, tandem, ut salvi essent, ad *Fortium Asyla* confugere, à quibus sub *Agrariis legibus* primum recepti, deindè revocati, adacti sunt perpetuo parere imperiis Optimorum. Igitur qui stupidorum hominum principio à *fulmine* excitati sunt, *tanta eos Divini Numinis religio* pervasit, ut ea aspergentes omnia, uti diximus cap. xx, part. poster., § *sub hoc*, pag. 265, quicquid viderent, audirent, memorarent, *crederent Jovem:* de quo tempore primo et proprie dictum illud,

> . . . . . . Jovis omnia plena :

non aliter ac Peruenses, ut cum Acosta in eorum Historia sup. hoc Libro vidimus, omnia nova, magna, mira, qualia iis omnia videri necesse fuit, crederent Deos. Ex qua falsa persuasione creditum est, *aurea ætate in terris Deos cum hominibus esse versatos:* quam ultimam omnium antiquitatum sapit Homericum illud, quod *omnia* ab eo dicantur *divina, divina nox, divinum mare*, divina innumera alia, usque ad *Ulyssis subulcum divinum*. Et principio quidem cum Deum omne putarent, *Pan, sive omne*, ipsis dictus est Deus : quam vocem primulum ex admirationis interjectione *Pa*, undè *Pape* postea mansit, natam conjicio. Deindè pro variis summi Numinis muneribus ac beneficiis principio *duodecim* fecere *Deos*, qui sunt *Dii majorum*

premier langage, dit-il, força les hommes à embrasser sous la dénomination de héros toute cette population de serfs qui n'avait ni nom, ni mariage, ni famille. Il arriva par conséquent que chaque caractère poétique, chaque personnifica-

gentium; deinde innumeros alios, quot summi Numinis in genus humanum innumera agnovere, ut item in dicto cap. xx, § *Sub hoc*, pag. 265, dictum est. Ea ratione, cum putarent omnia, quæ homines facerent, patrare Deos, ut d. cap. xx, § *Ita ex vera*, p. 265, dictum quoque est, *Deos* item *characteres* fecere, quibus tanquam literis uterentur, ex quibus verba rerum componerent, quas ipsi in humana societate agitarent : eoque tandem pacto verum illud fieri potest, *primam hominum linguam naturalem fuisse*, cum iidem Dii, qui uti elementa res ipsas, ita uti literæ rerum verba componerent : quod gentes ex falsa hac persuasione quam diximus, *Ada* vero ex Scientia Dei infusa præstitit, ut *Sacra* narrat *Historia*. Ita quæque *prima gentium oratio*, quædam *fabula divina* erat : et ita verum dari *Philologis* potest, *primos earum fabularum auctores, Poetas fuisse Theologos*, ut qui omnia *per Deos loquerentur, per Deos significarent*. » Dr. Univ., pag. 332, *note* (*a*).

Conf. les notes aux pag. 83, 105, 332, 362, où il y a des modifications ou des développemens au texte du Droit Universel. Voyez aussi les notes aux pag. 303, sur les rois et les héros d'Homère; p. 317, Regna Heroica fuisse Optimatium; p. 327, Regna Homeri Optimatium, etc., etc. Trois années plus tard, en 1725, Vico disait que la découverte des caractères divins lui avait coûté vingt-cinq ans d'une méditation difficile et fatigante. V. la Pr. Sc. Nouv., pages 189 et 221.

tion héroïque, ou même le nom de chaque père reçut une double signification, tantôt se rapportant au héros lui-même et à la ville aristocratique, tantôt indiquant ses serfs et leurs aventures dans la ville plébéienne. C'est pour cela que dans la mythologie il y a deux Vénus et deux Amours, comme il y avait les mariages aristocratiques et les copulations fortuites des plébéiens. Mars et Vulcain tantôt sont des héros, tantôt des plébéiens. L'adultère de Mars et de Vénus, et la honte dont on les accable devant les dieux, se rapportent au mariage des plébéiens : Vulcain, en sa qualité de forgeron, n'est que le serf d'un héros ; il est précipité de l'Olympe par l'indignation des patriciens. Les poètes ont dit qu'en frappant Jupiter à la tête il l'a fait accoucher de Minerve ; c'est qu'en effet l'émeute des serfs ou de Vulcain a forcé le sénat à méditer sur ses forces ; Vulcain a véritablement donné la vie à Minerve, c'est-à-dire, à la sagesse patricienne. Par cette double force du *caractère poétique*, Romulus devient un héros plébéien ; Énée et Cadmus ne sont plus que des colonies plébéiennes qui fuient pour se soustraire aux vengeances des sénats héroïques. Plus tard Vico voit dans Tantale et Sisyphe des masses de plébéiens épuisés par le travail et par la faim au milieu des champs des pères dont ils convoitent les produits et la richesse. Horace Coclès qui se défend seul contre une armée, et les

quarante chevaliers normands qui mettent en déroute une armée de Sarrasins, pour Vico, sont autant de caractères poétiques des familles héroïques qui comprennent sous leur domination d'immenses suites de cliens. Comment pouvait-on indiquer le plébéien sans nom et sans famille, si on ne le rapportait pas à son maître? — Telle est la découverte des *caractères doubles* qui expliquent les défigurations plébéiennes des mythes héroïques (1).

(1) Ob hanc ipsam linguæ poeticæ in ipsius primordiis inopiam, eidem characteri sæpe diversa, et quandoque etiam adversa attributa : ut *Vulcanus*, quatenus invenit ignem, est character heroum ; quatenus artes fabriles exercet domi, est character plebejorum : nam *Minerva* est character artium in bello, quæ *ædificat equum aureum* et *naves* apud Homerum ; ut apud eundem *Ulysses in Calypsûs* insula navem ipse fabricat sibi. *Venus*, quantum significat vel aquam, utpote in mari nata, est *uxor Vulcani*; characteris Heroum, quantum significat ignem ; unde solemnes *nuptiæ Aqua et Igni* Heroibus celebratæ ; at quantum significat cultum heroicum, quo Heroes honesti, seu nobiles pulchri, præ erronum mediterraneorum fœditate ex ferino cultu, est *mater Amoris alati*, seu *pudici*, et character Heroicus; cum *alæ* essent Heroum stemma : quantum significat ultramarinas ex cultioribus gentibus appulsas, ac proinde elegantiores, est character plebejarum ; et facta *Vulcani uxor*, quatenus est fabrorum plebejorum character ; et est *mater Amoris impudici*, ut Romani Patres exprobrabant plebeis, quod *agitarent connubia more ferarum*, ut tradit Livius. Sic *Mars* quantum terræ domitor,

III.

Comment concilier les adultères de Jupiter, les querelles de Junon, le rapt d'Hélène, le jugement de Pâris, et tant d'exploits licencieux, avec la sévérité aristocratique du connubium ? — L'histoire mythique, répond Vico, était sérieuse et sévère comme les mœurs de la ville héroïque; mais elle se prolongea au milieu de générations qui parlaient d'autres langues, de poètes qui avaient d'autres idées. On fut étonné de l'étrangeté de ses images, on n'en comprit pas la véritable signification, et les poètes d'un siècle corrompu lui prêtèrent le sens de leur corruption. Il y avait l'histoire de Junon, jalouse de son époux, suspendue en l'air avec deux enclumes aux pieds : les poètes efféminés ne virent pas que c'était un symbole sé-

est character heroum ; quantum belli furor, est character plebejorum militantium apud suum cujusque Heroem : unde forsan *Mars Veneris plebejæ concubinus* : quod inter plebeios non *nuptiæ*, sed *concubinatus* essent. » Dr. Univ., pag. 362, *note* (*b*), § x. Voyez l'application de ce principe dans les notes à pag. 316-317. Minervæ ex Jovis capite natæ mythologia, p. 296. Mars plebei, Minerva heroes in bello, pag. 330. Martis, Veneris, Thersitis mythologia, pag. 256. De primis coloniis, pag. 369, sur le mythe de Romulus, et pag. 324, Sisyphi mythologia, Vulcani claudi mythologia.

rieux et barbare de la déesse du *connubium*, attachée au cou par le lien du mariage (*torulus*), fixée à la terre avec la stabilité de l'enclume, jalouse du privilége des mariages aristocratiques, parce qu'elle ne voulait pas les communiquer à la masse des plébéiens. Par une méprise toute naturelle, on transporta le libertinage moderne dans l'histoire héroïque, et dès lors le mythe de Junon devint l'histoire d'un mauvais ménage. On ne vit plus que des adultères et des aventures libertines dans les auspications de Jupiter, qui par la terreur de la foudre avait fondé la famille chez une foule de populations dispersées dans la forêt de la terre. Le rapt d'Hélène devint une histoire galante ; on y méconnut le symbole qui résumait, par une personnification, toute l'histoire des Sabines ; et on ne vit pas que Troie avait été subjuguée par les aristocraties qui voulaient se soustraire à son brigandage héroïque. D'autres mythes subirent la même transformation : on fit d'Énée, de Thésée, de Jason des hommes barbares ; on avait oublié la raison pour laquelle ils avaient délaissé leurs maîtresses; on ne se souvenait plus de cette impérieuse nécessité qui imposait aux patriciens de mépriser les amours et la beauté des plébéiennes pour conserver la pureté de la caste. En un mot, les poètes corrompus ont enveloppé tout le passé dans leur corruption ; ils ont traîné dans la boue

de leur volupté l'histoire des dieux et des héros. — Cependant la *découverte* de cet âge des poètes corrompus suffit à supprimer toutes ces interprétations libertines qui ont défiguré les mythes primitifs (1).

(1) Cum primæ et nativæ poeticorum characterum significationes longissimi temporis traditionibus per rudissimarum tum gentium manus ad Homerum usque, ut supra demonstravimus, fœde corruptæ pervenissent, quod vocibus priscis præsentes significationes gradatim subderentur; hic *Canon* maximi momenti est statuendus; quod nativa eorum characterum significatio sumenda est ab ipsa rerum humanarum natura, quam in his Libris et Notis metaphysicis rationibus super *origine Poeseos* et *Historia Temporis Obscuri* descripsimus; et commode et apte innumeras fabulas exposuimus, ac in primis utrumque Homeri Poema universam Temporis Obscuri Historiam continere enarravimus.

An ob id ipsum *sequentes Poetæ* alias fabulas a primis gentium religionibus prorsus alienas, immò quæ primas omninò corrumperent, commenti sint : ut quia *generationes Heroum ex Jovis mente* auspiciis significata, unde primi Heroes *Jovis se filios* appellarunt, *Jovis cum Heroidibus* admissa *adulteria* credidere; hinc porrò *Heroum* cum *Deabus* quoque finxere *concubitus* : quia *custodiam connubiorum* inter Heroas, putarunt *Junonis zelotypiam;* hinc *probationem Heroicæ originis* per ingentes ærumnas et labores Heroum, in *infensa Junonis in Herculem odia*, tanquam ex Jovis adulterio natum detorsere. Atque indidem ex quadam aptitudine *Jovis et Junonis* finxere *rixas;* quibus adjunxere, ut *pœnam* de Junone ab Jove sumptam, *Junonis in aere suspendium;* quod in his Notis (pag. 274)

IV.

Quel rapport y a-t-il entre les voyages d'Ulysse et l'histoire de la famille et du patriciat? Rien de plus opposé à l'aristocratie romaine que les pérégrinations d'Ulysse : la famille est fixée à la terre, le patriciat est hostile à tout étranger ; le plus grand intérêt de Vico fut donc de nier les voyages d'Ulysse. D'abord il remarqua les erreurs de la géographie d'Homère, et que l'*Odyssée* avait l'air d'un conte brodé sur les relations d'un marchand phénicien. Ensuite, il fit observer qu'Ulysse ignorait complétement la navigation de la Méditerranée, tandis que Bacchus, Persée, Thésée, Hercule avaient pénétré jusque dans l'Inde. Décidément les peuples de la Grèce étaient isolés comme ceux du Latium ; ils ne connais-

enarravimus esse *symbolum nuptiarum*. Atque ab his Jovis et Junonis rixis, quorum ille Rex Deorum, hæc Dearum Regina habebatur, facile conflictæ postea aliorum *Deorum simultates, odia, certamina, contentiones, turbæ, pugnæque*, et ab his Jovis adulteriis *aliorum Deorum nequitiæ* : quæ omnes fabulæ testantur minorum gentium, ut Homeri ætate, corruptiores fuisse religiones. Voir l'application de ce principe dans les notes, pag. 227. Traditiones poeticæ ante et post Homerum corruptæ.—Pag. 272-274. Jovis et Junonis mythologia, Thesei, Jasonis et Æneæ mythologia. —Pag. 319. De discordiæ pomo mythologia.

saient pas les étrangers, et les combattaient ou les pillaient par des brigandages et des guerres héroïques. Cependant toute la géographie ancienne est parsemée de dénominations grecques; eh bien! puisque l'homme est naturellement entraîné à imposer ses idées à tout l'univers, les Grecs auront nécessairement imposé les noms de leurs terres aux régions qu'ils visitaient. Le premier Océan aura été celui qui baignait les côtes de la Grèce; la première Hespérie aura été l'Occident de la Grèce; Atlas aura été une montagne du pays: Thèbes, une ville grecque; le Pont, les Lotophages, les Lestrigones auront été d'abord entre les confins du monde grec; on doit faire la même supposition pour l'Inde et l'Éthiopie. Ensuite, les Grecs, en sortant de leur pays pour les besoins du commerce, auront imposé leurs noms nationaux à toutes les terres: ils auront appelé Hespérie l'Italie et l'Espagne; Atlas, une montagne de l'Afrique; Thèbes, une ville de l'Égypte; et ainsi de suite le Pont, les Lotophages, les Lestrigones, les Éthiopiens, les Indiens, qui auront reçu leurs dénominations d'après les régions de la Grèce qui avaient quelque ressemblance avec eux. Les mythes grecs, en suivant ce déplacement, ont voyagé dans le monde ancien; la légende d'Hercule, de Thésée, de Bacchus, en gardant l'ancienne nomenclature géographique de la Grèce, s'est naturellement

superposée au monde entier. L'*Odyssée* est sortie des limites de la Grèce pour divaguer dans les îles de la Méditerranée; l'*Iliade*, à son tour, a débordé en Asie, et Agamemnon, au lieu d'être le chef des Achéens, se trouva à la tête des rois de la Grèce. — Voilà la découverte de la géographie poétique; elle répond aux oppositions d'Homère contre l'histoire romaine; elle détruit tous les voyages mythiques, renferme l'*Odyssée* entre les limites de la Grèce, et dissout la grande fédération grecque de l'*Iliade*, si contraire à la barbarie et à l'inhospitalité des anciennes aristocraties (1).

(1) Voyez la note (*a*), p. 251 : De primarum gentium inhospitalitate. — Unde Barbaria antiqua dicta? — Cur genus humanum in Græcum et Barbarum Græcis? — Et civem vel hostem Latinis? — Prisci Latini barbari.—Unde italicum *oste?* — Præsens Barbaria cur sic dicta?—Primi heroes latrones. — Unde latro pro milite? — Unde *condere gentem, condere leges, condere regna?*

Homeri tempore Græcos externarum gentium imperitos.

At enim Homerus sæpe Oceanum *Deorum parentem* appellat; et ubi Achilles se ex Thetide marina Dea natum, præstantiori jactat origine, quam Pelegonis ex Axio flumine orti, dicit *ab Oceano flumina, fontes, profundos puteos originem ducere* : et narrat Ulyssem in Ægypto cum Proteo marino numine luctasse, qui in omnium rerum formas convertebatur : quibus locis, *Aquam, rerum omnium principium ab Ægyptiis didicisse* satis aperte probare videtur. Item narrat, *Thoni uxorem Ægyptiam Helenæ*

C'est ainsi que la poésie et la religion commencent, au milieu des bois, sous la hutte du

nepente donasse : narrat, à Creta in Ægyptum iter esse, flante Borea, quinque dierum, et indè *Ulyssem ad Ægyptios delatum :* narrat postremò *Thebas centum portarum celebrem Ægypti urbem;* quæ omnia confirmant, Ægyptum Homero cognitam. Quin his ego addo, Homerum memorare Phœnices, à quorum Rege narrat *muneribus ornatam Helenam :* memorare Æthiopiam, et ubi Thetis Achilli dicit, Deos eo epulatum ivisse viginti dies, et ubi Æthiopes in Orientales et Occidentales partitur : in Menelai et Ulyssis erroribus memorare etiam Libyam.

Sed quanti hæc ! cum idem Homerus narret, *Mercurium ad Ogygiam Calypsus insulam, in Phœnicia mari sitam difficillimum habuisse iter,* quod litora vicina nulla essent, ubi in templis Diis sacra fierent? tam longe Græcis Phœnicii maris insula, ut nunc nobis America, videbatur ! quod si Phœniciam Homeri ætate Græci commearent, quæ Homeri frons narrantis eo Deos et quidem alatos difficillimum habere iter? At Homerus fidem ab Auditoribus promeret, cum Alcinous dicat Ulyssi, *se ei navem daturum,* qua in patriam reducatur, vel si opus sit, Eubœam usque vecturam; *quam,* inquit, *qui viderunt, dicunt quam longissime sitam.* Ex qua Alcinoi confessione *longissima Græcorum navigatio Homeri tempore erat à Phæacia, sive Corcyra Eubœam usque :* quod iter Græciam universam à mari describit; et tamen *Phæaces* dicit *rei nauticæ peritissimos, qui sine gubernaculo navigent.*

Ex quo loco bellissime demonstratur Homerus fuisse ex Græciæ parte magis occidua : cumque inter alias satis multas Græcas civitates Samii apud Ciceronem in Orat. pro Archia eum civem vindicent suum, et Samus in magis

père, se développent avec la famille féodale, puis dégénèrent dans les émeutes plébéiennes,

occidua Græciæ parte sit posita; Homerus est Samiis adjudicandus. Atque indè est, quod vicini Ulyssis potissimum, non Menelai, non Diomedis errores narret : et proximæ Siciliæ, Italiæ, Phæaciæ historiis Odysseam exornet : neque Græcos appellet *Argivos*, vel *Pelasgos*, nomina remotiorum Græcarum gentium propria, sed *Achivos*, quod nomen postea proximis Achæis permansit. Conjecturam approbat mirum gentis acumen, ex qua Pythagoras, Italicæ et Græcanicæ Philosophiæ sublimioris magnum incrementum. Præclara Samiorum gloria, ab se duo maxima Græcæ Sapientiæ decora prodiisse !

Sed ad rem, neque Ægyptum, neque adeo Italiam Græcis Homeri tempore cognitas, duo ejusdem loci indubitanter demonstrant : de Ægypto ille, ubi, dum Menelaus narrat Telemacho, se diu in Ægypti Pharo detentum, describit *eam insulam tam longe a continenti sitam, quantum exonerata navis secundo vento perpetuum diem navigaret.* Sed enim Pharus tam prope continentem adjacet, ut interjectis molibus Alexandriæ portum, qualem Jul. Cæsar describit, effecerit : alter locus est de Italia, Circæi, quam urbem insulam Homerus facit, cum ea in continenti sita esset. Si igitur Homeri tempore Græci in Ægyptum Italiamque commearent, Homerus satis improbe mentiri videretur, et omnem fidem suis Poematis abrogaret.

Quid igitur statuendum ? Homeri tempore Græcos externarum gentium adhuc fuisse imperitos ; et Phœnices omne internum mare lucri causâ percurrere, ut pluribus in locis ipse Homerus testatur in Odyssea, et ad maritimas Græcas urbes merces, quas supra diximus, exoticas, ut in Eumæi urbem *electrum* et ex *electro gemmata monilia,*

se dénaturent dans le libertinage des époques de corruption, et se défigurent complétement quand

aliasque quas ipse *nugas* appellat, et cum iis externarum nationum quoque notitias importare.

Ex dictis Corollarium maximi momenti eruas licet : quod si ante Homerum coloniæ in Italiam deductæ sunt, ut ab trecentis ante annis deductas esse probavimus, hac Parte poster., cap. XIII, Coroll. ult.; et Italia Homeri tempore Græcis ignota; eas *alius generis colonias* fuisse necesse est, quam quas in terras victas victores deducunt, quæ cum gente principe civitatem communicant; de quibus disseremus in Notis ad cap. XVII, ubi enumerantur *ex Tanai et Sesostride, quales explicavimus, consectanea.*

De primarum vocum alienatione.

At enim Fabulæ multo ante Homeri tempora inventæ tradunt, ab Hesperia Herculem aurea reportasse poma, et Caci boves abegisse; et priorem Hercule Atlantem in Mauritania humeris sustinere cælum, in quo labore Hercules Atlanti successit; Perseum in Æthiopia Andromedam liberasse; Argonautarum expeditionem in Pontum, et Bacchi ab Indis reportatas victorias : atque eodem Thebarum nomine et celeberrima Ægypti et antiquissima urbs in Bœotia appellatæ.

Heic, antiquitatis hactenus obscurissimis rebus ingentem lucem ex nostris principiis allaturum spero, si hæc duo vera, quæ jam demonstravimus, concedentur : I. Homerum ad quingentos annos post seculum Heroicum floruisse (*seculum Heroicum*, quod Chronologi designant, accipio : nam quod nos definimus, ad Homerum usque perdurat); II. Homeri ætate nondum vulgarem scripturam inventam. Quibus datis, de his fabulis Græcorum, nisi gravius, idem

les nations s'entre-mêlent par le commerce et par la guerre. Alors, tout ce qui s'était passé sur la

certe est judicandum, quod de nostrarum civitatum antiquitatibus, quæ à barbaris per multa rudia literarum secula ad nos pervenerunt; quas vulgus omninò credit, acrioris autem judicii homines aut prorsus falsas aut veras magna ex parte falsis commixtas judicant.

Ejus effecti præcipuam caussam conjicio, *vocum primarum alienationem ab ipsarum significatione nativa,* temporum successu necessario factam; de qua ut disseramus, hæc duo in antecessum sunt statuenda : I. De antiquo terrarum Orbe universo profanas notitias nobis non alia via, quam per Græcos traditas esse : II. Principio voces inter Græcos brevi contentos orbe natas, deinde prolatione gentis prolatas esse : hinc sequentia tanquam consectánea enarrantur.

I. Oceanus principio quodvis oculis *interminatum mare* significavit; ut Homerus præter locos alius utriusque Pöematis, Vulcani insulam dicit *Oceano circumfusam.* Quare non est necesse ut de Oceano extra Columnas accipiatur *Neptunus,* qui perpetuo adjuncto ab Homero appellatur ἐννοσιγαίων, *terras complectens;* cum de quaque Insula principio dictum acciperetur : neque de Oceano glaciali intelligendum, quum Homerus dicit *cœlestem currum nunquam in Oceanum occidere;* cum cuivis altum mare totam noctem naviganti ejus planetæ phœnomenum innotescat; deindè, penetratis Herculis Columnis, mare, quod universam ambit terram, *Oceanus* dictus est.

II. Olympus certe, Homeri tempore, Deorum sedes, ipse montis vertex putatus; à quo modo *bacchatus,* modo *nivosus,* nempè in pendicibus, modo *supra nubes, pluvias, nives ventosque, semper serenus et circumfulgens* in jugo,

scène du champ labouré et de la ville patricienne, se répand dans le monde ; les traditions se

per quod dispositæ Deorum sedes narrantur ; deinde Græcorum mentibus in immensum expatiantibus, *Olympus* Cælum omnia complectens sydera dictus mansit.

III. Ad hoc utrumque exemplum illa fuisse necesse est, Hesperiam principio dictam Græcis occiduam Græciæ plagam, ubi ipsis stella Hesperus occidere videretur ; deindè retecta iisdem Italia, ob situs similitudinem Hesperiam Græcis, Italiam fuisse ; quæ præ occidua Greciæ particula, *Hesperia magna* dicta Poetis mansit : tandem cognitam Hispaniam, ultimam ab occidua plaga terrarum, *Hesperiam* dictam mansisse : qua ratione verisimile illud fit, Herculem ad Hesperia, nempè aliqua occidua Græciæ parte, *à Caco abegisse boves*, et *aurea poma reportasse*.

IV. Sic Atlas Græcis fuerit principio quivis altissimus mons, qui aliquem ipsis terræ Orbem terminaret : nam qua ratione illa *mundani systematis* tam rudis apud Homerum opinio nasci potuit, *Atlantem sustinere columnas, quæ Cælum terrasque complecterentur*, nisi inter rudissimos homines, qui in altissimorum montium convallibus agerent ; et montibus, quibus conclusi essent, tanquam pueri Universum terminari putarent ? Deindè ad ultimos ad occidua Orbis terrarum plaga montes ex eadem rationis similitudine ea vox translata est ; et ab eadem parte *Abylas* et *Calpe*, indè *Herculis columnæ* appellatæ, qui *Atlanti in cœli onere sustentando successit*.

V. Sic Æthiopiam, seu Mauritaniam principio fuisse Peloponesum, dicendum est ; namque in hoc libro diximus, ad Herodotum pervenisse traditionem, *principio Æthiopes albos, pulchrosque fuisse* : deindè, ob situs similitudinem, *Æthiopiam*, quam nunc sentimus, dictam mansisse : et ita

confondent ; les efforts pour les faire concorder avec les régions nouvelles achèvent de les altérer,

fit verisimile, Perseum Græcum certe Heroem in Æthiopia præclara quæ narrantur edidisse facinora : an Peloponesus ab hac ultima antiquitate etiamnum appellata *Morea?*

VI. Eadem ratione Græcia *prima Europa*, quam *Jupiter in Taurum conversus ex Asia per mare rapuit;* et Jonia Græcis *prima Asia* fuerit oportet : sed in omnem orientem plagam *Asiæ* vocabulo postea propagato, Jonia dicta *Asia minor* mansit, et nomen *Asiæ majoris* exolevit : ad illud e converso instar, quo *prima Hesperia* fuit occidua Græciæ pars : deinde in ampliorem occidentem plagam, nempe Italiam, eo prolato vocabulo, Italia dicta *Hesperia magna* est, et *parvæ Hesperiæ* vox exolevit.

VII. Ex hoc genere verisimile fit, Bacchum Græcum certe Heroem ad *Indos penetrasse*, et inde rediisse victorem, nempè in ultimam Græciæ partem orientalem versus meridiem, qua similitudine postea *India* cognita, est appellata.

Sic Colchorum non illa penitissima Maris Euxini regio, quam dominatus postea Mithridates, sed aliquam Græcis proximam ejus maris oram, a qua fortasse *Ponti* nomen accepit; atque in eam Argonautæ suam expeditionem fecisse; in quibus ipse Orpheus numeratur, nempe Græci de ferino victu recens ad humanitatem redacti, et Hercules, nempe Heroes, qui primi civitates fundarunt : certe Œeta Medeæ pater ex Chalcide Eubœæ urbe in hac ipsa Fabula memoratur.

Sic ex similitudine item aliqua Thebarum in Bœotia a Græcis *Ægyptias* dictas esse necesse est, quæ alio nomine ab Ægyptiis appellarentur : cum etiamnum in Hungaria

et tout ce qui auparavant avait été historique et sévère devient faux et mensonger jusqu'à ce que

eædem urbes alio nomine ab Hungaris, alio a Germanis, alio a Turcis, alio latine græceve appellentur.

Sic sedantur illa, quæ Homericos torquent Interpretes: *Achillœi currus equos ex Zephyro natos ex ultima Hispania* venisse, quod Homerus dicat genitos *juxta fluentem Oceani:* nam non ultra est, ut Oceanus ætate Homeri acciplatur ultra Columnas; et commode de prima Hiberia eos equos deductos esse dici deinceps potest; quin Æneas in oratione ad Achillem narrat, *Boream Erichtonii equas fecisse gravidas.*

Sic Lotophagos fuisse Homeri alios propiores, qui *loto vescerentur:* et sic verum, quod Homerus narrat, *Ulyssem Maleia ad Lotophagos novem dierum navigatione pervenisse:* qui locus, cum de *Lotophagis ultra Herculis Columnas,* qui sic mansere dicti, acciperetur; iter vigintiduum et quingentum milliariorum spacio descriptum, novem dierum navigatione peractum Eratosthenes in Homero notavit.

Sic Lestrigonas fuisse Homeri ætate, qui ex cognitis Græciæ gentibus, non ex toto terrarum Orbe *longissimos dies, brevissimas noctes haberent;* qui Homeri locus Aratum induxit, ut eos sub capite Draconis collocaret : sed postea nomen mansit genti, quam in Sicilia Thucydides, Græcorum Historicorum veracissimus, agnoscit; unde Homerus mendacii et Aratus erroris notati.

Sic Dodonæum oraculum ab Homero inter Thesprotos ponitur; deinde a Græcis ex cærimoniarum similitudine aliqua in Thebis Ægyptiis aliud celebre dictum est.

Sic quoque rem comparatam esse necesse est, Cimmerios dictos, qui in septentrionali litore siti, a Græcis non

les mythes, humiliés et faussés de toutes les manières possibles, tombent dans la déconsidération la plus complète, et laissent libre et absolu l'empire de la raison humaine (1).

Les quatre découvertes de l'anthropomorphisme, des caractères doubles, des poètes corrompus et de la géographie poétique sont autant de batteries dressées dans le but de détruire le sens littéral d'Homère. Les deux poèmes ne peuvent pas tenir contre les forces combinées de cette herméneutique, et ils finissent par révéler l'histoire des temps héroïques et les premières origines de Rome. L'*Iliade* représente les violences, les enlèvemens, les guerres perpétuelles des héros; elle résume dans le rapt d'Hélène l'en-

viderentur, et ita in imis terrarum agere crediti : deinde *Inferni maris accolæ* prope Cumas ex vocis similitudine *Cimmerii* ab Homero appellati : nam probabile omnino non est, Ulyssem a Circe ad Cimmerios, qui nunc dicuntur, navigasse, *ut viseret Inferna loca; et uno die ad Circem* rediisse; nam sine ulla magica Circis arte ab Homero rediisse narratur. Quas omnes *locorum similitudines* non est necesse Græcos ipsos observasse, cum verisimile, immo necessarium fuerit, *Phœnices narrasse Græcis*. Droit Univ., not., pag. 227-231. Voyez l'application de ce principe de la géographie poétique dans les notes à pag. 182, 249, 368 et *passim*.

(1) La note (6) à pag. 362, contient le résumé synthétique du travail de Vico sur Homère.

lèvement des Sabines, et dans la guerre de Troie toutes les guerres de l'aristocratie romaine. L'*Odyssée* chante les prétentions des plébéiens qui réclament le *connubium*, l'opposition des patriciens qui le refusent, leur défaite et leur restauration par lesquelles ils rétablissent le patriciat, et punissent cruellement les rebelles. C'est là le véritable sens de l'importunité des prétendans, de la chasteté de Pénélope, des voyages d'Ulysse, de son retour et de ses vengeances. Ulysse a triomphé; mais dans d'autres parties de la Grèce, le patriciat a succombé, et l'histoire mythique, par un langage analogue à celui d'Homère, nous apprend la mort d'Agamemnon, tué par une femme, et la faiblesse d'une Pénélope qui, cédant à ses amans, a engendré Pan, c'est-à-dire un monstre, une réunion de deux natures contraires, l'héroïque et la plébéienne (1). Vico détruisait

(1) Homerus Græcorum traditionum Historicus.

Ex hactenus dissertatis conficitur, *Homerum in suis fabularum argumentis verum fuisse Historicum;* et ob hanc primarum vocum alienationem falsum hactenus visum esse. Nam, ut de *Iliade* prius dicamus, necesse est Paridem fuisse *hospitem*, qualis principio Latinis fuit *hostis*, hoc est externus, qui jus haberet perpetuo de externis rapere, ut in his Libris diximus, et in Notis gravius infra de *primarum gentium inhospitalitate* demonstrabimus; et Paridem characterem fuisse Trojanorum, qui de Græcis plagis fœminas raperent, quarum Helenam fecere characterem. Tem-

impitoyablement, par son interprétation mythologique, tout ce qui s'opposait à son droit histo-

poris progressu nativa *hospitis* significatione ad alienam translata, Paris *hospes* hospitio ab Argivis Regibus receptus, jure hospitii violato putatus est Helenam rapuisse. *Bellum autem Græciæ natura fœderatum* fuit, quo plures populi Græci, de quibus Trojani fœminas rapuerant, quisque junctis armis suam injuriam ulti sunt; haud aliter ac Sabini ob suas fœminas raptas *sociale contra Romanos bellum* gessere. Sed Achivorum appellatione postea ad Græcos universos prolata, bellum ex hominum institutione fœderatum habitum est, quo omnes Græciæ populi alienam injuriam ulti essent : et ita *error nominis* postea mature admonuit Græcos fœdera, quæ satis sero aliæ gentes intellexerunt : et sero intellexisse ipsa forma Optimatium reipublicæ probat, cujus propria nota est, tueri sua; quam formam Heroicis temporibus late regnasse in his Libris firmavimus; ut de Hispania præ ceteris dictum sit, eam, *postquam per partes victa est, suas vires, intellexisse.* At enim, cum postea Græci populi propriis vocabulis distincti sunt, Achivorum commune nomen in ceteris est obscuratum : solis vero *Achæis mansit et nomen et res,* ut essent civitates æterno fœdere in unum systema compositæ; ex quo genere Helvetiorum prius, deinde Hollandensium civitates sunt inter se fœderatæ. Præterea cum jus belli primitus tantum esset apud Heroes, ut late in his Libris disseruimus, ubi de *Jure Quiritum publico* agimus; et *Heroes* principio *Reges* omnes appellarentur, ut in his Libris et latius Notis probatur; ex tot Regum injuriis unam fecere : cumque ex priorum poetarum errore Græcos omnes ad unius Regiæ domus injuriam ulciscendam fœderatos Poetæ posteriores accepissent; eam injuriam *Regiæ Domui om-*

rique. Il aurait nié l'existence de Mahomet, si elle l'avait gêné : et certes, il ne fallut pas moins

nium Græcarum splendidissimæ, nempe Argivorum attribuere; et ex ea Helenam a Paride raptam suis traditionibus ad posteros transmisere. Postremo novem priores anni, quibus id bellum sine indictione gestum est (nam decimo post anno fœdus belli caussa inter Græcos Trojanosque ictum narratur), diserte probat omne anteactum tempus, quo prima bella in terris perpetua in his Libris probavimus, quæ proprie dicuntur *latrocinia* fuisse : unde Latinis ad Plautum usque mansit, ut *latrones* milites dicerentur.

Ex hac eadem vocum primarum alienatione verum hactenus latuit *alterius* Homeri *argumenti,* de *Ulyssis erroribus.* Nam quid est, *post Trojanum bellum* tam frequentes Heroum mari *errores,* Ulyssis, Menelai, Diomedis, Æneæ, aliorumque in ignotas terras, gentes urbesque; cum Heroes iis longe priores, Hercules in ultimam Hispaniam, Perseus in longe mari dissitam Æthiopiam, Bacchus in remotissimos Indos, terrestria itinera, certa et explorata tenuissent? Celebre *erronum* et *hospitiorum* argumentum fecerant ab primis suis originibus *errones* prius *mediterranei;* deinde *transmarini,* qui in *hospitia,* sive *asyla* ubique locorum recepti sunt, ex quibus *clientelæ* deinde ortæ : postea *transmarinorum erronum* ad eos qui *vi tempestatum* errant, et *hospitiorum* ad *externas amicitias* prolatis vocabulis, vulgo factum, ut Heroes mari errantes ubique gentium hospitio recepti, donisque aucti summa humanitate apud Homerum dimittantur, præterquam apud *inhospitales Cyclopes :* cum, ut demus maxime, Græcos publica amicitiæ fœdera, ac proinde privata quoque hospitia mature intellexisse; tamen aliæ gentes ferme omnes, vel ipsi

que ses croyances et ses terreurs religieuses pour l'empêcher de voir dans Moïse et les Juifs

Ægyptii diu post bellum Trojanum, immo ipsius Homeri ætate, durarunt *inhospitales* : quod aliud sit argumentum, Homeri ætate Græcis externas gentes ignotas. Hæc ipsa una, neque alia sane ratio probabilem Procorum fabulam facere omnino debet. Nam qui in hominum mentem venire potuit, Proceres Ithacæ aliosque tanto numero Ulyssis Regiam occupasse, et per ludos ac lusus, ganeamque ejus substantiam omnem absumere, invitamque Penelopem cum aliquo ipsorum adigere ad nuptias voluisse? Necesse omnino est, Procos fuisse earum civitatum clientes, qui de Regum substantia victitabant, in Regum ordinem irrupisse, unde *Reges* dicti; et Regum quoque voluisse sibi communicari connubia, ut plebei Romani postea tentarunt et tenuerunt : Penelopem autem characterem esse *fœminarum* ex *Regum ordine*, sive *Patricias*, quæ Regum, sive Patrum ordini custodiunt connubia : et *bella civilia* inde orta, quibus *Clientes* sive *plebei* ab Ulysse et Telemacho, sive *Patribus*, victi sunt. Forsan similem historiam significavit *Ulyssis cum Iro* paupere pugna, ubi Irus ab Ulysse afflictus jacuit, nempe turbas agrarias, in quibus plebei pauperes victi sunt. Per eum fortasse Orbem alicubi heroum connubia plebibus communicata sunt; et Penelopes peperisse Pana ficta est; nempe peperisse filios ex divina, qua se ortos putabant heroes, et fera natura, ex qua plebei ab heroibus habebantur, ad ipsissimum illud instar, quo Patres adversus Canulejum Trib. plebis, qui primus Patrum connubia tentavit, liv. IV, dicunt : « Auspiciorum discrimine sublato, ferarum ritu promiscua « connubia haberi, ut qui natus sit, ignoret, cujus sit san- « guinis; quorum sacrorum dimidium Patrum sit, dimi-

qui se dérobent aux vengeances des Pharaons, un mythe comme celui d'Énée et de Cadmus, ou une masse de plébéiens renouvelant la retraite

« dium plebis, nec secum quidem ipse concors : » de quibus *monstris*, neque de iis quæ nunc sentimus, intelligenda omnino est lex Romanorum, ut *monstrosi partus in profluentum projicerentur* : nam leges de iis *quæ ut plurimum*, non *quæ raro* eveniunt, conceptæ sunt; et nihil tam rarum quam *monstra* : at monstra fuere filii *Patricii sine patre* : unde proprie locutus Pamphilus, qui suspicans Philumenam non rite prægnantem, dicit, *aliquid monstri alere* : ex qua heroica vetustate *filii spurii*, seu sine patre nati in Romanis legibus *monstra* mansere dicta, ut in uno ex juris Responsis Cl. V. Dominicus Nicolai, acerrimi ingenii JC. mihi amaro desiderio excolendi F. Caravita, egregius caussarum patronus, ex Ant. Fabro in *Jurisprudent. Papinian.* observavit.

Igitur Homerus ignoratione *originum*, quam fecerat *primarum vocum alienatio*, hæc duo argumenta perturbate exposuit; quæ ordine enarrata, *universam Historiam temporis obscuri* manifesto describunt : qua nempe narrantur errones mediterranei, asyla, clientelæ prima agraria fundatæ, plebes turbis agrariis coortæ, et Regum, seu Patrum ordo primum in terris natus, atque adeo regna heroica, sive respublicæ Optimatium constitutæ. Deinde inter prima regna heroica ultro citroque rapinæ; tum justa sive solemniter indicta bella, et per externorum bellorum occasiones, nominis, seu gentis seu linguæ cognatione fœdera amicitiæ caussa intellecta. Postremo bella civilia de connubiis, imperiisque communicandis inter plebes et Patres orta, et plebes victæ; hinc plebeii, ut iras victorum effugerent, maris fortunæ commissi; et er-

du mont Sacré, ou une colonie de serfs fuyant les persécutions d'un sénat héroïque.

rones transmarini, unde transmarinæ Coloniæ. Notes du Dr. Univ., pag. 231-233 et *passim*.

CHAPITRE VI.

UNE SCIENCE NOUVELLE.

Vico était profondément logicien, son innovation était immense ; aucun fait ne devait se dérober à sa science philologique, et la nécessité de ne pas souffrir un démenti le forçait sans cesse à changer toutes les interprétations et toutes les théories philologiques. Cependant son système ne pouvait pas se régulariser tout de suite. Vico était imprévoyant comme tous ceux qui marchent à des découvertes ; il se dépassait continuellement lui-même, comme tous ceux qui appliquent de nouveaux principes ; et le Droit universel, publié à trois reprises (1719-1722), se ressentait de cette sublime imprévoyance du novateur. Il n'y a pas d'artifice synthétique que Vico n'ait employé pour maintenir le plan primitif de son ouvrage ; jusqu'à un certain point, il est resté fidèle à son

programme ; la triade pythagoricienne domine jusqu'aux dernières pages dans les *Sacerdotia, connubia et magistratus* des Romains. Mais enfin les nouvelles recherches du second livre déplaçaient le centre des méditations ; les nouveaux principes absorbaient, par des ellipses progressives, les théories du premier livre ; le commentaire sur Homère réformait la science mythologique ; plusieurs passages du texte tombaient sous la critique à peine déguisée des notes, et le grand ouvrage, écrit avec la puissance et l'irrégularité d'une nouvelle investigation, commençait à s'écrouler précisément à l'instant où Vico venait y mettre la dernière main.

Vico sentit le besoin d'un second ouvrage ; il composa un nouveau traité qui devait paraître en deux volumes in-4°, mais aucun libraire ne voulut s'en charger. Alors Vico abrégea son livre par une nouvelle méthode, fondit toutes ses idées dans une suite d'abstractions synthétiques, et généralisa ses innombrables rapprochemens dans le petit volume de la *Science nouvelle*. Ce fut un travail rude et pénible, mais Vico finit par bénir la nécessité qui l'avait dicté, parce qu'elle l'avait conduit à substituer la simplification et la logique des principes aux investigations incertaines des détails (1).

(1) Ma d'altronde si può intendere apertamente che

Rome est le fait dominant du Droit universel; l'histoire moderne est le *criterium* du Droit his-

il Vico èn ato per la gloria della patria (ce sont les propres expressions de Vico), e in conseguenza dell' Italia, perchè quivi nato, e non in Marrocco, esso riuscì letterato; che da questo colpo di avversa fortuna, onde altri arebbe rinunziato a tutte le lettere, se non pentito di averle mai coltivate, egli non si ritrasse punto di lavorare altre Opere, come, in effetto ne aveva già lavorata una divisa in due libri, che arebbono occupato due giusti volumi in-quarto; nel primo de' quali andava a ritrovare « i Principj « del Dritto Naturale delle Genti dentro quelli dell' Uma« nità delle Nazioni, » per via d'inverisimiglianze, sconcezze ed impossibilità di tutto ciò che avevano gli altri innanzi più immaginato che ragionato: in conseguenza del quale « nel secondo egli spiegava la generazione de' costu« mi umani con una certa Cronologia ragionata di tempi « oscuro e favoloso de' Greci, » da' quali abbiamo tutto ciò ch' abbiamo delle antichità gentilesche. E già l'Opera era stata riveduta dal sig. D. Giulio Torno dottissimo theologo della Chiesa Napoletana; quando esso riflettendo che tal maniera negativa di dimostrare quanto fa di strepito nella fantasia, tanto è insuave all'intendimento, poichè con essa nulla piu si spiega la mente umana; ed altronde per un colpo di avversa fortuna essendo stato messo in una necessità di non poterla dare alle stampe, e perchè vedevasi pur troppo obbligato dal proprio punto di darla fuori, ritrovandosi aver promesso di pubblicarla; ristrinse tutto il suo spirito in un' aspra meditazione per ritrovarne un metodo positivo e più stretto, e quindi più ancora efficace.

E nel fine dell' anno 1725 diede fuori in Napoli dalle

torique et de la sagesse des nations; puis l'image de Rome se répète dans toutes les histoires. Thésée est la vie de Rome, Athènes et Sparte réalisent le droit romain dans la Grèce; les Gaulois, les Germains, les Égyptiens, tous les peuples renferment le père, les cliens, le *connubium*, la plèbe de Rome. Homère a chanté les origines de l'histoire romaine; les langues et la mythologie rappellent à chaque instant les luttes de la famille et du patriciat. Il y a plusieurs Hercules, plusieurs Jupiters, plusieurs Orphées; ce sont autant de symboles qui représentent par le même langage les mêmes phases historiques chez des peuples différens (1).

stampe di Felice Mosca un libro in-12°, di dodici fogli non più, in carattere testino, con titolo : « Principj di una « Scienza Nuova d' intorno alla Natura delle Nazioni, per « li quali si ritrovano altri Principj del Diritto naturale, « delle Genti : » e con uno elogio l'indirizza alle Università dell' Europa. Vie de Vico : Œuv. compl., vol. IV, pag. 437-438.

(2) Quando Jus Heroicum inter alias gentes ex iisdem originibus natum narravimus, in aliis terrarum orbibus eandem juris heroici historiam aliis quidem fabulis, sed significatione eadem descriptam esse necesse est. Unde quot ferme antiquæ nationes, tot Hercules; qui certe aliter Ægyptiis, aliter Phœnicibus, aliter Scythis, aliter Hybibus, aliter Gallis appellabantur; sed eos omnes Græci ubi novum, et cum similibus Herculis sui proprietatibus norunt, omnes in sui Herculis cognomentum asciverant :

Qu'en résulte-t-il? Si toutes les nations arrivent à l'humanité à travers les révolutions de l'histoire romaine, il y a une science de toutes les histoires, il y a une loi générale et providentielle qui préside à la marche de tous les peuples; en d'autres termes, il y a une histoire idéale, éternelle, qui est commune à toutes les nations. Voilà la grande loi de la Science nouvelle; tout le monde des nations lui est soumis; devant elle, Rome, Sparte et Athènes ne sont que des manifestations partielles qui se perdent au milieu de la foule des peuples; l'histoire idéale éternelle absorbe toutes les idées du droit universel, et les reproduit par abstractions; mais dans cette inversion synthétique, tous les personnages historiques perdent leurs noms propres; tous les événemens, leur localité.

Où doit-on prendre les principes de l'histoire idéale? Cette question n'est qu'un artifice de méthode; la science est déjà faite, puisqu'elle n'est qu'une généralisation, et l'histoire idéale devient de la critique, quand Vico en demande les principes aux jurisconsultes, aux philosophes, et aux philologues. Les jurisconsultes, dit Vico, man-

quod esto unum de exemplis Ethymologici universalis. Atque ad hoc instar sunt plures Joves, plures Mercurii, plures Orphei, aliique satis multi in fabulis, qui plures una appellatione donati sunt. Dr. Univ., not., pag. 364-365.

quent de la science de l'humanité : Grotius n'a fait que de la philosophie, il a méconnu l'histoire, il n'a pas su apprécier l'autorité du genre humain, il n'a pas vu qu'elle était progressive, il l'a interrogée comme si elle était stationnaire et immobile. Les philosophes n'ont pas présidé aux origines de la société ; ils ne surgissent que lorsque l'humanité est déjà développée ; ils n'ont jamais compris les successions de ces états grossiers de la civilisation où les hommes, par un travail providentiel, s'approchent continuellement de la philosophie ; les philosophes n'ont donc rien à nous apprendre sur l'histoire idéale, éternelle, de l'humanité. Les philologues n'ont guère été plus heureux ; ils n'ont lu que les récits de quelques historiens ; mais l'histoire de l'humanité ne se lit pas dans les chroniques, elle commence bien des siècles avant l'Écriture ; d'ailleurs, à chaque pas, les monumens historiques sont effacés par la tourmente des révolutions. Ainsi pour les philologues, les langues sont autant d'énigmes ; la mythologie est un chaos de monstruosités et d'anachronismes ; l'origine des villes est un mystère, et l'histoire ancienne est pleine de mensonges où s'entremêlent et se confondent une foule de voyages absurdes des dieux, des héros et des philosophes (1).

(1) *Meditazione di una Scienza Nuova.* — Ma tutte le

Où peut-on prendre les principes de l'his-

scienze, tutte le *discipline* e le *arti* sono state indiritte a perfezionare e regolare lè facultà dell' uomo : pero niuna ancora ve n' ha che avesse meditato sopra *certi principj dell' umanità delle nazioni*, dalla quale senza dubbio sono uscite tutte le *scienze*, tutte le *discipline* e le *arti* : e per sì fatti principj ne fosse stabilita una certa ἀκμή, o sia uno *stato di perfezione*, dal quale se ne potessero misurare i *gradi* e gli *estremi*, per li quali e dentro i quali, come ogni altra cosa mortale, deve essa *umanità delle nazioni* correre e terminare : onde con iscienza si apprendessero le pratiche, come l' umanità di una nazione, surgendo, possa pervenire a tale stato perfetto ; e come ella, quinci decadendo, possa di nuovo ridurvisi. Tale *stato di perfezione* unicamente sarebbe, fermarsi le nazioni in *certe massime*, così dimostrate per ragioni costanti, come praticate co costumi communi ; sopra le quali la *sapienza riposta de' filosofi* dasse la mano e reggesse la *sapienza volgare delle nazioni*; e 'n cotal guisa vi convenissero li più riputati delle accademie con tutti i sapienti delle repubbliche ; e la *scienza delle divine ed umane cose civili*, che è quella della religione e delle leggi, che sono una *theologia* ed una *morale comandata*, la quale si acquistá per abiti; fosse assistita dalla *scienza delle divine ed umane cose naturali*, che sono una *teologia* ed una *morale ragionata*, che si acquista co' raziocinj : talchè farsi fuori da sì fatte massime, fosse egli il *vero errore*, o sia *divagamento*, non che di uomo, di *fiera*. — *Difetto di una si fatta Scienza per li sistemi di* Grozio, *di* Seldeno, *di* Pufendorfio. — Sursero ne' nostri tempi tre celebri uomini, *Ugone Grozio, Giovanni Seldeno* e *Samuello Pufendorfio*, facendo *Ugon* capo ; i quali meditarono ciascuno un proprio siste-

toire idéale? — Elle est une science nouvelle; il

ma del diritto natural delle nazioni: perocchè tutti gli altri che dopo hanno scritto del diritto natural delle genti, sono quasi tutti adornatori del sistema di *Grozio*: i quali *tre principi di questa dottrina* errarono tutti e tre in cio, che *niuno pensò stabilirlo sopra la Provvedenza Divina*, non senza ingiuria della gente cristiana; quando i *romani giureconsulti*, in mezzo ad esso Paganesimo, da quella ne riconobbero il gran principio. Imperciocchè *Grozio* per lo stesso troppo interesse che egli ha della verità, con errore da non punto perdonarglisi, nè in questa sorta di materie, nè in metafisica, professa che 'l suo sistema regga e stia fermo anche posta in disparte ogni cognizione di Dio: quando, senza alcuna religione di una Divinità, gli uomini non mai convennero in nazione: e siccome delle cose fisiche, o sia de' moti de' corpi non si puo avere certa scienza senza la guida delle verità astratte dalla matematica; così delle cose morali non si puo averla senza la scorta delle verità astratte dalla metafisica, e quindi senza la dimostrazione di Dio. Oltre a cio, come *Sociniano* che egli era, pone il *primo uomo* buono, perchè *non cattivo*, con queste qualità di *solo*, *debole* e *bisognoso di tutto*; e che fatto accorto da' mali della bestial solitudine, sia egli venuto alla società: e 'n conseguenza che 'l primo genere umano sia stato di semplicioni solitarj, venuti poi alla vita socievole, dettata loro dall' utilità; che è in fatti l'*ipotesi* di *Epicuro*. Venne appresso *Seldeno*, il quale per lo troppo affetto che porta all' erudizione ebrea, della quale egli era dottissimo, fa *principj del suo i pochi precetti che Iddio diede a' figliuoli di Noè*: da un de' quali, *Semo* (per non riferire qui le difficultà che gliene fa contro il *Pufendorfio*), il quale solo persevero nella vera reli-

faudra donc la chercher dans l'étude de l'homme.

gione del Dio d'Adamo, anzi che un diritto commune con le genti provenute da *Cam* e *Giafet,* derivo un diritto tanto propio, che ne resto quella celebre divisione di *Ebrei* e di *genti,* la qual duro infino agli ultimi tempi loro, ne' quali *Cornelio Tacito* appella gli Ebrei *uomini insocievoli;* e distrutti da' Romani, tuttavia con raro esemplo vivono dissipati tra le nazioni, senza farvi nessuna parte. Finalmente il *Pufendorfio,* quantunque egli intenda servire alla Provvedenza, e vi si adoperi, dà un' *ipotesi* affatto *Epicurea,* ovvero *Obbesiana,* che in cio è una cosa stessa, *dell' uomo gittato in questo mondo senza cura ed ajuto divino.* Laonde non meno i *semplicioni* di *Grozio,* che i *destituti* di *Pufendorfio* devono convenire coi *licenziosi violenti* di *Tommaso Obbes;* sopra i quali egli addottrina il suo *cittadino* a sconoscere la giustizia, e seguire l' utilità con la forza. Tanto le *ipotesi* di *Grozio* e di *Pufendorfio* sono propie a stabilire il diritto naturale immutabile!

Quindi perchè niuno delli tre nello stabilire i suoi principj guardo la *Provvedenza,* percio e niuno degli tre scuoprì le vere e *fin ora nascoste origini di niuna di tutte le parti* che compongono tutta l'*Iconomia del diritto natural delle genti, che sono religioni, lingue, costumanze, leggi, società, governi, dominj, commerzj, ordini, imperj, giudicj, pene, guerra, pace, rese, schiavitù, allianze :* e per non averne scoverte le origini, danno tutti e tre di concerto in questi *tre gravissimi errori.*

De' quali il *primo* è, che quel *diritto naturale* che essi stabiliscono per *massime* ragionate di *morali filosofi* e *teologi,* e 'n parte di *giureconsulti,* come egli in verità è eterno nella sua idea, così stimano che fosse stato mai sempre praticato coi costumi delle nazioni : e non avvertirono

« Au milieu de tant de doutes et d'incertitude,

che il diritto naturale, di che ragionano meglio di loro i *giureconsulti romani*, per quella principal parte che 'l riconoscono *ordinato dalla Provvedenza Divina*, egli sia un diritto naturale uscito con essi costumi delle nazioni, eterno appo tutte in cio, che dalle stesse origini delle religioni incominciato, egli per certe *sette di tempi*, che i medesimi *giureconsulti* sovente appellano, per gli stessi gradi appo tutte procede, e giugne ad un certo termine di chiarezza, che per la sua perfezione o stato, altro non gli rimane che alcuna *setta di filosofi* il compia, e fermi con massime ragionate sull'*idea di un giusto eterno*. Talchè in tutto cio di che *Grozio pensa riprendere i romani giureconsulti* in tante minute spezie o casi di cotal diritto, che egli, più di quel che convenga a filosofo che ragiona di principj di cose, propone in uno sformato numero, i di lui colpi vanno a cadere a vuoto: perchè i *giureconsulti romani* intesero del *diritto naturale delle nazioni* celebrato dalla *setta de' loro tempi*; e *Grozio* intende del *diritto naturale* ragionato dalla *setta di morali filosofi*.

L'altro errore è, che le *autorità* con le quali ciascuno conferma il suo, nella folla delle quali, perchè egli era sopra gli altri due eruditissimo il *Grozio*, sembre essere sazievole; elleno almeno, circa i principj del *tempo istorico*, che per la barbarie appo tutte le nazioni è troppo vestito di favole, molto più quelle del *tempo favoloso*, e sopra tutto quelle del *tempo oscuro*, non portano seco alcuna scienza e necessità: perchè essi non meditarono nella *Provvedenza Divina*, a quali *occasioni* di umane necessità o utilità, e con quali *guise*, e tutte coi *tempi* loro propj, ordino *questa universal republica del genere umano* sopra l' *idea* del suo *ordine eterno*; e come vi detto un *diritto*

« dit Vico, il y a cela seul de sûr, que le monde

universale ed eterno in cio, che egli è appo tutte le nazioni uniforme, quantunque sien surte e incominciate in tempi tra loro differentissimi, ovunque se ne dieno le medesime occasioni delle stesse umane bisogne, sopra le quali egli ha costanti le sue origini e i suoi progressi. In conseguenza di che essi non han saputo cio che loro, per usare con certa scienza le autorità che essi arrecano, importava indispensabilmente diffinire, qual diritto natural delle genti correva, per cagion d' essemplo, a' tempi della legge delle *XII Tavole* data a' Romani; per sapere con iscienza il diritto romano che aveva di commune con le altre nazioni a que' tempi, e che di proprio; che diritto natural delle genti correva a' tempi di *Romolo*, per sapere con iscienza che diritto naturale dalle altre genti del Lazio avesse egli ricevuto nella sua nuova cità, e che esso vi avesse ordinàto di particolare : perchè arebbono essi distinto che i costumi romani osservati in Roma da *Romolo* fino a' *Decemviri*, fermati nelle *XII Tavole*, tutto fu diritto delle genti che correva per quella *setta de' tempi nel Lazio;* e che il diritto propio romano furono le *formole* con la interpretazione acconce ad essa *legge :* il quale percio resto detto *diritto civile*, ovvero proprio de' cittadini romani, non tanto per eccellenza, come sta dimostro in altra *Opera* nostra gia uscita dalle stampe (le Dr. Univ.).

Il *terzo* ed *ultimo comune errore* è, che essi trattano del diritto natural delle genti assai meno che per metà : poichè nulla ragionano di quello che appartiene alla conservazione privatamente de' popoli; e ragionano solamente di quello che riguarda in comune la conservazione di tutto il genere umano : quando il diritto naturale introdotto privatamente nelle città deve essere stato pur quello che

« des nations a été fait par les hommes, et qu'on

avvezzo e dispose i popoli, perchè alle occasioni poi di conoscersi tra loro le nazioni, si ritrovassero avere un senso comune, senza che altra sapesse nulla dell' altra; onde dassero e ricevessero leggi conformi a tutta la loro umana natura; e sopra un cotal senso comune le riconoscessero *leggi dettate dalla Provvedenza*, e quindi le riverissero sulla giusta oppenione d'esser *leggi dettate da Dio*. — *Cagioni perchè fin ora questa Scienza è mancata per li* Filosofi *e per li* Filologi. — Infelice cagione di ciò ella è stata, perchè ci è mancata fin ora una *Scienza* la quale fosse insieme *istoria* e *filosofia dell' umanità*. Imperciocchè i *Filosofi* han meditato sulla natura umana incivilita già dalle religioni e dalle leggi; dalle quali, e non d'altronde, erano essi provenuti filosofi; e non meditarono sulla natura umana, dalla quale eran provenute le religioni e le leggi, in mezzo alle quali provennero essi filosofi. I *Filologi* per lo comun fato dell' antichità, che col troppo allontanarsi da noi si fa perdere di veduta, ne han tramandato le *tradizioni volgari* così svisate, lacere e sparte, che se non si ristituisce loro il propio aspetto, non se ne ricompongono i brani, e non si allogano a' luoghi loro, a chi vi mediti sopra con alquanto di serietà, sembra essere stato affatto impossibile aver potuto esse nascere tali, non che nelle allegorie che loro sono state appiccate, ma negli stessi volgari sentimenti, co' quali ben lunga età, per mano di genti rozze ed ignoranti affatto di lettere, esse ci sono pervenute. La qual riflessione ci assicura di affermare che le favole, dalle quali tutta la storia gentilesca prende i suoi incominciamenti, non poterono essere ritrovati di getto di *Poeti Teologi*, quali da *Platone* fino a' nostri tempi, cioè del famoso *Ba-*

« doit en chercher les principes dans les facultés

cone da Verulanio, DE SAPIENTIA VETERUM, sono stati creduti particolari uomini colmi di sapienza riposta, e valenti in poesia, primi autori dell' umanità gentilesca. Perchè *Teologia volgare* altro non è che oppenioni del volgo intorno alla Divinità: talchè i *Poeti Theologi*, essendo stati uomini che fantasticarono Deitadi; se ogni nazione gentile ebbe i suoi propj Dei, e tutte le nazioni sono da una qualche religione incominciate, tutte furono fondate da Poeti Teologi, cioè uomini volgari, che con false religioni essi si fondarono le loro nazioni: che sono i *principj della Teologia de' Gentili*, come più propj dell' idee che ne destano le voci che ne pervennero; così più convenevoli agl' incominciamenti delle nazioni tutte barbare ne' loro principj, che non sono i magnifici e luminosi che ne immaginano i *Vossj*, DE THEOLOGIA GENTILIUM, dopo tutti i *Mitologi* che ne avevano innanzi ragionato. Perchè gli uomini ambiziosi, che affettano signorie nelle loro città, vi si aprono la strada con parteggiare la moltitudine, lusingarla con alcuni simulacri ovvero apparenze di libertà; e ciò debbon far essi con uomini già inciviliti ed avvezzi alla servitù delle leggi ed al mal governo che fanno di essoloro i potenti: e vogliam credere che uomini dello in tutto selvaggi, nati ed avvezzi ad una sfrenata libertà, per lasciare altre difficoltà insuperabili che si fanno *altrove*; eglino a *suon di liuto*, e col cantarsi loro fatti scandalosissimi degli Dei, come « Giovi adulteri, Veneri prostitute e feconde, « Giunoni castissime mogli, sterili, e da' Giovi loro mariti « malmenate, » ed altre nefande lordure; i quali esempli, ed esempli di Dei, gli arebbono più tosto dovuto fermare nella loro natia bestialità; si sieno essi ridotti a spogliare la lor natura, e dalla libidine bestiale si sieno ricevuti alla

« de l'entendement humain (1).» C'est là le prin-

pudicizia de' matrimonj, da' quali i *Filosofi* tutti convengono avere incominciato la prima umana società? — Due e non più si possono in natura imaginare le guise onde abbia il mondo delle naponi gentili incominciato; o da alcuni uomini sapienti che l'avessero ordinato per riflessione; o

(1) *Necessita di rintracciare i principj della natura delle nazioni con la Metafisica innalzata a contemplare una certa mente comune di tutti i popoli.* — Per tutte queste incertezze siamo costretti, come que' primi uomini, onde poi sursero esse gentili nazioni, per liberarsi dal servaggio della religione di Dio creatore del mondo e di Adamo, che sola poteva tenerli in dovere, e 'n conseguenza in società, si dissiparono con la vita empia in un divagamento ferino per la gran selva della terra fresca dalla creazione innanzi, e dopo dalle acque del diluvio provenuta foltissima penetrando; costretti a cercar pabolo o acqua, e molto più per campar dalle fiere, di che pur troppo la gran selva abbondar doveva; abbandonando spesso gli uomini le donne, le madri i figliuoli, senza vie di potersi rinvenire, andarono tratto tratto nelle loro posterità a disimparare la lingua di Adamo; e senza lingua, e non con altre idee che di soddisfare alla fame, alla sete e al fomento della libidine, giunsero a stordire ogni senso di umanità: così noi, in meditando i principj di questa Scienza, dobbiamo vestire per alquanto, non senza una violentissima forza, una sì fatta natura; e in conseguenza ridurci in uno stato di una somma ignoranza di tutta l' umana e divina erudizione, come se « per questa ricerca « non vi fussero mai stati per noi nè Filosofi nè Filologi: » e chi vi vuol profittare, egli in tale stato si dee ridurre,

cipe qui abstrait définitivement tous les rappro-

che uomini bestioni vi fossero per un certo senso ossia istinto umano convenuti. Pero c'impedisce venire nella prima opinione essa natura de' principj che in tutte le cose sono simplici e rozzi e tali devvono essere Stati i principj dell' umanità gentilesca... — Rimossi i *sapienti*, ci rimangono i *bestioni*, che sono i primi uomini che pongono il

perchè nel meditarvi non ne sia egli turbato e distolto dalle comuni invecchiate anticipazioni. Perchè tutte queste dubbiezze, insieme unite, non ci possono in niun conto porre in dubbio questa *unica verità*, la qual dee esser la *prima di sì fatta scienza;* poichè in cotal lunga e densa notte di tenebre quest' una sola luce barluma, che 'l « mondo delle gentili nazioni egli è stato pur certamente « fatto dagli uomini : » in conseguenza della quale per sì fatto immenso oceano di dubbiezze appare questa sola picciola terra dove si possa fermare il piede; che i di lui « principj si debbono ritruovare dentro la natura della « nostra mente umana, e nella forza del nostro inten- « dere; » innalzando la *metafisica* dell' umana mente finor contemplata dell' *uom particolare*, per condurla a *Dio*, com' *Eterna Verità*, che è la *teoria* universalissima della divina Filosofia; a contemplare *il senso comune del genere umano*, come una *certa mente umana delle nazioni*, per condurla a *Dio*, come *Eterna Provvedenza*, che sarebbe della divina Filosofia la universalissima *pratica :* e in cotal guisa *senza veruna, ipotesi*, chè tutte si rifiutano dalla Metafisica, andarli a ritrovare di fatto tra le modificazioni del nostro umano pensiero nelle posterità di *Caino* innanzi, e di *Cam, Giafet* dopo l'universale diluvio. Prem. Science nouv., liv. I, chap. xi.

Histoire des idées.

L'histoire idéale commence par la violence, au milieu de la guerre de tous contre tous ; puis elle dirige la force dans l'institution de la famille et des fiefs. Dans le patriciat, il n'y a plus que des *imitationes violentiæ;* la démocratie et la monarchie détruisent jusqu'au souvenir du droit de la force, pour établir l'égalité parmi les hommes. Les passions et les intérêts sont autant d'occasions préétablies par la Providence pour dégager les idées de justice des mœurs rudes et barbares de la famille, des fiefs et du patriciat. La triade éternelle qui engendre la morale et le droit s'ébauche d'abord dans la *religion*, les *mariages* et les *sépultures ;* la prudence, la tempérance et la force commencent par ces trois institutions primitives. C'est dans la crainte de Dieu que se dessine la première idée de l'être ; le mariage modère les passions, et fixe la famille ; les tombeaux indiquent les bornes du champ cultivé où se déploie la première industrie qui fut la première application de la force. La protection des transfuges, les fiefs isolés ne relevant que de Dieu, les émeutes des feudataires, la ville qui les étouffe en affermissant la victoire dans le patriciat, puis les émeutes plébéiennes qui renversent la cité des patriciens, enfin l'égalité des

droits qu'on obtient par les luttes du *forum*, voilà les événemens providentiels et inévitables qui entraînent toutes les nations, depuis la hutte du sauvage jusqu'aux dominations impériales; c'est là la voie prédestinée qui conduit tout homme à la famille, toute famille à la ville, toute ville à l'humanité. Ainsi chaque nation traverse les trois époques de la famille isolée et féodale, de la ville patricienne et des gouvernemens humains (la démocratie et la monarchie) : les Égyptiens ont passé par les trois âges des dieux, des héros et des hommes; la Grèce a eu ses dieux, ses héros et ses républiques; Rome a eu ses familles isolées, sa ville héroïque des *Quirites*, et son époque humaine aux temps de la république et de l'empire. Tout âge a sa langue, son gouvernement, son droit et sa jurisprudence. Dans l'âge divin, la famille est gouvernée par les superstitions, le droit est consacré par les dieux, la volonté qui commande est celle de Jupiter; la guerre de l'état de nature est réduite à une guerre de religion. Dans l'âge héroïque, le gouvernement est aristocratique, le droit est rempli de solennités, la guerre de l'état antérieur est réduite à une simple fiction dramatique, la jurisprudence ne montre la force de l'obligation qu'en s'attachant à la lettre de la loi. Dans l'âge des hommes, il y a la république ou la monarchie; tous les plébéiens reçoivent leur émancipation,

hommes. L'histoire idéale, universelle, en préordonnant tous les événemens qui doivent se réa-

Romani comizj. — Chap. XXXVII. Principio eterno de' governi umani nelle republiche libere ovvero nelle monarchie. — Chap. XXXVIII. Il diritto natural delle genti con costante uniformità sempre andante tra le nazioni. — Chap. XXXIX. Scoverta del primo diritto natural delle genti divino. — Chap. XL. Principio della giustizia esterna delle guerre; e di nuovo de' duelli. — Chap. XLI. Diritto Ottimo, principio delle vendicazioni, ed origine del diritto araldico. — Chap. XLII. Diritto del nodo, principio delle obbligazioni ed abbozzo delle ripresaglie e della schiavitù. — Chap. XLIII. Primi diritti delle nazioni guardati con l'aspetto della religione. — Chap. LXIV. Scoverta del diritto natural delle genti eroico. — Chap. XLVI. Scoverta dell' ultimo diritto delle genti umano. — Chap. XLVIII. Idea di una giurisprudenza del genere umano variante per certe sette de' tempi: Giurisprudenza della setta de' tempi superstiziosi. — Chap. XLIX. Si scuopre l' arcano delle leggi uniforme in tutte le antiche nazioni. — Chap. L. Dimostrazione che le leggi non nacquero da impostura. — Chap. LI. Giurisprudenza della setta de' tempi eroici, nella quale si scuopre il principio degli atti legittimi de' Romani. — Chap. LII. Principio della giurisprudenza rigida degli antichi. — Chap. LIV. Giurisprudenza della setta de' tempi umani, e 'l principio della giurisprudenza benigna de' Romani ultimi. — Chap. LVI. Scoverta de' veri elementi della storia. — Chap. LVII. Principj storici dell' astronomia. — Chap. LVIII. Idea di una cronologia ragionata de' tempi oscure e favoloso. — Chap. LIX. Scoverta di una nuova spezie d' anacronismi e di altri principj di emendarli. — Chap. LX. Nuovi principj storici della geografia. —

liser dans chaque histoire, a préétabli, par une loi uniforme et générale, les langues qui doivent les indiquer. Dans le premier âge, les hommes étaient muets; les dieux étaient en même temps des idées et des signes; les trente mille dieux dénombrés par Varron étaient la croyance et le langage des familles isolées (1). La langue héroïque procède par métaphores et par analogies; le blason est un des moyens par lesquels elle s'exprimait; les champs, les plumes, les métaux, les couleurs des armoiries sont des carac-

Chap. LXI. Si scuopre il gran principio della propagazione delle nazioni. — Chap. LXII. Si scuopre il principio delle colonie e del diritto romano italico e delle provincie. — Chap. LXIII. Scoverta delle guise delle colonie eroiche oltramarine. — Chap. LXIV. Scoverta del primo principio di questa scienza. — Chap. LXV. Principj della sapienza riposta scoverti dentro quelli della sapienza volgare. — Chap. LXVI. Idea di una storia civile delle invenzioni, delle science, delle discipline e delle arti. — Chap. LXVII. Si determina lo stato perfetto delle nazioni.

(1) Première Science nouvelle, liv. III, chap. IV. Primo principio della poesia divina o sia teologia de' gentili. — Chap. V. Discoverta del principio de' caratteri poetici che fu il vocabolario delle prime nazioni gentili. — Chap. VI. Scoverta delle vere allegorie poetiche. — Chap. VII. Idea di una teogonia naturale. — Chap. XXII. Guisa del nascimento della prima lingua tra le nazioni divina. — Chap. XXIII. Guisa delle prime lingue naturali ovvero significanti naturalmente.

tères poétiques qui indiquent les auspices et les terres cultivées. Les enseignes militaires rappellent, par des aigles, des lions et des dragons, les luttes d'Hercule et des familles patriciennes; enfin l'autel, le serpent, le dragon, le trepied, qu'on rencontre si souvent dans les médaillons, sont les symboles des terres défrichées des asiles et de la religion des héros (1). — Les premiers mots de la langue humaine sont des monosyllabes; les mots du latin qui se rapportent aux choses les plus nécessaires de la vie sont toujours des monosyllabes; en effet, ils ont été forgés les premiers à cette époque où les plèbes encore muettes devaient chercher l'expression la plus courte et la plus facile du monosyllabe; ce n'est

(1) Langue héroïque. — Ire Science Nouvelle, liv. III, chap. XXIV. Guisa del nascimento della seconda lingua delle nazioni eroica. — Chap. XXV. Guisa come formossi la favella poetica che ci è giunta.—Chap. XXVI. Si ritruova la vera origine delle imprese eroiche. — Chap. XXVII. Altri principj della scienza del blasone. — Chap. XXIX. Nuova scoperta delle origini della insegne gentilizie.—Chap. XXX. Altre origini delle insegne militari. — Chap. XXXI. Altri principj della scienza delle medaglie. — Chap. XXXII. Colla lingua delle armi si spiegano i principj del diritto naturale delle genti che trattano i giureconsulti romani. — Chap. XXXIII. La lingua dell' armi è necessaria per intendere la storia barbara. — Dans ces chapitres Vico développe le principe déjà posé dans le Droit Univ. : *Stemmata sunt caracteres heroici.*

que dans la suite que les langues se compliquèrent, et que chaque parole se composa de plusieurs monosyllabes. De même le premier langage articulé fut une suite de cris, un chant continu; il se trouva naturellement formulé dans le vers; peu à peu les formes abstraites prévalurent, on s'habitua à articuler les mots, et le chant des premiers peuples se résolut dans la prose.

Depuis l'état de nature jusqu'aux académies des nations civilisées, depuis le droit de la force jusqu'à celui des philosophes, toutes les langues se développent d'après une loi unique, parallèle à la grande loi qui préside à la génération des idées. Il y a donc une loi étymologique générale, commune à toutes les langues; on peut donc composer un dictionnaire abstrait commun à toutes les nations. Les localités pourront modifier indéfiniment les mots, mais ils doivent se rapporter à ces grands événemens auxquels tous les peuples sont uniformément prédestinés (1).

(1) Langue humaine. — Ire Science Nouvelle, liv. III, chap. XXXIV. Della terza parte della locuzione poetica che è di parlari convenuti. — Chap. XXXV. — Scoverta de' principj comuni a' tutte le lingue articolate. — Chap. XXXVI. Scoverta delle vere cagioni della lingua latina e al di lei esempio delle altre tutte. — Chap. XXXVII. Scoverta dei principi del conto e de' versi. — Chap. XXXVIII. Idea di un etimologico comune a tutte le lingue natie. — Chap. XXXIX. Idea de un etimologico delle voci d'origine straniera. —

Histoire ancienne.

Puisque l'histoire idéale usurpe le rôle de

Ch. XL. Idea di un etimologico universale per la scienza della lingue del diritto naturale delle genti.—Chap. XLI. Idea di un dizionario di voci mentali comune a' tutte le nazioni. E qui si pon fine a questo *Libro* delle *lingue* con questa *idea* di un *Dizionario di voci*, per così dire, *mentali*, *comune a tutte le nazioni* : che spiegandone l'idee uniformi circa le sostanze, che dalle diverse modificazioni che le nazioni ebbero di pensare intorno alle stesse umane necessità o utilità comuni a tutte, riguardandole per diverse propietà, secondo la diversità de' loro siti, cieli, e quindi nature e costumi; ne narri « l'origini delle diverse lingue « vocali, che tutte convengano in una lingua ideale co« mune. » E per istare sempre sopra gli stessi esempli propj de' nostri principj, si noverino tutte *le propietà de' padri* nello *stato delle famiglie*, ed in quello delle indi surte *prime città* : I. del fantasticare Deitadi : II. del fare certi figliuoli con certe donne con certi auspicj divini : III. e perciò d'origine eroica, ovvero di Ercole : IV. per la scienza che avevano degli auspicj o sia divinazione : V. per li sacrificj che facevano essi nelle loro case : VI. per lo infinito imperio che essi avevano sopra le loro famiglie : VII. per la fortezza con cui uccisero le fiere, domarono le terre incolte, e difesero i loro campi dagli empj vagabondi ladroni delle biade : VIII. per la magnanimità di ricevere ne' loro asili gli empj vagabondi che vi rifuggivano, nella bestial comunione pericolanti tra le risse co' violenti di *Obbes* : IX. per la fama nella quale eran saliti colla virtù di opprimere i violenti, e di soccorrere a' deboli : X. per lo so-

Rome, elle se pose comme *criterium* universel de toutes les histoires, elle devient le type d'une

vrano dominio de' loro campi, che naturalmente ne avevano per sì fatte imprese acquistato : XI. e in conseguenza per lo imperio sovrano delle armi, che va sempre col sovrano dominio congiunto : XII. e finalmente per lo arbitrio sovrano delle leggi, e perciò delle pene, che va congiunto con l'imperio sovrano dell' armi. Quindi ritruoverassi che dagli *Ebrei* furono detti *Leviti*, da *el* che significa *forte :* dagli *Assirj* furon detti *Caldei*, o sieno sapienti : da' *Persiani* detti *Maghi*, ovvero *indovini;* dagli *Egizj*, come ogni un sa, *sacerdoti*. Si dissero variamente da' *Greci*, ora *poeti eroi*, dalla *divinazione*, dalla quale i poeti da *divinari* furono detti *divini;* ed *eroi* dalla loro creduta origine di figliuoli degli Dei; nel cui numero *Orfeo*, *Anfione*, *Lino :* dalla infinita potestà detti *re;* col quale aspetto gli *Ambasciadori di Pirro* gli riferirono, aver essi veduto in Roma un *senato di re :* dalla fortezza Ἄριστοι, da Ἄρης *Marte*, quasi *marziali;* de' quali essendosi composte le prime città, la prima de' governi civili nacque *aristocratica :* universalmente per *Saturnia*, o sia *Italia*, *Creta* ed *Asia*, con l'aspetto di *sacerdoti armati* furon detti *Cureti*; e prima con particolarità per tutta Grecia si dissero *Eraclidi* ovvero di razze erculee, che poi restò agli *Spartani*, che certamente armarono d'asta; e il cui *regno* senza dubbio fu *aristocratico*. Alla stessa fatta appunto dalle genti latine si dissero *Quiriti o sacerdoti armati di esta* detta *quir;* che sono i *Cureti Saturnj* osservati in Italia da' Greci : e si dissero *optimi* in significazione di *fortissimi*, come l'antico *fortus* significò il presente *bonus;* e le *repubbliche* che se ne composero poi, si dissero d'*ottimati*, corrispondenti all' *aristocratiche*, o sia de' *marziali* de' Greci : dall' assoluta signo-

espèce de physiologie comparée pour reconstruire toutes les civilisations qui ont laissé quelque trace

ria delle loro famiglie si dissero *heri*, ovvero *signori*, che pur hanno un suono comune con gli *eroi*; e 'l loro *patrimonio* dopo la morte ne restò detta HEREDITAS, *signoria*: della quale la legge delle *XII Tavole* lasciò intatto loro il costume delle genti di disporre da sovrani, come si è sopra dimostro. Si dissero anche dalla fortezza *viri*, che pure rispondono agli *eroi* de' Greci: onde *viri* restarono detti i *mariti solenni*, che nella storia romana antica si sono ritruovati essere i *soli nobili* sino a sei anni dopo la legge delle *XII Tavole*: pur *viri* si dissero i magistrati, come *Duumviri*, *Decemviri*: così ancora *viri* detti i *sacerdoti*; come *Quindecemviri*, *Vigintiviri*: e finalmente *viri* detti i giudici, come *Centumviri*: talchè con questa una voce *vir* si spiegava *sapienza*, *sacerdozio* e *regno*; che si è sopra dimostro essere stata *una stessa cosa* nelle persone de' *primi padri nello stato delle famiglie*. Onde con la maggior propietà di tutte le altre appo le genti latine si dissero *padri* dalla certezza de' loro figliuoli: il perchè i nobili si dissero *Patrizi*, appunto come gli *Ateniesi* dissero i *nobili* Εὐπατρίδας. Ne' tempi barbari ritornati furon detti *Baroni*: onde non senza meraviglia *Ottomano* avvertisce, i *vassalli* dirsi nella dottrina feudale *homines*: ch'è appunto quella stessa differenza con la quale a' Latini restarono *vir* et *homo*: quello vocabolo di virtù, e, come abbiam veduto civile; questo di natura ordinaria, obbligato di seguire altrui, che ne abbia ragione di condurlo, detto da' Greci βιάς, da' Latini *vas*, e da' Tedeschi *was*, onde viene *vassus* et *vassallus*: dalla quale origine certamente dovette restare agli Spagnuoli la voce *baron* per significare *maschio*, come poi restò a' Latini *vir* per distinguerlo dalla *femmina*;

dans les traditions (1). La Bible nous apprend que tous les hommes, avant le déluge, étaient parve-

e dalla quale origine deve certamente venire *homagium*; quasi *hominis agium*, che è appunto il *diritto eroico del nodo*, fonte di tutte le contese eroiche che ne narrò sopra l'*istoria romana antica*: onde s'intenda con quanta scienza *Cujacio* e gli altri narrino dell' *Origione de' feudi!*

(1) I[re] Science Nouvelle, liv. II, chap. IX. *Idea di una nuova Arte critica.* — E questa istessa scienza ne può fornire di un' arte critica sopra gli autori delle nazioni medesime; che ne dia le regole di discernere il vero in tutte le storie gentilesche, che ne' loro barbari incominciamenti lo han tramischiato, qual più qual meno, di favole. Perchè gli storici anche addottrinati devono narrare le tradizioni volgari de' popoli, de' quali scrivono le storie, acciocchè ed essi sien tenuti dal volgo per veritieri, e sieno utili alle repubbliche, per la cui perpetuità essi scrivono le storie, riserbando a' dotti il giudizio della verità. Ma i fatti in dubbio si devono prendere in conformità delle leggi; le leggi in dubbio si devono interpetrare in conformità della natura: onde le leggi e i fatti in dubbio devono riceversi, che non facciano assurdo o sconcezza, molto meno impossibilità. I popoli in dubbio devono aver operato in conformità delle forme de' loro governi: le forme de' governi in dubbio devono essere state convenevoli alla natura degli uomini governati: la natura degli uonimi in dubbio deve essere stata governata in conformità della natura de' siti, altrimenti nell' isole, che ne' continenti; chè ivi provengono più ritrosi, qui più agevoli: altrimenti ne' paesi mediterranei, che ne' marittimi; chè ivi riescono agricoltori, qui mercadanti: altrimenti sotto climi caldi e più eterei, che sotto freddi e pigri, chè ivi nascono di acuto e qui d

nus à l'humanité. La race de Caïn, ayant perdu le souvenir de la religion, se sera donc civilisée par la force providentielle des événemens pré-

ottuso ingegno. Con queste regole d'interpetrazione delle leggi anche fresche e de' fatti pur recenti si fanno ragionevoli le tradizioni volgari che ci son pervenute dell' umanità de' tempi oscuro e favoloso, che sembrano, come finora han giaciuto, assurde ed anche impossibili. E la riverenza loro dovuta per la propia antichità, si serba loro sopre questa massima : che ogni comune di uomini è naturalmente portato a conservare le memorie di quelle costumanze, ordini, leggi, che li tengono lentro quella quella società. Quindi se tutte le storie gentilesche han conservato i loro principj favolosi, e sopra tutte la greca, dalla quale abbiamo tutto ciò che abbiamo dell' antichità de' Gentili; devono le favole unicamente contenere narrazioni storiche degli antichissimi costumi, ordini, leggi delle prime gentili nazioni : *che sarà la* condotta principale di tutta quest'Opera.—Chap. x. 1. Con certa specie di testimonianze sincrone co' tempi in che nacquero esse gentili nazioni. — Chap. xi. 2. Con certa specie di medaglie de' primi popoli con le quali si dimostra l'universale diluvio. — Chap. xii. 3. Con fisiche dimostrazioni con cui si dimostrano i giganti, primo principio della storia profana, e della di lei perpetuità colla sacra. — Chap. xiii. 4. Con pruove fisiche tratto dalle favole, con cui si truova ad un certo determinato tempo dopo l'universale diluvio esser nato il principio dell' idolatria o della divinazione comune a' Latini, Greci, Egizi, dopo esser queste per altri principj nate nell' Oriente. — Chap. xiv. 5. Con pruove metafisiche con le quali si ritruova dovere alla poesia i suoi principj tutta la teologia de' gentili.

ordonnés dans l'histoire idéale. Elle aura passé à travers les trois âges des dieux, des héros et des hommes. Nous ne connaissons que la dernière époque de l'Égypte, de l'Assyrie et de la Phénicie; les histoires de ces peuples sont tronquées, mais l'histoire idéale nous transporte à leurs origines; il faut absolument qu'ils aient traversé les deux époques de la famille et du patriciat avant d'arriver aux *temps humains*, dans lesquels ils furent connus des autres peuples (1). La mythologie, en se disposant d'après les trois âges égyptiens, se divise en deux époques celles des dieux et des héros; il n'y a plus de mythes à l'époque des hommes. Les douze grands dieux (*gentium majorum*) expriment l'histoire de douze petites périodes parcourues par la famille dans les temps antérieurs aux villes; elles ont été les mêmes en Orient, en Égypte, en Phénicie et chez les anciens peuples de l'Italie. L'âge des héros est résumé dans l'histoire de Minos, dans l'expédition des Argonautes, dans l'enlèvement d'Europe, dans le combat de Persée qui délivre Andromède, dans la guerre de Troie, dans les narrations de l'*Odyssée*, et dans les différentes versions de l'histoire d'Hercule. Ce sont des

(1) Ire Science Nouvelle, lib. V, chap. III. Due antichità Egiziane si truovano principj di questa scienza. — Chap. V. Supplimento della storia antidiluviana. — Chap. VI. Compendimento della storia oscura degli Assirj, Egizj, Fenicj.

symboles des guerres, des brigandages perpétuels des villes aristocratiques et des vicissitudes patriciennes en présence de l'émeute des plébéiens. L'âge des héros finit quand l'aristocratie perd ses priviléges, quand les plèbes brisent le *jus nexi*, et obtiennent la communication du *connubium*. C'est alors qu'il naît des monstres, c'est-à-dire, des hommes à double nature patricienne et plébéienne; c'est alors qu'Hercule expire dans les fureurs parce qu'il est souillé par le sang du centaure; c'est alors que commencent les temps humains, le *jus gentium humanarum*, et cette crise achevée, le droit romain va naturellement s'asseoir sur les bases d'une philosophie platonique, et prépare lentement les développemens ultérieurs de l'égalité chrétienne (1).

Pourtant, l'histoire idéale est le nouvel art critique qui rend aux faits leur position, aux traditions leur véritable sens; elle est le seul moyen de reconstruire l'histoire universelle qui, de l'aveu de tous les savans, manque de principes et de sucession. On a tâché d'éclairer ce vaste

(1) Prem. Science nouv., liv. V, chap. VII. Età degli Dei di Grecia che si trovano principi divini di tutte le cose umane gentilesche. — Chap. VIII. Uniformità dell' età degli Dei tra le antiche gentili ragioni. — Chap. IX. Età degli eroi di Grecia. — Chap. X. Uniformità dell'età degli eroi tra le antiche nazioni dimo strata nel carattere d'Ercole. — Chap. XI. Età degli uomini.

chaos de l'histoire positive par les deux guides de la chronologie et de la géographie, mais ils manquent de données sûres. Les travaux de Péteau, Bochart, etc., ne sont que des compilations indigestes. C'est encore à l'histoire idéale à donner une géographie et une chronologie idéales qui, étant déduites des lois éternelles de la nature humaine, puissent reconstruire le monde des nations d'après les lois qui l'ont engendré (1).

(1) Prem. Science Nouv., liv. II, chap. LVIII : *Idea di una cronologia ragionata de' tempi oscuro e favoloso.* — Ma tutto ciò ne dispera di ritruovar certi tempi da determinare il lunghissimo tratto che vi corse, per lo quale le nazioni dalla *volgare astronomia* vennero alla *riposta,* dalla quale unicamente si ha la *certezza della cronologia.* Quindi deonsi andare a ritruovare i *tempi delle cose oscure e favolose dentro la nostra umana mente* con essa *serie delle medesime umane necessità o utilità,* condotta sopra le *sette de' tempi,* e sopra *certi incominciamenti de' costumi di esse nazioni,* così da'loro *siti* in riguardo generalmente alla natura de'paesi, e spezialmente alla *Mesopotamia,* dalla quale sono tutte uscite; come da' *governi delle medesime* secondo i loro costumi; perchè si determini, da quando dovettero esse incominciare, conducendoci fino alle nazioni presenti d' ultima discoverta; come, per esemplo, che da un quattro mila anni e non più innanzi abbia cominciato la *nazione chinese,* che penuria ancora di *voci articolate,* delle quali non ha più che da un *trecento,* e scrive per *geroglifici;* lo che essi devono al recinto de' monti inaccessibili, e al *gran muro* con che essi si chiusero alle straniere nazioni : ma da un tre mila anni la *Giapponese,* gente anco feroce,

Voilà l'œuvre merveilleuse de la Science nouvelle ; c'est, comme on vient de le voir, une gé-

e che nell'*aria del parlare somiglia tutta alla Latina :* da un mile e cinquecento quella degli *Americani,* nel tempo della loro discoverta ritruovati governarsi *con terribili religioni nello stato ancora delle famiglie :* e quivi da un mille anni incominciata quella de' *Giganti nel piè dell'America;* i quali appruovano che dal settentrione di Europa vi fosserò portati per tempesta uomini con donne, e verisimilmente dalla *Groellanda,* come pur dicono. — Chap. LIX. *Scoverta di nuove spezie di anacronismi, e di altri principj onde emendarli.* Per invenirne poi il *progresso* per lo *tempo oscuro* e *favoloso* sino allo *storico certo* tra' *Greci;* perchè di nulla ci possono soccorrere le *successioni,* che i *Cronologi* tanto minutamente ci descrivono, *dei re di Grecia* del *tempo oscuro* e *favoloso;* a cagion di ciò, che pur avvertì *Tucidide* su gl' incominciamenti della sua *Storia*, che ne' primi tempi della Grecia i regni erano incostantissimi, e che i re tutto giorno si cacciavano di sedia l' un l' altro, come è facile rincontrarne il costume de' re e de' regni narratici dalle *barbare ultime* delle nazioni di Europa. Per si fatte dubbiezze si pongono certi *naturali principj* di emendare gli *anacronismi delle favole;* che tutti si riducono a *cinque spezie.* La *prima* di fatti avvenuti in tempi divisi, narratici in un tempo istesso : come *Orfeo* fonda la nazion greca, e si ritruova *compagno di Giasone* nella spedizione di Ponto; dove pur convengono *Castor e Pollux* fratelli d' *Elena,* per lo cui rapimento fatto da *Paride* avviene la *guerra trojana :* talchè in una stessa età di uomo, i Greci da selvaggi e fieri, quali *Orfeo* li truovò, vengono in tanto lustro e splendore di nazione, che fanno tanto rinomate spedi-

néralisation du droit universel. La netteté, la simplicité, l'unité de cet ouvrage, contrastent

zioni marittime, quanto fu la trojana; i quali fatti combinati è affatto impossibile alla mente umana d'intendere. La *seconda* spezie d' anacronismi è di fatti avvenuti in uno stesso tempo, che sono rapportati in tempi lontanissimi tra di loro: come *Giove rapisce Europa* cinquecento anni innanzi che *Minosse*, primo corseggiatore dell'Egeo, impone la crudel pena agli Ateniesi di consegnargli ogni anno i garzoni e le donzelle da divorarsi dal suo *Minotoro;* che pur altri han voluto essere *una nave da corso di Minosse,* con cui corseggiavano i Cretezi l' *Arcipelago;* il quale per li molti anfratti delle sue isole è ritruovato da noi essere il primo *labirinto:* quando l'una et l'altra favola sono *istoria de' corseggi di Grecia;* i quali non avennero se non dopo fondate dentro terra le nazioni, per uno spavento che lungo tempo tutte ebbero del mare, come ce 'l conferma della sua Greca abertamente *Tucidide;* e gli ultimi ritruovati delle nazioni sono la *navale* e la *nautica.* La *terza* spezie è di tempi narrati, come vacui di fatti, i quali ne furon piénissimi: come tutto il *tempo oscuro di Grecia;* nel quale, come si vedrà appresso, si devono rifonder tutte le *storie greche, politiche o civili* conservate dai Greci in tutte le loro *favole degli Dei*, ed 'in buona e gran parte di *quelle de' loro eroi:* che certamente sbalordisce chiunque vi rifletta sopra, non per ricordarsi da *Filologo,* ma per intendere da *Filosofo,* che dopo regni in Grecia fondati, reali discendenze descritte, reami per guerre passati da altre in altre case, venga *Orfeo*, e col suo *liuto* addimestichi gli uomini selvaggi di Grecia, e vi *fondi la greca nazione!* La *quarta* è di tempi narratici pieni

CHAPITRE VII.

SECONDE SCIENCE NOUVELLE.

Un ami de Leibnitz et de Vico essaya de faire imprimer la *Science nouvelle* à Venise. Vico écrivit tout de suite un livre de notes pour y ajouter tous les détails qu'il avait supprimés ; mais cette fois encore les libraires italiens ne voulurent ni de son livre, ni de ses notes ; et comme la seconde édition était annoncée, il se trouva obligé de recourir de nouveau à une méthode pour comprimer encore la masse de ses idées en un petit volume (1). C'est à ce dernier effort que

(1) Avvalorò il padre Lodoli cotal sua inchiesta (de reimprimer la Science Nouvelle à Venise) con altra lettera acchiusa alla sua del signor abate Antonio Conti, nobile Veneto, gran metafisico e matematico, ricco di riposta erudizione, e per li viaggi letterarj solito in alta stima di letteratura appo il Newton e il Leibnitzio ed altri primi dotti

nous devons la Seconde *Science nouvelle*, vaste assemblage de principes et de détails géométriquement disposés de manière à faire circuler toutes

della nostra età e per la sua tragedia del Cesare famoso in Italia...... Quindi il Vico tanto più si senti stimolato a scrivere delle note e commenti a quest' opera. — Il y travailla pendant deux ans. — Gli stampatori veneziani sotto maschera di letterati per lo Gessari e Mosca, l' uno librajo, l'altro stampatore napoletani, gli avevano fatto richiedere di tutte l' opere sue stampate ed inedite descritte in cotal catalogo, di che volevano adornare i lor Musei, com' essi dicevano, ma in fatti per ristamparle in un sol corpo, con la speranza che la *Scienza Nuova* avrebbe dato facile smaltimento a tutto il corpo; a' quali per far loro vedere che li conosceva quali essi erano, fece intendere che di tutte le deboli opere del suo affaticato ingegno avrebbe voluto che solo fosse restata al mondo la *Scienza Nuova*, e di essa potevano sapere che si ristampava in Venezia. Anzi per una sua generosità volendo assicurare anche dopo la sua morte lo stampatore di cotal ristampa, offerì al P. Lodoli un suo MS. di presso a cinquecinto fogli, nel quale era andato cercando questi principj per via negativa, dal quale se n' avrebbe potuto di molto acrescere il libro stampato della *Scienza Nuova*, che 'l dottissimo signor D. Giulio Torno, canonico e dottissimo teologo di questa Chiesa Napoletana, per una sua altezza d' animo, con cui garda le cose del Vico; voleva far qui stampare con alquanti associati; ma lo stesso Vico lo pregò a non farlo, avendo di già trovati questi principj per la via positiva.

Finalmente dentro il mese di ottobre dell' anno 1729, pervenne in Venezia, ricapitato al P. Lodoli, il compimento delle correzioni al libro stampato, e dell' annota-

les histoires positives à travers les abstractions de l'histoire idéale. La *Seconde Science nouvelle* est à la première ce que celle-ci est au *Droit univer-*

zioni e commenti che fanno un manoscritto di presso a 300 fogli.

Or ritrovandosi pubblicato con le stampe ben due volte che la *Scienza Nuova* si ristampava con le aggiunte in Venezia; ed essendo colà pervenuto il manoscritto, colui, che facea la mercatanzia di cotal ristampa, uscì a trattar col Vico, come con uomo che dovesse necessariamente farla ivi stampare. Per la qual cosa entrato il Vico in un punto di propria stima, richiamò indietro tutto il suo che avea colà mandato : la qual restituzione fu fatta finalmente dopo sei mesi ch' era già stampato più della metà di quest' Opera. E perchè, per le testè narrate cagioni, l'Opera non ritrovava stampatore, nè qui in Napoli nè altrove, che la stampasse a sue spese, si diè il Vico a meditare un' altra condotta, la quale è forse la propria che doveva ella avere, e che senza necessità non avrebbe altrimenti pensato; che col confronto del libro innanzi stampato apertamente si scorge esser dall' altra, che avea tenuto, a tutto cielo diversa. Ed in quella tutto ciò che nelle Annotazioni, per seguire il filo di quell' Opera, si leggeva distratto e dissipato, poi con assai molto di nuovo aggiunto vi si osservò comporsi e reggere con uno spirito e con tal forza di ordine, il quale oltre all' altra, ch'è la proprietà dello spiegarsi, è una principal cagione della brevità che 'l libro di già stampato e 'l manoscritto non vi sono cresciuti che soli tre altri fogli di più; del che si può fare sperienza, come per cagion d' esempio sulle *proprietà del Dritto natural delle genti,* delle quali col primo metodo nel cap. I, § VII, ragionò presso a sei fogli, ed in questa ne discorre con po-

sel; il n'y a pas seulement la forme de changée ; il y a toute la révolution de la science historique systématisée, régularisée et poussée jusqu'à ses dernières conséquences.

Voici les derniers résultats par lesquels Vico acheva sa longue méditation.

I.

La science nouvelle doit commencer où en commence le sujet, c'est-à-dire avec les hommes sauvages, dispersés dans les bois, s'expliquant la nature par une poésie primitive que nous pouvons comprendre, mais non pas imaginer. Le point de départ de la science est l'instant où la volonté humaine, effrayée par la foudre, fit un premier effort (*conatus*) pour diriger les passions :

chi versi. Ma fu dal Vico lasciato intero il libro prima stampato per tre luoghi, de' quali si trovò pienamente soddisfatto; per li quali tre luoghi principalmente è necessario il libro della *Scienza Nuova* la prima volta stampato, del quale intende parlare allorchè cita la *Scienza Nuova,* o pure *l' Opera con le annotazioni*, a differenza di quando cita altra *Opera sua* che intende per li *tre libri del Dritto Universale,* ch' è il primo abbozzo di questo. Laonde o essa *Scienza Nuova prima,* ove si faccia altra ristampa della *seconda,* deve stamparlesi appresso; o almeno, per non farsi desiderare, vi si devono stampare detti tre luoghi. Vie de Vico, vol. IV, pag. 465-467.

elle se développe avec quatre sortes de preuves. 1° La science de l'humanité commence dans la physique du droit, elle se développe à l'occasion des intérêts matériels ; elle peut donc dévoiler tout ce travail social par lequel les hommes sont parvenus à s'aider entre eux, tout en n'ayant d'autre fin que celle de se combattre ou de se pressurer ; il s'agit donc d'une histoire toute providentielle, où la volonté est toujours dépassée par l'événement, où la prévision de l'égoïsme individuel se trouve heureusement déçue pour le bien-être de la société. De là une première classe de preuves théologiques qui doivent démontrer, par la facilité, l'ordre et le but, la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu, réalisant l'humanité dans l'histoire. 2° Il doit y avoir aussi des preuves logiques, car la science nouvelle se fonde sur les propriétés éternelles de la nature humaine et sur ces faits humains, au-delà desquels il est impossible de trouver des principes plus simples. 3° Qu'est-ce qu'une science des origines de l'humanité? C'est une analyse des idées humaines ; elle les dispose d'après la succession d'une chronologie idéale ; elle les superpose au sol d'après une géographie idéale ; elle reconstruit l'histoire universelle, et donne un sens aux traditions d'après un nouvel art critique déduit de la pensée humaine ; enfin, elle engendre une histoire idéale, éternelle, commune à toutes les nations :

vous voyez donc que la science nouvelle doit s'appuyer sur une masse de preuves toutes philosophiques. Ce n'est pas tout, elle doit être idéalement enfantée par ces preuves philosophiques, car elle ne pourra jamais acquérir le caractère de science, si elle ne devient une création de notre intelligence, comme la nature est une création de Dieu. L'homme contient tous les élémens du monde des nations; qu'il le produise idéalement comme il crée le monde de la géométrie, c'est alors qu'il parviendra à posséder la véritable science de l'humanité. 4° Les preuves philologiques ne viennent qu'après les autres; ce ne sont pas elles qui font l'histoire, c'est l'histoire idéale qui les accepte pour raffermir le travail de la science qui se développe expérimentalement par la coïncidence, 1° des mythologies, 2° des phrases héroïques, 3° par les étymologies des langues parlées, 4° par les concordances résumées dans un dictionnaire abstrait de tous les langages, 5° puis en conciliant et en rectifiant des traditions, 6° en suppléant les histoires tronquées, 7° et en montrant les origines et les causes de toutes les histoires écrites (1).

(1) *Méthode.* — Per lo intiero STABILIMENTO DE' PRINCIPJ, i quali si sono presi di questa Scienza, ci rimane in questo primo Libro di ragionare del METODO che debbe ella usare. Perche dovendo ella cominciare donde ne incominciò la materia, siccome si è proposto nelle degnità; e sì avendo

II.

La jurisprudence commence par le droit de la force, et finit par le droit des philosophes. Le droit historique, à quelque époque qu'on le prenne, est toujours une image du droit métaphysique. On

noi a ripeterla per li Filologi dalle pietre di Deucalione e Pirra, da' sassi d'Anfione, dagli uomini nati o da' solchi di Cadmo, o dalla dura rovere di Virgilio; e per li Filosofi dalle ranocchie d'Epicuro, dalle cicale di Obbes, da' sempliciom di Grozio, da' gittati in questo mondo senza niuna cura o ajuto di Dio di Pufendorfio; goffi e fieri, quanto i giganti, detti los Patacones, che dicono ritruovarsi presso lo stretto di Magaglianes, cioè da' Polifemi d' Omero, ne' quali Platone riconosce i primi Padri nello stato delle famiglie (questa Scienza ci han dato de' principj dell' *umanità* così i Filologi, come i Filosofi!) e dovendo noi incominciar a ragionarne, da che quelli incominciaron a umanamente pensare; e nella loro immane fierezza e sfrenata libertà bestiale non essendovi altro mezzo per addimesticar quella ed infrenar questa, ch' uno spaventoso pensiero d'una qualche Divinità, il cui timore, come si è detto nelle degnità, è 'l solo potente mezzo di ridurre in uffizio una libertà inferocita: per rinvenire la guisa di tal primo pensiero umano nato nel mondo della Gentilità, incontrammo l'aspre difficultà che ci han costo la ricerca di ben venti anni; e discendere da queste nostre umane ingentilite nature a quelle affatto fiere ed immani; le quali ci è affatto negato d' immaginare, e solamente a gran pena ci è permesso d' intendere.

Per tutto ciò dobbiamo cominciare da una qualche cognizione di Dio, della quale non sieno privi gli uomini,

doit dire la même chose de l'humanité tout entière. Il y a le même rapport entre tous les faits

quantunque selvaggi, fieri ed immani: tal cognizione dimostriamo esser questa, che l' uomo caduto nella disperazione di tutti i soccorsi della natura, disidera una cosa superiore che lo salvasse; ma cosa superiore alla natura è Iddio; e questo è il lume ch' Iddio ha sparso sopra tutti gli uomini. Ciò si conferma con questo comune costume umano, che gli uomini libertini invecchiando, perchè si sentono mancare le forze naturali, divengono naturalmente religiosi.

Ma tali primi uomini, che furono poi i principi delle nazioni gentili, dovevano pensare a forti spinte di violentissime passioni, che' è il pensare da bestie. Quindi dobbiamo andare da una volgar Metafisica, la quale si è avvisata nelle degnità, e truoveremo che fu la Teologia de' poeti; e da quella ripetere il pensiero spaventoso d' una qualche Divinità, ch' alle passioni bestiali di tali uomini perduti pose modo e misura, e le rendè passioni umane. Da cotal pensiero dovette nascere il conato, il qual è propio dell' umana volontà di tener in freno i moti impressi alla mente dal corpo, per o affatto acquetarli, che' è dell' uomo sapiente, o almeno dar loro altra direzione ad usi migliori, ch' è dell' uomo civile. Questo infrenar il moto de' corpi certamente egli è un effetto della libertà dell' umano arbitrio, e sì della libera volontà, la qual è domicilio e stanza di tutte le virtù, e tra le altre della giustizia; da cui informata la volontà è 'l subbietto di tutto il giusto, e di tutti i diritti che sono dettati dal giusto: perchè dar conato a' corpi tanto è quanto dar loro libertà di regolar i lor moti; quando i corpi tutti sono agenti necessarj in natura; e que' ch' i Meccanici dicono potenze, forze, conati, sono moti insensibili d' essi corpi, co' quali

de l'état barbare et toutes les idées de l'humanité. Les arts, les sciences, toutes les idées se dé-

essi o s' appressano, come volle la Meccanica antica, a' loro centri di gravità; o s' allontanano, come vuole la Meccanica nuova, da' loro centri del moto.

Ma gli uomini per la loro corotta natura essendo tiranneggiati dall' amor propio, per lo quale non sieguono principalmente che la propia utilità; onde eglino volendo tutto l' utile per sè, e niuna parte per lo compagno, non posson essi porre in conato le passioni per indirizzarle a giustizia. Quindi stabiliamo che l' uomo nello stato bestiale ama solamente la sua salvezza; presa moglie, e fatti figliuoli, ama la sua salvezza con la salvezza delle famiglie; venuto a vita civile, ama la sua salvezza con la salvezza della città; distesi gl' imperj sopra più popoli, ama la sua salvezza con la salvezza delle nazioni; unite le nazioni in guerre, paci, allianze, commerzj, ama la sua salvezza con la salvezza di tutto il gener umano: l' uomo in tutte queste circostanze ama principalmente l' utilità propia: adunque non da altri che dalla Provvedenza Divina deve esser tenuto dentro tali ordini a celebrare con giustizia la famigliare, la civile e finalmente l' umana società: per li quali ordini, non potendo l' uomo conseguire ciò che vuole, almeno voglia conseguire ciò che dee dell' utilità, ch' è quel che dicesi giusto. Onde quella che regola tutto il giusto degli uomini, è la giustizia divina, la quale ci è ministrata dalla Provvedenza per conservare l' umana società.

Perciò questa Scienza per uno de' suoi principal aspetti dev' essere una Teologia civile ragionata della Provvedenza Divina; la quale sembra aver mancato finora: perchè i Filosofi o l' hanno sconosciuta affatto, come gli Stoici e gli Epicurei; de' quali questi dicono che un concorso cieco

gagent progressivement de la sensibilité, comme le droit se dégage peu à peu de la violence. Les

d'atomi agita, quelli che una sorda catena di cagioni e d' effetti strascina le faccende degli uomini: o l' hanno considerata solamente sull' ordine delle naturali cose; onde Teologia naturale essi chiamano la Metafisica; nella quale contemplano questo attributo di Dio, e 'l confermano con l' ordine fisico che si osserva ne' moti de' corpi, come delle sfere, degli elementi, e nella cagion finale sopra l' altrè naturali cose minori osservata. E' pure sull' iconomià delle cose civili essi ne dovevano ragionare con tutta la propietà della voce, con la quale la Provvedenza fu appellata Divinità, da divinari, indovinare; ovvero intendere o 'l nascosto agli uomini ch' è l' avenire, o 'l nascosto degli uomini ch' è la coscienza; et è quella che propiamente occupa la prima e principal parte del subbietto della giurisprudenza, che son le cose divine; dalle quali dipende l' altra, che 'l compie, che sono le cose umane. Laonde cotale Scienza dee essere una dimostrazione, per così dire, di fatto istorico della Provvedenza; perchè dee essere una storia degli ordini, che quella senza verun umano scorgimento o consiglio, e sovente contro essi proponimenti degli uomini, ha dato a questa gran città del gener umano; che quantunque questo mondo sia stato criato in tempo, e particolare, però gli ordini ch' ella v' ha posto, sono universali ed eterni.

Per tutto ciò entro la contemplazione di essa Provvedenza Infinita ed Eterna, questa Scienza ritruova certe divine pruove, con le quali si conferma e dimostra. Imperciocchè la Provvedenza Divina avendo per sua ministra l' Onnipotenza, vi debbe spiegar i suoi ordini per vie tanto facili, quanto sono i naturali costumi umani; perch' ha

conceptions les plus grossières de l'âge divin et poétique sont des images de tout ce que méditent

per consigliere la Sapienza Infinita, quanto vi dispone, debbe essere tutto ordine; perch' ha per suo fine la sua stessa Immensa Bontà, quanto vi ordina, debbe esser indiritto a un bene sempre superiore a quello che si han proposto essi uomini. Per tutto ciò nella deplorata oscurità de' principj, e nell' innumerabile varietà de' costumi delle nazioni, sopra un argomento divino, che contiene tutte le cose umane, qui pruove non si possono più sublimi disiderare, che queste istesse, che ci daranno la naturalezza, l' ordine e 'l fine, ch' è essa conservazione del gener umano: le quali pruove vi riusciranno luminose e distinte, ove rifletteremo, con quanta facilità le cose nascono, ed a quali occasioni; che spesso da lontanissime parti, e tal volta tutte contrarie ai proponimenti degli uomini, vengono e vi si adagiano da sè stesse; e tali pruove ne somministra l'Omnipotenza: combinarle, e vederne l' ordine, a quali tempi e luoghi loro propj nascono le cose ora, che vi debbono nascer ora, e l' altre si differiscono nascere ne' tempi e ne' luoghi loro; nello che, all' avviso d' Orazio, consiste tutta la bellezza dell' ordine; e tali pruove ci apparecchia l' Eterna Sapienza: e finalmente considerare se siam capaci d' intendere, se a quelle occasioni, luoghi e tempi potevano nascere altri beneficj divini, co' quali in tali o tali bisogni o malori degli uomini si poteva condurre meglio a bene e conservare l' umana società; e tali pruove ne darà l' Eterna Bontà di Dio. Onde la propia continua pruova, che qui farassi, sarà il combinar e riflettere se la nostra mente umana nella serie de' possibili, la quale ci è permesso d'intendere e per quanto ce n' è permesso, possa pensare o più o meno o altre cagioni di quelle on-

les philosophes des époques les plus avancées. En d'autres termes, la sagesse des pères est l'i-

d'escono gli effetti di questo mondo civile : lo che facendo il Leggitore, pruoverà un divin piacere in questo corpo mortale di contemplare nelle divine idee questo mondo di nazioni per tutta la distesa de' loro luoghi, tempi e varietà : e truoverassi aver convinto di fatto gli Epicurei, che 'l loro caso non può pazzamente divagare e farsi per ogni parte l'uscita; e gli Stoici, che la loro catena eterna delle cagioni, con la qual vogliono avvinto il mondo, ella penda dall' onnipotente, saggia e benigna volontà dell' Ottimo Massimo Dio.

Queste sublimi pruove teologiche naturali ci saran confermate con le seguenti spezie di pruove logiche; che nel ragionare dell' origini delle cose divine ed umane della Gentilità se ne giugne a que' primi, oltre i quali è stolta curiosità di domandar altri primi; ch' è la propia caratteristica de' principj : se ne spiegano le particolari guise del loro nascimento, che si appella natura; ch' è la nota propiissima della Scienza : e finalmente si confermano con l'eterna propietà che conservano; le quali non posson altronde esser nate che da tali e non altri nascimenti, in tali tempi, luoghi, e con tali guise o sia da tali nature, come se ne sono proposte sopra due degnità.

Per andar a truovare tali nature di cose umane, procede questa Scienza con una severa analisi de' pensieri umani d'intorno all' umane necessità o utilità della vita socievole, che sono i due fonti perenni del diritto natural delle genti, come pure nelle dignità si è avvisato. Onde, per quest' altro principale suo aspetto, questa Scienza è una storia dell' umane idee, sulla quale sembra dover procedere la Metafisica della mente umana : la qual regina delle scienze

mage et l'éveil de la sagesse des philosophes; de la même manière que le droit historique est

per la degnità, che le scienze debbono incominciare da che n' incominciò la materia, cominciò d'allora ch' i primi uomini cominciarono a umanamente pensare, non già da quando i Filosofi cominciaron a riflettere sopra l'umane idee; come ultimamente n'è uscito alla luce un libricciuolo erudito e dotto col titolo *Historia de Ideis*, che si conduce fin all' ultime controversie che ne hanno avuto i due primi ingegni di questa età, il Leibnizio e 'l Newtone.

E per determinar i tempi e i luoghi a sì fatta istoria, cioè quando e dove essi umani pensieri nacquero, e sì accertarla con due sue propie Cronologia e Geografia per dir così metafisiche, questa Scienza usa un' arte critica pur metafisica sopra gli autori d' esse medesime nazioni, tra le quali debbono correre assai più di mille anni per potervi provenir gli scrittori, sopra i quali la Critica filologica si è finor occupata. E 'l criterio, di che si serve, per una degnità sovra posta, è quello insegnato dalla Provvedenza Divina comune a tutte le nazioni, ch' è il senso comune d'esso gener umano, determinato dalla necessaria convenevolezza delle medesime umane cose, che fa tutta la bellezza di questo mondo civile. Quindi regna in questa Scienza questa spezie di pruove, che tali DOVETTERO, DEBBONO e DOVRANNO andare le cose delle nazioni, quali da questa Scienza son ragionate, posti tali ordini dalla Provvedenza Divina, fusse anco che dall' Eternità nascessero di tempo in tempo mondi infiniti; lo che certamente è falso di fatto. Onde questa Scienza viene nello stesso tempo a descrivere una storia ideal eterna, sopra la quale corron in tempo le storie di tutte le nazioni, ne' loro sorgimenti, progressi, stati, decadenze e fini. Anzi ci avanziamo ad

l'image et l'éveil du droit philosophique. On doit donc transporter au genre humain cet axiome

affermare ch' in tanto chi medita questa Scienza, egli narri a sè stesso questa storia ideal eterna, in quanto, essendo questo mondo di nazioni stato certamente fatto dagli uomini, ch' è 'l primo principio indubitato che se n' è posto qui sopra; e perciò dovendosene ritruovare la guisa dentro le modificazioni della nostra medesima mente umana, egli in quella pruova DOVETTE, DEVE, DOVRA' esso stesso se 'l faccia; perchè ove avvenga che chi fa le cose, esso stesso le narri, ivi non può essere più certa l' istoria. Così questa Scienza procede appunto, come la Geometria, che mentre sopra i suoi elementi il costruisce o 'l contempla, essa stessa si faccia il mondo delle grandezze; ma con tanto più di realità, quanta più ne hanno gli ordini d' intorno alle faccende degli uomini, che non ne hanno punti, linee, superficie e figure: e questo istesso è argomento che tali pruove sieno d' una spezie divina, e che debbano, o Leggitore, arrecarti un divin piacere; perocchè in Dio il conoscer e 'l fare è una medesima cosa. Oltracciò, quando per le diffinizioni del vero e del certo sopra proposte, gli uomini per lunga età non poteron esser capaci del vero e della ragione, ch' è 'l fonte della giustizia interna, dalla quale si soddisfanno gl' intelletti, la qual fu praticata dagli Ebrei, ch' illuminati dal vero Dio erano proibiti dalla di lui divina legge di far anco pensieri meno che giusti; de' quali niuno di tutti i legislatori mortali mai s' impacciò; perchè gli Ebrei credevano in un Dio tutto mente che spia nel cuor degli uomini, e i Gentili credevano negli Dei composti di corpi e mente, che no 'l potevano; e fu poi ragionata da' Filosofi, i quali non provennero che due mila anni dopo essersi le loro nazioni fondate: frattanto si go-

de la psychologie : *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu.*

vernassero col certo dell' autorità, cioè con lo stesso criterio ch' usa questa Critica metafisica, il qual è 'l senso comune d' esso gener umano, di cui si è la diffinizione sopra negli Elementi proposta; sopra il quale riposano le coscienze di tutte le nazioni. Talchè per quest' altro principale riguardo questa Scienza vien ad essere una Filosofia dell' autorità, ch' è 'l fonte della giustizia esterna che dicono i Morali Teologi. Della qual autorità dovevano tener conto li tre principi della dottrina d' intorno al diritto natural delle genti, e non di quella tratta da' luoghi degli scrittori, della quale niuna contezza aver poterono gli scrittori; perchè tal autorità regnò tra le nazioni assai più di mille anni innanzi di potervi provenir gli scrittori. Onde Grozio più degli altri due come dotto, così erudito quasi in ogni particolar materia di tal dottrina, combatte i romani giureconsulti; ma i colpi tutti cadono a vuoto, perchè quelli stabilirono i loro principj del giusto sopra il certo dell' autorità del gener umano, non sopra l' autorità degli addottrinati.

Queste sono le pruove filosofiche ch' userà questa Scienza, e 'n conseguenza quelle che, per conseguirla, son assolutamente necessarie. Le filologiche vi debbono tenere l' ultimo luogo; le quali tutte a questi generi si riducono. Primo, che sulle cose le quali si meditano, vi convengono le nostre Mitologie, non isforzate e contorte, ma diritte, facili e naturali; che si vedranno essere istorie civili de' primi popoli, i quali si truovano dappertutto essere stati naturalmente poeti. Secondo, vi convengono le frasi eroiche, che vi si spiegano con tutta la verità de' sentimenti e tutta la propietà dell' espressioni. Terzo, che vi convengono

Vico est si persuadé de cette vérité, qu'il divise la sagesse poétique d'après les classifications de

l'etimologie delle lingue natie, che ne narrano le storie delle cose che esse voci significano, incominciando dalla propietà delle lor origini, e prosieguendone i naturali progressi de' lor trasporti, secondo l'ordine dell' idee, sul quale dee procedere la storia delle lingue, come nelle degnità sta premesso. Quarto, vi si spiega il Vocabolario mentale delle cose umane socievoli, sentite le stesse in sostanza da tutte le nazioni, e per le diverse modificazioni spiegate con lingue diversamente, quale si è nelle degnità divisato. Quinto, vi si vaglia dal falso il vero in tutto ciò che per lungo tratto di secoli ce ne hanno custodito le volgari tradizioni; le quali, perocchè sonosi per sì lunga età e da intieri popoli custodite, per una degnità soprapposta, debbon avere avuto un pubblico fondamento di vero. Sesto, i grandi frantumi dell' antichità, inutili finor alla Scienza, perchè erano giaciuti squallidi, tronchi e slogati, arrecano de' grandi lumi tersi, composti ed allogati ne' luoghi loro. Settimo ed ultimo, sopra tutte queste cose, come loro necessarie cagioni vi reggono tutti gli effetti, i quali ci narra la storia certa. Le quali pruove filologiche servono per farci vedere di fatto le cose meditate in Idea d' intorno a questo mondo di nazioni, secondo il metodo di filosofare del Verulamio, ch' è cogitare, videre: ond' è che per le pruove filosofiche innanzi fatte, le filologiche, le quali succedono appresso, vengono nello stesso tempo et ad aver confermata l' autorità loro con la ragione, et a confermare la ragione con la loro autorità.

Conchiudiamo tutto ciò che generalmente si è divisato d' intorno allo STABILIMENTO DE' PRINCIPJ di questa Scienza; che poichè i di lei principj sono Provvedenza Divina, mo-

la sagesse philosophique. Il démontre que la métaphysique, la logique, la morale, l'éducation, la politique se trouvent ébauchées dans la religion des pères, qui prépare la connaissance de l'Être par celle de Jupiter ; dans le langage de la poésie, qui prélude par les caractères poétiques aux généralités de la synthèse ; dans la famille féodale, où le père commence l'éducation des enfans par la terreur qui leur fait oublier la férocité de la vie sauvage ; dans la ville patricienne, où le sénat en luttant contre les cliens médite pour la première fois les moyens de réprimer les révoltes des sujets. Le Dieu de la métaphysique, l'être qui soutient la nature, se trouve indiqué dans Jupiter qui soutient le ciel et la terre, et gouverne les actions des pères. Les vertus commencent dans la famille *tempérée* par le mariage ; *prudente*, parce qu'elle consulte les auspices ; *forte*, parce qu'elle applique son industrie à la terre.

derazione di passioni co' matrimonj, et immortalità dell' anime umane con le sepolture; e 'l criterio che usa, è che ciò che si sente giusto da tutti, o la maggior parte degli uomini, debba essere la regola della vita socievole; ne' quali principj e criterio conviene la sapienza volgare di tutti i legislatori, e la sapienza riposta delli più riputati filosofi: questi deon esser i confini dell' umana ragione; e chiunque se ne voglia trar fuori, egli veda di non trarsi fuori da tutta l' umanità. Seconde Science nouvelle, pag. 144-155.

La politique commence par décerner le gouvernement au plus sage, comme le veut Platon. Les premiers pères, en effet, sont des rois, des prêtres et des sages; ils commandent aux cliens, mais ceux-ci sont des hommes sans religion, sans morale; ils ne sont pas venus à la société par la crainte des dieux, mais par la crainte des hommes.

La science physique a été primitivement aperçue dans la société; le premier monde a été le monde civil; le premier chaos a été la confusion de l'état de nature; les premiers élémens ont été l'air, où l'on contemplait les augures; le feu, qui brûlait les forêts; la terre labourée par les pères; l'eau, près de laquelle on bâtissait les cabanes. C'est d'après ces idées civiles que l'on expliqua le monde, la nature, le chaos, les quatre élémens et la création de Dieu. Les découvertes des physiciens étaient renfermées dans les métaphores des poètes qui animaient la nature, par les passions et les amours des hommes: c'est de là que sortirent les sympathies et les forces occultes d'Aristote (1). L'astronomie se trouva

(1) Voici quelques développemens sur la première physique des nations ou populaire. — Or i Poeti teologi con aspetto di rozzissima Fisica guardarono nell' uomo queste due metafisiche idee d'essere e di sussistere. Certamente gli eroi latini sentirono l'esseré assai grossolanamente con esso mangiare; che dovett' esser l' primo significato di

ébauchée dans l'astrologie ; les mythes et les fables lui donnèrent les dénominations des astres,

sum, che poi significò l'uno e l'altro; conforme anc' oggi i nostri cantadini per dire che l'ammalato vive, dicono ch'ancor mangia : perchè sum in significato d'essere egli è astrattissimo, che trascende tutti gli esseri; scorrevolissimo, che per tutti gli esseri penetra; purissimo, che da niun essere è circoscritto. Sentirono la sostanza, che vuol dire cose che sta sotto e sostiene, star ne' talloni; perocchè sulle piante de' piedi l'uomo sussiste : ond' Achille portava i suoi fati sotto il tallone, perchè ivi stesse il suo fato, o sia la sorte del vivere e del morire.

La compagine del corpo riducevano a' solidi e liquidi. I solidi richiamavano a viscere, o sieno carni, come appo i Romani si disse visceratio la divisione che da' sacerdoti si faceva al popolo delle carni delle vittime sagrificate; talchè vesci intesero nudrirsi, quando del cibo si faccia carne : ad essa e giunture, che si dicono artus; ov'è da osservare che artus è detto da ars, ch'agli antichi Latini significò la forza del corpo; ond 'è artitus, atante della persona; poi fu detta ars ogni compagine di precetti, che ferma qualche facultà della menti : a' nervi, che quando mutoli parlavan per corpi, presero per le forze; da un qual nervo detto fides in senso di corda, fu detta fede la forza degli Dei; del qual nervo, o corda, o forza poi fecere il liuto d'Orfeo; e con giusto senso riposero ne' nervi le forze; poichè questi tendono i muscoli, che bisognano tendersi per far forza : e finalmente a midolle; e nelle midolle riposero con senso ancor giusto il fior fior della vita; onde medulle era detta dall' innamorato l'amata donna, e medullitus ciò che diciamo di tutto cuore; e che amore, ov'è grande, si dice bruciar le midolle. I liquidi riducevano al solo sangue;

et, quand elle régla le temps, elle se servit encore de la parole mythique. La cosmogonie a

perciocchè la sostanza nervea o spermale pur chiamavano sangue, come la frase poetica lo ci dimostra sanguine cretus per generato; e con giusto senso ancora, perchè tal sostanza è 'l fior fior del sangue : e pure con senso giusto stimarono il sangue sugo delle fibre, delle quali si compone la carne; onde restò a Latini succiplenus per dir carnuto, inzuppato di buon sangue.

Per l'altra parte poi dell' anima, i Poeti teologi la riposero nell' aria, che anima pur da' Latini vien dette; e la stimarono il veicolo della vita; come restò a' Latini la propietà della frase, anima vivimus; e a' poeti quelle frasi ferri ad vitales auras, nascere; ducere vitales auras, vivere; vitam referri in auras, morire; e in volgar latino restarono animam ducere per vivere, animam trahere per agonizzare, animam efflare, emittere, per morire; onde forse i Fisici ebbero il motivo di riporre l'anima del mondo nell' aria : e i Poeti teologi con giusto senso ancora mettevano il corso della vita nel corso del sangue, nel cui giusto moto consiste la nostra vita. Dovetter ancora con giusto senso sentir l'animo, che 'l veicolo sia del senso; perche restò a' Latini la proprietà dell' espressione, animo sentimus; e con giusto senso altresì fecero l'animo maschio, femmina l'anima; perchè l'animo operi nell' anima, ch'è l'igneus vigor che dice Virgilio; talchè l'animo debba avere il suo subbietto nei nervi e nella sostanza nervea, e l'anima nelle vene e nel sangue : e così i veicoli sieno dell' animo l'etere, e dell' anima l'aere, con quella proporzione con la quale gli spiriti animali son mobilissimi, alquanto tardi i vitali; e come l'anima è la ministra del moto, così l'animo sia del conato, e'n conseguenza il principio, ch'è

commencé avec l'enfer des poètes, qui était dans les sillons du champ labouré; et avec l'Olympe

l'igneus vigor che testè ci ha detto Virgilio; e i Poeti teologi il sentivano e non intendevano, e appresso Omero il dissero forza sagra e vigor occulto, e un Dio sconosciuto; come i Greci e i Latini, quando dicevano o facevano cosa di che sentivano in sè principio superiore, dicevano che un qualche Dio avesse sì fatta cosa voluto: il qual principio fu da' medesimi Latini detta mens animi: e sì rozzamente intesero quell' altissima verità, che poi la Teologia naturale de' Metafisici in forza d'invitti raziocinj contro gli Epicurei, che le vogliono esser risalti de' corpi, dimostra che l'idee vengono all' uomo dà Dio.

Intesero la generazione con una guisa, che non sappiamo se più propia n'abbiano potuto appresso giammài ritruovar i dotti. La guisa tutta si contiene in questa voce concipere, detta quasi concapere, che spiega l'esercizio che celebrano della loro natura le forme fisiche (ch'ora si dee supplire con la gravità dell' aria dimostrata ne' tempi nostri), di prendere d'ognintorno i corpi loro vicini, e vincere la lor resistenza, et adagiargli e conformarli alla loro forma. La corruzione spiegarono troppo sapientemente con la voce corrumpi, che significa il rompimento di tutte le parti che compongono il corpo; per l'opposto di sanum; perchè la vita consista in tutte le parti sane; tanto che dovettero stimare, i morbi portar la morte col guasto de' solidi.

Riduceevano tutte le funzioni interne dell' animo a tre parti del corpo, al corpo, al petto, al cuore. E dal capo richiamavano tutte le cognizioni; che perciocch' erano tutte fantastiche, collocarono nel capo la memoria, la quale da' Latini fu detta per fantasia, e a' tempi barbari

des premières divinités qu'on plaçait sur les sommités des montagnes inaccessibles. Enfin, la

ritornati fu detta fantasia per ingegno; e'n vece di dir uomo d'ingegno, dicevan uomo fantastico; qual narra essere stato Cola di Rienzo l'autore dello stesso tempo, il qual in barbaro italiano ne descrisse la vita: la qual contiene nature e costumi somigliantissimi a quest' eroici antichi cha ragioniamo: ch'è un grande argomento del ricorso che 'n nature e costumi fanno le nazioni. Ma la fantasia altro non è che risalto di reminiscenze, e l'ingegno altro non è che lavoro d'intorno a cose che si ricordano. Ora perchè la mente umana de' tempi che ragioniamo, non era assottigliata da verun' arte di scrivere, non spiritualezzata da alcuna pratica di conto o ragione, non fatta astrattiva, da tanti vocaboli astratti, di quanti or abbondan le lingue, come si è detto sopra nel Metodo; ella esercitava tutta la forza in queste tre bellissime facultà, che le provengon dal corpo; e tutte e tre appartengono alla prima operazion della mente; la cui arte regolatrice è la Topica, siccome l'arte regolatrice della seconda è la Critica, e come questa è arte di giudicare, così quella è arte di ritruovare, conforme si è sopra detto negli ultimi corollarj della Logica poetica: e come naturalmente prima è 'l ritruovare, poi il giudicar delle cose; così conveniva alla fanciullezza del mondo di esercitarsi d'intorno alla prima operazion della mente umana, quando il mondo aveva di bisogno di tutti i ritruovati per le necessità ed utilità della vita; le quali tutte si erano provvedute innanzi di venir i Filosofi; come più pienamente il dimostreremo lla discoverta del vero Omero. Quindi a ragione i Poeti teologi dissero, la Memoria esser madre delle Muse; le quali sopra si sono truovate essere l'arti dell' umanità. È in quest

première géographie naquit entre les limites des terres ; elle grandit avec les fiefs et les villes, et

parte da punto non tralasciare quest' importante osservazione, che molto rileva, per quello che nel Metodo si è sopra detto, ch'or intender appena si può, affatto immaginar non si può, come pensassero i primi uomini che fondarono l'umanità gentilesca ; ch'erano di menti così singolari e precise, ch' ad ogni nuov'aria di faccia ne stimavano un' altra nuova, com' abbiam osservato nella favola di Proteo; ad ogni nuova passione stimavano un altro cuore, un altro petto, un altr' animo : onde sono quelle frasi *poetiche* usate non già per necessità di misure, ma per tal natura di cose umane, quali sono ora, vultus, animi, pectora, corda, prese per li numeri loro del meno. Fecero il petto stanza di tutte le passioni, a cui con giusti sensi ne sottoposero i due fomenti, o principj; cioè l'irascibile nello stomaco; perocchè ivi per superare il mal che ci preme, ci si faccia sentire la bile contenuta ne' vasi biliari sparsi per lo ventricolo, il quale con invigorire il suo moto peristaltico, spremendoli, la vi diffonde : posero la concupiscibile più di tutt' altro nel fegato, ch'è diffinito l'officina del sangue, ch'i poeti dissero precordj, ove Titane impastò le passioni degli altri animali, le quali fussero in ciascuna specie più insigni; et abbozzatamente intesero che la concupiscenza è la madre di tutte le passioni, e che le passioni sieno dentro de' nostri umori. Richiamavano al cuore tutti i consigli; onde gli eroi agitabant, versabant, volutabant corde curas; perchè non pensavano d'intorno alle cose agibili, senonsè scossi da passioni; siccome quelli ch' erano stupidi ed insensati : quindi da' Latini cordati furono detti i saggi, e vecordes al contrario gli scempj; e le risoluzioni si dissero sententiæ; perchè, come sentivano, così giudi-

elle n'arriva à embrasser le véritable monde géographique qu'en superposant aux régions qu'elle

cavano : onde i giudizj eroici erano tutti con verità nella loro forma, quantunque spesso falsi nella materia...... Riducevano le funzioni esterne dell' animo ai cinque sensi del corpo, ma scorti vividi e risentiti, siccome quelli ch' erano nulla o assai poco ragione, e tutti robustissima fantasia. Di ciò sieno pruove i vocaboli che diedero ad essi sensi. Dissero audire, quasi haurire; perchè gli orecchi bevano l'aria da altri corpi percossa : dissero cernere oculis il vedere distintamente, onde forse venne scernere agl' Italiani; perchè gli occhi sieno come un vaglio; e le pupille due buchi; che come da quello escon i bastoni di polvere che vanno a toccare la terra, così dagli occhi per le pupille escano bastoni di luce, che vanno a toccare le cose le quali distintamente si vedono; ch'è 'l baston visuale che poi ragionarono gli Stoici, e felicemente a' nostri tempi ha dimostrato il Cartesio : e dissero usurpare oculis generalmente il vedere, quasi che con la vista s'impossessassero delle cose vedute; con la voce tangere dissero anco il rubare, perchè col toccare da' corpi, che si toccano, si porta via qualche cosa; ch'or appena s'intende da' Fisici più avveduti : dissero olfacere l'odorare, quasi odorando facessero essi gli odori; lo che poi con gravi osservazioni truovaron vero i Naturali Filosofi, che i sensi facciano le qualità che sono dette sensibili; e finalmente dissero sapere il gustare; e sapere propiamente è delle cose che dan sapore, perchè assaggiassero nelle cose il sapore propio delle cose : onde poi con bella metafora fu detta sapienza, che fa usi delle cose, i quali hanno in natura, non già quelli che ne finge l'oppenione. Nello che è da ammirare la Provvedenza Divina, ch'avendoci data ella i sensi per la custodia de' nostri

découvrit les noms et les notions qu'elle avait trouvés entre les confins de chaque nation (1).

corpi, i quali i bruti hanno maravigliosamente più fini degli uomini; in tempo ch'erano gli uomini caduti in uno stato di bruti, da tal loro natura istesse avessero sensi scortissimi, per conservarsi; i quali venendo l'età della riflessione, con cui potessero consigliarsi, per guardar i loro corpi, s'infievolirono. Per tuttociò le descrizioni eroiche, quali sono quelle d'Omero, diffondono tanto lume e splendor d'evidenza, che non si è potuto imitare, non che uguagliare da tutti i poeti appresso. IIe Sc. Nouv., p. 403-411.

(1) Voyez la Seconde Science nouvelle, liv. II. Della sapienza poetica. — Della sapienza generalmente. — Proposizione e partizione della sapienza poetica.—Ma perchè la metafisica è la scienza sublime che ripartisce i certi loro subbietti a tutte le scienze che si dicono subalterne; *et la* sapienza degli antichi fu quella de' poeti teologi, i quali senza contrasto furono i primi sapienti del gentilesimo, come si è nelle degnità stabilito; e le origini delle cose tutte debbono per natura esser rozze; dobbiamo per tutto ciò dar incominciamento alla SAPIENZA POETICA da una rozza lor metafisica; dalla quale, come da un tronco si diramino per un ramo la logica, la morale, l'iconomica e la politica tutte poetiche; e per un altro ramo tutte eziando poetiche la fisica, la qual sia stata madre della loro cosmografia, e quindi dell' astronomia; che ne dia accertate le due sue figliuole, che sono cronologia e geografia. E con ischiarite e distinte guise farem vedere, come i fondatori dell' umanità gentilesca con la loro theologia naturale o sia metafisica s' immaginarono gli Dei; con la loro logica si truovarono le lingue; con la morale si generarono gli eroi; con l'iconomia, si fundarono le famiglie; con la poli-

Tout état social est donc un microcosme de l'humanité : toute idée, toute image répond à une vérité qui se développe plus tard ; quand on

tica le città; come con la loro fisica si stabilirono i principj delle cose tutte divini; con la fisica particolare dell' uomo in un certo modo generarono sè medesimi; con la loro cosmografia si finsero un lor universo tutto di Dei; con l'astronomia portarono da terra in cielo i pianeti e le costellazioni; con la cronologia diedero principio ai tempi; e con la geografia i Greci, per cagion d' esemplo, si descrissero il mondo dentro la loro Grecia. Di tal maniera; che questa scienza vien ad essere ad un fiato una storia dell' idee, costumi e fatti del gener umano; e da tutti e tre si vedranno uscir i principj della storia della natura umana; e quest' essere i principj della storia universale, la quale sembra ancor mancare ne' suoi principj.

Della metafisica poetica che ne da l' origini della poesia dell' idolatria della divinazione e de' sacrifizj. — Della logica poetica. — Della morale poetica e qui dell' origini delle volgari virtù insegnate dalla religione co' matrimonj. — Dell' iconomica poetica e qui delle famiglie che prima furono de' figliuoli : delle famiglie de' famoli innanzi delle città, senza le quali non potevano affatto rascere le città. — Della politica poetica con la quale nacquero le prime republiche al mondo di forma severissima aristocratica : le tutte sono rate da certi principj eterni de' fendi : politica degli eroi, etc. — Della fisica poetica : della fisica poetica d'intorno all' uomo ossia della natura eroica, etc. — Della cosmografia poetica. — Dell' astronomia poetica. — Della cronologia poetica. — Della geographia poetica : della nominazione e descrizione delle città eroiche.

certaines, ne comprenant plus le sens des traditions mythologiques, et voulant à tout prix grandir ou ennoblir la gloire de leurs nations respectives (1).

(1) *Della venuta d' Enea in Italia.* Per tutto lo fin qui ragionato si può dimostrare la *guisa*, com' *Enea venne in Italia, e fondò la gente romana in Alba;* dalla quali i *Romani* tragon l' *origine:* che una si fatta *città greca* posta nel *lido del Lazio* fusse *città greca dell' Asia*, dove fu *Troja*, sconosciuta a' *Romani*, finchè da mezzo terra stendessero le conquist nel *mar vicino;* ch' a far incominciarono da *Anco Marzio*, terzo re de' Romani; il quale vi diè principio da *Ostia*, la città marittima più vicina a Roma; tanto che questa poscia a dismisura ingrandendo, ne fece finalmente il suo *porto:* e 'n cotal guisa come aveveno ricevuto gli *Arcadi Latini*, ch' erano *fuggiaschi di terra*, così poi ricevettero i *Frigj*, i quali erano *fuggiaschi di mare*, nella loro *protezione*, e per diritto eroico di guerra *demolirono la città:* e così *Arcadi* e *Frigj* con *due anacronismi*, gli *Arcadi* con quello de' tempi posposti, e i *Frigj* con quello de' pervertiti si salvarono nell' *asilo di Romolo*. Che se tali cose non andaron così, l' *origine romana da Enea sbalordisce e confonde ogn' intendimento*, come nelle *degnità* l'avvisammo; talchè, per non isbalordisi e confondersi, i dotti, da *Livio* incominciando, la tengon a luogo di *favola;* non avvertendo che, come abbiam nelle *degnità* della sopra, le *Favole* debbon aver avuto alcun *pubblieo motivo di verità*. Perchè egli è *Evandro* si potente nel Lazio, che vi riceve ad albergo *Ercole* da *cinquecinto anni innanzi la fondazione di Roma;* ed *Enea* fonda la *casa reale d'Alba;* la quale per *quattordici re* cresce in tanto lustro, che diviene la capitale del *Lazio;* e gli *Ar-*

IV.

L'histoire idéale est la grande prédestination du genre humain; elle distribue les événemens

cadi e i *Frigj*, per tanto tempo *vagabondi*, si ripararono finalmente all' *asilo di Romolo!* Come da *Arcadia*, terra mediterranea di Greci, *pastori*, che per natura non sanno cosa sia *mare*, ne valicarono *tanto tratto*, e penetrarono *in mezzo del Lazio;* quando *Anco Marzio*, terzo re dopo Romolo, fu egli il *primo* che menò uno *colonia nel mar vicino :* e vi vanno insieme co' *Frigj* dispersi, *dugento anni innanzi*, che nemmeno il nome di *Pittagora* celebratissimo nella Magna Grecia, a giudizio di *Livio*, arebbe per mezzo a tante nazioni di lingue e di costumi diverse da *Crotone* potuto giunger a *Roma;* e *quattrocento anni innanzi* ch' i *Tarantini* non sapevano chi si fussero i Romani già potenti Italia?

Ma pure, come più volte abbiam detto per una delle *degnità* sopra poste, queste *tradizioni volgari* dovettero da principio avere de' *grandi publici motivi di verità;* perchè l' ha conservate per tanto tempo tutta una nazione. Che dunque? Bisogna dire che alcuna *città greca* fusse stata nel *lido del Lazio*, come *tante altre* ve ne furono, e duraron appresso ne' *lidi del mar Tirreno :* la qual città *innanzi della Legge dalle XII Tavole* fusse stata da' *Romani vinta;* e per diritto eroico delle vittorie barbare fussesi *demolita;* e i *vinti* ricevuti in qualità di *socj eroici :* e che per *caratteri poetici* così cotesti *Greci* dissero *Arcadi* i vagabondi di terra, ch' erravano per le selve, *Frigj* quelli per mare; come i *Romani* i vinti, ed arrezi loro dissero *ricevuti nell' asilo di Romolo;* cioè in qualità di *giornalieri*, per le *clien-*

par son *nosce teipsum*, n'a pas voulu faire de la philosophie, mais il a dit à ses concitoyens, à la plèbe d'Athènes, de se reconnaître, de sentir ses droits; le *nosce teipsum* n'est qu'une variante de la harangue de ce tribun de Rome qui disait qu'enfin les patriciens n'étaient pas des dieux: *non esse cœlo demissos*. Ésope était un symbole, ou un plébéien; il n'a jamais enseigné la philosophie: où l'aurait-il prise? Par ses apologues il appris aux faibles les artifices des puissans; il a parlé le langage de la fable comme Ménénius Agrippa, parce que la poésie était la langue de l'époque, et parce qu'on ne persuadait le peuple que par des images. Dracon n'est pas non plus un philosophe qui ait imaginé de soumettre le peuple à l'expérience sanglante de ses lois; il est un symbole poétique de l'aristocratie athénienne, qui écrivit des lois terribles en vertu de la nécessité qui impose à toutes les aristocraties d'écrire les lois avec du sang pour épouvanter la plèbe (1).

(1) La *favella poetica*, com' abbiamo in forza di questa *Logica poetica* meditato, scorse per così lungo tratto dentro il *tempo istorico*, come i grandi rapidi fiumi si spargono molto dentro il mare, e serbano dolci l' acque portatevi con la violenza del corso; per quello che *Giamblico* ci disse sopra nelle *degnità*, che gli *Egizj tutti i loro ritruovati utili alla vita umana riferirono a Mercurio Trimegisto;* il cui detto confermammo con quell' altra *degnità*, ch' i *fanciulli* con l' *idee* e *nomi* d' uomini, femmine, cose c' hanno

Pourquoi a-t-on si long-temps vénéré la sagesse des anciens?

la *prima volta* vedute, apprendono od appellano tutti gli uomini, femmine, cose *appresso*, c' hanno con le *prime* alcuna *simiglianza* o *rapporto* : e che questo era il naturale gran *fonte de' caratteri poetici*, co' quali naturalmente pensarono e parlarono i primi popoli : alla qual natura di cose umane se avesse *Giamblico* riflettuto, e vi avesse combinato tal costume ch' egli stesso riferisce degli *Antichi Egizj*, dicemmo nelle *degnità* che certamente esso ne' *misterj della sapienza volgare degli Egizj* non arebbe a forza intruso i sublimi *misterj della sua sapienza Platonica*. Ora per tale *natura de' fanciulli*, e per tal costume de' *primi Egizj* diciamo che la *favella poetica* in forza d' essi *caratteri poetici* ne può dare molte ed importanti *discoverte* d' intorno all' *antichità*.

Che *Solone* dovett' esser alcuno uomo *sapiente di sapienza volgare*, il quale fusse *capoparte di plebe* ne' primi tempi ch' *Atene* era *repubblica aristocratica;* lo che la *storia greca* pur conservò, ove narra che dapprima Atene fu occupata dagli ottimati; ch' è quello che noi in questi *Libri* dimostreremo universalmente di *tutte le repubbliche eroiche;* nelle quali gli *eroi* ovvero *nobili* per una certa loro *natura* creduta di *divina origine*, per la quale dicevano essere *loro propj gli Dei*, e 'n conseguenza *propj loro gli auspicj degli Dei*, in forza de' quali chiudevano *dentro* i *lor ordini* tutti i *diritti pubblici e privati dell' eroiche città;* ed a *plebei*, che credevano essere *d' origine bestiale* e 'n conseguenza esser *uomini senza Dei*, e perciò *senza auspicj*, concedevano i *soli usi della natural libertà;* ch' è un *gran principio di cose* che si ragioneranno per quasi tutta quest' *Opera :* e che tal *Solone* avesse *ammonito* i *plebei*

Aux temps humains, il s'opéra une révolution dans les idées ; on oublia la poésie, la sagesse

ch' essi *riflettessero a sè medesimi*, e riconoscessero esser d' *ugual natura umana co' nobili*; e 'n conseguenza che dovevan esser con quelli *uguagliati in civil diritto*: se non pure tal *Solone* furon essi *plebei Ateniesi* per questo aspetto considerati; perchè anco i *Romani antichi* arebbono dovuto aver un tal *Solone* fra loro; tra' quali i plebei nelle *contese eroiche co' nobili*, come apertamente lo ci narra la *storia romana antica*, dicevano, i Padri, de' quali Romolo aveva composto il senato, da' quali essi patrizj erano provenuti NON ESSE COELO DEMISSOS, cioè che non avevano cotale *divina origine* ch' essi vantavano : e che *Giove era a tutti eguale*; ch' è la *storia civile* di quel motto,

. . . . . Jupiter omnibus aequus;

dove poi intrusero i *dotti* quel placito, che le *menti son tutte eguali*; e che prendono diversità dalla diversa organizzazione de' corpi, e dalla diversa educazione civile : con la quale *riflessione* i plebei romani incominciaron ad adeguare co' patrizj la civil libertà, fino che affatto cangiarono la romana repubblica da aristocratica in popolare, come l' abbiamo divisato per *ipotesi* nelle *Annotazioni* alla *Tavola Cronologica*, ove ragionammo in *idea* della *legge Publilia*, e 'l faremo vedere di *fatto*, nonchè della *romana*, essere ciò avvenuto di *tutte l' altre antiche repubbliche*; e con ragioni ed autorità dimostreremo che *universalmente* da tal *riflessione di Solone* principiando, le *plebi de' popoli vi cangiaron le repubbliche da aristocratiche in popolari*. Quindi *Solone* fu fatto autore di quel celebre motto, NOSCE TE IPSUM; il quale per la grande civile

des fondateurs des nations, et le sens des traditions populaires. Les poètes furent remplacés par

utilità ch' aveva arrecato al popolo ateniese, fu *iscritto per tutti i luoghi pubblici* di quella città; e che poi gli *addottrinati* il vollero detto per un *grande avviso*, quando in fatti lo è, d' intorno alle *metafisiche* et alle *morali cose;* e funne tenuto *Solone* per *sapiente di sapienza riposta*, e fatto *principe de' sette Saggi di Grecia*. In cotal guisa perchè *da tal riflessione* incominciarono in *Atene* tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* che formano una *repubblica democratica*, perciò per questa maniera di pensare per caratteri poetici de' primi popoli tali *ordini* e tali *leggi*, come dagli *Egizj* tutti i ritruovati utili alla vita umana civile a *Mercurio Trimegisto*, furono tutti dagli *Ateniesi* richiamati a *Solone*.

Così *Dragone* autore delle *leggi scritte col sangue*, nel tempo che la *greca storia*, come sopra si è detto, ci narra ch' *Atene era occupata dagli Ottimati*, che fu, come vedremo appresso, nel tempo dell' *aristocrazie eroiche;* nel quale la stessa *greca storia* racconta che gli *Eraclidi erano sparsi per tutta Grecia*, anco nell' *Attica*, come sopra il ponemmo nella *Tavola Cronologica;* i quali finalmente restarono nel *Peloponneso*, e fermarono il loro regno in *Isparta*, la quale truoveremo essere stata certamente *repubblica aristocratica:* e cotal *Dragone* dovette esser una di quelle serpi della *Gorgone* inchiovata allo *scudo* di *Perseo*, che si truoverà significare l'*imperio delle leggi;* il quale *scudo* con le spaventose pene *insassiva coloro che 'l riguardavano;* siccome nella *storia sagra*, perchè *tali leggi* erano essi *esemplari castighi*, si dicono *leges sanguinis;* e di tale scudo armossi *Minerva*, la quale fu detta Ἀϑηνᾶ, come sarà più appieno spiegato appresso; e appo i *Chinesi*, i

les savans; ceux-ci placèrent leur sagesse partout, ils l'avaient péniblement dégagée des fables ; ils se plurent à s'appuyer sur l'autorité des anciens, et ils

quali tuttavia scrivono per geroglifici (che dee far maraviglia una tal maniera poetica di pensare e spiegarsi tra queste due e per tempi e per luoghi lontanissime nazioni), un *Dragone* è *l' insegna dell' imperio civile;* perchè di tal *Dragone* non si ha altra cosa da tutta la greca storia.

Questa istessa *discoverta de' caratteri poetici* conferma *Esopo* ben posto *innanzi a' sette Saggi di Grecia,* come il promettemmo nelle *Note alla Tavola Cronologica* di farlo in questo luogo vedere. Perchè tal *filologica verità* ci è confermata da questa *storia d' umane idee:* ch' i *sette Saggi* furon ammirati dall' incominciar essi a dare *precetti di morale di civil dottrina per massime*, come quel celebre di *Solone*, il quale ne fu il principe, *Nosce te ipsum*, che sopra abbiam veduto essere prima stato un precetto di dottrina civile, poi trasportato alla Metafisica e alla Morale. Ma *Esopo* aveva innanzi dati tali avvisi per *somiglianze*, delle quali più innanzi i *poeti* si eran serviti *per ispiegarsi :* e *l' ordine delle umane idee* è d' osservare le cose *simili*, prima per *ispiegarsi*, dappoi per *pruovare;* e ciò prima con l' *esemplo*, che si contenta d' una sola, finalmente con l' *induzione*, che ne ha bisogno di più : onde *Socrate*, padre di tutte le sette de' Filosofi, introdusse la *dialettica* con l' *induzione;* che poi compiè *Aristotile* col *sillogismo*, che non regge senza un *universale*. Ma alle menti corte basta arrecarsi *un luogo dal somigliante*, per essere persuase, come con una favola alla fatta di quelle ch' aveva truovato *Esopo*, il buono *Menenio Agrippa* ridusse la plebe romana sollevata all' ubbidienza. Ch' *Esopo* sia stato un *carattere poetico de' socj ovvero famoli degli eroi*, con uno

attribuèrent leurs nouvelles idées philosophiques à Pythagore; ils cherchèrent un sens profond

spirito d' indovino lo ci discuopre il ben costumato *Fedro* in un prologo delle sue Favole :

> Nunc fabularum cur sit inventum genus,
> Brevi docebo. Servitus obnoxia,
> Quia quæ volebat, non audebat dicere,
> Affectus proprios in fabellas transtulit.
> Æsopi illius semità feci viam :

come la *favola della società lionina* evidentemente lo ci conferma : perchè i *plebei* erano detti *socj dell' eroiche città,* come nelle *degnità* si è avvisato; e venivano a parte delle fatighe e pericoli nelle guerre, ma non delle prede e delle conquiste. Perciò *Esopo* fu detto *servo;* perchè i plebei, come appresso sarà dimostro, erano famoli degli eroi; e ci fu narrato *brutto,* perchè la bellezza civile era stimata dal nascere da' matrimonj solenni che contraevano i soli eroi, com' anco appresso si mostrerà : appunto come fu egli brutto *Tersite,* che dev' essere carattere de' plebei che servivano agli eroi nella guerra trojana; ed *è da Ulisse battuto con lo scettro di Agamennone;* come gli antichi plebei romani a spalle nude erano battuti da' nobili con le verghe *regium in morem,* al narrar di *Sallustio* appo *Sant' Agostino* nella *Città di Dio;* finchè la *legge Porzia* allontanò le verghe dalle spalle romane. Tali *avvisi* adunque *utili al viver civile libero* dovetter esser *sensi* che nodrivano le *plebi* dell' *eroiche città,* dettati dalla *ragion naturale:* de' quali plebei per tal aspetto ne fu fatto *carattere poetico Esopo,* al quale poi furon attaccate le *favole* d' intorno alla *morale filosofia;* e ne fu fatto *Esqpo il primo morale filosofo;* nella stessa guisa che *Solone* fu fatto *sapiente,* ch' ordinò con le leggi la repubblica libera ateniese.

aux mots de Solon; ils prêtèrent des fables philosophiques à l'ancien conseiller des plébéiens, et firent de Dracon un législateur cruellement systématique. Et c'est ainsi que toute l'antiquité fut défigurée par la vanité des savans (1).

E perch' *Esopo* diede tali avvisi per *favole,* fu fatto prevenire a *Solone,* che li diede per *massime.* Tali *favole* si dovettero *prima* concepire in *versi eroici;* come *poi* v' ha tradizione che furono conceputi in *versi giambici,* co' quali noi qui appresso truoveremo aver parlato le genti greche in *mezzo* il *verso eroico* e la *prosa,* nella quale finalmente scritte ci sono giunte.

In cotal guisa a' *primi autori della sapienza volgare* furono rapportati i *ritruovati* appresso *della sapienza riposta:* e i *Zoroasti* in Oriente, i *Trimegisti* in Egitto, gli *Orfei* in Grecia, i *Pittagori* nell' Italia di *legislatori prima* furono poi finalmente creduti *filosofi,* come *Confucio* oggi lo è nella China: perchè certamente i *Pitagorici* nella *Magna Grecia,* come dentro si mostrerà, si dissero in significato di *nobili,* che avendo attentato di ridurre tutte le loro repubbliche da popolari in aristocratiche, tutti furono spenti: e 'l *Carme aureo di Pittagora* sopra si è dimostrato esser un' impostura; come gli *Oracoli di Zoroaste,* il *Pimandro* del Trimegisto, gli *Orfici* o i versi d' Orfeo: nè di *Pittagora* ad essi Antichi venne scritto alcuno *Libro* d' intorno a *Filosofia;* e *Filolao* fu il *primo Pittagorico,* il qual ne scrisse, all' osservare dello *Sceffero* DE PHILOSOPHIA ITALICA. Seconde Science nouvelle, pages 196-204. Voir sur les Pythagoriciens la pag. 603 et ailleurs.

(1) Vanité des savans, seconde Science nouvelle, pag. 198 et suiv. — Elle a attribué à des savans l'origine des

V.

Les poèmes d'Homère, dans le Droit universel, ont déjà représenté les origines du droit historique de Rome ; ils ont cédé à un quadruple développement de la poésie primitive; dans la première *Science nouvelle*, ils se rapportent plus directement à l'histoire idéale qui a usurpé le rôle de Rome. A présent, il y a Homère lui-même qui se présente avec une grandeur par trop exceptionnelle devant les nivellemens de l'histoire idéale. Les philologues sont bien embarrassés pour se rendre compte de son existence : sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour ; il chante la jeune Grèce du patriciat dans l'*Iliade*, et il prolonge son chant au milieu des victoires plébéiennes dans l'*Odyssée;* tous les dialectes de la Grèce se réunissent dans ses vers ; il est grossier, mais tous les philosophes le considèrent comme le père de la sagesse ; il n'est que poète, et on le proclame le fondateur de la civi-

lettres alphabétiques, pag. 207. — Des Hiéroglyphes, pag. 211. — Des langues, pag. 220, 229. — Elle s'est imaginé que la poésie primitive était un artifice des hommes de lettres, comme elle l'est à présent, pag. 191, 238 ; — et que la première sagesse des nations, des poètes et d'Homère, était une sagesse toute philosophique, pag. 454, 455, 479 et *passim*.

lisation grecque. Bien des traditions se croisent sur le poète des temps héroïques, mais plus elles sont grandes, plus elles jettent le vague de la fable sur sa vie. Enfin, Vico, en continuant hardiment l'application du *caractère poétique*, qui a déjà anéanti Pythagore et Solon, affirme qu'Homère n'est qu'un symbole, comme la guerre de Troie et les voyages d'Ulysse ; et, par cette affirmation étonnante, il concilie toutes les contradictions. La vie d'Homère est bien longue, parce qu'il a vécu la vie des peuples ; jeune, il a chanté les guerres héroïques ; vieillard, il a survécu aux défaites du patriciat ; il a chanté la fuite, les malheurs et les réactions des castes patriciennes. Il n'est pas un poète, il est la poésie de la Grèce, et, pour cela même, il appartient à toutes les villes ; il parle tous les dialectes ; il n'a jamais été dépassé, car on ne dépasse pas l'inspiration barbare de tout un peuple. Poète, il a présidé aux origines des nations par sa sagesse vulgaire, dans ces temps où il n'y avait pas de philosophes ; sa sagesse poétique a été l'image et l'éveil de la sagesse philosophique, et les philosophes ont dû naturellement vénérer la sagesse de leur véritable précurseur (1).

(1) Seconde Science nouvelle, liv. III. Della discoverta del vero Omero. — Della sapienza riposta ch' hanno opinato d' Omero. — Della patria d' Omero. — Dell' età d' Omero. — Dell' inarrivabile facultà poetica d' Omero. —

VI

Après avoir trouvé l'histoire romaine dans les mythes et les chants populaires de la Grèce, Vico

Pruove filosofiche per la discoverta del vero Omero. — *Discoverta del vero Omero.* — Le sconcezze le inverosimigliange dell' Omero finor creduto divengono nell' Omero qui discoverto convenevolezze e necessità. — I poemi d' Omero si trovano due grandi tesori del diritto naturale delle genti di Grecia. — Storia de poeti drammatici e lirici ragionata.

Voici en propres termes la découverte du véritable Homère :

« Or tutte queste cose e ragionate da noi e narrate da altri d' intorno ad Omero, e i di lui poemi, senza punto averloci noi eletto o proposto, tanto che nemmeno avevamo sopra ciò riflettuto; quando nè con tal metodo, col quale or questa Scienza si è ragionata, acutissimi ingegni d' uomini eccellenti in dottrina et erudizione, con leggere la Scienza Nuova la prima volta stampata, sospettarono che Omero finor creduto non fusse vero; tutte queste cose, dico, ora ci strascinano ad affermare che tale sia addivenuto di Omero appunto, quale della guerra trojana; che quantunque ella dia una famosa epoca de' tempi alla storia, pur i Critici più avveduti giudicano che quella non mai siesi stata fatta nel mondo. E certamente, se, come della guerra trojana, così di Omero non fussero certi grandi vestigi rimasti, quanti sono i di lui poemi; a tante difficultà si direbbe che Omero fusse stato un poeta d' idea, il quale non fu particolar uomo in natura. Ma tali e tante

fait subir la réaction de la Grèce à l'histoire romaine, et il la pare des mythes qu'on trouve dans la poésie d'Homère. Il avait dit qu'Albe est la Troie du Latium, que le rapt des Sabines répond à l'enlèvement d'Hélène, que Veies reste assiégée pendant dix ans comme Troie, c'est-à-dire un temps indéterminé, parce que les guerres héroïques étaient éternelles. A présent, il résout tous les problèmes de l'histoire romaine, tous les obstacles qu'elle oppose à l'histoire idéale, en réduisant les sept rois de Rome à autant de symboles héroïques, comme Hercule et Solon. Est-il possible que Numa ait improvisé une religion au milieu d'un peuple de brigands? Non; elle préexistait. Numa n'est qu'un caractère poétique de l'aristocratie religieuse. Tanaquil, une femme, pouvait-elle régner au milieu d'un sénat héroïque? Non; elle n'est que le surnom donné à un roi faible qui se laisse dominer par un homme rusé. *Servius Tullius* reçoit sa domination de son penchant à favoriser les serfs et les cliens. On a dit que quelques rois de Rome étaient étrangers; cela serait incompatible avec les mœurs héroïques, dans lesquelles les deux mots d'é-

difficultà, e insiememente i poemi di lui pervenutici sembrano farci cotal forza d' affermalo per la metà, che quest' Omero sia egli stato un' idea ovvero un carattere eroico d' uomini greci, in quanto essi narravano cantando le loro storie. » Seconde Science nouvelle, pag. 485-486.

tranger et d'ennemi étaient synonymes. Il faut donc en conclure que Tite-Live, en rédigeant des traditions qu'il ne comprenait pas, a pris à la lettre l'expression poétique qui désignait les qualités de ces rois par le nom des pays d'où elles semblaient empruntées. En général, les caractères poétiques, en groupant sous un nom ce qui était l'effet d'une révolution, ont faussé toute l'histoire romaine. C'est pour cela qu'on a attribué à Romulus toutes les lois sur les castes, à Numa toutes les lois sur les cérémonies religieuses, à Tullus Hostilius toutes les lois militaires. On a groupé, sous Servius Tullius, une foule de lois démocratiques postérieures, qui étaient absolument incompatibles avec son époque présumée. Tarquin l'Ancien est devenu insensiblement l'auteur de toutes les armoiries et enseignes. Enfin, par une fascination analogue, on a rattaché aux douze tables des lois plébéiennes qu'on n'a obtenues que bien plus tard par le triomphe de la démocratie (1).

En confondant de cette manière toutes les traditions gréco-romaines, Vico développe avec une hardiesse inouïe une foule d'interprétations étranges qu'il n'avait fait qu'hasarder dans les

(1) Voir la IIe Sc. Nouv., pag. 445, 446, 199, 366 et *passim*. — Erreur de Tite-Live sur l'histoire romaine, Ire Sc. Nouv., pag. 281, 282, 254, 271, 560, 448, 385, 305, 376, 592.

livres précédens. Le préteur, dit-il, qui émancipait les esclaves par l'attouchement de la baguette, n'est qu'une dernière réminiscence de ce mythe de Mercure qui évoque les âmes de l'Orcus par l'attouchement de son caducée. Les Bacchantes qui mettent en pièces Orphée ne sont que des plébéiens furieux et méprisés comme des femmes qui massacrent les patriciens. Argus aux cent yeux est une aristocratie; chaque œil est le symbole d'une terre défrichée; Io, gardée par Argus, est le *connubium* qu'on ne veut pas communiquer aux plébéiens. Les monstres que les Spartiates jettent dans le Taygète, les monstres que les douze tables condamnent à la mort, le centaure qui tue Hercule par la simple souillure de son sang, les satyres à la double nature d'homme et de bête, ce sont autant de monstres plébéiens livrés au mépris des aristocraties, qui cependant se trouvent impuissantes à conserver la pureté du *connubium* (1).

VII.

On vient de voir que l'histoire idéale, s'enfermant dans une méditation psychologique, finit par s'affranchir du contrôle de l'histoire positive. La *Science nouvelle* n'en reste que plus régula-

(1). Préteur romain, IIe Sc. Nouv., p. 418. — Mercure, p. 417 et *passim*. — Les Bacchantes, 381. — Argus et Io, p. 378. — Les Monstres, p. 195, 300, 376.

risée; Vico la systématise avec plus de netteté dans les trois âges des dieux, des héros et des hommes, et il soumet à sa triple évolution les mœurs, les gouvernemens, les religions, le droit, la jurisprudence, les jugemens, les langues et les autorités sociales.

Il reste un dernier problème à résoudre, ou plutôt à coordonner avec l'histoire idéale. Pourquoi l'empire romain est-il tombé? Quest-ce que le moyen âge de l'Europe? Machiavel avait déjà répondu à ces demandes en disant que les histoires modernes répétaient l'histoire de l'antiquité: Vico n'avait fait autre chose que réduire à l'état de science le parallélisme entre les anciens et les modernes. Machiavel, qui certes ne manquait pas de foi dans la puissance individuelle, n'avait pas cru que les individus pussent arrêter ce cercle fatal où tournent les gouvernemens et les mœurs depuis quatre mille ans. Vico, s'approchant du cercle de Machiavel, dans le *Droit universel,* avait espéré un instant qu'il fût possible de restaurer les civilisations qui se corrompent, en les rappelant à leurs Principes. Dans la première *Science nouvelle*, il paraissait penser que les hommes puissent se fixer dans un état d'humanité et de bonheur; il disait que les nations corrompues sont faibles, qu'elles tombent sous la domination des plus puissantes, et que, même dans les conquêtes, se vérifie cette justice providentielle qui

confère la direction des sociétés à ceux qui la méritent. N'appréciant pas la force de la révolution chrétienne, n'ayant pas le sentiment des choses modernes, se méfiant presque des grandes découvertes qui avaient changé le monde, Vico n'avait aucune raison pour croire ni aux progrès, ni à la stabilité des choses humaines. Il retomba donc dans le cercle de Machiavel; il adopta ce préjugé classique, que les richesses corrompent les nations, et dans la seconde *Science nouvelle* il appliqua à toutes les nations cette chute de Rome, qui d'ailleurs ne pouvait être ni un hasard, ni une exception à l'histoire idéale. Quand les nations sont arrivées à l'humanité, disait-il, le commerce développe l'égoïsme; le luxe allume les désirs; il surgit des passions monstrueuses: les philosophes attaquent la religion, les publicistes attaquent les gouvernemens, les peuples tombent dans la guerre civile, dans l'anarchie, et de là passent de nouveau à l'état de nature d'où ils sont sortis. La corruption, ajoutait-il, est une barbarie bien pire que celle des sauvages; on y trouve la guerre de tous contre tous, mais armée par les moyens de la civilisation; l'impiété des premiers hommes, mais éclairée par l'athéisme scientifique; la tyrannie du plus fort, mais hideuse et terrible, car elle écrase l'humanité du haut du trône impérial; on y trouve enfin la solitude et le libertinage de l'état

de nature, mais dans une monstrueuse dégénération de l'humanité, de sorte qu'il y a la *Venus nefaria* dans les mariages, et la solitude des âmes au milieu de la foule des corps. Quand les nations en sont à ce point, il est à désirer que la Providence hâte la dissolution de la société par la guerre et les révolutions, car alors les crimes s'effacent avec la civilisation, et le genre humain recommence de nouveau son cours sur les trois institutions des mariages, des auspices et sépultures. C'est ainsi que finit la société ancienne, et qu'au moyen âge la société moderne se dégagea de ses ruines. Les villes se trouvèrent de nouveau enveloppées dans la superstition primitive ; on perdit l'écriture ; les évêques signèrent les actes avec le symbole de la croix ; on parla de nouveau le langage muet des armoiries et des enseignes, les jugemens divins et les guerres héroïques se renouvelèrent, et les transfuges trouvèrent de nouveau un asile sur les terres de l'Église et dans les protections du féodalisme. La clientelle romaine se reproduisit dans les fiefs, le sénat de Romulus dans les champs de mai, les plébéiens dans les serfs, toujours exclus de la ville héroïque, et les nobles purent les tuer en payant quelques sous d'amende. Vers la fin du moyen âge, le temps héroïque cesse ; les monarchies modernes émancipent le tiers-état du servage féodal ; la puissance des nobles cède à une *lex*

regia éternelle qui conduit toutes les nations sous les gouvernemens monarchiques, et c'est alors qu'on médite instinctivement la jurisprudence des empereurs romains, et qu'on l'applique dans presque toute l'Europe, grâce à la découverte des *Pandectes* (1).

Qu'arrivera-t-il de l'Europe? Ici Vico se tait; mais l'histoire idéale est là comme une triste prédiction applicable à toutes les histoires; et d'ailleurs les opinions de Vico sont déjà bien arrêtées. A ces désordres des cours qui effraient tout le monde et qui rappellent les temps de Tibère, à ces cartésiens qui renouvellent l'aridité stoïcienne, à ce luxe enfanté par le commerce et si analogue aux prodigalités de la Rome impériale, en un mot, à ce parallélisme des anciens et des modernes qu'il a commencé dans sa brochure de 1708, et qu'il a régularisé dans la seconde *Science nouvelle* de 1732, à tout cela, dis-je, on voit bien que Vico prédestine l'Europe au même sort que Rome, et qu'il la voit déjà engagée dans la voie de ces schismes religieux, de ce

(1) II[e] Sc. Nouv., liv. V. Del ricorso delle cose umane nel risorgere che fanno le nazioni. — Ricorso che fanno le nazioni sopra la natura eterna de' fendi quind'il ricorso del diretto romano antico fatto col diretto feudale. — Descrizione del mondo antico e moderno delle nazioni osservata conforme al disegno de' principi de' questa scienza.

criticisme négatif, de cette politique révolutionnaire qui la dépouillent de sa force, et lui préparent une chute effroyable. Vico avait assisté avec une impassibilité toute fataliste au triomphe du patriciat et aux émancipations de la plèbe; cependant il ne voyait qu'avec effroi ce mouvement du dix-huitième siècle qui préparait l'émancipation moderne; pour lui, c'était la fin du monde, puisque c'était la ruine de la religion, des monarchies et de la noblesse, les trois grands piliers de toutes les civilisations.

En régularisant ses idées d'après les souvenirs du *Droit universel* et de la *Science nouvelle*, Vico dit que les nations corrompues n'ont que trois ressources : la réforme par un monarque, comme Auguste; la conquête étrangère, qui les soumet aux destinées d'une nation plus jeune et plus vivace; enfin la chute, l'anarchie, la guerre, qui les renouvellent en les ramenant à l'état de nature (1).

(1) Dr. Univ., liv. I, chap. CLIII. Hinc si conserventur leges, quæ ordines jubent, et multo magis ordines qui leges tuentur, respublicæ in sua quaque forma conservantur : alioqui respublica Optimatium et plurimum in factionem et potentiam, qua facile eminent, qui promovent libertatem; respublica libera in sui perniciem et exitium, unde postea salutis caussa ad unius dominatum confugit; regia in tyrannidem ac dominatum, a qua populorum animi ad obsequium temporis diuturnitate consuefacti,

Vico a achevé sa carrière en traçant les derniers mots de la *Science nouvelle*; après cela il

quamvis quandoque Principem, perraro reipublicæ formam mutant.

Communis omnium caussa est, quia ubi deficit ordo naturalis, et non pro dignitate, sed ex ambitione, magistratus, imperia, aliique honores dispensantur, ibi venalia omnia haberi incipiunt, et honorum mercatu potentiam insurgere, et ad potentiam struendam avaritiam grassari necesse est; per quæ, exuta omni æqualitate, multitudo oppressa præsentia odit, et ad res novas spectat; ut si nacta sit, qui libertatis caussam suscipiat, ambitiosissimum aut perditissimum aliquem, contra patriam armatur, eamque civilibus armis opprimit: atque adeo nisi Deus, a quo omnis naturalis est ordo, custodiat civitates, primum labefactantur, deinde corrumpuntur, postremo occidunt; et servitutem naturæ servitus juris, tanquam conserva, comitatur; nam respublicæ non statim lege victoriæ, sed sensim prius natura servæ fiunt, ubi legum servitium exuunt, ut graviter Cicero ait: *ideo legum servi sumus, ut liberi esse possimus;* quod invertere sic possis: *naturâ servi efficimur, si legibus liberemur.* Ex quo Romani Asiæ delicias et Attalicas opes suspicere ac mirari cœpere, tunc servire cœpere; ex luxus et voluptatum amore capti non ultra legibus servierunt. Unde non mirum si servitus repente extitit tota in unius Augusti vita; et ab effreni libertate sub Julio Cæsare in *quæsitissimas adulationes* et *infandum servitium* sub Tiberio cecidere, quod ipsemet indignabundus semel curia egrediens dixerit: *O homines ad servitutem paratos!*

Corruptæ autem respublicæ emendatione reparantur, *si præsentia ad pristina instituta revocentur*, aut *pristina*

n'a plus rien écrit : sa dernière page exprime la haute conviction où il était d'avoir analysé le tra-

instituta ad præsentia producantur; quod est tantundem : quod fit ubi extiterit Princeps qua sapiens, qua fortis, qui id præstet *auctoritate;* aut viri pietate meritisque gravissimi, qui id ipsum præstent *exemplo*. Voyez aussi le liv. II, p. 11, chap. XXV. Quarta epocha temporis obscuri, qua respublicæ optimatium aut abierunt in regna mera aut patrum auctoritas omnes in reges translata est, aut de pœnis primum latis legibus constituta; aut in propolare imperium dissipata.

Ire Sc. Nouv., lib. II, chap. LXVII. *Si determina il punto eterne dello stato perfetto delle nazioni.* In cotal guisa dalla *sapienza volgare*, che è la *scienza delle divine cose* delle religioni ed *umane* delle leggi, uscì la *sapienza riposta* delle *divine cose* metafisiche, delle verità matematiche e de' principj della fisica, e delle *cose umane* che si trattano dalle morali, iconomiche e civili filosofie : per le quali i *buoni filosofi* studiarono tutti egualmente formare *per massime di eterne verità* quella *mente di eroe* che 'l *popolo ateniese* spiegava nell' adunanze col *senso comune della pubblica utilità :* onde comandava le *leggi giuste*, che altro non son che *mente di legislatori scevra d'affetti o di passioni*. E qui si determina l' ἀκμή, o sia *lo stato perfetto delle nazioni*, che si gode, quando le *scienze*, le *discipline* e le *arti*, siccome tutte han l' *essere* dalle *religioni* e dalle *leggi*, tutte *servono* alle *leggi* e alle *religioni*. Talchè quando alleno o fanno diversamente da ciò, come gli *Epicurei* e gli *Stoici;* o con indifferenza a ciò, come gli *Scettici;* o contro di ciò, come gli *Atei;* le *nazioni* vanno a cadere e a perdere le propie *religioni dominanti*, e con esse le propie *leggi;* e poichè non valsero a difendere le propie religioni

Vico a achevé sa carrière en
niers mots de la *Science nouv*

quamvis quandoque Principe
mutant.

Communis omnium c... o quelli de...
turalis, et non pro di... ...mentati naturalmen...
tus, imperia, alii... ...sse, vanno a perdere i propj
omnia haberi in... ...*erna della Provvedenza*, la quale
insurgere, et ... ...onservare, ricorre il *diritto naturale*
necesse est ... ...; per lo quale tra' deboli e forti non vi
oppressa ... ...ragione.
nacta s... ...ouv., lib. V, chap. dernier..... Ma *corrompen-*
aut ... ...cora gli *Stati popolari*, e quindi ancor le *Filosofie*;
... ...quali cadendo nello *scetticismo*, si diedero gli *stolti dotti*
...*calunniare la verità*; e nascendo quindi una *falsa elo-*
quenza, apparecchiata egualmente a *sostener* nelle cause
entrambe le parti opposte; provenne, che *mal usando l'elo-*
quenza, come i *tribuni della plebe* nella *romana*, e non più
contentandosi i cittadini delle *ricchezze*, per farne *ordine*,
ne vollero fare *potenza*; come furiosi Austri il mare, commovendo *civili guerre* nelle loro repubbliche, le mandarono ad un *totale disordine*; e sì da una libertà le fecero cadere sotto una *perfetta tirannide*; la qual è peggiore di tutte, ch'è l'*anarchia*, ovvero la sfrenata libertà de' popoli liberi. Al quale *gran malore delle città* adopera la *Provvedenza* uno di questi *tre grandi rimedj* con *quest' ordine* di cose umane civili. Imperciocchè dispone prima di ritruovarsi *dentro essi popoli* uno che, come *Augusto*, vi surga e vi si stabilisca *monarca*: il quale, poichè tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* ritruovate per la *libertà* punto *non più valsero a regolarla* e tenerlavi dentro in freno, egli abbia in sua mano tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* con la *forza* dell'

...urale, ...
...a loro religion...
... quale universal soddisfa...
... gli *Stati monarchici* non ...
Dipoi se la *Provvedenza* non truova ...
il va a cercar *fuori;* e poichè tali popo...
erano già innanzi divenuti *schiavi per* ...
lor *passioni,* del lusso, della dilicatezza, ...
invidia, della superbia e del fasto; e per ...
dissoluta lor *vita* si rovesciavano in tutti i ...
vilissimi schiavi, come d' esser bugiardi, furbi, ...
tori, ladri, codardi e finti; divengano *schiavi per* ...
natural delle genti, ch' *esce da tal natura di nazioni,* ...
dano ad esser soggette a *nazioni migliori*, che l' ...
conquistate con l'*armi;* e da queste si conservino rid...
in *provincie:* nello che pure rifulgon *due grandi lumi d' or-dine naturale;* de' quali *uno* è, che chi non può governarsi da sè, si lasci governare da altri, che 'l possa; l'*altro* è, che governino il mondo sempre quelli che sono per natura migliori. Ma se i popoli marciscano in quall' *ultimo civil malore*, che nè dentro acconsentino ad un monarca natio, nè vengano nazioni migliori a conquistarli e conservarli da fuori; allora la *Provvedenza* a questo *estremo* lor *male* adopera questo *estremo rimedio*, che, poichè tai popoli a guisa di *bestie* si erano accostumati di non ad altro pensare, ch' alle *particolari propie* utilità di ciascuno; et avevano dato *nell' ultimo* della *dilicatezza*, o, per me' dir, dell' *orgoglio*, ch' a guisa di *fiere* nell' essere disgustate

vail historique de la Providence ; travail confusément recommandé par le sentiment de vénéra-

e leggi, vanno a perdere le propie *armi*, le propie *lingue ;* e, con la perdita di queste loro *propieta*, vanno a sperdere quell'altra de' propj *nomi* dentro quelli delle nazioni dominanti : e per tutto ciò sperimentati naturalmente incapaci a governare esse sè stesse, vanno a perdere i propj *governi :* e sì per *legge eterna della Provvedenza*, la quale vuol in ogni conto conservare, ricorre il *diritto naturale delle genti eroiche;* per lo quale tra' deboli e forti non vi ha egualita di ragione.

II[e] Sc. Nouv., lib. V, chap. dernier..... Ma *corrompendosi* ancora gli *Stati popolari*, e quindi ancor le *Filosofie ;* le quali cadendo nello *scetticismo*, si diedero gli *stolti dotti* a *calunniare la verità;* e nascendo quindi una *falsa eloquenza*, apparecchiata egualmente a *sostener* nelle cause *entrambe le parti opposte;* provenne, che *mal usando l'eloquenza*, come i *tribuni della plebe* nella *romana*, e non più contentandosi i cittadini delle *ricchezze*, per farne *ordine*, ne vollero fare *potenza;* come furiosi Austri il mare, commovendo *civili guerre* nelle loro repubbliche, le mandarono ad un *totale disordine;* e sì da una libertà le fecero cadere sotto una *perfetta tirannide;* la qual è peggiore di tutte, ch' è l' *anarchia*, ovvero la sfrenata libertà de' popoli liberi. Al quale *gran malore delle città* adopera la *Provvedenza* uno di questi *tre grandi rimedj* con *quest' ordine* di cose umane civili. Imperciocchè dispone prima di ritruovarsi *dentro essi popoli* uno che, come *Augusto*, vi surga e vi si stabilisca *monarca :* il quale, poichè tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* ritruovate per la *libertà* punto *non più valsero a regolarla* e tenerlavi dentro in freno, egli abbia in sua mano tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* con la *forza* dell'

tion que l'on a toujours eu pour les anciens législateurs, mais que n'a jamais compris la va-

armi: ed al contrario *essa forma dello Stato monarchico* la volontà de' monarchi in quel loro *infinito imperio* stringa dentro l' *ordine naturale,* di mantenere *contenti i popoli,* e *soddisfatti* della loro *religione* é della loro *natural libertà;* senza la quale universal *soddisfazione* e *contentezza* de' popoli gli *Stati monarchici* non sono nè *durevoli* nè *securi.* Dipoi se la *Provvedenza* non truova sì fatto *rimedio dentro,* il va a cercar *fuori;* e poichè tali *popoli* di tanto *corrotti* erano già innanzi divenuti *schiavi per natura delle sfrenate* lor *passioni,* del lusso, della dilicatezzia, dell'avarizia, dell' invidia, della superbia e del fasto; e per li *piaceri* della *dissoluta* lor *vita* si rovesciavano in tutti i *vizj* propj di *vilissimi schiavi*, come d' esser bugiardi, furbi, calunniatori, ladri, codardi e finti; divengano *schiavi per diritto natural delle genti,* ch' *esce da tal natura di nazioni,* e vadano ad esser soggette a *nazioni migliori*, che l' abbiano conquistate con l'*armi;* e da queste si conservino ridutte in *provincie:* nello che pure rifulgon *due grandi lumi d'ordine naturale;* de' quali *uno* è, che chi non può governarsi da sè, si lasci governare da altri, che 'l possa; l'*altro* è, che governino il mondo sempre quelli che sono per natura migliori. Ma se i popoli marciscano in quall' *ultimo civil malore*, che nè dentro acconsentino ad un monarca natio, nè vengano nazioni migliori a conquistarli e conservarli da fuori; allora la *Provvedenza* a questo *estremo* lor *male* adopera questo *estremo rimedio*, che, poichè tai popoli a guisa di *bestie* si erano accostumati di non ad altro pensare, ch'alle *particolari propie* utilità di ciascuno; et avevano dato *nell' ultimo* della *dilicatezza*, o, per me' dir, dell' *orgoglio*, ch' a guisa di *fiere* nell' essere disgustate

vail historique de la Providence; travail confusément recommandé par le sentiment de vénéra-

e leggi, vanno a perdere le propie *armi*, le propie *lingue;* e, con la perdita di queste loro *propieta*, vanno a sperdere quell'altra de' propj *nomi* dentro quelli delle nazioni dominanti : e per tutto ciò sperimentati naturalmente incapaci a governare esse sè stesse, vanno a perdere i propj *governi :* e sì per *legge eterna della Provvedenza*, la quale vuol in ogni conto conservare, ricorre il *diritto naturale delle genti eroiche;* per lo quale tra' deboli e forti non vi ha egualita di ragione.

II[e] Sc. Nouv., lib. V, chap. dernier..... Ma *corrompendosi* ancora gli *Stati popolari*, e quindi ancor le *Filosofie ;* le quali cadendo nello *scetticismo*, si diedero gli *stolti dotti* a *calunniare la verità;* e nascendo quindi una *falsa eloquenza*, apparecchiata egualmente a *sostener* nelle cause *entrambe le parti opposte;* provenne, che *mal usando l'eloquenza*, come i *tribuni della plebe* nella *romana*, e non più contentandosi i cittadini delle *ricchezze*, per farne *ordine*, ne vollero fare *potenza;* come furiosi Austri il mare, commovendo *civili guerre* nelle loro repubbliche, le mandarono ad un *totale disordine;* e sì da una libertà le fecero cadere sotto una *perfetta tirannide;* la qual è peggiore di tutte, ch' è l' *anarchia*, ovvero la sfrenata libertà de' popoli liberi. Al quale *gran malore delle città* adopera la *Provvedenza* uno di questi *tre grandi rimedj* con *quest' ordine* di cose umane civili. Imperciocchè dispone prima di ritruovarsi *dentro essi popoli* uno che, come *Augusto*, vi surga e vi si stabilisca *monarca :* il quale, poichè tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* ritruovate per la *libertà* punto *non più valsero a regolarla* e tenerlavi dentro in freno, egli abbia in sua mano tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* con la *forza* dell'

tion que l'on a toujours eu pour les anciens législateurs, mais que n'a jamais compris la va-

armi : ed al contrario *essa forma dello Stato monarchico* la volontà de' monarchi in quel loro *infinito imperio* stringa dentro l' *ordine naturale*, di mantenere *contenti i popoli*, e *soddisfatti* della loro *religione* é della loro *natural libertà ;* senza la quale universal *soddisfazione* e *contentezza* de' popoli gli *Stati monarchici* non sono nè *durevoli* nè *securi*. Dipoi se la *Provvedenza* non truova sì fatto *rimedio dentro*, il va a cercar *fuori ;* e poichè tali *popoli* di tanto *corrotti* erano già innanzi divenuti *schiavi per natura delle sfrenate* lor *passioni*, del lusso, della dilicatezzia, dell'avarizia, dell' invidia, della superbia e del fasto; e per li *piaceri* della *dissoluta* lor *vita* si rovesciavano in tutti i *vizj* propj di *vilissimi schiavi*, come d' esser bugiardi, furbi, calunniatori, ladri, codardi e finti; divengano *schiavi per diritto natural delle genti*, ch' *esce da tal natura di nazioni*, e vadano ad esser soggette a *nazioni migliori*, che l' abbiano conquistate con l'*armi;* e da queste si conservino ridutte in *provincie :* nello che pure rifulgon *due grandi lumi d'ordine naturale ;* de' quali *uno* è, che chi non può governarsi da sè, si lasci governare da altri, che 'l possa; l'*altro* è, che governino il mondo sempre quelli che sono per natura migliori. Ma se i popoli marciscano in quall' *ultimo civil malore*, che nè dentro acconsentino ad un monarca natio, nè vengano nazioni migliori a conquistarli e conservarli da fuori; allora la *Provvedenza* a questo *estremo* lor *male* adopera questo *estremo rimedio*, che, poichè tai popoli a guisa di *bestie* si erano accostumati di non ad altro pensare, ch'alle *particolari propie* utilità di ciascuno; et avevano dato *nell' ultimo* della *dilicatezza*, o, per me' dir, dell' *orgoglio*, ch' a guisa di *fiere* nell' essere disgustate

vail historique de la Providence ; travail confusément recommandé par le sentiment de vénéra-

e leggi, vanno a perdere le propie *armi*, le propie *lingue ;* e, con la perdita di queste loro *propieta*, vanno a sperdere quell'altra de' propj *nomi* dentro quelli delle nazioni dominanti : e per tutto ciò sperimentati naturalmente incapaci a governare esse sè stesse, vanno a perdere i propj *governi :* e sì per *legge eterna della Provvedenza*, la quale vuol in ogni conto conservare, ricorre il *diritto naturale delle genti eroiche ;* per lo quale tra' deboli e forti non vi ha egualita di ragione.

II[e] Sc. Nouv., lib. V, chap. dernier..... Ma *corrompendosi* ancora gli *Stati popolari*, e quindi ancor le *Filosofie ;* le quali cadendo nello *scetticismo*, si diedero gli *stolti dotti* a *calunniare la verità ;* e nascendo quindi una *falsa eloquenza*, apparecchiata egualmente a *sostener* nelle cause *entrambe le parti opposte ;* provenne, che *mal usando l'eloquenza*, come i *tribuni della plebe* nella *romana*, e non più contentandosi i cittadini delle *ricchezze*, per farne *ordine*, ne vollero fare *potenza ;* come furiosi Austri il mare, commovendo *civili guerre* nelle loro repubbliche, le mandarono ad un *totale disordine ;* e sì da una libertà le fecero cadere sotto una *perfetta tirannide ;* la qual è peggiore di tutte, ch' è l' *anarchia*, ovvero la sfrenata libertà de' popoli liberi. Al quale *gran malore delle città* adopera la *Provvedenza* uno di questi *tre grandi rimedj* con *quest' ordine* di cose umane civili. Imperciocchè dispone prima di ritruovarsi *dentro essi popoli* uno che, come *Augusto*, vi surga e vi si stabilisca *monarca :* il quale, poichè tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* ritruovate per la *libertà* punto *non più valsero a regolarla* e tenerlavi dentro in freno, egli abbia in sua mano tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* con la *forza* dell'

tion que l'on a toujours eu pour les anciens législateurs, mais que n'a jamais compris la va-

armi : ed al contrario *essa forma dello Stato monarchico* la volontà de' monarchi in quel loro *infinito imperio* stringa dentro l' *ordine naturale,* di mantenere *contenti i popoli,* e *soddisfatti* della loro *religione* e della loro *natural libertà ;* senza la quale universal *soddisfazione* e *contentezza* de' popoli gli *Stati monarchici* non sono nè *durevoli* nè *securi.* Dipoi se la *Provvedenza* non truova sì fatto *rimedio dentro,* il va a cercar *fuori ;* e poichè tali *popoli* di tanto *corrotti* erano già innanzi divenuti *schiavi per natura delle sfrenate* lor *passioni,* del lusso, della dilicatezzia, dell'avarizia, dell' invidia, della superbia e del fasto; e per li *piaceri* della *dissoluta* lor *vita* si rovesciavano in tutti i *vizj* propj di *vilissimi schiavi*, come d' esser bugiardi, furbi, calunniatori, ladri, codardi e finti; divengano *schiavi per diritto natural delle genti,* ch' *esce da tal natura di nazioni,* e vadano ad esser soggette a *nazioni migliori*, che l' abbiano conquistate con l'*armi;* e da queste si conservino ridutte in *provincie :* nello che pure rifulgon *due grandi lumi d' ordine naturale ;* de' quali *uno* è, che chi non può governarsi da sè, si lasci governare da altri, che 'l possa; l'*altro* è, che governino il mondo sempre quelli che sono per natura migliori. Ma se i popoli marciscano in quell' *ultimo civil malore*, che nè dentro acconsentino ad un monarca natio, nè vengano nazioni migliori a conquistarli e conservarli da fuori; allora la *Provvedenza* a questo *estremo* lor *male* adopera questo *estremo rimedio*, che, poichè tai popoli a guisa di *bestie* si erano accostumati di non ad altro pensare, ch'alle *particolari propie* utilità di ciascuno; et avevano dato *nell' ultimo* della *dilicatezza*, o, per me' dir, dell' *orgoglio*, ch' a guisa di *fiere* nell' essere disgustate

vail historique de la Providence ; travail confusément recommandé par le sentiment de vénéra-

e leggi, vanno a perdere le propie *armi*, le propie *lingue ;* e, con la perdita di queste loro *propieta*, vanno a sperdere quell'altra de' propj *nomi* dentro quelli delle nazioni dominanti : e per tutto ciò sperimentati naturalmente incapaci a governare esse sè stesse, vanno a perdere i propj *governi :* e sì per *legge eterna della Provvedenza*, la quale vuol in ogni conto conservare, ricorre il *diritto naturale delle genti eroiche;* per lo quale tra' deboli e forti non vi ha egualita di ragione.

II[e] Sc. Nouv., lib. V, chap. dernier..... Ma *corrompendosi* ancora gli *Stati popolari*, e quindi ancor le *Filosofie ;* le quali cadendo nello *scetticismo*, si diedero gli *stolti dotti* a *calunniare la verità;* e nascendo quindi una *falsa eloquenza*, apparecchiata egualmente a *sostener* nelle cause *entrambe le parti opposte;* provenne, che *mal usando l'eloquenza*, come i *tribuni della plebe* nella *romana*, e non più contentandosi i cittadini delle *ricchezze*, per farne *ordine*, ne vollero fare *potenza;* come furiosi Austri il mare, commovendo *civili guerre* nelle loro repubbliche, le mandarono ad un *totale disordine;* e sì da una libertà le fecero cadere sotto una *perfetta tirannide;* la qual è peggiore di tutte, ch'è l' *anarchia*, ovvero la sfrenata libertà de' popoli liberi. Al quale *gran malore delle città* adopera la *Provvedenza* uno di questi *tre grandi rimedj* con *quest' ordine* di cose umane civili. Imperciocchè dispone prima di ritruovarsi *dentro essi popoli* uno che, come *Augusto*, vi surga e vi si stabilisca *monarca :* il quale, poichè tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* ritruovate per la *libertà* punto *non più valsero a regolarla* e tenerlavi dentro in freno, egli abbia in sua mano tutti gli *ordini* e tutte le *leggi* con la *forza* dell'

tion que l'on a toujours eu pour les anciens législateurs, mais que n'a jamais compris la va-

armi: ed al contrario *essa forma dello Stato monarchico* la volontà de' monarchi in quel loro *infinito imperio* stringa dentro l'*ordine naturale,* di mantenere *contenti i popoli,* e *soddisfatti* della loro *religione* é della loro *natural libertà;* senza la quale universal *soddisfazione* e *contentezza* de' popoli gli *Stati monarchici* non sono nè *durevoli* nè *securi.* Dipoi se la *Provvedenza* non truova sì fatto *rimedio dentro,* il va a cercar *fuori;* e poichè tali *popoli* di tanto *corrotti* erano già innanzi divenuti *schiavi per natura delle sfrenate* lor *passioni,* del lusso, della dilicatezzia, dell'avarizia, dell' invidia, della superbia e del fasto; e per li *piaceri* della *dissoluta* lor *vita* si rovesciavano in tutti i *vizj* propj di *vilissimi schiavi*, come d' esser bugiardi, furbi, calunniatori, ladri, codardi e finti; divengano *schiavi per diritto natural delle genti,* ch' *esce da tal natura di nazioni,* e vadano ad esser soggette a *nazioni migliori*, che l' abbiano conquistate con l'*armi;* e da queste si conservino ridutte in *provincie:* nello che pure rifulgon *due grandi lumi d'ordine naturale;* de' quali *uno* è, che chi non può governarsi da sè, si lasci governare da altri, che 'l possa; l'*altro* è, che governino il mondo sempre quelli che sono per natura migliori. Ma se i popoli marciscano in quall' *ultimo civil malore*, che nè dentro acconsentino ad un monarca natio, nè vengano nazioni migliori a conquistarli e conservarli da fuori; allora la *Provvedenza* a questo *estremo* lor *male* adopera questo *estremo rimedio*, che, poichè tai popoli a guisa di *bestie* si erano accostumati di non ad altro pensare, ch'alle *particolari propie* utilità di ciascuno; et avevano dato *nell' ultimo* della *dilicatezza*, o, per me' dir, dell' *orgoglio*, ch' a guisa di *fiere* nell' essere disgustate

nité des savans qui attribuaient à ces législateurs une sagesse toute philosophique.

d' *un pelo*, si risentono e s' infieriscono, e sì nella loro maggiore *celèbrità*, o *folla* de' *corpi*, vissero, come bestie immani, in una *solitudine* d' *animi* e di *voleri*; non potendovi appena *due convenire*, seguendo ognun de' due il suo *propio piacere* o *capriccio* : per tutto ciò con *ostinatissime fazioni* e *disperate guerre civili* vadano a fare *selve* delle *città*, e delle *selve covili d' uomini* : e 'n cotal guisa dentro *lunghi secoli di barbarie* vadano ad *irrugginire le malnate sottigliezze degl' ingegni maliziosi*, che gli avevano resi fiere più immani con la *barbarie della riflessione*, che non era stata la prima *barbarie del senso* : perchè quella scopriva una *fierezza generosa*, dalla quale altri poteva difendersi, o campare, o guardarsi; ma questa con una *fierezza vile* dentro le lusinghe e gli abbracci invidia alla vita e alle fortune de' suoi confidenti ed amici. Perciò popoli di sì fatta *riflessiva malizia* con tal *ultimo rimedio*, ch' adopera la *Provvedenza*, così *storditi* e *stupidi* non sentano più agi, dilicatezze, piaceri e fasto, ma solamente le *necessarie utilità della vita* : e nelle *poco numero* degli *uomini* al fin rimasti, e nella *copia delle cose* necessarie alla vita, divengano *naturalmente comportevoli*; e per la ritornata primiera *semplicità* del primo mondo de' popoli, sieno *religiosi*, *veraci* e *fidi*; e così ritorni tra essi la *pietà*, la *fede*, la *verità*, che sono i *naturali fondamenti* della *giustizia*, e sono *grazie* e *bellezze* dell' *ordine eterno* di *Dio*.

CHAPITRE VIII.

LE GÉNIE DE VICO.

Nul homme, plus que Vico, ne fut doué de cette force d'analogie qui transporte un fait, un principe dans tous les faits et dans tous les problèmes. Il a cherché la philosophie de Pythagore dans l'origine de la langue latine, et les étymologies de cette langue se sont arrangées comme par enchantement sous sa plume pour exprimer la philosophie de Pythagore. Il a posé le modèle de Rome, et voilà que la mythologie, les poèmes d'Homère, les traditions historiques de l'antiquité, les fiefs du moyen âge, tout a répété l'histoire de Rome. Il a cherché l'embryon et l'éveil occasionnel des idées de Platon dans l'époque des dieux et des héros, et aussitôt les douze tables,

la jurisprudence ancienne, les mythes, toutes les institutions primitives, ont offert l'image et le réveil occasionnel des idées de Platon.

Vico présente toujours cette imprévoyance des hommes de génie qui se trouvent conduits à de nouvelles théories par des principes qu'ils sont appelés à développer, et dont on ignore la puissance. Chez Vico, il n'y a rien d'*à priori* et d'arrêté d'avance; il commence à penser quand il trouve des obstacles, des faits nouveaux, et il cesse de penser quand il n'a plus rien à soumettre à son innovation. D'abord il lutte avec le criticisme de Descartes, il réhabilite la tradition, et veut trouver sa philosophie chez les anciens peuples de l'Italie; ici il rencontre un premier obstacle, et plus tard il est obligé de diviser le droit philosophique du droit romain. Cette division l'engage peu à peu à généraliser le droit romain, à établir un droit historique en dehors du droit philosophique, et alors il est forcé de soumettre toutes les histoires à l'histoire de Rome. Ici toute la philologie semble s'insurger contre la tyrannie de Rome : Homère, les mythes, une foule de faits semblent absolument étrangers à Rome; mais Vico les dompte tous par une nouvelle science poétique. Les ressemblances entre Rome et les autres peuples se multiplient au point qu'il s'en dégage l'abstraction d'une histoire idéale; alors

tout le travail historique de la civilisation romaine est inopinément transporté sur les bases d'une espèce de psychologie de l'humanité. Une fois idéalisée, l'histoire se soustrait à toutes les attaques de la réalité historique; alors Vico devient inaccessible à toute opposition, et il achève son type idéal, méconnaissant à la fois la philosophie ancienne et la civilisation moderne.

L'histoire de Vico doit pourtant se diviser en quatre périodes. Dans la première, il s'oriente entre Leibnitz, Pythagore, Platon, Bacon et le droit romain. Dans la seconde, il met Grotius en opposition avec le droit romain, et, en cherchant une conciliation, il s'ouvre le champ d'une investigation immense. Dans la troisième période, son originalité éclate, et son innovation s'organise par principes. Dans la dernière période, Vico donne une forme géométrique à son système, et son originalité touchant aux derniers extrêmes devient paradoxale.

Il est étonnant de voir comment à chaque nouveau progrès les principes de Vico se compliquent et ses idées se multiplient. Dans la première période, il se borne à combattre Descartes, à réhabiliter les anciens, à exposer sa théorie des points métaphysiques. Dans le Droit universel il donne une nouvelle histoire du droit romain, et il entreprend de fonder une nouvelle science philologique. Dans la seconde Science

nouvelle ce sont sept sciences nouvelles qui marchent de front, savoir: une théodicée, une philosophie de l'autorité, une histoire des idées, une nouvelle critique philosophique (ou *criterium* pour juger les histoires), une histoire idéale, éternelle, commune à toutes les nations, un nouveau système du droit historique, et enfin une nouvelle théorie sur les principes de l'histoire universelle (1).

(1) *Principali aspetti di questa scienza.* Dal detto fin qui si raccoglie che la *Provvedenza Divina* appresa per quel senso umano che potevano sentire uomini crudi, selvaggi e fieri, che « ne' disperati soccorsi della natura anco « essi disiderano una cosa alla natura superiore che li sal« vasse, » ch' è 'l *primo principio* sopra di cui noi sopra stabilimmo il *metodo* di questa *Scienza;* permise loro d'entrar nell' inganno di temere la falsa divinità di *Giove,* perchè poteva fulminarli; e sì dentro i nembi di quelle prime tempeste e al barlume di que' lampi videro questa gran verità, che la *Provvedenza Divina sovraintenda alla salvezza di tutto il gener umano.* Talchè quindi questa *Scienza* incomincia per tal *principal aspetto* ad essere una *Teologia civile ragionata della Provvedenza:* la quale cominciò dalla *sapienza volgare de' legislatori* che fondarono le nazioni, con *contemplare Dio* per l'*attributo di Provvedente;* e si compiè con la *sapienza riposta de' Filosofi,* che 'l dimostrano *con ragioni* nella loro *Teologia naturale.*

Quindi incomincia ancora una *Filosofia dell' autorità,* ch' è altro *principal aspetto* c' ha questa *Scienza;* prendendo la voce *autorità* nel primo suo significato di *propietà;* nel qual senso sempre è usata questa voce dalla *Legge*

Le style même de Vico se ressent de cette complication toujours croissante : dans le petit

delle XII Tavole : onde restaron *autori* detti in civil Ragione romana coloro da' quali abbiamo *cagion di dominio*; che tanto certamente viene da αὐτὸς, *proprius*, o *suus ipsius*, che molti *Eruditi* scrivono *autor* et *autoritas*, non aspirati. E l' *autorità* incominciò primieramente *divina*; con la quale la *Divinità appropiò a sè i pochi giganti* che abbiamo detti, con propiamente *atterrarli* nel fondo e ne' nascondigli delle grotte per sotto i monti; che sono l'*anella di ferro* con le quali restarono i *giganti* per lo spavento del cielo e di Giove *incatenati* alle terre, dov' essi al punto del primo fulminare del cielo dispersi per sopra i monti si ritruovavano; quali furono « Tizio e Prometeo in- « catenati ad un'alta rupe, a' quali divorava il cuore un' « aquila, » cioè la religione degli auspicj di Giove; siccome li *resi immobili per lo spavento* restarono con *frase eroica* detti a' Latini *terrore defixi*; come appunto i *pittori* li dipingono di mani e piedi incatenati con tali anella sotto de' monti; dalle quali anella si formò la *gran catena*, nella quale *Dionigi Longino* ammira la *maggiore sublimità di tutte le favole Omeriche*; la qual catena *Giove*, per appruovare ch' esso è 'l re degli uomini e degli Dei, propone che se da una parte vi si attenessero tutti gli Dei e tutti gli uomini, esso solo dall' altra parte opposta gli strascinerebbesi tutti dietro; la qual *catena* se gli *Stoici* vogliono che significhi la *serie eterna delle cagioni*, con la quale il lor *Fato tenga cinto e legato il mondo*, vedano ch' essi non vi restino avvolti; perchè lo strascinamento degli uomini e degli Dei con sì fatta *catena* egli *pende dall' arbitrio di esso Giove*, ed essi vogliono *Giove soggetto al Fato*. Sì fatta *autorità divina* portò di seguito l' *autorità umana* con tutta la sua eleganza filosofica di *propietà d' umana natura*, che

traité *De antiquissima Italorum Sapientia*, sa période est courte, nette, simple; peu à peu elle

non può essere tolta all'uomo nemmen da Dio, senza distruggerlo; siccome in tal significato *Terenzio* disse *voluptates proprias Deorum*, che la felicità di Dio non dipende da altri; ed *Orazio* disse *propriam virtutis laurum*, che 'l trionfo della virtù non può togliersi dall' invidia; e *Cesare* disse *propriam victoriam*, che con errore *Dionigi Petavio* nota non esser detto latino, perchè pur con troppa latina eleganza significa una vittoria che 'l nimico non poteva togliergli dalle mani. Cotal *autorità* è il *libero uso della volontà;* essendo l'*intelletto* una *potenza passiva* soggetta alla verità : perchè gli uomini da questo *primo punto di tutte le cose umane* incominciaron a celebrare la *libertà dell' umano arbitrio* di tener in freno i moti de' corpi, per o quetarli affatto, o dar loro migliore direzione; ch'è 'l *conato propio degli agenti liberi*, come abbiam detto sopra nel *Metodo :* onde que' *giganti* si ristettero dal *vezzo bestiale* d' andar vagando per la gran selva della terra, e s'avvezzarono ad un *costume tutto contrario* di stare nascosti e fermi lunga età dentro le loro grotte. A sì fatta *autorità di natura umana* seguì l' *autorità* di *diritto naturale*, che con l' occupare e stare lungo tempo fermi nelle terre dove si erano nel tempo de' primi fulmini per fortuna truovati, ne divennero *signori* per l'*occupazione con una lunga possessione*, ch'è 'l *fonte di tutti i dominj* del mondo : onde questi sono que'

..... Pauci quos aequus amavit
Jupiter;

che poi i *Filosofi* trasportarono a coloro c'han sortito *da Dio indoli buone* per le *scienze* e per le *virtù :* ma il *senso istorico di tal motto* è, che tra que' *nascondigli*, in que' *fondi* essi divennero i *principi delle genti* dette *maggiori*,

se charge d'incidens et de digressions, et, dans

delle quali *Giove* si novera il *primo Dio*, come si è nelle *degnità* divisato; le quali, come si mostrerà appresso, furono *case nobili antiche, diramate in molte famiglie,* delle quali si composero i primi *regni* e le prime *città;* di che restarono quelle bellissime *frasi eroiche* a' Latini, *condere gentes, condere regna, condere urbes; fundare gentes, fundare regna, fundare urbes.*

Questa *Filosofia dell' autorità* va di seguito alla *Teologia civile ragionata della Provvedenza;* perchè per le *pruove teologiche* di quella, questa con le sue *filosofiche* rischiara e distingue le *filologiche;* le quali *tre spezie di pruove* si sono tutte noverate nel *Metodo;* e d'intorno alle cose dell'oscurissima antichità delle nazioni riduce a *certezza l'umano arbitrio*, ch'è di sua natura incertissimo come nelle *degnità* si è avvisato, ch'è tanto dire, quanto riduce la *Filosofia in forma di scienza.*

Terzo principal aspetto è una *storia d'umane idee,* che, come testè si è veduto, incominciarono da *idee divine* con la *contemplazione del cielo* fatta con gli occhi del corpo; siccome nella *scienza augurale* si disse da' Romani *contemplari* l'osservare le parti del cielo, donde venissero gli augurj, o si osservassero gli auspicj : le quali *regioni* descritte dagli *auguri* co' loro *litui* si dicevano *templa Cœli;* onde dovettero venir a' *Greci* i primi θεωρήματα, e μαθήματα; *divine o sublimi cose da contemplarsi,* che terminarono nelle cose astratte *metafisiche* e *matematiche;* ch'è la *storia civile* di quel motto,

A Jove principium Musæ;

siccome *da' fulmini di Giove* testè abbiam veduto incominciare la *prima Musa,* che *Omero* ci diffinì *scienza del bene e del male;* dove poi venne troppo agiato a' *Filosofi* d'intrudervi quel placito, che 'l *principio della sapienza sia la*

la Science nouvelle, elle arrive à une complication qui est près de briser la syntaxe.

pietà. Talchè la *prima Musa* dovett' esser *Urania*, contemplatrice del cielo affin di prender gli augurj; che poi passò a significare l'*Astronomia*, come si vedrà appresso. E come sopra si è partita la *Metafisica poetica* in tutte le *scienze subalterne*, dalla stessa natura della lor madre, *poetiche;* così questa *storia d'idee* ne darà le *rozze origini* così delle *scienze pratiche* che costuman le *nazioni*, come delle *scienze speculative*, le quali ora colte, son celebrate da' *dotti*.

Quarto aspetto è una *Critica filosofica*, la qual nasce dalla *istoria dell' idee* anzi detta: e tal *Critica* giudicherà il *vero sopra gli autori delle nazioni* medesime; nelle quali dee correre da assai più di mille anni per potervi provenir gli *scrittori*, che sono il *subbietto* di questa *Critica filologica*. Tal *Critica filosofica*, quindi incominciando da *Giove*, ne darà una *Teogonia naturale*, o sia *generazione degli Dei* fatta *naturalmente* nelle *menti degli autori della Gentilità*, che furono per natura *poeti teologi;* e i *dodici Dei delle genti* dette *maggiori*, l'idee de' quali da costoro si fantasticarono di tempo in tempo a certe loro umane necessità o utilità, si stabiliscono per *dodici minute epoche*, alle quali si ridurranno i tempi ne' quali nacquero le favole: onde tal *Teogonia naturale* ne darà una *Cronologia ragionata della storia poetica* almeno un *novecento anni* innanzi di avere *dopo il tempo eroico* i suoi *primi incominciamenti* la *storia volgare*.

Il *quinto aspetto* è una *storia ideal eterna*, sopra la quale corrono in *tempo* le *storie di tutte le nazioni:* ch'ovunque da *tempi selvaggi*, *feroci e fieri* cominciano gli uomini ad *addimesticarsi con le religioni*, *esse cominciano*, *procedono* e *finiscono* con quelli *grandi* meditati in questo *Libro II*,

rincontrati nel *Libro IV*, ove tratteremo del *Corso che fanno le nazioni*, e col *Ricorso delle cose umane* nel *Libro V*.

Il *sesto* è un *sistema del diritto natural delle genti*; del quale col *cominciar delle genti*, dalle quali ne *incomincia la materia*, per una delle *degnità*, soprapposta, dovevano *cominciar la dottrina*, ch'essi trattano, li tre suoi principi, *Ugone Grozio*, *Giovanni Seldeno* e *Samuello Pufendorfio*; i quali in ciò tutti e tre *erraron*o di concerto, incominciandola dalla *metà in giù*, cioè dagli ultimi tempi delle *nazioni ingentilite*, e quindi degli uomini illuminati dalla *ragion naturale tutta spiegata*; dalle quali son usciti i *Filosofi* che s'alzarono a meditare una *perfetta idea di giustizia*. Primieramente *Grozio*, il quale, per lo stesso grand'affetto che porta alla verità, *prescinde dalla Provvedenza Divina*; e professa che 'l suo sistema regga, precisa anco ogni cognizione di Dio: onde tutte le *riprensioni* ch' in un gran numero di materie fa contro i *giureconsulti romani*, loro non appartengono punto, siccome a quelli i quali, avendone posto per *principio* la *Provvedenza Divina*, intesero ragionare del *diritto natural delle genti*, non già di quello de' *Filosofi* e de' *morali Teologi*. Dipoi il *Seldeno* la suppone, senza punto avvertire all' *inospitalità de' primi popoli*; nè alla divisione che 'l *popolo di Dio* faceva di tutto il mondo allor delle nazioni tra *Ebrei* e *genti*; nè a quello che, perchè gli *Ebrei* avevano perduto di vista il loro diritto naturale nella *schiavitù dell' Egitto*, dovette esso Dio riordinarlo loro con la *legge*, la qual diede a *Mosè* sopra il *Sina*; nè a quell' altro che *Iddio* nella sua *legge* vieta anco i *pensieri meno che giusti*, de' quali niuno de' legislatori mortali mai s'impacciò; oltre all' *origini bestiali* che qui si ragionano di tutte le *nazioni gentili*: e se pretende d'a-

verlo gli Ebrei a' Gentili *insegnato appresso*, gli riesce impossibile a poterlo pruovare per la confessione magnanima di *Giuseffo*, assistita dalla grave riflessione di *Lattanzio* sopra arrecati, ed alla *nimistà* che pur sopra osservammo aver avuto gli *Ebrei* con le *genti;* la qual ancor ora conservano *dissipati tra tutte le nazioni*. E finalmente *Pufendorfio*, che l'incomincia con un' *ipotesi epicuorea*, che pone l'uomo gittato in questo mondo senza niun ajuto e cura di Dio; di che essendone stato ripreso, quantunque con una particolar *Dissertazione* se ne giustifichi, però senza il *primo principio della Provvedenza* non può affatto aprir bocca a ragionare di diritto, come l'udimmo da *Cicerone* dirsi ad *Attico*, il qual era *Epicureo*, dove gli ragionò delle *Leggi*. Per tutto ciò noi da questo primo antichissimo punto di tutti i tempi incominciamo a ragionare di *diritto*, detto da' Latini *Jus*, contratto dall' antico *Jous*, dal momento che nacque in mente a' principi delle genti l'*idea di Giove*: nello che a maraviglia co' *Latini* convengono i *Greci;* i quali per bella nostra ventura osserva *Platone* nel *Cratilo*, che dapprima il *Gius* dissero διαιὸν, che tanto suona quanto *discurrens*, o *permanans;* la qual *origine filosofica* vi è intrusa dalla stesso *Platone*, il quale con *mitologia erudita* prende *Giove* per l'*etere* che penetra e scorre tutto; ma l'*origine istorica* viene da esso *Giove*, che pur da' Greci fu detto Διὸς, onde vennero a' Latini *sub Dio* egualmente e *sub Jove*, per dir *a ciel aperto;* e che poi per leggiadria di favella avessero proferito δίκαιον Laonde incominciamo a ragionare del *diritto*, che prima nacque *divino* con la propietà con cui ne parlò la *divinazione* o sia *scienza degli auspicj di Giove;* che furono le *cose divine* con le quali le *genti* regolavano tutte le *cose umane;* ch' entrambe compiono alla *giurisprudenza* il di lei *adeguato*

Quelques notes sur Grotius le conduisent à écrire

subbietto : e sì incominciano a ragionare del *diritto naturale* dall'*idea di essa Provvedenza Divina*, con la quale nacque congenita l'*idea di diritto*, il quale come dinanzi se n'è meditata la *guisa*, si cominciò naturalmente ad osservare da' *principi delle genti* propiamente dette, e della spezie *più antica*, le quali si appellarono *genti maggiori*, delle quali *Giove fu il primo Dio*.

Il *settimo* ed *ultimo* de' *principali aspetti* ch'ha questa Scienza, è di *principj della storia universale;* la quale da questo primo momento di tutte le cose umane della Gentilità incomincia con la *prima età del mondo*, che dicevano gli *Egizj* scorsa loro dinanzi, che fu l'*età degli Dei;* nella quale comincia il « Cielo a regnar in terra, e far agli uomini de' grandi beneficj, » come si ha nelle *degnità;* comincia l'*età dell' oro* de' *Greci*, nella quale *gli Dei praticavano in terra con gli uomini*, come qui abbiam veduto aver incominciato a fare *Giove*. Così i *greci poeti* da questa tal *prima età del mondo* ci hanno nelle loro *favole* fedelmente narrato l'*universale diluvio*, e i *giganti* essere stati in *natura;* e sì ci hanno con verità narrato i *principj della storia universale profana*. Ma non potendo poscia i vegnenti entrare nelle *fantasie* de' primi uomini che fondarono il Gentilesimo, per le quali sembrava loro di *vedere gli Dei;* e non intesasi la propietà di tal voce *atterrare*, ch'era *mandar sotterra;* e perchè i *giganti*, i quali vivevano *nascosti nelle grotte sotto de' monti*, per le *tradizioni* appresso di genti sommamente credule furono *alterati all' eccesso*, ed appresi ch'imponessero *Olimpo*, *Pelio* ed *Ossa* gli uni sopra degli altri, per *cacciere gli Dei* (che i primi *giganti empj* non già combatterono, ma *non avevano appreso*, finchè *Giove non fulminasse*) dal *cielo innalzato appresso* dalle menti greche vieppiù spiegate ad una *sformata altezza;* il

le Droit universel (1); quelques notes sur le *Droit universel* le conduisent à la première *Science nouvelle;* un volume de notes ajouté à celle-ci le jette dans la dernière méditation de la *Seconde Science nouvelle*, où l'on entrevoit encore une dernière hésitation, si l'on parcourt les nombreuses variantes qu'il y a faites dans la seconde édition de 1744 (2).

A chaque pas les convictions de Vico s'affermissent. Dans la première période, il se cachait derrière l'autorité de Pythagore et de Zénon ; il attaquait hardiment Descartes, mais au nom de la tradition; plus tard, il se retrancha encore volontiers derrière les sentences des jurisconsultes romains, mais il annonça une révolution dans la science. En 1725, Vico afficha la nou-

quale a' *primi giganti* fu la *cima de' monti*, come appresso dimostreremo; la qual *favola* dovette fingersi dopo *Omero*, e da altri essere stata nell' *Odissea* appiccata ad *Omero*; al cui tempo bastava che *crollasse l'Olimpo solo per farne cadere gli Dei*, che *Omero* nell' *Iliade* sempre narra *allogati sulla cima del monte Olimpo :* per tutte queste cagioni ha finora *mancato il principio ;* e per avere finor *mancato* la *Cronologia ragionata della storia poetica*, ha *mancato* ancora la *perpetuità* della *storia universale profana*. II[e] Sc. Nouv., p. 177-187.

(1) Voir la Vie de Vico, vol. IV des Œuvres complètes, pag. 413-414.

(2) Voir la préface au cinquième vol. des Œuvres complètes de Vico.

veauté de ses découvertes ; il s'en piqua, il n'y a pas un seul de ses mots qui ne trahisse en lui l'ambition de novateurs. En 1732, dans la *Seconde Science nouvelle*, il est si persuadé de la hauteur unique de son génie, qu'il repousse tous les lecteurs qui ne réunissent pas sept grandes qualités ; savoir : 1° une force remarquable d'abstraction ; 2° l'habitude du raisonnement géométrique ; 3° une *érudition immense* ; 4° un esprit vaste et logique ; 5° un talent assez ferme pour ne pas rester ébloui par le grand nombre des découvertes ; 6° la patience de lire trois fois son ouvrage pour s'habituer à la nouveauté du système ; 7° la capacité d'appliquer la nouvelle science, et de créer idéalement ce qu'elle suppose (1).

(1) Conchiudiamo finalmente con questi pochi seguenti *avvisi*, per alcun *giovine* che voglia profittare di questa Scienza.

Primieramente ella fa il suo *lavoro* tutto *metafisico* ed astratto nella sua *idea* : onde ti è bisogno nel leggerla di *spogliarti* d'ogni *corpolenza*, e di tutto ciò che da quella alla nostra pura mente proviene, e quindi per un poco addormentare la *fantasia*, e sopir la *memoria* : perchè se queste facultà vi son deste, la mente non può ridursi in istato d'un *puro intendimento, informe d'ogni forma particolare;* per lo che non potravvi affatto *indurvisi* la *forma* di questa *Scienza ;* e per tua colpa darai in quell' uscita *che non s'intenda*.

Ella ragiona con uno stretto *metodo geometrico*, con cui da *vero* passa ad immediato *vero*, e così vi fa le sue con-

La *Seconde Science nouvelle* est un livre unique par la grandeur et l'originalité de sa rédac-

chiusioni. Laonde ti è bisogno di aver fatto l'*abito* del *ragionar geometricamente;* e perciò non aprire a sorte questi libri per leggerli, nè per salti, ma continovarne la *lezione da capo a' piedi :* e dei attendere, se le *premesse* sieno *vere* e *ben ordinate;* e non *meravigliarti*, se quasi tutte le *conchiusioni* n'escano *maravigliose :* lo che sovente avviene in essa *geometrica*, come quella per esemplo delle due linee che tra loro in infinito sempre s'accostano, e non mai si toccano; perchè la *conseguenza* è turbata dalla *fantasia*, ma le *premesse* s'attennero alla pura *ragion astratta*.

Suppone la medesima una *grande* e *varia* così *dottrina*, com' *erudizione;* dalle quali si prendono le *verità*, come già da te *conosciute*, e se ne serve come di *termini*, per far le sue *proposizioni*. Il perchè se non sei di tutte pienamente fornito, vedi che tu non abbia il *principio* nell' *ultima disposizioni* di riceverla.

Oltre a cotal *suppellettile*, ti fa d'uopo d'una *mente comprensiva;* perchè non è cosa che da questa Scienza si ragiona, nella quale non *convengano* altre innumerabili d'altre spezie che tratta, con le quali fa *acconcezza*, e *partitamente* con ciascheduna, e con *tutte* insieme *nel tutto;* nello che unicamente consiste tutta la *bellezza d'una scienza*. Perciò se ti manca o questo o l'antecedente ajuto, e molto più entrambi per leggerla, ti avverrà ciò ch'avviene a' *sordastri*, i quali sentono una o due corde più sonore del gravicembalo con dispiacenza, perchè non sentono le altre, con le quali toccate dalla mano maestra di musica fanno dolce e grata armonia.

Ella contiene tutte *discoverte* in gran parte *diverse*, e molte dello 'ntutto *contrarie* all' oppenione che delle cose,

tion ; elle commence par une *idée de l'ouvrage* qui est une confusion inexplicable de toutes les idées de Vico : suivent une foule de morceaux détachés d'une critique philologique inattendue ; c'est le coup d'œil de l'aigle qui aperçoit *à priori* toutes les erreurs dont fourmille l'histoire positive. Après cela on passe cent douze axiomes qui résument en peu de mots une méditation de trente ans, et donnent le moyen de faire disparaître *à priori* toutes les erreurs de la philologie. Vient ensuite un long traité de la sagesse poétique ; elle est disposée de manière à représenter en embryon la sagesse des philosophes ; mais elle sillonnée par une foule d'aperçus sur les caractères poétiques, l'histoire des mythes, l'histoire de la Grèce et de Rome, etc. Au troisième livre, on arrive à Homère ; ses

le quali qui si ragionano, si è avuto finora. Talchè ti bisogna d'una *forte acutezza di mente*, da non abbacinarsi al gran numero de' nuovi *lumi* ch' ella dappertutto diffonde.

Di più ella spiega *idee* tutte *nuove* nella loro spezie : perciò ti priego a volertici *avvezzare*, con *leggere* almeno *tre volte* quest' Opera.

Finalmente per farti sentire il *nerbo delle pruove*, le quali col dilatarsi si debilitano, qui poco si dice, e si lascia molto a pensare : e perciò ti bisogna *meditare* più *addentro* le cose ; e col *combinarle* vieppiù, vederle in più *ampia distesa*, affinchè tu possa averne acquistato la *facultà*. IIe Sc. Nouv., p. 44-45.

poèmes sont envahis par tous les antécédens de la sagesse poétique ; ils sont bouleversés ; on voit s'amonceler soudainement une foule de contradictions sur l'existence d'Homère ; en deux mots elles sont détruites quand Vico annonce que l'existence de ce poète n'est elle-même qu'une sorte de poésie. L'histoire idéale est le sujet des deux derniers livres ; l'on voit tourner les nations dans le cercle de l'histoire ancienne ; puis on trouve que toute l'histoire moderne n'est qu'une répétition de celle de la Grèce et de Rome. Toute la Science nouvelle est arrangée de manière à entraîner la conviction *par une critique* dont on ignore le secret et dont on ne peut pas repousser les conséquences ; on y marche d'étonnement en étonnement, et ce mélange de philosophies poétiques, de vanités nationales et savantes, cet enchevêtrement de géographies idéales, de chronologies abstraites, d'histoires grecques, romaines, modernes, ces lois éternelles qui prennent des noms romains, ces événemens positifs qui prennent des dénominations abstraites, ces rapprochemens entre la baguette du prêteur et le caducée de Mercure, entre la jalousie d'Argus et les Lucus du Latium, ces assimilations qui transforment les douze tables en un poème, et les poèmes d'Homère en une histoire du droit, tout cela, dis-je, produit un éblouissement continuel, et l'on ne sait pas toujours si l'on est sous

le charme d'une innovation irrésistible ou sous la fascination d'un délire inouï.

A quelle époque appartient le génie de Vico? — Son point de départ fut le seizième siècle : à son respect pour les anciens, à son ignorance de la marche de l'Europe moderne, à son enthousiasme pour le catholicisme, que néanmoins il compare au paganisme ; aux idées de Machiavel, qu'il partage si souvent quand il s'agit d'expliquer Rome par la Grèce, et quand il fait tourner le monde ancien et moderne dans un cercle invariable de révolutions politiques et sociales ; aux nombreux points de contact qu'il offre avec Sigonius, et enfin à son style même, tantôt latin, tantôt maîtrisé par la syntaxe latine, il résulte évidemment que Vico appartenait au seizième siècle. Il lisait Grotius et Descartes, mais pour les réfuter ; il contemplait le spectacle du commerce moderne, mais pour n'y voir qu'une source de corruption ; il voyait la révolution religieuse de Luther, mais pour se souvenir des troubles d'Alexandrie, et pour la détester comme un symptôme de la décadence européenne. Tout, dans Vico, rappelle l'homme du seizième siècle, cette verve indomptable de Bruno qui s'allie librement à l'étude et même à l'imitation des anciens : et si, après le seizième siècle, ce mélange de deux civilisations cessa, si nul Italien, dans les sciences morales, ne s'éleva à la hauteur de

Machiavel, il faut en conclure que Vico est la dernière production de l'époque de Léon X.

Cependant Vico n'aurait jamais été accepté au seizième siècle : alors on ne possédait pas un droit philosophique pour comprendre son droit historique; on croyait trop à la volonté individuelle pour admettre sa fatalité historique, et ces hommes qui attribuaient la civilisation à la philosophie, et les religions aux révolutions des astres, n'auraient jamais accordé qu'Hermès, Romulus, Pythagore, Homère ne sont que des symboles des premières initiations de la société.

On sait que le mouvement *critique du* dix-septième et du dix-huitième siècle ne s'est pas même arrêté un instant devant les idées de Vico : ceux qui se ralliaient à Leibnitz et à Descartes, en 1720, ne comprenaient pas ce que c'était qu'une science philologique ; ils croyaient que c'était la prétention de tout savoir : ceux qui se jetaient dans le mouvement de la philosophie française étaient trop occupés à détruire l'antique et à sortir du cercle de la monarchie pour songer à la science catholico-païenne de J.-B. Vico.

C'est à notre siècle que Vico doit sa gloire posthume ; il tient à nous par une foule d'idées sur la poésie, les mythes, l'histoire romaine, et surtout par l'entreprise de réduire à l'état de science la philologie. Mais Vico ne partage aucune de nos passions; s'il vivait, il ne saurait plus où

se ranger au milieu de nous ; il lui faudrait trouver d'autres démonstrations pour dire les mêmes vérités ; il lui faudrait renoncer à la plus grande partie de ses convictions ; il devrait recommencer ses méditations pour s'expliquer l'Orient et le monde moderne, et la rébellion de tant de faits le jetterait dans une crise qu'il n'aurait pas la force de surmonter.

Nous allons contempler cette crise, nous verrons la Science nouvelle aux prises avec les idées modernes, et elle se trouvera jugée par l'histoire.

Troisième partie.

L'ITALIE AU XVIII[e] SIÈCLE.

CHAPITRE PREMIER.

LE XVIII[e] SIÈCLE.

Au dix-huitième siècle, les grands principes qui avaient agité les époques précédentes touchent à leur fin. Les réactions catholiques, les guerres religieuses sont complétement remplacées par le commerce, qui est la puissance de l'époque ; il décide de la guerre et de la paix ; il resserre les liens des états ; il est le ressort principal de tous les mouvemens politiques. Après la destruction du féodalisme tout devait s'acheter ; les rois devaient soudoyer le gouvernement et l'armée ; ils contractaient des dettes publiques ; ils avaient

besoin de crédit ; on devait donc les surveiller comme des gérans, et le commerce transportait toutes les questions sur son terrain. Ce n'était plus la morale religieuse, c'était la probité mercantile qui contrôlait le pouvoir des rois.

La France, par son unité, exprimait d'une manière nette, simple et grandiose ce qui se passait obscurément chez les autres peuples du continent européen. La royauté française était la plus ancienne, la plus absolue et la plus arbitraire ; les successeurs de Louis XIV confiaient les finances à Law et à Terrai, qui rêvait une banqueroute nationale tous les cent ans ; on confiait les gouvernemens, les affaires, le commandement des armées à des favoris ; le roi devenait tous les jours une personnification du hasard, et le tiers-état, qui se trouvait profondément froissé dans tous ses intérêts, dédoubla à son profit ce travail immense de critique qui avait commencé avec l'insurrection du protestantisme.

Au dix-huitième siècle, l'utilité commerciale fut le *criterium* de toutes les sciences morales ; elle évalua de nouveau la valeur des castes et des idées, et Joseph II ne crut justifier son titre d'empereur qu'en se disant le premier employé de l'état.

La noblesse fut la première à subir les atteintes de la nouvelle critique. L'économie politique proclama d'abord l'utilité du luxe ; c'était poser

en principe ce qui détruisait le patronage des nobles dans leurs terres, ce qui décentralisait le féodalisme en le ruinant au profit de l'industrie. Ensuite on établit comme axiome que l'industrie est la seule source des richesses nationales; c'était atteindre l'agriculture, la véritable source des richesses aristocratiques. Puis on attaqua les fidéicommis, les fiefs; on les accusa d'entraver la circulation des richesses, c'était accuser tout ce qui constituait les nobles dans une caste. Smith régularisa toutes ces attaques en une science. En montrant le travail comme le seul principe créateur de la richesse, il mit la terre et les propriétés foncières au même niveau que les capitaux et les machines. Il fonda la prospérité de l'état sur la liberté individuelle la plus complète; il apprécia toutes les classes, toutes les conditions d'après une utilité commerciale, et il réduisit tout le système social à un ordre admirable de vendeurs et de chalands, de salariés et de capitalistes qui enchaînent tous les hommes, depuis le moindre des contribuables jusqu'au premier employé de l'état. Le désir d'améliorer son sort, l'espoir de parvenir à tout prix, voilà le grand mobile de la civilisation; les arts, les sciences, les inventions, sortent de ce chaos d'efforts solitaires où chacun travaille à la baisse des produits, au perfectionnement des machines, au bien-être général, tandis qu'il tâche de ruiner ses concur-

rens. Smith a borné le gouvernement au rôle purement négatif d'écarter la violence et les crimes; il a démontré qu'il n'avait rien à faire, puisque la richesse de la nation n'était que la richesse des particuliers, et que tout l'échafaudage des lois prohibitives et des corporations n'était qu'autant de priviléges et de monopoles créés en faveur de quelques individus contre la nation. Smith combattait mieux que personne contre le système féodal, contre le système des corporations qui était une image des protections féodales, et contre toutes les tyrannies qui empêchaient la circulation des richesses, et il poussait aussi loin que possible la démocratie du commerce et de la liberté individuelle.

Bentham acheva la pensée de Smith en analysant le rôle négatif que celui-ci avait indiqué au législateur. Toutes les lois, pour Bentham, ne sont que des garanties du travail; elles ne font que protéger l'*attente* qui anime l'industrie, et prévenir toutes les violences qui jettent l'alarme dans la société. Le crime n'est rien en lui-même; il ne devient punissable que parce qu'il détruit les garanties du commerce; le code pénal n'est qu'une guerre savante et préventive contre les passions qui attaquent la sûreté de la société considérée au point de vue commercial. Toute loi qui ne garantit pas l'attente est inutile, par conséquent nuisible; toute loi qui trouble l'attente

est elle-même un crime ; toute loi qui détruit une classe d'espérances légitimement conçues est un attentat aussi coupable qu'une violence ouverte. Bentham a étendu avec une logique extraordinaire le principe de l'utilité ; il y soumit toute la législation, toutes les règles les plus abstraites de la jurisprudence, toute l'organisation judiciaire, et il arriva au résultat immense d'ériger en crime toute la partie féodale des législations modernes. Les propriétés territoriales, déjà réduites par Smith à l'état de simples capitaux immobiles, pour Bentham, deviennent aussi mobiles que les marchandises ; elles ne tiennent ni à l'*occupation*, ni à la *personnalité*, ni à l'*état ;* elles ne sont qu'une sorte d'attente assurée par la loi qui permet de tirer tous les avantages possibles d'une terre qu'on possède, et qu'on transmet aux conditions requises par la législation. Ce n'est pas tout : en s'occupant de garantir la libre concurrence, Bentham l'étendit à ses dernières conséquences, jusqu'à proclamer la liberté des colonies ; jusqu'à la porter dans les réglemens des assemblées constitutionnelles ; et, d'après lui, on voit avec étonnement que les lois qui dirigent les ventes et les achats sur les marchés sont celles qui règlent le jeu de la pensée et de l'improvisation dans les discussions politiques. Un mauvais réglement gêne la liberté de la polémique dans la chambre, et crée un monopole en faveur de

quelques individus, comme une loi prohibitive gêne la production et la circulation des richesses au profit de quelques privilégiés.

Les théories de Bentham sont le dernier terme de ce travail de critique commerciale qui commença avec le dix-huitième siècle; il produisit des codes; il désarma les lois pénales des vieilles monarchies; et finit par flétrir comme des crimes certaines choses qui n'étaient auparavant que de simples institutions. L'aristocratie persécutée, pourchassée de lois en lois, perdit sa considération; on arriva à la démonstration logique de son inutilité, et, une fois les choses réduites à ce point, il ne manqua plus qu'une occasion pour lui livrer le combat définitif.

Au dix-septième siècle la religion était sourdement attaquée par les libres penseurs; au dix-huitième, l'insurrection devint générale : on considéra le christianisme comme une institution sortie du moyen âge avec le féodalisme; on rapprocha de lui toutes les nouvelles découvertes qu'il avait persécutées, et l'on finit par faire tout une science populaire d'incrédulité et d'athéisme. Le commerce était encore le *criterium* de cette doctrine. Le christianisme proscrivait le luxe, la vanité, l'égoïsme; le commerce ne vivait que de luxe, d'émulation; il repoussa donc une religion qui contrecarrait les principes de sa prospérité. Le catholicisme prêchait l'humilité, l'obéissance

passive; le commerce voulait avoir le droit de contrôler le pouvoir : il vit donc dans le clergé l'appui le plus solide du despotisme. Le christianisme était une religion exclusive ; il avait persécuté les juifs, les païens, les hérétiques ; il avait commandé de longues guerres, des massacres ; les souvenirs de la révocation de l'édit de Nantes étaient encore palpitans, et l'on frémit à la pensée de cette intolérance qui aurait pu anéantir l'industrie de l'Europe. On dénombra toutes les victimes du christianisme, on s'apitoya sur le sort de tous les vaincus, on leur appliqua les idées modernes, on examina Moïse et les patriarches avec les principes du code civil, et alors on méconnut la mission de la religion ; on ridiculisa les mythes de la Bible, et on considéra tout le christianisme comme la conséquence de deux épouvantables absurdités, du péché originel et de l'enfer. Les voyages venaient de compléter l'histoire ; on rapprocha donc de l'Évangile le Sadder, les Vedas, les livres de Con-Fou-Zée ; on dénombra toutes les incarnations de Bouddha, de Crichna, de Samanacodom ; on regarda mieux le pape, on y vit une copie du Lama ; on remarqua des ressemblances entre les bonzes, les brahmanes et leurs confrères d'Occident, et dès lors le christianisme ne fut plus regardé que comme un plagiat fait à l'Asie. En même temps que la physique combattait la cosmogonie de Moïse, la géologie

reculait dans une myriade de siècles passés la formation de la terre ; l'arithmétique politique trouvait impossible la propagation du genre humain telle qu'elle était affirmée par la Bible ; le synchronisme des histoires chinoise, indienne, égyptienne, démentait la chronologie chrétienne ; et toutes les sciences, toutes les idées concouraient à la ruine de la religion. Les protestans avaient proclamé les droits de la raison individuelle, l'affranchissement de toute autorité ; les catholiques avaient répondu que la raison individuelle est une abstraction ; qu'il est impossible aux individus d'examiner et de comparer *les livres sacrés*, les traditions, etc. Les *philosophes* s'emparaient de cet argument pour démontrer que le genre humain avait toujours cru sans raisonner, que l'autorité n'était que le règne du hasard ; qu'on naissait Turc à Constantinople et catholique à Rome, et qu'il était temps de s'insurger contre cette organisation de mensonges établie au profit des aristocrates. Bayle, Saint-Évremond, Maillet, Boulainvilliers, Fréret, du Marsais, Gordon, Warburton, Toland, Taylor, Tindal, Collins, Bolingbrooke, Swift, et maints autres écrivains, furent les champions de cette polémique anti-religieuse, résumée, assaisonnée et popularisée par Voltaire. Dans la fougue du combat, on alla jusqu'à se demander s'il fallait préférer une nation d'athées ou une nation de catholiques, si les chré-

tiens étaient meilleurs que les païens, si le Christ était supérieur à Socrate; et l'on ne manquait guère d'observer que les païens n'avaient jamais songé aux guerres religieuses, et que les athées n'auraient jamais établi l'inquisition.

La jurisprudence philosophique, en se dégageant du droit romain, au dix-septième siècle, s'était bornée à des considérations abstraites sur le droit naturel et sur la constitution de la société; au dix-huitième siècle elle embrassa l'ensemble de la civilisation. Du centre de la nation française Montesquieu plongea son regard pénétrant sur les lois de tous les peuples; et le premier il voulut expliquer ces tableaux si divers que lui présentaient l'Orient, la Grèce, Rome, le moyen âge et les monarchies modernes; sa passion fut de comprendre le rapport des institutions politiques avec les lois, les mœurs, les idées, la religion. Montesquieu est toujours calme et impassible comme doit l'être tout observateur; c'est à peine s'il laisse entrevoir sa prédilection pour la monarchie française; il dépasse tous ses contemporains quand il dévoile l'harmonie civile qu'il y a dans les différentes législations d'Athènes, de Rome, du moyen âge, de l'Europe moderne. L'observation de Montesquieu conduit à l'explication des faits, et de là à la justification de presque toutes les lois; il ne se déconcerte jamais, même devant les institutions barbares du moyen âge.

S'agit-il de l'épreuve de l'eau bouillante, il remonte à l'état de barbarie ; il s'oriente au milieu de cette société, où la vertu était la force, où le vice était la faiblesse ou la mollesse, et il affirme que l'accusé qui sortait innocent de l'épreuve de l'eau bouillante devait naturellement être un homme vertueux, un homme fort, incapable d'une lâcheté. En présence des luttes religieuses, Montesquieu conserve le même esprit d'observation : il voit que le catholicisme s'allie à la monarchie, le protestantisme aux républiques, la religion de Mahomet au despotisme. S'il propose une amélioration, il la prend dans les harmonies sociales ; il proclamera que la religion doit s'accorder avec la politique, et ajouter les peines de l'enfer aux lois de la société. C'est pourquoi il blâmera le catholicisme et le brahmanisme, qui absolvent arbitrairement les crimes condamnés par les lois politiques. Les défauts de Montesquieu commencent précisément où finissent ses justifications historiques. Il s'est expliqué les époques de l'histoire sans s'expliquer l'histoire elle-même ; il a étudié les différens tableaux de la société humaine sans arriver à connaître le mouvement qui les enchaîne dans une succession inévitable ; il a bien apprécié dans les faits la raison de leur existence, mais il a méconnu le mouvement qui les engendre et les détruit. S'étant arrêté à l'art politique, il a toujours devant lui Phi-

lippe II, Attila, ou Charlemagne, comme si le spectacle de leur grandeur pouvait épouvanter de nouveau l'Europe moderne. Par cette ignorance de l'enchaînement des faits, il en est plusieurs qui, dans son système, restent sans explication. Ainsi il blâme injustement l'intolérance religieuse : il ne voit pas que la guerre est nécessaire à la propagation des idées, car il faut des forces matérielles pour réorganiser sur de nouveaux principes les intérêts matériels. Presque aveugle devant le progrès des révolutions, il n'a vu dans ses harmonies sociales enfantées que l'œuvre des législateurs ou des politiques ; pour lui, c'est la raison éclairée de quelques individus qui a fait la Chine ; c'est Mahomet qui a façonné les musulmans. Il laisse trop souvent les peuples à la merci des individus, et il ignore presque toujours que ce sont les peuples qui commandent par la voix des législateurs, et que les hommes de génie entreprenans ne font qu'exprimer la volonté des masses. C'est par les influences du climat qu'il a clos les divisions de ses tableaux historiques : il a complétement remplacé par là la succession naturelle des époques et le mouvement propre de l'histoire. Pourquoi y a-t-il tant de liberté en Europe, tant d'esclavage en Asie? Pourquoi trouve-t-on en Asie tant d'états stationnaires? Comment se fait-il que dans l'Inde il y ait tant de mollesse, et dans la Chine tant d'activité?

Pour quelle raison y a-t-il eu tant de conquêtes en Asie, et si peu en Europe? Le climat s'offrait naturellement pour expliquer tous ces problèmes; il donnait une raison insaisissable et sans contrôle à toutes les variétés humaines; il attachait à la terre tous les tableaux de l'histoire, et il prêtait même une cause à toutes ces différences si frappantes entre les états de l'Asie et ceux de l'Europe. Otez l'idée du progrès, ou supprimez le travail intérieur de l'esprit humain, et l'histoire tombe en lambeaux, s'enracine à la terre, et elle ne sera plus produite que par des circonstances accidentelles et par la raison *individuelle*; c'est-à-dire par le climat aidé de quelques législateurs, par l'*homme-plante* et par l'*homme-Dieu;* de sorte qu'à ce point de vue l'histoire, même, pour le génie historique de Montesquieu, flotte entre les hasards de la physique et ceux de la raison.

Comparez Montesquieu à Vico, vous trouverez que celui-ci a fait une science de l'histoire, tandis que l'autre s'est borné à grouper les faits d'après un art politique. Vico n'a vu ni grands hommes, ni législateurs, ni climats, ni circonstances accidentelles; il n'a vu qu'une histoire idéale, éternelle, c'est-à-dire, des époques, des castes, des révolutions inévitables, et çà et là quelques individus donnant leur nom à une des phases de l'histoire éternelle. Montesquieu

n'a vu que des faits détachés qui surgissent entre la force du climat et la raison toute puissante d'un législateur. L'art devait précéder la science; l'étude des faits devait précéder celle de leur succession, et par conséquent Montesquieu fut accepté avant Vico, parce qu'il n'avait pas eu l'immense talent de concevoir un cadre à toutes les grandes innovations du dix-neuvième siècle. En revanche, Montesquieu accable Vico de toute la supériorité de l'Europe du dix-huitième siècle sur l'Italie du seizième. Il est dépouillé de toutes les vieilles convictions de la science gréco-romaine; il est occupé à saisir une à une toutes ces grandes variétés qui échappent à Vico; il les juge toutes au point de vue moderne, avec la science du commerce européen. Si Vico avait écrit l'*Esprit des lois*, il aurait détesté le luxe, méconnu les ressorts du commerce, l'influence du climat; il n'aurait jamais su trouver un contrôle au despotisme; il se serait borné à répéter Machiavel ou à commenter Tacite. Quelques Italiens ont dit que Montesquieu a copié Vico (1): c'est une sotte calomnie; ils n'ont compris ni le représentant du dix-huitième siècle, ni le penseur excentrique de Naples, ni le mouvement géométrique de la *Science nouvelle* fondé sur les

(1) Voyez Lomanaco, qui a fait même une petite histoire de Montesquieu allant à Venise, et empêchant la réimpression de la *Science nouvelle*, pour s'emparer des idées qu'elle contient.

lois de l'esprit humain, ni le spectacle fractionnaire, mais immense, de l'*Esprit des lois*. Peut-être Montesquieu aurait-il eu trop d'esprit pour accepter Vico : il est certain que celui-ci se serait perdu devant les problèmes de l'*Esprit des lois*. Si au milieu de tant d'oppositions entre les deux génies on trouve quelques ressemblances, il est inutile d'y faire la moindre attention ; ce ne sont que des rencontres bizarres et accidentelles qu'on voit toujours dans les systèmes engendrés par les principes les plus contraires.

Montesquieu est presque au-dessus du mouvement critique du dix-huitième siècle; mais le publiciste qui lui succède touche déjà aux dernières limites de la démocratie ; Rousseau veut reconquérir la liberté de l'homme, dût-il sortir de la civilisation. Plusieurs écrivains, au commencement du siècle, n'avaient senti le mouvement progressif que dans le développement du luxe, dans la ruine des nobles, dans ces folies qui jetaient en circulation les richesses des aristocraties. Mandeville avait préludé, en quelque manière, au système de la libre concurrence en faisant l'éloge de l'égoïsme et l'apologie du vice : pour lui, la civilisation était une guerre de tous contre tous, moins l'effusion du sang ; les inventions, les arts, l'industrie sortaient de l'envie de nuire à nos semblables ; la prospérité des sociétés n'était que le triomphe de l'égoïsme. Le

grand coup de théâtre qu'il ménageait à son lecteur était la suppression de tout ce qu'il y a de plus sale dans la nature humaine. Il n'y a pas de peste, pas de famine, pas de cataclysme, qui pût produire la moitié des malheurs qu'entraînerait à sa suite l'amélioration morale de l'homme; ce serait la fin du commerce, la cessation de l'industrie; il n'y aurait plus de raison pour travailler, des milliers d'ouvriers mourraient de faim, et la société tomberait dans la vertueuse barbarie de Sparte; et encore il n'y aurait plus ni les ambitieux pour la diriger, ni les prêtres pour la tromper. Voilà le tableau de la civilisation fait par Mandeville. Un jour Rousseau vit que toute cette complication de vices, de religion et de commerce n'avait enfanté que l'esclavage des hommes, et dès lors il combattit la civilisation comme une maladie du genre humain, comme un monstrueux écart qui avait troublé le bonheur de l'état de nature. On s'est récrié sur les paradoxes de Rousseau; mais une fois la dignité de la nature humaine et l'indépendance originelle des individus établies, il fallait sortir de la civilisation pour aller à la liberté; les droits des hommes isolés étant une fois posés, il fallait un pacte pour revenir à la société; si on voulait l'indépendance absolue, il fallait renier toutes ces sociétés où le commerce est esclave du luxe, et où tous les hommes sont asservis par

me ; de sorte que l'état de nature de Rousseau ne tient à Vico, ni comme point de départ, ni même comme terme de dissolution ; il est pris dans un camp opposé à celui de Vico ; il se déploie à travers des idées qui dépassent le système de la *Science nouvelle* : il s'harmonise avec toute la critique individuelle et épicurienne du dix-huitième siècle. Smith proclamait la liberté absolue de tout commerçant isolément considéré, parce que la ruine des faillites et des mauvaises spéculations était bien préférable aux entraves du système prohibitif ; les incrédules se demandaient s'il ne fallait pas *préférer l'athéisme* au christianisme. La politique à son tour se demanda avec Rousseau s'il fallait préférer l'état sauvage à celui de civilisation, puisque dans le premier il n'y avait ni les vices, ni l'esclavage, ni l'égoïsme des sociétés civilisées.

La philosophie résuma dans ses *généralités* la guerre que l'on faisait au passé ; Locke combattit cette image du système théologique que l'on entrevoyait dans Leibnitz et Descartes ; il *détruisit* les idées innées, et fit table rase de l'intelligence. Pour lui, la réflexion ne fait qu'arranger, comparer, généraliser les idées ; mais celles-ci ne dérivent que de la sensation ; la pensée n'est qu'une image des objets extérieurs, on ne soupçonne même pas ce que l'on n'a jamais vu. Dès que Locke eut soumis l'âme à l'empire de la phy-

sique, la psychologie devint une branche de la physiologie, et l'homme prit sa place dans l'échelle du règne animal. Condillac acheva la pensée de Locke en régularisant son système sur le principe unique de la sensation ; il réduisit la réflexion à une simple habitude, et il attribua à la parole tout ce qu'on avait expliqué par le jeu de l'intelligence. Les mots, dit-il, fixent les idées ; ils peuvent réveiller de longues associations d'idées ; c'est par eux que l'on dispose de tout le trésor de la mémoire, et que l'on maîtrise les événemens avec les réminiscences. C'est le langage qui juge, compare, généralise ; dès que la statue humaine peut parler, les sensations pensent ; les sciences, les arts, les civilisations commencent à se former, tout le passé se fixe dans l'intelligence, et sert à exclure le hasard de la société humaine. Mais si le langage est le levier de la pensée, il est aussi la source des erreurs, car il met des mots à la place des choses ; il égare dans un monde de fictions et de généralités, et en élevant l'homme au-dessus de la sensation, il l'éloigne de la vérité. Comment donc peut-on combattre l'erreur? En s'approchant de la sensation, en décomposant toute idée complexe dans ses idées simples, enfin, en réduisant toute pensée à de pures sensations. C'est là le rôle de l'analyse ; elle nie ce qui n'est pas de la physique ; lle se méfie des élaborations intérieures de l'es-

Kant chercha la certitude dans les *forces* de l'intelligence humaine, puisque la sensation et le monde physique ne pouvaient plus tenir devant la critique de Hume. Il revendiqua toutes les facultés intellectuelles méconnues par l'école sensualiste; et après ce travail préliminaire sur les forces de la raison pure, il aborda les grands problèmes de la métaphysique; écartant toute la science de Locke comme un empirisme dénué de toute certitude absolue. Mais cette fois la raison resta seule dans le monde avec ses forces; elle se vit encore dans l'impossibilité de sortir d'elle-même, trouva *que Dieu* et la nature n'*étaient que* possibles; et tout en arrachant à l'empirisme les deux notions de l'espace et du temps, elle n'arriva qu'à des résultats négatifs. Kant démontra que toutes les fois que la raison humaine avait voulu décider si l'espace est divisible à l'infini, s'il s'étend à l'infini, si le temps a commencé, si l'univers a des limites, si la volonté humaine est libre; la raison humaine n'avait fait que céder à l'illusion de croire à l'entité absolue des choses qu'elle voulait discuter. La raison a toujours donné de fausses décisions là-dessus, parce qu'elle a appliqué ses formes absolues à des choses qui n'existent pas absolument. Le *moi* étant le seul point donné dans l'univers, il ne pouvait rien décider ni sur

l'infini ni sur le fini : s'il voulait croire à l'infini, à l'espace sans limites, au temps éternel, etc., il était lui-même la fin de cet infini ; s'il voulait croire au fini, en partant de lui-même, il manquait de moyens pour arrêter la succession du temps et de l'espace. Impossible de se tirer de là : toute l'histoire de sa philosophie flotte entre ces deux fausses apparences, et, par ses vains efforts pour arrêter son choix, elle atteste la non-entité de ces choses extérieures. Quand le philosophe allemand arriva à la morale, il voulut sortir de ce scepticisme géométrique ; mais il ne déduisit pas les lois pratiques des lois rationnelles ; au contraire, il ne fit que reconstruire par la volonté, par l'impérieuse nécessité d'agir, ce qu'il avait détruit par la raison, par l'impérieuse nécessité de la critique. A ce point de vue, son système est la contradiction la plus savante, la plus généralisée, la plus hardie de toute la philosophie du dix-huitième siècle. Cette contradiction s'était développée avec la philosophie de Locke ; dans les théories dévergondées de Mandeville et de Lamétrie, elle niait la morale et se moquait de la vertu ; dans le *Contrat Social*, elle mettait en opposition l'état de nature et l'état de civilisation ; ailleurs, la science et le sens commun. Toute la philosophie écossaise ne fut qu'un travail pour sauver la morale en arrêtant l'analyse dans le monde physique. Mais elle

n'a pas trouvé le point de disjonction entre le moi et le non-moi, entre le monde moral et le physique; on ne saurait donc comment autoriser une double méthode d'analyse extérieure et intérieure. Reid a mis en évidence des faits intérieurs négligés ou méconnus par Locke, mais il n'a donné aucune certitude apodictique ni à la morale, ni à la science. En définitive, le triomphe est toujours resté à l'analyse; elle a constaté trois classes de faits: les physiques, avec Locke; les métaphysiques, avec Kant; les moraux, avec Reid; mais personne n'a pu rétablir la certitude, partout ébranlée par *les progrès irrésistibles de la critique.*

Le dix-septième siècle, en croyant aux idées innées, n'avait presque pas besoin de l'histoire; Descartes put la mépriser, en abolissant l'autorité: le dix-huitième siècle, substituant *la nature* aux idées, se trouva obligé à développer par l'histoire les origines des connaissances humaines. Puisqu'on voulait tout réduire à la sensation, il fallait tout expliquer par la *sensation.* Les moins avancés ont recouru au fait primitif du génie individuel; en remontant à l'origine du langage, ils ont imaginé l'homme muet, s'exprimant par des signes. Pour Lamétrie, il y a une longue suite de génies perdus dans la nuit des temps qui ont appris aux hommes l'art de la parole; pour Maupertuis, le langage est une inven-

tion, ou plutôt un contrat social. Il y a eu des philosophes qui ont compris que sans les mots on ne pouvait pas fixer la mémoire, classifier les objets, généraliser les idées; ils ont donc proposé un système de mots, et les peuples ont accepté cet expédient académique. Suivant Maupertuis, le langage est une convention, et une convention si arbitraire, qu'il se demande comment une nation peut comprendre le langage stipulé chez une autre nation; et il conclut qu'il est absolument impossible de traduire une langue dans une autre sans déranger les classifications établies par ses fondateurs. Cependant l'école de Condillac, en pénétrant plus avant dans la transformation du langage, en identifiant sa marche avec celle de la pensée, en faisait l'histoire psychologique, et, par là, elle se passait de l'hypothèse impuissante d'une invention presque miraculeuse due aux grands hommes.

On remarque un même mouvement dans l'histoire des arts, des inventions et de la société. Buffon, Temple et d'autres supposent qu'en voyant les astres, les hommes sont devenus astronomes; qu'en éprouvant le besoin des arts, ils les ont imaginés; qu'en sentant la nécessité de se réunir en société, ils se sont réunis avec les formes de gouvernemens les plus convenables aux besoins des sociétés naissantes. D'Alembert écrit une histoire des sciences et des arts qui ressem-

ble tout-à-fait à un arbre logique des connaissances humaines ; en lisant son introduction à l'*Encyclopédie*, on dirait que les premiers hommes se sont distribué les travaux scientifiques comme aurait pu le faire une académie de savans. Cependant Condillac, Hume et d'autres se croient obligés de rattacher à des besoins, à la sensation, au cours des associations intellectuelles, toutes les découvertes et les inventions ; par là ils sont conduits à distinguer l'ordre logique de l'ordre historique des idées. Malheureusement cette distinction n'est souvent, pour eux, que celle de la vérité et de l'erreur ; ils attribuent la première à la sensation, à l'analyse ; la seconde, au manque d'analyse, aux écarts de l'entendement qui perd de vue la réalité physique. Ils placent d'un côté les découvertes de la science, les inventions, tous les systèmes de philosophie qui ressemblent à celui de Locke, les meilleurs gouvernemens, etc. ; de l'autre côté, ils mettent les religions, les gouvernemens despotiques, tous les égaremens de l'esprit humain, toutes les philosophies spiritualistes, etc. De cette manière d'envisager les origines de la civilisation, il s'ensuit : 1° que l'histoire est réservée à l'erreur, puisque la vérité sort directement de la sensation ; 2° que le cours de la civilisation, complétement soumis à la sensation, c'est-à-dire à l'influence des circonstances extérieures, est livré

au hasard, et flotte continuellement entre l'erreur et la vérité; 3° que les philosophes du dix-huitième siècle ne savent pas démontrer l'utilité de l'histoire; ils se bornent, en effet, à la considérer comme un assemblage d'erreurs où nous pouvons apprendre à éviter les écarts systématiques de nos devanciers.

Malgré cela, au dix-huitième siècle, on commença réellement à rassembler tous les véritables élémens d'une philosophie de l'histoire: la psychologie sentit le besoin de l'histoire pour tout ramener à l'origine de la sensation; la philosophie, proscrivant tous les systèmes, toutes les religions qui avaient dominé dans le passé, exigeait une explication historique, car l'erreur est éminemment historique; l'archéologie et la philologie prenaient un développement immense par les travaux dé Gébelin, Fréret, Bailly, Boulanger, Dupuis, etc.; l'économie survint, éclaira le jeu des intérêts dans les institutions des peuples différens, et la géologie sonda pour la première fois le théâtre sur lequel s'était déroulé le grand drame de l'humanité. Les nouvelles découvertes sur les peuples de l'Asie s'unirent au nouveau mouvement philosophique pour arracher l'histoire à la tyrannie de la Bible et aux données de l'antiquité gréco-romaine; on substitua les Atlantides, les Indiens, les Perses, les Chinois, aux trois fils de Noé; on remplaça le déluge par un

cataclysme précisé par des traditions et par des données géologiques. Il va sans dire que les préoccupations du siècle, la philosophie du hasard, cette double scission entre l'erreur et la vérité, l'état de nature et celui de civilisation, se reproduisirent dans l'archéologie. En cherchant à dévoiler l'origine des religions, Boulanger fit l'apothéose du hasard : le hasard d'un cataclysme effraya les hommes, dit-il, on observa les astres et on adora les dieux, pour se soustraire à une seconde catastrophe qui aurait anéanti l'espèce humaine. Les cérémonies religieuses, les fêtes, les craintes de tous les peuples à la vue des éclipses, se rattachent à l'événement du déluge, qui troubla l'imagination des hommes et enfanta la religion ; de là ces cultes savans qui tiennent à l'astronomie, ces nombres mystiques qu'on retrouve à des distances immenses dans les mythes, les légendes, et qui sont uniformes chez tous les peuples, parce qu'ils se rapportent au grand événement qui menaça l'existence des hommes et au cours des astres. Court-Gébelin, Bailly, Dupuis, reconstruisent ce monde primitif renversé par un cataclysme, et dont les débris furent assez puissans pour former les civilisations de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie. La science épuisa toutes ses ressources pour y placer le plus grand nombre d'inventions et de découvertes. Court-Gébelin y supposa de grands

génies, toutes les sciences et tous les arts; Bailly y réunit tout ce qu'il y avait de plus élevé chez les Indiens, les Chinois, les Perses et les peuples les plus anciens de l'Asie et de l'Égypte; Dupuis y ajouta de grands athées de l'école de Lamétrie et de Lagrange. Par conséquent, la religion primitive, pour Gébelin, devint une allégorie ingénieuse des découvertes fondamentales de la civilisation : Saturne représenta l'agriculture; Mercure, l'astronomie; Hercule, le défrichement des terres. Dupuis montra que les peuples anciens ont adoré la nature et ses agens personnifiés dans des allégories philosophiques. Hercule, Osiris, Thésée, Bacchus, etc., n'ont représenté que des observations astronomiques appliquées à la civilisation ou à l'agriculture. Mais peu à peu la raison des hommes s'obscurcit; les guerres ou les cataclysmes bouleversèrent ce monde primitif; la religion perdit sa véritable signification; on défigura les savantes allégories des premiers peuples, et Gébelin, Dupuis et d'autres écrivains se réunirent pour dire que les mythes devinrent des fables grossières, et que les superstitions de tous les peuples ne furent qu'une déplorable défiguration des vérités indiquées par la religion naturelle. Fréret et Bailly excellent dans cet ordre de travaux; l'un, par ses rapprochemens chronologiques; l'autre, par une application de la géologie et de l'astronomie aux données de l'ar-

chéologie. Boulanger, Dupuis et d'autres, quoique souvent égarés dans leurs interprétations mythologiques, ont toujours le mérite de montrer des ressemblances frappantes entre tous les cultes de l'antiquité.

CHAPIRE II.

LA SCIENCE DE L'HISTOIRE AU XIXe SIÈCLE.

La Révolution française a réformé l'Europe, et a été suivie d'un renouvellement dans presque toutes les branches des connaissances humaines. Nous ne voulons ni exposer, ni discuter toutes les convictions sorties de ce mouvement immense, ce serait faire la plus difficile de toutes les histoires; il nous suffira d'indiquer en quelques mots les différences les plus saillantes entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle pour revenir à notre sujet, c'est-à-dire à Vico et à l'Italie.

La théologie a trouvé de nouvelles forces en traversant la révolution française. Bonald est le protagoniste de la réaction théologique. Il divise les sociétés en constituées et non constituées; les premières, pour lui, sont celles où il y a une

religion avec l'unité de Dieu, un pouvoir unique soumis à la religion, et les distinctions des castes ; il place parmi les secondes la démocratie et l'aristocratie. Le gouvernement fondé sur l'unité religieuse est le plus puissant ; c'est par la religion que les Juifs purent survivre à d'épouvantables malheurs qui auraient détruit tout autre peuple. La société égyptienne était fortement constituée par la distinction des castes et par la théocratie ; mais elle admettait la pluralité des dieux ; elle s'est divisée, et quand on l'a attaquée elle n'a pas pu résister à la conquête étrangère. Les Romains avaient une religion austère et un pouvoir unique ; ils se trouvèrent organisés pour la guerre et le despotisme ; ils ne durèrent qu'à la condition de combattre et de vaincre, et leur empire finit le jour où ils n'eurent plus d'ennemis. Les Grecs, sans distinction de castes, sans pouvoir unique, avec une religion corrompue, des dieux impies, des philosophes athées, furent sans force, sans unité, sans stabilité ; déchirés par les guerres et les démocraties ; ils furent vaincus par les Macédoniens, et plus tard par les Romains. Le moyen âge, pour Bonald, est l'idéal de la société : il y trouve l'unité romaine transformée dans les royautés modernes, l'unité juive constituée dans la papauté ; l'égyptianisme, ou l'immobilité des castes, dans l'élément féodal ou germanique. Depuis Luther, l'Eu-

rope ne fait que pervertir ses institutions ; elle se livre à une critique qui va anéantir la religion et la société. Dans les états protestans, la réforme tourne au profit de l'aristocratie et de la démocratie ; plus tard l'unité religieuse et politique se trouve ébranlée par les philosophies et par le républicanisme qui dissolvent les états catholiques où elle s'était abritée. Rien n'égale le mépris de Bonald pour la démocratie ; il ne la pardonne ni aux arts, ni aux vertus, ni aux philosophies de la Grèce ; on le dirait indigné de la prospérité des républiques ; il impute au libéralisme toutes les guerres modernes et tous les malheurs de l'Europe. Il ne conçoit la liberté que dans les castes et dans la théocratie ; hors de là, il ne trouve que la tyrannie du hasard, l'anarchie d'un peuple de souverains où il n'y a ni sujets ni gouvernemens, des volontés absurdes qui veulent s'arracher à la civilisation, retourner à l'état de nature pour recouvrer toute l'indépendance individuelle. Par cette vaste classification des états constitués et non constitués, Bonald mettait en présence deux époques, l'organique et la critique, et, en réhabilitant la mission de la papauté et l'organisation féodale, il arrachait toutes les questions sociales du point de vue individuel où les avait placées la critique du dix-huitième siècle. De Maistre, moins profond et plus entraînant, s'appuie sur cette loi de so-

lidarité et de responsabilité qui régit les peuples et les castes ; il est tour à tour sublime et paradoxal, suivant qu'il s'en sert pour considérer la civilisation moderne comme une vaste insurrection contre Dieu, ou pour expliquer le péché originel, la rédemption et les autres mystères du christianisme. Cependant, comme Bonald, il s'est toujours placé à un point de vue social ; il a toujours sacrifié l'individu à la masse ; il n'a jamais interrogé les intentions individuelles ; il les a condamnées ou sanctifiées comme solidaires de ce mouvement historique d'organisation ou de corruption qui *se développe au sein* des nations par la théocratie ou le criticisme. La Mennais a pris son point de départ dans l'opposition des sociétés constituées et non constituées, ou plutôt dans la lutte entre l'autorité religieuse et la révolte de la raison. Il a analysé la marche du criticisme moderne avec un talent admirable ; il a fait plus, il l'a justifiée, car il l'a trouvée logique. L'interprétation libre de Luther, suivant lui, conduisait au déisme, *du déisme* on devait passer au naturalisme, et la raison, poursuivant sa marche de négation en négation, devait aboutir à l'athéisme. Par un mouvement analogue, la société est passée de l'autorité religieuse au despotisme politique, puis elle s'est insurgée contre ce lien violent ; enfin, elle a proclamé la souveraineté de l'individu, et, arrivée à

ce point, elle s'est trouvée impuissante à constituer un gouvernement légitime. Si on accepte la raison, il faut la suivre jusqu'au bout; il n'y a pas moyen d'en arrêter la marche; on doit donc opter entre l'autorité et la raison, l'indifférence est impossible; il faut ou revenir à la papauté, ou marcher à l'anarchie et à la dissolution de la société. En général l'école théologique a été puissante comme critique de l'individualisme du dix-huitième siècle; elle a ramené les idées au point de vue d'une organisation sociale, mais elle a méconnu le prodigieux travail de civilisation qui s'était fait par le commerce européen, et ce n'est que par les dernières protestations de La Mennais qu'elle s'est dégagée de l'immense anachronisme où elle se laissait entraîner par les souvenirs de la papauté. Au reste, elle a donné la religion comme un postulat, et n'a pas même essayé de la rétablir dogmatiquement contre les sarcasmes de l'école voltairienne.

Saint-Simon a voulu sortir du mouvement critique du dix-huitième siècle par une réorganisation complète de la société; il reprochait aux socialistes de n'avoir donné que des systèmes d'attaque, de s'être bornés à la destruction de la féodalité; pour lui, la révolution, faute de direction, s'était reconstruite dans une nouvelle aristocratie. A son tour, l'économie politique s'est bornée à la critique; elle a demandé la liberté

du commerce, l'inaction du gouvernement; mais elle a laissé l'industrie sans direction, et le pouvoir entre les mains des oisifs. Ainsi nous sommes toujours sous l'empire de la conquête; la société est organisée au profit des propriétaires, ce sont eux qui font les lois, qui dirigent les nations; l'industrie, les capacités, toutes les classes, toutes les forces productives sont exclues du gouvernement; les instrumens de l'industrie, les terres se transmettent par le hasard de l'hérédité, circulent toujours dans la caste des propriétaires, et l'ouvrier se trouve serf dans l'atelier comme il l'était jadis sur la glèbe. *Il en résulte d'horribles souffrances. La libre concurrence*, en consacrant l'individualisme, livre au hasard les trois opérations de l'*industrie*, et ne sait pas prévenir ces crises commerciales qui jettent dans la misère des populations d'ouvriers. D'un côté, l'on voit les terres, les capitaux, les machines entre les mains d'hommes qui ne savent pas s'en servir; de l'autre, on voit le génie, la capacité sans moyens pour s'activer, et, par ce déplacement, toute la production industrielle est paralysée. La science morcelée par la division du travail ne doit ses améliorations qu'aux efforts individuels, et ses applications à l'industrie qu'à l'avidité de quelques capitalistes. La poésie et les beaux-arts trahissent les souffrances intérieures de la société; divisés de tout sentiment social, réduits

à n'être plus qu'un simple amusement, ils ne s'inspirent que pour faire de la satire, de l'égoïsme, ou pour plaindre une civilisation qui s'écroule. Saint-Simon s'annonçait comme le Messie de la nouvelle religion; il voulait tirer la société de la crise où elle se trouve depuis trois siècles; l'abolition de l'hérédité, par conséquent la suppression de la famille; l'association universelle de tous les hommes; une banque qui absorbe toutes les propriétés; une papauté industrielle qui préside à l'éducation et distribue les instrumens du travail en proportion des capacités, voilà les élémens de la révolution saint-simonienne, qui voulait remplacer les castes par l'association universelle, et substituer l'exploitation de la nature par l'homme à l'exploitation de l'homme par l'homme. — Il ne s'agit pas de quelques réformes, mais d'une nouvelle civilisation; il ne s'agit pas d'une révolution politique, mais de créer une nouvelle époque. C'est pourquoi Saint-Simon examine toute l'histoire au point de vue de son utopie; par conséquent il la divise en deux grandes périodes : la première embrasse le polythéisme qui a fondé la société ancienne; la seconde comprend le christianisme qui a organisé la société féodale du moyen âge. Deux crises vastes, profondes et tout-à-fait analogues ont détruit ces deux profondes organisations. Depuis l'apparition des philosophes jusqu'à l'établissement du

christianisme, on voit que la société païenne ne fait que se dissoudre ; depuis Luther jusqu'à nos jours, le mouvement critique travaille à la destruction de la société catholico-féodale du moyen âge. Il y a donc des époques critiques et des époques organiques dans l'histoire ; le genre humain n'avance que par ces organisations et par ces démolitions successives qui rendent possibles d'autres organisations. Dans le polythéisme et dans la société du moyen âge, tout est dirigé par une stricte unité d'intérêts, d'idées, de sympathies et d'institutions ; la poésie et la religion, les principes et les passions s'y trouvent réunis dans tous les événemens ; l'individu y est continuellement absorbé par la masse. La troisième époque annoncée par Saint-Simon devait reproduire les mêmes phénomènes, la même unité dans le dernier cycle de l'histoire ; car elle devait réaliser l'âge d'or, et arrêter la marche de la civilisation dans un état de bonheur stationnaire et définitif. Quel est le travail social qui s'est opéré à travers cette double période de la civilisation païenne et chrétienne ? La société débute par la guerre de toutes les familles contre toutes les familles ; peu à peu toutes les familles s'unissent, et la guerre est repoussée hors des murs de la cité ; puis les villes se rallient, et on repousse la guerre jusqu'aux confins des états ; enfin, quand la civilisation s'appuie sur les paisibles habitudes de l'in-

dustrie, la guerre n'est plus que le métier de quelques individus. La guerre impose la domination de la force ; d'abord dans sa brutalité elle massacre les vaincus ; ensuite elle les épargne pour en faire des esclaves ; à une époque moins dure, la victoire ne fait qu'organiser la conquête dans le féodalisme ; plus tard les gouvernemens ne déplacent plus les nations, et ne font qu'aggréger des provinces et des colonies à une capitale. Ainsi, la guerre, la force et l'esclavage disparaissent peu à peu de la société ; au contraire, l'association, l'industrie, l'intelligence, se développent par une suite de termes toujours croissans. L'association bornée à la famille du sauvage s'étend plus tard à la cité ; puis elle dépasse les murs de la ville pour s'étendre à la nation ; puis elle franchit les bornes de la nation quand le commerce unit plusieurs états dans les liens d'une seule civilisation. L'industrie est d'abord confiée à des esclaves qui travaillent pour un maître ; le serf du moyen âge ne rend à son maître plus qu'une partie de ses produits ; cette partie diminue toujours, et à présent elle est réduite au bail des fermiers et à l'intérêt des capitaux. Plus l'association s'agrandit et se développe, plus l'intelligence s'élève dans la hiérarchie sociale ; sous le règne de la force brutale elle est esclave ; au moyen âge elle domine dans le clergé catholique : l'association saint-simonienne lui soumet tout,

les biens et les personnes, l'éducation et l'industrie. — Comme Vico, Saint-Simon a examiné les progrés de l'égalité et de l'association parmi les hommes; il a distingué les deux époques d'organisation et de dissolution des sociétés; il a prétendu élever l'histoire au rang de science : mais là s'arrêtent les analogies entre ces deux grands socialistes. Toute la science historique de Saint-Simon est fondée sur la différence entre le polythéisme et le christianisme; il a vu le progrès entre le mouvement critique de la civilisation ancienne et celui de l'Europe moderne; il a fondé ses théories sur la nouvelle science de l'économie politique, sur l'expérience d'une révolution; ce sont des choses qui dépassent le cercle systématique où tourne l'histoire idéale, éternelle de Vico.

La philosophie, au dix-huitième siècle, ne faisait qu'effleurer l'histoire; au dix-neuvième l'ontologie allemande enveloppe toute l'histoire dans ses formules. Fichte considère l'univers comme existant dans le moi; le non-*moi*, pour lui, est une hypothèse; l'apparition de l'univers sort du choc entre le moi et le non-moi; la liberté est l'activité du moi; la morale est la conscience du moi. La destinée de l'homme est une énigme, si l'on ne fait qu'interroger le spectacle de la nature; mais quand on contemple l'histoire, on la comprend; c'est dans l'histoire qu'elle se réalise

par la lutte de la liberté contre la nécessité, et par le triomphe progressif de la morale et du droit. A ce point de vue, l'histoire se divise en deux périodes, celle où l'homme n'a pas encore établi ses relations avec ses semblables d'après les prescriptions de la raison, et celle où il aura établi ses relations en toute liberté avec la conscience de tout ce qu'il fera. L'humanité commence par la domination de l'instinct sur la raison et par l'âge de l'innocence; elle passe sous la domination d'une autorité extérieure, exigeant une croyance aveugle et une obéissance sans limites; ensuite l'autorité est attaquée par les manifestations de la raison; la critique conduit à l'indifférence à l'égard de toute vérité générale. Plus tard la raison parvient à se savoir, la vérité se fait connaître et commence la perfection à laquelle l'humanité doit arriver. Fichte laisse en doute si la civilisation doit son origine à un mouvement spontané de l'humanité ou à une révélation positive; mais il prédit un jour où le mal ne sera plus sur la terre, et où le souvenir même en sera effacé de l'intelligence.

Schelling a transporté devant l'absolu objectif le postulat inadmissible que Fichte demandait pour activer le moi : en conciliant au sein de l'absolu la réalité et l'idéalité, il a supposé un fait primitif, inexplicable, au moyen duquel ces deux puissances se développent et parcourent

chacune à leur tour une série de transformations et d'évolutions. La nature est la manifestation de la réalité ; l'humanité, celle de l'idéalité. La nature est le résultat d'une lutte entre l'absolu et une négation qui s'oppose à chacun de ses mouvemens ; de là la dualité qu'on rencontre dans les puissances élémentaires de la nature, dans l'électricité, dans le magnétisme, dans la chaleur, dans la lumière ; de là aussi l'opposition des sexes et la duplicité des organes dans le règne animal, etc. L'histoire est le théâtre où se développent les puissances de l'idéalité ; il y a aussi dans l'histoire une dualité entre la liberté et la nécessité, entre les hasards de la volonté individuelle et l'inflexible nécessité des lois physiques ; mais cette dualité se résout en Dieu, qui opère la synthèse de la nécessité et de la liberté, et réalise cette loi de la perfectibilité humaine qui n'est qu'une manifestation progressive de l'absolu dans l'histoire. Schelling, comme Fichte, va droit de la philosophie à l'humanité : pour lui, l'état n'est pas une convention arbitraire stipulée entre plusieurs individus, mais la mise en jeu de tous les instincts de l'homme, l'œuvre de la raison qui s'éveille dans l'humanité : l'art, pour Schelling, n'est pas non plus la création arbitraire de quelques individus, mais une révélation continuelle de Dieu dans l'esprit humain. Quand on contemple l'histoire, on y voit le règne

du hasard ou de la liberté individuelle, une fatalité inéluctable ou la nécessité absolue, une providence qui se révèle par l'optimisme de l'histoire. Ce sont trois modes, trois faces d'une même puissance, car la fatalité n'est qu'une détermination de l'absolu ; les hasards des volontés humaines se concilient au sein de l'objectif universel de toutes les intelligences, et la Providence domine la dualité de la fatalité et du hasard. D'après cette triple détermination de l'absolu, l'histoire se divise dans les trois périodes de la fatalité, de la nature et de la providence. « Dans la première période, le principe dominant se montre comme un pouvoir aveugle, inflexible, impitoyable : dans la langue des hommes, c'est le destin, la fatalité. On pourrait encore nommer tragique cette époque de l'histoire. Pendant sa durée, les merveilles de la civilisation primitive ont été brisées ; alors se sont écroulés ces immenses royaumes dont il reste à peine quelques débris pour en attester la grandeur. Dans la seconde période, apparaît la nature : sous l'empire de cette loi, la liberté, la volonté les plus illuminées sont tenues de concourir à l'accomplissement des plans, des desseins de la nature : une sorte de nécessité mécanique s'introduit dans le domaine de l'histoire. Cette époque semble commencer à l'origine de la république romaine. Dès lors, en effet, la volonté humaine

se manifeste dans le monde extérieur par la conquête et la domination ; alors tous les peuples de la terre liés ensemble se trouvent en contact les uns avec les autres ; les lois, les mœurs, les sciences, jusque là propriétés exclusives de tels ou tels peuples, appartiennent à tous. Or, c'est ce qu'on peut regarder comme l'accomplissement des lois de la nature ; car la nature tend toujours à établir entre les hommes un lien commun. Dans la troisième période se manifeste la Providence. Alors les œuvres du destin et de la nature reçoivent un caractère nouveau, se montrent à nous comme œuvres providentielles. Les deux époques précédentes n'étaient, en effet, qu'une sorte de préparation à l'action de la Providence, une sorte d'aurore précédant le grand jour providentiel qui doit luire sur le monde. Quant à la venue de cette troisième époque, nul d'entre nous ne peut dire quand elle arrivera.... Ce sera la fusion de tous les peuples en un peuple, de tous les états en un seul état, où l'on ne connaîtra d'autre règle, d'autre loi, que ce *qui* est bon, juste et légitime, où le droit régnera sur le trône (1).»

Hegel a réuni dans le même système l'idéalisme subjectif de Fichte et l'idéalisme objectif

(1) *Histoire de la Philosophie allemande depuis Leibnitz jusqu'à nos jours*, par M. de Barchou Penhoën.

de Schelling ; il fait rentrer dans l'idée toutes les notions de la logique et toutes les images de la nature ; l'idée est donc le point central où toutes les existences sont à l'état de possibilité. Le système de Hegel tire toute son originalité de la profonde identification de la pensée et de la réalité. Il se développe par triades dans les trois règnes de la logique, de la nature et de l'esprit. Le premier terme de la triade est toujours l'idée qui se pose ; dans le second terme, elle s'oppose à elle-même, car elle rencontre le néant ; l'infini rencontre une négation. Dans le troisième terme, l'idée rentre en elle-même, et se connaît. Pour Hegel, l'histoire est l'objectivation de l'idée ; elle est une et variée, parce qu'elle est composée de vérité et d'erreur ; elle est progressive, parce qu'elle exprime le triomphe continu de la vérité qui se dégage de l'erreur. L'histoire se développe par trois périodes : l'Orient, l'antiquité et l'Europe moderne représentent trois initiations sociales ; les peuples qui ont exercé une grande influence sur le genre humain ont exprimé tour à tour une manifestation de l'idée. La religion a parcouru trois âges : d'abord elle a animé la matière et a proclamé le culte de la nature ; ensuite on a saisi l'esprit tout en l'adorant sous des images matérielles ; ce fut là le grand travail de la religion des Indous, des Perses et des Égyptiens. La religion juive à son tour a dé-

gagé l'individualité intellectuelle des religions précédentes ; le christianisme l'a développée en s'approchant de la vérité par ses dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. La philosophie est la dernière manifestation de l'idée qui arrive à la connaissance d'elle-même après avoir traversé toutes les formes de la famille, de l'état, de l'histoire, de l'art et de la religion. La philosophie est donc le résumé définitif de toutes les manifestations de l'esprit, de toutes les différentes élaborations de la pensée humaine. — On a attribué à Vico plusieurs idées historiques de l'école allemande. Vico a trouvé dans chaque époque de l'histoire barbare le microcosme de l'humanité complétement développée ; il a dit que l'histoire ne faisait que ramener l'homme à la connaissance de soi-même ; il a démontré aussi que l'histoire n'est que la réalisation progressive du droit et de l'humanité. L'histoire idéale de Vico commence en Dieu, circule en Dieu, et retourne en Dieu ; et cela répond en quelque manière aux évolutions du moi, à la manifestation de l'absolu, à l'objectivation de l'idée ; il y a dans l'histoire idéale de Vico une combinaison de la réalité et de l'idéalité de l'esprit et de la matière ; la matière commence par y représenter l'esprit, et l'esprit par y dompter la matière ; cela répond assez bien à la réalité et à l'idéalité des philosophes allemands ; il ne manque à l'exactitude du

parallélisme ni la fatalité, le hasard et la providence considérés comme une triple apparence de la même force ; ni l'égoïsme, les écarts, la division des volontés individuelles qui obéissent à leur insu à une synthèse divine qui se réalise à chaque mouvement de l'histoire. Voilà les rapports entre Vico et l'école allemande : ce sont ceux qui le rallient aux *monades*, à l'harmonie préétablie, et à l'optimisme de Leibnitz. Au reste, les systèmes allemands sortent des formules ontologiques qui supposent la critique de Kant ; l'histoire de Vico est une mécanique matérialiste qui dégage de la sensibilité (*certum*) les idées platoniques (*verum*). Les systèmes allemands reconnaissent la mission du christianisme et les antécédens de l'Orient ; celui de Vico est exclusivement romain. La science des philosophes allemands se fonde sur la différence des civilisations qui se sont succédé, sur les diverses missions des peuples qui ont prédominé dans l'histoire ; la science historique de Vico se fonde sur l'identification de tous les peuples, de toutes les histoires, de toutes les civilisations. Il combat avec acharnement précisément ces transmissions, ces influences, ces régénérations progressives de l'humanité qui constituent la force des systèmes de Fichte, de Schelling et de Hegel ; pour lui, toutes les nations qui se sont succédé ou qui se succéderont sur la face de la terre n'ont eu et

sin que Vico doit en grande partie sa gloire posthume : cependant il n'est pas possible d'établir une comparaison entre les deux systèmes. M. Cousin a justement signalé le génie avec lequel Vico a décrit la seconde époque du monde gréco-romain : Vico avait prévenu M. Cousin sur la nécessité de fonder l'histoire sur les lois de l'esprit humain pour l'élever à l'état de science. Toutes les différences entre Vico et les écoles allemandes se reproduisent entre Vico et M. Cousin ; et plus, la partie la plus brillante des travaux de l'auteur français, l'*Histoire de la Philosophie*, est un des élémens historiques les plus méconnus par le philosophe de Naples.

Dans tous les systèmes que nous venons d'indiquer, l'histoire est devenue une science ; elle n'est plus une simple explication accessoire qui rattache la civilisation à l'état de nature et à l'homme individuel ; elle renferme les lois qui président à la génération des idées et des institutions. C'est à la nouvelle activité des masses qu'elle doit ce développement. Le dogme de la souveraineté du peuple a révélé avec une force nouvelle l'ancienne égalité chrétienne, et par contre-coup il a mis en évidence toutes les castes sur lesquelles s'étaient successivement échelonnées les sociétés anciennes et modernes. Par conséquent la science a médité précisément ces différences profondément méconnues par Ma-

chiavel et Vico ; elle ne s'est plus arrêtée à ces phénomènes extérieurs qui se reproduisent à de grands intervalles dans l'histoire, à la surface des principes tout-à-fait opposés : tout en acceptant les lois générales qui régissent les aristocraties de Sparte, de Rome et de Venise, elle a sondé cette immense élaboration de la société qui s'est faite dans la profondeur des castes. La propagande révolutionnaire a montré avec une évidence toute nouvelle ce que c'était que la force des principes dans l'histoire ; elle a donné pour ainsi dire le mouvement et la vie à ces tableaux de civilisation qui restent immobiles et stationnaires dans le grand ouvrage de Montesquieu. En expliquant l'histoire par principes, on a naturellement supprimé ces théories qui considèrent les révolutions religieuses comme des folies contagieuses, et les cultes comme la création du hasard ou de la ruse.

Dans toutes les branches des sciences morales on a abandonné le point de vue critique individuel, pour se porter au point de vue organique et social. Par conséquent, on a écarté toute opposition entre l'état de nature et l'état de civilisation ; on a replacé l'histoire dans son lit, où elle coule du consentement des peuples. Par une révolution analogue, on a substitué partout des facultés actives, ou du moins une sensibilité active, aux facultés passives qui livraient l'homme

ces chants populaires si dédaignés par le purisme des littérateurs des deux siècles précédens, et l'étude de l'antiquité a subi l'influence des révolutions modernes quand Wolff a trouvé que *l'Iliade* était le *romancero* des anciens peuples de la Grèce. On conçoit que l'archéologie ait dû profiter des lumières nouvelles de l'histoire. La symbolique s'est agrandie en suivant avec connaissance de cause les vicissitudes de la civilisation ; l'étude des monumens anciens s'est éclairée des nouvelles intuitions ajoutées à la critique moderne. Il nous suffira de citer Niebuhr. De même que Vico, il a regardé l'histoire de Tite-Live comme un vaste assemblage de *traditions* populaires ; il a voulu déterrer l'histoire de Rome de ces mythes à demi effacés dans la prose de ce grand écrivain. On doit supposer que Niebuhr a lu Vico ; en effet, les réminiscences de la *Science nouvelle* nous poursuivent à chaque chapitre de son histoire romaine. D'ailleurs le disciple de Wolf, le savant qui savait si bien fouiller dans les bibliothèques italiennes, pouvait-il ignorer la *Science nouvelle* ou le *Droit universel*, déjà pillé par Duni ? Il n'y a que cet élément d'induction populaire systématisé par les immenses rapprochemens de l'Allemand qui puisse le placer à une grande distance de Vico dans les conjectures les plus ressemblantes. Quand on étudie avec Niebuhr ce chant populaire de Romulus et de Ré-

mus, et que l'on y démêle les deux villes qui se sont confondues en laissant leur double sillon dans les traditions et l'histoire de Rome, on sort du cercle habituel des idées de Vico; on cesse de rapprocher sèchement les mythes de la Grèce de l'érudition romaine; mais l'on se sent au milieu d'un synchronisme idéal fondé sur l'expérience d'un grand nombre de traditions nationales. Rome commence par n'être qu'une ville d'asile bâtie par Romulus; la tradition dit que les premiers Romains étaient des brigands, des serfs, des transfuges: d'après Niebuhr, Rome surgit avec l'aristocratie des patriciens; ceux-ci prennent sous leur patronage tous les étrangers qui se réfugient à Rome, et la ville grandit par cette continuelle agglomération de transfuges qui deviennent des cliens (et non pas des plébéiens). La tradition populaire a transporté à l'origine de la ville le fait qui l'a agrandie; elle a dit dans sa rude brièveté que Rome naquit sur l'asile que Romulus avait ouvert aux brigands. Ici on est bien loin de la *Science nouvelle*, où le client est une espèce d'homme sauvage et poltron qui va se soumettre à un autre homme. Rome est parsemée de monumens étrusques; la tradition les attribue à Tarquin l'Ancien; mais la vie d'un homme ne suffirait pas pour élever des constructions si gigantesques. Niebuhr suppose que la domination des Étrusques a passé sur Rome, et l'a parsemée

de ces d'œuvres colossales qui sont restées debout dans la Rome des Césars. Ici Vico encore aurait cru à la sagesse philosophique des anciens romains ou à toute autre chose plutôt que d'imaginer le fait d'une longue domination étrangère résumée dans la vie symbolique d'un roi. Les conjectures de Vico sur l'histoire de Rome sont d'une profondeur imposante ; il étonne toujours par la manière dont il décompose les événemens, dont il déplace les révolutions, les lois, les idées ; mais il ne voit ni luttes nationales, ni émigrations, ni conquêtes ; il ne voit rien de tout ce qui sort de la ville, pas même les véritables antécédens de la ville. Au reste, toujours éloigné des monumens et des documens positifs, toujours absorbé par son histoire idéale et psychologique, il a laissé souvent à Niebuhr le soin de systématiser ses meilleures conjectures, et entr'autres sa magnifique revendication du mythe d'Énée défiguré par Virgile.

Résumons-nous. — La tendance historique est le caractère saillant de notre siècle ; on la rencontre dans l'art et dans la science, dans la littérature et dans la jurisprudence, dans la théologie et dans la philosophie. La critique dissolvante a cessé ; on n'oppose plus l'état de nature à l'état de civilisation. S'il y a un grand socialiste qui veuille sortir de la civilisation, comme Rousseau, ce n'est pas pour retourner dans les bois, mais

pour resserrer les liens de l'association, pour multiplier les rapports des individus, pour les enchevêtrer dans la complication immense de la phalange. Cette différence entre les deux siècles se rencontre même chez les écrivains qui ont préludé aux théories historiques de notre époque. Voyez Fergusson : à la vérité il croit que les arts et les inventions sortent des facultés de l'homme ; que la propriété a enfanté les arts mécaniques et le commerce ; que l'imagination et l'intelligence ont créé la poésie et les beaux-arts. Pour Fergusson, les grandes découvertes ne sont pas dues au hasard ; il les attribue à des individus : « mais si un hasard échappe à l'artiste dans un siècle, il est vraisemblable qu'il n'échappera pas à celui qui viendra après lui. » Voilà qui est bien ; mais Fergusson n'a pas la force de coordonner ses aperçus dans une théorie ; il ne dépasse pas les bornes de la nation ; il n'embrasse ni l'association européenne, ni les vastes organisations sociales qui se sont succédé dans l'histoire. Interrogez-le sur le sort des peuples : il dit que leur énergie après s'être épuisée dans l'exécution de quelques projets, se rouille comme une arme qui ne sert plus à rien ; mais il ne saisit ni une ressemblance, ni une succession dans ce qu'il appelle les projets des nations. Interrogez-le sur le sort de la civilisation moderne : il la voit se dissoudre. La dette publique, le luxe, l'avidité mer-

cantile, les ambitions effrénées, le mépris pour le génie, le despotisme militaire, voilà autant de causes qui la minent; la tyrannie finira par tarir les sources de l'industrie, et jeter les peuples dans le brigandage. Mais alors les nations pourront recommencer leur carrière dans la horde guerrière, et refaire de nouveau les sciences, les arts et la civilisation. C'est ainsi que le professeur Anglais touche de près au cercle de Machiavel et de Vico; il n'y échappe que par hasard, on dirait presque par orgueil : car il trouve mesquins les peuples de la Grèce, et il remarque qu'il n'y avait pas trop de *confortabilités dans les petites villes de l'Attique, et pas même une auberge à Sparte.*

Chatellux a supputé le progrès en économiste. Profondément convaincu que la félicité publique ne se trouve que dans la paix, dans le commerce et dans la liberté, il a parcouru successivement les diverses époques de l'histoire en les appréciant d'après le développement de ces trois élémens. Il a vu les sociétés antiques *sous* l'empire de la force, il a compris que les pyramides d'Égypte cachaient les malheurs d'un esclavage effroyable : Rome ne l'a pas ébloui ; il a porté ses regards sur ces peuples, sur ces esclaves qui gémissaient sous la conquête romaine. Dans l'Europe moderne la guerre diminue, la domination de la force s'affaiblit, les violences dispa-

raissent; le monde des nations s'améliore, il avance : *Eppur si muove!* s'écrie Chatellux avec une conviction digne de Galilée. Mais il n'a pas analysé ce mouvement; il n'a pas combiné la marche des intérêts à celle des idées; et, tout remué qu'il se sent par une révolution imminente, il se borne à remarquer que les monarchies accablées par la dette publique ont une raison de plus pour respecter le peuple, la crainte de briser les ressorts de l'état, déjà si tendus par les nouvelles exigences des gouvernemens.

Turgot et Condorcet ont tâché de suivre la marche des idées dans l'histoire. Turgot a, pour ainsi dire, sécularisé ce progrès de l'esprit humain que Bossuet avait vu dans l'avénement du christianisme. Il a compris que la morale païenne n'avait fait que rapprocher les membres d'une même cité, et ne s'était occupée que de faire des citoyens ou des philosophes. La morale chrétienne a fait des hommes; elle a rapproché tous les individus de la grande famille du genre humain; elle a supprimé les divisions de la cité et de la nation. C'est par la force du christianisme que les mœurs se sont adoucies, et qu'a disparu cette férocité ancienne dont Machiavel regrettait la perte. C'est encore à l'action du christianisme, combinée avec les intérêts de la royauté moderne, que Turgot attribuait la disparition de l'esclavage et du servage. Voilà ce

que, dans le langage de son époque, Turgot appelait l'utilité du christianisme. Quant au progrès de l'esprit humain, il l'a vu *initié dans l'époque primitive des civilisations asiatiques*; il a eu le courage de le suivre au milieu de la scolastique qui a spiritualisé les idées et préparé les esprits à l'exactitude moderne; enfin, il a proclamé la perfectibilité indéfinie de l'intelligence humaine, et entrevu dans l'avenir la liberté du genre humain organisé en une famille de républiques fédératives. Turgot, travaillant au progrès de la France qu'il s'expliquait d'une manière si élevée, est *sublime. Cependant* sa science historique est bornée à des esquisses, et dans ses autres ouvrages il a obéi aux nécessités que lui imposait l'état de la science à son époque.

Condorcet, dans ses *Considérations sur les progrès de l'esprit humain*, a fait à peu près la généalogie des connaissances humaines rassemblées dans l'*Encyclopédie;* il a vu la perfectibilité traditionnelle de l'espèce humaine, mais sans trop en comprendre les évolutions. Quant à l'avenir, il entait sa théorie sur le mouvement d'émancipation qui venait d'éclater avec la révolution française, et il l'associait aux progrès de l'intelligence devenue toute-puissante par l'adoption d'une langue universelle et aux progrès de l'industrie et des associations. Au reste, il ne pénétrait aucunement dans le travail intérieur qui se

fait au fond des organisations sociales, et il reproduisait souvent dans son esquisse cette distinction presque stoïcienne par laquelle l'école française divisait le vrai du faux, la sensation de l'illusion, la découverte de l'égarement. Il est impossible de comparer Chatellux, Turgot et Condorcet à Vico ; ils lui sont supérieurs de tout une époque. Ils vivaient au sein de la nation qui était à la tête de l'Europe, et il ne leur fallait pas la moitié du génie de Vico pour annoncer des vérités deux fois plus puissantes. En revanche Vico les dépassait tous par la vigueur et la puissance de sa psychologie historique expliquant les poésies, les religions, les organisations sociales, les grandes luttes patriciennes et les phénomènes qui sont communs à toutes les révolutions. Chatellux a cité quelques unes de ses idées sur l'histoire romaine, mais tout simplement dans une note comme des curiosités littéraires.

Herder est le véritable précurseur de l'école historique de l'Allemagne. Il a assisté avec le talent d'un grand artiste au spectacle varié des civilisations ; il les a considérées comme autant de phénomènes où la force du climat faisait éclore nécessairement une à une les facultés latentes de l'humanité, et en transmettait le produit à une civilisation commune. En outre, il a saisi cette lutte incessante de l'homme contre la

nature, de l'intelligence contre la force, et il a suivi les victoires de l'industrie et de l'art à travers les variétés éclatantes des climats, des nations, des institutions. Les faits qui heurtent notre raison civilisée ne l'ont pas dérouté; il a dit que l'erreur fraie la route à la vérité, que la conquête prépare la civilisation. En contemplant le passé, il a espéré dans l'avenir, dans le mouvement infatigable de la raison humaine toujours croissante : « Tous les jours, dit-il, le progrès des arts et des découvertes met au pouvoir de l'homme d'inépuisables moyens d'affaiblir ou de combattre des forces qu'il ne peut pas détruire. Regardez en arrière, combien de victoires n'a-t-il pas remportées? S'il y a des vertus et des forces qui périssent dans l'espèce humaine, ce n'est que parce qu'après la victoire elles ne sont plus nécessaires; le carquois après la bataille devient un poids inutile; les géans ont disparu, puisqu'il n'y a plus de monstres à détruire. Dans l'avenir, il surgira d'autres passions, d'autres forces, car les hommes, une fois sortis des luttes actuelles de la civilisation, rencontreront d'autres obstacles et choisiront d'autres moyens pour arriver à la raison, à la justice et au repos. » Voilà des convictions qui dépassent de beaucoup la critique du dix-huitième siècle : mais si on en cherche les détails, l'analyse, on ne trouve plus dans Herder que le grand peintre des différences extérieures

des peuples de l'Asie, de l'antiquité et de l'Europe moderne. Il parle de progrès, mais souvent il semble qu'il préfère l'Orient à l'Europe; il dit que l'Européen a changé en routine les arts et les sciences créés par le génie; il écrit des pages qui semblent dictées par Rousseau, et il se demande si les talens et les sciences n'étouffent pas le bonheur de l'homme? si en multipliant nos besoins, et en compliquant notre civilisation, nous n'avons pas rétréci le cercle de nos plaisirs? Enfin, l'histoire de l'humanité de Herder se développe entre deux mystères; elle commence par le miracle d'une révélation, et finit dans le ciel. Il est vrai qu'Herder met l'histoire à sa place dans le système de l'univers; il est le premier à sonder le théâtre où se développe le grand drame de l'humanité; il n'arrive à l'homme qu'après avoir suivi toutes les transformations progressives de la vie organique dans la nature. Pour lui, l'histoire est la continuation de ce mouvement de la vie universelle, latente dans les cristallisations, et se manifestant successivement dans la végétation et dans le règne animal. Mais Herder ne veut pas admettre la mort de l'homme; il ne conçoit pas que la chaîne de la création organique doive se perdre dans le néant, et alors il quitte l'histoire naturelle pour suivre en théologien les progrès de l'humanité dans un développement de formes ascendantes au-delà de la vie.

CHAPITRE III.

L'ITALIE AU XVIIIe SIÈCLE.

Il n'y a presque pas d'événemens dans l'histoire italienne du dix-huitième siècle ; la décadence de la nation est visible partout, quoiqu'elle se déguise sous une apparence de calme et de tranquillité. La république de Gênes exerce des tyrannies d'une autre époque sur la Corse, elle n'est plus assez puissante pour la tenir dans sa dépendance, et se voit forcée de la céder à la France. Venise a acquis la conscience de sa faiblesse, et n'ose plus agir de crainte de se perdre ; intérieurement elle est minée par la démocratie qu'elle ne peut ni comprimer, ni satisfaire ; en dehors elle est enveloppée par l'Autriche qui commence à ne plus la respecter. Les papes perdent leur dernier reste d'influence ; ils sont privés de l'appui des jésuites ;

la philosophie a gagné jusqu'aux souverains, et c'est en vain que le souverain pontife fait son voyage à Vienne pour éclairer Joseph II sur les véritables intérêts de la royauté. Alberoni, si hardi en Espagne, de retour en Italie se déshonore en s'efforçant de soumettre St.-Marin par une intrigue qui n'est pas même couronnée de succès. A Florence, la race des Médicis s'éteint au milieu des courtisanes, des favoris et des moines, et le dernier duc italien voit de son vivant les puissances du Nord qui disposent de sa succession, comme si l'Italie n'était à personne. Les petits princes de Mantoue, de Mirandola, n'ont pas même la force d'exister; au passage de l'armée impériale, ils sont chassés, et vont ajouter une bigarrure de plus au Carnaval de Venise. Désormais l'Italie ne figure plus que comme une terre de compensation dans l'équilibre européen, et elle ne trouve ses dernières ressources que dans les liens qui l'unissent à l'Europe. C'est à la diplomatie européenne qu'elle doit l'émancipation de Naples; c'est à l'Autriche qu'elle doit le gouvernement de Léopold, les réformes de Joseph II; c'est à la France qu'elle doit toutes les idées qui ont provoqué les améliorations de Tanucci et de Dutillot.

Nous avons laissé l'Italie à la fin du dix-septième siècle : alors la littérature italienne flottait entre les municipalismes, l'influence française et

garer à loisir sans que personne fît attention à lui pas plus qu'à Ortes ou à Vico.

II. La masse des Italiens n'éprouve que faiblement les besoins de l'époque; elle se laisse entraîner par les idées étrangères, mais en se laissant guider elle perd la force de se diriger et quelquefois le droit de juger ses écrivains. Ceux-ci, nationalistes ou francisés, se trouvent trop souvent séparés de la nation, et ils ne jouissent plus de cette influence qu'on voit chez les écrivains de l'ancienne Italie ou des autres nations modernes. Paris exerce le rôle de capitale italienne; Voltaire est tout-puissant en Italie : les meilleurs écrivains du pays, *trompés par des admirations de province*, se prosternent devant quelque médiocrité française : Beccaria est enthousiaste d'Helvétius et du baron d'Holbach. Le sentiment d'infériorité envers les étrangers augmente tous les jours, il est frappant dans les biographies, dans les journaux, dans les correspondances littéraires, où l'on tient compte de la moindre louange échappée à la plume d'un journaliste français ou d'un savant d'Allemagne. Le malheureux Vico envoyait ses livres dans toute l'Europe : un jour il reçut des remercîmens et quelques éloges de Leclerc; ce fut le plus beau jour de sa vie. Il les publia de nouveau, les commenta dans la *première Science nouvelle*, les reproduisit dans son *Autobiographie*, les réimprima vingt-

quatre ans plus tard à la tête de la *seconde Science nouvelle*, et il remercia Leclerc de *lui avoir donné l'immortalité*. Ce n'était pas un enfantillage de Vico : après sa mort Finetti n'estimait l'auteur de la *Science nouvelle* que sur ce témoignage unique de Leclerc. Le journal de Leipsick annonça la *première Science nouvelle* en disant qu'elle était un ouvrage arriéré dicté par la servilité catholique. Rien n'égale l'exaspération de Vico contre cette annonce de six lignes : il y répondit par une longue brochure, où l'on voit que le jugement du journal étranger avait passé pour un arrêt sans appel chez ses compatriotes de Naples. A Milan, Beccaria devait sa réputation aux éloges qui lui venaient de la France. Goldoni montrait quelques billets de Voltaire avec la naïveté d'un enfant qui reçoit sa croix d'honneur.

III. La forme extérieure de la pensée en Italie se ressent de l'anarchie des idées italiennes et étrangères. La pensée française y est délayée dans de longues explications, ou disposée par syllogismes, ou mêlée à des élémens hétérogènes ; au dix-huitième siècle, les Italiens se méfient toujours de cette rapidité du style moderne qui se dégage du fardeau de l'érudition ; ils ne peuvent pas se persuader qu'on puisse traiter avec tant de légèreté les idées les plus graves de la civilisation. Le style, la langue même des Italiens, semblent se re-

fuser à la logique moderne. Accablée par les richesses poétiques du seizième siècle, n'ayant pas une capitale pour se développer, réduite au purisme contesté de Florence, elle se trouve séparée de la pensée, envahie par toute sorte de gallicismes, et encore elle n'aborde les idées qui lui arrivent de l'étranger que par des périphrases et des tours d'adresse. Il y a une foule d'objets les plus indispensables à la vie qui n'ont pas de nom en italien. Par conséquent la généralité des écrivains manque d'entraînement, de vivacité; ils n'ont jamais l'abandon de la causerie; même quand ils s'expriment bien on les voit rarement maîtres de la langue, on s'aperçoit toujours que ce n'est pas là une langue parlée. D'un autre côté, il y a une classe d'écrivains qui se font un métier de dompter les difficultés de la langue, de lui conserver la pureté, les allures du seizième siècle; ils n'ont ni génie, ni idées; ils ne sont ni poètes, ni penseurs: ce sont des prosateurs, souvent d'une trivialité repoussante, mais qui parviennent à la célébrité par cela seul qu'ils possèdent le secret de cette langue qui n'est pas parlée. Ainsi les écrivains se distinguent des penseurs, et ceux-ci, fatigués par les exigences d'une langue morte, tyrannisés par les phrases d'une autre époque, ou ajoutent à la corruption de la langue par la négligence de leurs ouvrages, ou se forgent un style individuel bigarré par une

terminologie arbitraire ; et dans les deux cas ils n'ont ni la force, ni la vie de Machiavel, ni le laconisme élégant de Montesquieu et des philosophes français. C'est pourquoi Filangeri moulait ses périodes sur la prose de Rousseau, Stellini écrivait ses quatre gros volumes in-4° sur l'éthique dans la belle latinité de Cicéron, et Vico se créait une langue énergique mais factice, quelquefois ingénieuse mais toujours individuelle, obscure et absolument arbitraire.

IV. Au dix-septième siècle, la faiblesse de la littérature italienne avait déjà permis aux patois de s'insurger avec leurs poésies municipales ; au dix-huitième, Venise et la Sicile produisent de grands poètes. Melli résume dans ses idylles la délicatesse des rêveries siciliennes ; toujours inspiré par Théocrite et par les souvenirs de son pays natal, profitant du travail traditionnel de la poésie sicilienne, il naturalise dans sa belle patrie, et dans le langage le plus mélodieux de l'Italie, cet amour de la nature qui sort de l'épuisement de la civilisation, et qui éclate dans les plus belles pages de Bernardin de Saint-Pierre. Venise, à sa dernière heure, produit ses plus grands poètes : Gritti, Baffo, Lamberti, Goldoni ; c'est le plus charmant pêle-mêle de scandales et d'épigrammes, de mœurs chinoises, orientales, vénitiennes ; c'est la dernière apparition de Pantalon ou de Marco-Polo revenant de l'Orient et

contemplant l'Europe à travers sa civilisation italo-byzantine. Dans les autres parties de l'Italie, la poésie populaire a moins de vivacité; elle se ressent de cette réaction classique appuyée par la France; mais cette fois l'influence française en aidant la nation lui enlève quelques écrivains: Galiani écrit en français; Riccoboni et Goldoni, après avoir imité la France, finissent par devenir français.

V. Nous avons remarqué que les poètes du seizième siècle appartenaient à l'Italie, et non pas à leur ville natale; que le classicisme effaçait les municipalités; au dix-huitième siècle ils subissent presque tous l'influence de leur province. Parini n'est que le peintre de la société milanaise, sa satire ne sort pas de Milan; Goldoni et Charles Gozzi sont deux poètes vénitiens, ils se servent souvent de leur patois; les meilleures pièces de Goldoni sont écrites en vénitien; tous deux ne font que peindre ou idéaliser la société de Venise. Leur théâtre n'est rien moins qu'un théâtre italien, il n'est que la rédaction rapide de cette comédie vénitienne ou impromptu qui, au dix-septième siècle, résumait les poésies populaires de l'Italie. Goldoni représente la partie citadine de cette comédie, il est le successeur de Calmo; Gozzi en représente la partie héroï-comique, comme Flamminio, Scala et Andreini, il mêle toujours les masques italiens et la satire des

mœurs vénitiennes aux héros de l'Espagne et aux merveilles de la féerie. En se modernisant la littérature italienne se localise. Nous bornons nos considérations au dix-huitième siècle ; mais si nous voulions les étendre au dix-neuvième, nous n'aurions qu'à indiquer que les premiers essais de romantisme en Italie ont été proclamés sous le titre d'école lombarde.

VI. L'influence française, à force de s'étendre en Italie, devait bien réveiller l'indignation des nationalistes. Les railleries, les satires, les épigrammes contre la France commencent au dix-septième siècle : Marini ne trouve rien de si bouffon que ces Français qui le comblaient de bienfaits. Vers la moitié du dix-huitième siècle la médisance devient systématique; tous les préjugés du despotisme et du catholicisme se réunissent à la nationalité pour lutter contre les idées françaises. Plus tard, le parti national est encore plus froissé, il est presque anéanti, et il éclate en reproches, en invectives sans suite ; il ne sait plus ce qu'il veut, il a toute la folie des partis faibles, et il se laisse représenter par le pitoyable recueil du *Misogallo*. Alfieri y montre à son insu le vieux génie de l'Italie municipale, ferme dans son individualisme, et ne comprenant plus rien à l'Europe qui l'entraîne. De quoi accuse-t-il la France? de ce qui fait sa grandeur ; il l'accuse d'être une nation, c'est-à-dire de comprendre

ses grands hommes, de les suivre, d'être une par une étroite uniformité d'idées et de passions. Pour Alfieri cela n'est que la *dégradation* de l'homme; il veut les individualités *indisciplinées*; il dit que les Français *sont* des singes. Il ne comprend pas non plus la révolution française, la logique de l'insurrection, l'ordre au milieu d'une crise violente; il veut l'émeute des esclaves, un peuple de Brutus, les exploits de Charlotte Corday, les vengeances de famille, *et* il accuse les Français d'être des lâches parce qu'ils n'assassinent pas Robespierre. Ensuite il se moque de la *légèreté française : c'est l'immobilité qui fait la* satire du mouvement, *c'est* l'homme des vieilles institutions qui juge *le progrès* rapide d'une révolution d'après les formes séculaires de la monarchie, c'est la lenteur *qui* accuse la logique et la promptitude françaises. Le *Misogallo* est profondément déconsidéré en Italie; s'il était accepté il montrerait qu'un peuple d'hommes comme Alfieri, pourrait écrire de très beaux vers, mais ne parviendrait *jamais* à se constituer en nation; car on ne *peut* pas obtenir la liberté quand on déteste les causes qui la produisent. — Vico ne pouvait pas aimer la France, l'influence française était la cause de son isolement; Descartes pour lui était le grand corrupteur de l'Europe moderne. Il se gardait bien de transformer la science en une polémique de na-

tionalité, mais en voyant que Descartes et Gassendi fascinaient les esprits, qu'ils détournaient tout le monde de l'érudition et de l'étude des anciens, en voyant que le siècle se faisait *léger* et *superficiel*, pour les suivre, il ne pouvait s'empêcher de flétrir par le nom de *mode* ce mouvement critique dont il ne comprenait pas la raison historique.

VII. Ajoutons une dernière remarque : le *Misogallo* a été composé par un écrivain qui a subi toute l'influence française du dix-huitième siècle. Comment s'expliquer cette contradiction ? Encore par cette union de la décadence et de la modernisation de l'Italie. Les gloires de la Péninsule étaient liées à toutes les causes arriérées, les Italiens suivaient les idées françaises les yeux tournés vers le passé, dans l'espoir de reconstruire une seconde époque comme celle de Léon X ; mais souvent ils se trouvaient dépassés, foudroyés par ces principes dont ils ignoraient la portée. Les républicains de Venise voulaient régénérer la république, et ils la voyaient anéantie par leur réforme : on détestait le gouvernement du pape, et la capitale du monde catholique devenait une ville française. Alors on se jetait dans l'opposition ; tout homme dépassé par le mouvement français redevenait italien, quelquefois jusqu'à se réconcilier avec l'inquisition, et nous croyons

qu'Alfieri à son insu a exprimé une de ces apostasies aussi folles que contradictoires.

En résumant les caractères de la science italienne, il est facile de voir le sort que devaient subir les idées de Vico en Italie. Vico débuta avec de la prose et des vers, il fut apprécié en cette double qualité de poète et d'orateur, il se trouva rangé parmi les faiseurs de phrases, et on lui confia la charge d'écrire des panégyriques et des discours académiques. Plus tard on s'aperçut que sa prose renfermait quelque chose qui n'était pas seulement du style; alors il eut l'honneur d'une *poignée de main* d'Aulisio, une des célébrités municipales du royaume. Plus tard encore quand il écrivit son traité métaphysique, se déclarant contre l'innovation cartésienne, il fut attaqué par les plus avancés, on le considéra comme un homme qui voulait faire de la scolastique; personne ne s'aperçut que le Leibnitz de l'Italie venait de naître; ses amis Doria et autres philosophes ne l'honorèrent pas même d'une citation. Enfin Vico se manifesta dans sa grandeur, il annonça qu'il voulait élever la philologie à l'état de science; on crut que c'était la prétention de tout savoir, on éclata de rire, on le compara ironiquement à Pico de la Mirandola, qui défiait l'Europe savante avec ses neuf cents

thèses *de omni rescibili,* et dès lors Vico fut complétement déconsidéré. A la publication de la *première Science nouvelle* on le voit seul, repoussé par tout le monde, sans libraire, sans Mécène pour lui faciliter l'impression de son ouvrage; il l'envoie en cadeau à tous les savans, à tous les professeurs de Naples; plusieurs l'évitent dans les rues, et détournent la tête pour ne pas le remercier; Capasso le croit complétement fou. Ce n'est qu'à force de démarches, de soumissions, de prévenances, qu'il arrache quelques complimens à des lettrés de second ou troisième ordre, et encore Solla son ami intime, son biographe, lui écrivait naïvement qu'il *préférait son petit discours sur la mort de Angiola Cimini à tous ses autres ouvrages, y compris la Science nouvelle.* C'était un supplice affreux pour Vico déjà accablé par les maladies, par la misère, par toutes sortes de malheurs; il étouffait. Cependant quelquefois il se faisait illusion; dans sa Biographie il s'efforçait de secouer la profonde indifférence de ses concitoyens par le témoignage insignifiant de quelque savant; mais dans ses lettres son désespoir éclatait; il cherchait à s'expliquer cette terrible destinée qui pesait sur son génie : tantôt il l'attribuait à son manque de fortune, tantôt à des légèretés de jeunessse qu'on lui reprochait toujours, tantôt à la corruption du siècle, à la décadence des lettres, à l'orgueilleuse superfi-

révolutions sociales, et malgré ses lectures de la *Science nouvelle*, il laissa le législateur en dehors du peuple, les philosophes en dehors des masses, et il livra le genre humain à la merci de quelques intelligences privilégiées. — Stellini appliqua le mouvement historique de la *Science nouvelle* au développement des mœurs et de la morale; mais il a noyé ses idées dans l'interminable bavardage de quatre volumes in-4°, et il ne vit plus que dans la préface de son livre, la seule partie de l'ouvrage qui soit encore lue et appréciée.

Genovesi et Cuoco faisaient beaucoup de cas des ouvrages de Vico, sans toutefois profiter nullement de ses idées historiques, et sans savoir précisément ce que c'était que la *Science nouvelle*. Ce fut à Pagano, Janelli et Romagnosi qu'il appartint de pénétrer jusqu'aux principes de Vico. — Pagano l'accoupla d'une manière étrange avec les idées françaises du dix-huitième siècle. Dans ses essais politiques le *Status exlex* de Vico commence au milieu des données archéologiques de Bailly, supposant ainsi une civilisation savante, primitive, brisée par un cataclysme, et dispersée dans les divers états de l'Asie; les histoires solitaires, qui se développent par les forces intérieures de chaque nation pour suivre le cours invariable de l'histoire idéale, se trouvent dans l'ouvrage de Pagano transportées d'une manière maladroite au milieu des hasards

de la nature physique et morale, et elles se croisent et se confondent parmi des accidens, des guerres, des conquêtes et des colonisations. Cette histoire des fiefs isolés, réunis dans la ville pour lutter contre l'émeute des cliens, y est mêlée à des idées plus vastes, mais contradictoires, sur les mœurs des sauvages, sur les origines des peuples chasseurs, pasteurs, etc. Enfin la décadence des nations et leur régénération successive à travers la crise d'une dissolution générale, y sont expliquées par les idées de Rousseau et de Mably sur la décadence de la civilisation européenne. Au reste Pagano en exploitant la *Science nouvelle* n'acceptait pas la métaphysique de Vico, il n'en prenait que cette partie qui pouvait s'allier au matérialisme de son siècle; ainsi il ôtait à la *Science nouvelle* toute sa grandeur, il supprimait cette magnifique réalisation des idées platoniques dans l'histoire, et il atteignait rarement à la hauteur de son compatriote. Janelli se rallia à Vico en antiquaire par le besoin de s'expliquer les traditions, de remplir les lacunes de l'histoire, de reconstruire par la pensée les civilisations dont il ne reste que des débris et des souvenirs défigurés. Pour Vico la *Science nouvelle* sort des ressemblances des civilisations, elle est une haute justification historique des lois des religions barbares, des révolutions plébéiennes, des dominations impériales. L'application

attaquer de toutes ses forces l'œuvre de Vico quand le siècle en commençait la réhabilitation en Italie. Quel rapport y a-t-il donc entre Romagnosi et la *Science nouvelle?* Celui de la polémique la plus éclairée, ou du moins la plus systématique, la plus franche, même la plus vandalique qui soit sortie du dix-huitième siècle pour combattre la réputation encore douteuse de Vico. Au reste, sans arriver à la distinction nette entre le droit historique et le droit philosophique, Romagnosi s'emparait de presque toutes les idées de Vico sur l'histoire et sur la jurisprudence de Rome, et il exploitait le *Droit Universel* avec cette réticence qu'on rencontre dans Duni et Filangeri, et qui est commune à quelques philosophes italiens.

Jusqu'ici les idées de Vico se trouvent mêlées aux convictions italo-françaises du dix-huitième siècle; enfin, après 1820, elles arrivent sur le sol de la France; elles se trouvent en conctact avec les idées historiques, françaises et allemandes. Cousin, ce grand historien de la pensée philosophique, les réhabilite et les place entre les deux systèmes de Bossuet et de Herder. M. Michelet traduit la *Science nouvelle* dans une langue logique et populaire, dans un style éclatant de clarté et de poésie. M. Ballanche régénère les théories de Vico dans la poésie philosophique, avec cette bonne foi et ce talent qui s'élèvent à

un rang si éminent parmi les écrivains français. En Allemagne, M. Weber donne une autre traduction de la *Science nouvelle*, et Vico, classé définitivement parmi les plus grands génies de l'Europe moderne, se trouve connu précisément à l'instant où il n'a plus rien à nous apprendre.

CHAPITRE IV.

CONCLUSION.

Le dix-huitième siècle a détruit la moitié des théories de la *Science nouvelle*; le dix-neuvième les a dépassées : nous allons voir ce qu'il reste des théories de Vico ; elles peuvent se diviser en trois parties : la philosophie, l'histoire idéale et l'histoire proprement dite.

Philosophie.

La métaphysique de Vico est fondée sur l'être : Bruno disait que quand on regarde un homme on n'aperçoit pas une substance en particulier, mais la substance en particulier. Vico disait la même chose en affirmant que Dieu seul est, tandis que les choses existent. Pour lui, la matière et la pensée n'étaient que des existences ; il re-

prochait à Descartes son axiome *Cogito, ergo sum;* il devait dire *Cogito, ergo existo*. Voilà la conséquence la plus logique de la raison; ne pouvant pas légitimer la loi de causalité, elle la cherche dans l'identité, et ne trouve plus que l'être au fond de tous les phénomènes. Mais Vico n'allait pas au-delà de Bruno et même de Leibnitz; et, sous ce rapport, c'est à peine s'il mérite une place dans l'histoire de la philosophie. Sa théorie des points métaphysiques est visiblement inférieure à celle de Leibnitz; c'est en eux qu'il trouvait la cause des existences, c'est-à-dire de l'extension et du mouvement dans le monde de la nature, et de la volonté dans le monde des intelligences; mais: 1° il n'osait ni séparer définitivement l'âme du point métaphysique, ni l'y confondre; 2° par conséquent il supprimait tout ce qui fait le mouvement progressif de la vie et de la pensée dans l'univers. Il va sans dire que le point métaphysique ne résiste pas plus que la monade de Leibnitz à la critique de Kant; c'est une hypothèse qui sort arbitrairement du moi pour créer une myriade de mondes latens dans les molécules de la nature.

Vico explique l'homme et l'histoire par une double théorie physique et métaphysique. Les idées de Platon figurent dans la partie métaphysique ou spiritualiste; elles sont les causes du droit, de la morale et de la vérité. Mais l'école

de Locke les a anéanties au profit de la sensation ; l'école physiologique de Gall les a réduites à des instincts ; celle de Reid, à des *sentimens* ; l'école allemande, à la liberté, à la conscience, à l'idée ; et, dans toutes ces quatre hypothèses, la théorie spiritualiste de Vico tombe sous la critique matérialiste et rationaliste du dix-huitième siècle. La théorie physique est mieux développée ; elle accepte l'induction de Bacon ; elle suit le jeu des analogies et de l'imagination jusqu'à s'expliquer les origines de la religion et de la poésie. Dans le *Droit universel*, l'origine et l'histoire du droit *sont développées d'une manière toute politique*, et l'utilité matérielle est près d'y rendre raison de toutes les lois des *Pandectes*. On ne pourrait exiger plus d'un homme du dix-septième siècle ; mais enfin Vico ignorait toute l'influence du langage sur la pensée ; son empirisme manquait d'analyse, et il le laissait paralyser ou achever par la théorie spiritualiste.

L'harmonie préétablie est le lien qui unit les parties opposées du système de Vico, et, *par* une transition admirable, elle transporte dans l'histoire les lois psychologiques, et considère le droit romain comme la réalisation historique des idées de Platon. Ici encore les erreurs de la philosophie leibnitzienne se reproduisent avec un développement de grandeur et de contradiction. La théorie physique prédomine, elle explique la

plus grande partie de la jurisprudence, tout ce qui échappait au rationalisme de Grotius; elle va jusqu'à construire les idées platoniques par un mécanisme tout sensuel. Mais de l'autre côté, la théorie spiritualiste tyrannise toute l'histoire; elle impose son image platonique à tous les états de la société, et l'on ne voit pas pourquoi la physique, après avoir dessiné les droits des philosophes, doive céder le pas à un miracle métaphysique qui supprime en même temps l'histoire et la science de Vico. Certes, tous ces embryons que l'on trouve dans la sagesse poétique de la *Science nouvelle*, cette triade platonique que l'on rencontre dans les augures, le mariage et l'agriculture du premier père, cette prescience du langage primitif qui conçoit l'essence dans l'action de manger et la substance dans l'attitude de rester debout, sont autant d'enfantillages philosophiques. On peut croire que le monde primitif a renfermé en puissance toute l'humanité, que la poésie a préludé à la métaphysique, qu'il peut y avoir une traduction historique de ce grand axiôme d'Aristote; *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu;* mais je défie d'en trouver six applications raisonnables dans la *Science nouvelle*. Quand même Vico aurait annoncé une grande vérité, il l'aurait complétement faussée et souvent ridiculisée par la puérilité de ses conjectures. Ajoutez que l'humanité, pour Vico, était

la philosophie de Platon et le monde gréco-romain, et vous verrez avec quelle tyrannie cette lueur de vérité devait peser sur les mythes du polythéisme et sur la poésie d'Homère.

Histoire idéale.

L'histoire idéale n'est que la généralisation de l'histoire romaine : tant que Vico est l'historien de Rome, il est sublime ; aussitôt qu'il sort de là, il y a peu de ses généralisations qui, prises à la lettre, ne soient des erreurs. Faut-il remonter du patriciat à l'état de nature, il fait l'*histoire* du sauvage *qui se marie*, et improvise la religion, la société, l'agriculture, à l'instant même où il a peur de l'orage. Il dit que les femmes fuyaient les hommes, et qu'il a fallu les attacher dans les cavernes pour en faire de bonnes mères de famille ; il suppose que la première religion, sortie de l'animation de la nature, comprimait les passions des hommes avec toute la force des idées platoniques. Pour créer le premier gouvernement, il imagine que les hommes, restés dans l'état de nature et fatigués de la vie sauvage, vont se soumettre à la tyrannie des familles établies et cultiver la terre pour des maîtres. Il n'y a pas une ligne de toute cette hypothèse qui ne soit une absurdité. Comparez-la aux théories de Condillac, de Condorcet, de Boulanger, de Da-

vid Hume, et de tant d'autres, vous la trouverez inférieure à tout ce qui a été écrit sur l'histoire de la société et de la religion. Si l'on veut un événement pour enfanter la religion, l'on a avec Boulanger un cataclysme qui porte l'épouvante dans le genre humain, et frappe l'imagination des peuples par les souvenirs d'un malheur d'où découlent les religions de l'Asie, les mythes de la Grèce, les cultes astronomiques et les mystères de toutes les nations. Si l'on veut que l'imagination ignorante suffise pour animer la nature par des dieux invisibles, David Hume et d'autres indiquent comment la mythologie a surgi dans l'imagination des premiers hommes, par quelle transition, suivant les progrès des castes et des législations, elle a dirigé les sociétés, et comment enfin la conquête, en subjuguant les dieux étrangers, a préparé la domination de cet Être sur lequel médite la philosophie théologique. Quant à l'état sauvage, il est en guerre permanente avec l'état de civilisation; celle-ci n'a aucun attrait pour les hordes nomades; les dieux du désert partagent la haine du sauvage pour les peuples sédentaires, et ce n'est qu'à la dernière extrémité que l'homme de la nature se soumet à labourer la terre, ce qu'il considère comme l'excès du travail et de l'esclavage. La théorie qui suppose que les peuples pasteurs sont dans une époque de transition entre l'état sauvage et l'état agricole, a sur

l'hypothèse de Vico l'avantage de respecter l'opposition immense qui existe entre les sociétés fixées à la terre et celles qui les précèdent.

Quelle est l'origine de la ville? La fédération des pères contre l'émeute des serfs : aussitôt que la révolte éclate, ces familles qui, au dire de Vico, ne se connaissent pas ; ces Grecs qui, plus tard, suivant lui, ne peuvent pas même songer à une confédération pour repousser le brigandage des Troyens ; ces Espagnols qui, plus tard encore, ne savent pas se confédérer pour résister à la conquête romaine (*dum singuli pugnant cuncti vincuntur*), eh bien! tout ces gens isolés dans l'époque *la plus barbare*, se réunissent, calculent leurs intérêts, et se bâtissent une capitale comme s'il n'y avait pas un débat immense entre le fief isolé et le sénat héroïque qui se centralise. Il est clair que Vico, persuadé que la famille, la propriété, l'hérédité, le servage, la religion, sont les premiers fondemens de la société, s'est empressé de les transporter aux origines, au milieu des sauvages. On peut lui reprocher ce vice dont il accusait tous les savans, savoir, d'expliquer les origines de la civilisation par la civilisation déjà réalisée, de ne pas se soustraire aux habitudes de l'époque humaine pour comprendre les nécessités primitives des héros et des plébéiens.

Une fois arrivé au patriciat de Rome, Vico re-

couvre tout son génie ; il dédouble la science de Machiavel et de Sigonius ; il arrive à cette grandeur traditionnelle dans l'école des jurisconsultes italiens ; mais quand il généralise la marche de la démocratie romaine, il ne fait que saisir ces caractères qui se reproduisent à la surface de toutes les luttes sociales. Comme Machiavel, il indique quelques ressemblances entre Sparte et Venise, entre Auguste et les rois modernes, entre la critique ancienne contre le polythéisme et la critique moderne contre le christianisme ; mais tout le travail intime de la civilisation est méconnu ; toute l'histoire est faussée, même niée par l'histoire idéale. Elle ne comprend ni les castes de l'Orient et de l'Égypte, ni les religions philosophiques, ni les conquêtes qui ont propagé la civilisation, ni les luttes nationales et religieuses de l'antiquité. L'histoire idéale ne sort pas de la nation ; elle se réalise d'une manière isolée, aborigène, chez chaque peuple ; elle est au genre humain ce que Rome est à l'histoire universelle. Vico ne voit pas que la religion chrétienne a substitué l'association universelle à l'association de la cité ; il ne compte pour rien la tradition des arts et des sciences, les grandes découvertes de la boussole, de l'imprimerie ; toutes les innovations progressives qui ont changé la face de la terre ne produisent pas une seule inflexion sur l'histoire idéale. Il est inutile de répéter qu'il ne comprend

sur l'histoire romaine sont profondes, son analyse de Tite-Live est un chef-d'œuvre; mais tout est refait et surpassé par Niebuhr, qui n'est pas paralysé par l'étrange préoccupation de chercher les traces du fief isolé, et les transfuges de l'état de nature dans l'histoire d'une ville née au milieu de la civilisation étrusque.

Dans le moyen âge il y a les traditions chrétiennes, espèce de polythéisme surchargé de saints et de héros qui passe sur les traditions barbares et les fausse à son profit. Cette poésie populaire a tant de verve qu'elle arrive jusqu'aux pièces sacrées de Caldéron, malgré l'opposition du clergé, *indigné de voir les miracles* multipliés et flottans au gré de la fantaisie d'un poète. Il y a aussi les légendes chevaleresques, immense poésie sociale, d'abord sévère et héroïque, ensuite galante et faussée par les nouvelles mœurs, enfin attaquée par la satire moderne de *Don Quichotte*. Ces légendes recèlent la véritable histoire du moyen âge; elles ont eu leurs Tites-Lives qui les ont rédigées sans les comprendre, et qui écrivaient tantôt avec la naïve crédulité de l'époque encore chevaleresque, tantôt avec une critique ignorante qui tenait aux traditions classiques. C'est là que Vico aurait dû appliquer son interprétation poétique, mais il ne cherchait dans le monde moderne que le patricien, ses mariages, ses tombeaux et ses augures, et il a fait une pitoya-

ble philologie romaine sur toutes les institutions et la poésie du moyen âge. Il n'a compris la grandeur barbare de Dante que d'après les souvenirs d'Homère. Si l'on avait démontré à Vico que le moyen âge ne reproduisait pas l'époque héroïque de la Grèce, il n'aurait pas apprécié la poésie immense de la *Divine Comédie*, car il croyait que la véritable poésie devenait impossible au milieu de la civilisation.

Il y a peu de grands hommes qui aient eu plus de génie que Vico ; il y a peu d'hommes qui aient systématisé un plus grand nombre d'erreurs ; les plus sublimes vérités de la *Science nouvelle* se trouvent enveloppées d'absurdités. C'est ce qui devait arriver à une individualité attachée aux souvenirs du siècle de Léon X, voyant l'Europe à travers une nationalité vieillie, et se trouvant seule, sans mission et sans contrôle.

FIN.

TROISIÈME PARTIE.

L'ITALIE AU XVIII[e] SIÈCLE.



